

HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES.

TOME VINGT-DEUXIE'ME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

[D]E TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

[Q]ui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

[C]E QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

[A]VEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

[P]OUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

[D]E CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME VINGT-DEUXIE'ME.



A PARIS,

[C]hez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siécle.

PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE II

E T

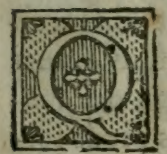
DE LA DESCRIPTION DE LA CHINE.

SUITE DU CHAP. II.

§ VI.

Magnificence des Chinois dans leurs voyages, dans leurs fêtes & dans leurs ouvrages publics.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS. Principe des Chinois sur la pompe & le luxe.

UOIQUE les Loix de la Chine aient banni la pompe & le luxe dans le cours de la vie privée, non seulement il est permis d'en user, mais on l'éxige même dans les occasions publiques, tel-

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

les que les voyages, les visites, les fêtes & les audiences qu'on obtient de l'Empereur. On auroit peine à représenter l'air de grandeur avec lequel les *Quans*, c'est-à-dire, les Officiers civils & militaires, que nous avons nommés Mandarins à l'exemple des Portugais, paroissent dans les processions & dans les autres occasions d'éclat. Lorsqu'un *Chi-fu*, Magistrat Civil, qui n'est qu'un Mandarin du cinquiéme Ordre, sort de sa maison, les Officiers de son Tribunal marchent en ordre, des deux côtés de chaque rue. Les uns portent devant lui un parasol de soie. D'autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre, avertissent le Peuple à haute voix de rendre les respects qu'il doit à leur Maître. D'autres portent de grands fouets, d'autres de grands bâtons blancs ou des chaînes de fer. La vûe de tous ces instrumens fait trembler les Habitans d'une Ville. Dès que le Chi-fu paroît, tous les passans ne pensent qu'à lui témoigner leur vénération; non en le saluant, car il n'y a point de salutation qui ne passât pour une familiarité criminelle; mais en s'écartant du chemin, en se tenant debout, les pieds serrés & les bras pendans. Ils demeurent immobiles dans cette posture jusqu'à

Marche pompeuse d'un Chi-fu.

ce que le Mandarin ſoit paſſé.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Marche d'un Tſong-tu ou d'un Viceroi.

Lorſque le *Tſong-tu* (1) ou le Viceroi ſe montre dans la Ville, il eſt toujours accompagné de cent hommes au moins, qui occupent quelquefois toute la rue. La marche commence par deux timballiers, qui battent continuellement pour avertir le Peuple. Ils ſont ſuivis de huit hommes, qui portent des Enſeignes ſur leſquelles on lit, en gros caractères, les titres du Mandarin. Quatorze autres Enſeignes, qui ſuccédent, repréſentent les ſymboles de ſon Emploi, tels que le dragon, le tigre, le *Foug-wang* (2), la tortue-volante & d'autres animaux aîlés. Six Officiers viennent enſuite, avec des planches en forme de pelles, qu'ils tiennent élevées & ſur leſquelles les qualités particuliéres du Mandarin ſont inſcrites en or. Deux autres Officiers les ſuivent; l'un, qui porte un triple paraſol de ſoie jaune; l'autre, chargé de l'étui qui ſert à renfermer le paraſol. Deux archers à cheval, qui conduiſent les gardes. Le corps des gardes, ſur quatre lignes, armés de lances *Scythes*, & parés de rubans de ſoie. Deux autres files d'hom-

(1) Un Tſong-tu commande deux Provinces. Le Viceroi n'en commande qu'une.

(2) Eſpece de Phœnix, dont on a déja parlé.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

mes armés, dont les uns portent des masses, soit à longs manches, soit en forme de main, soit de fer, en forme de serpent ; & les autres, de grands marteaux, ou de longues haches en forme de croissant. Une seconde compagnie de gardes, les uns armés de haches tranchantes ; d'autres de lances, comme les premiers. Un corps de Soldats avec des hallebardes pointues, d'arcs & de fléches. Deux porteurs, avec une fort belle cassette, qui contient les Sceaux du Mandarin. Deux Timballiers pour donner avis de son approche. Deux Officiers, avec des plumes d'oie à leur bonnet, armés de cannes pour contenir le Peuple. Deux maciers, avec des masses dorées, en forme de dragons. Un grand nombre d'Officiers de Justice, dont quelques-uns portent des fouets ; d'autres, des gaules plates pour donner la bastonade ; d'autres, des chaînes & des coutelas, ou parés d'écharpes de soie. Enfin, deux Porte-étendarts & le Capitaine général du convoi. Le Viceroi paroît ici dans une grande chaise dorée, portée par huit hommes, environnée de Pages & de Valets-de-pied. Il a près de sa Personne un Officier, qui porte un grand parasol, de la forme d'un écran. De quantité de gardes qui le sui-

vent, les uns ſont armés de maces *poliedres*, & d'autres, de ſabres à longues poignées. Enſuite viennent pluſieurs Enſeignes, avec un grand nombre de domeſtiques à cheval, dont chacun porte quelque choſe pour l'uſage du Mandarin, comme un ſecond bonnet, dans un étui, par précaution pour les changemens de tems. Si c'eſt dans les ténebres qu'il doit ſortir, on porte de grandes & belles lanternes, ſur leſquelles on lit ſes titres & ſes qualités, pour inſpirer à tous les ſpectateurs les ſentimens de reſpect qui lui ſont dûs, & pour faire arrêter les paſſans ou lever ceux qui ſont aſſis.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Le *Quan* militaire n'affecte pas moins de grandeur dans toutes ſes marches. Elles ſe font ordinairement à cheval. Les harnois Chinois ſont d'une ſomptuoſité extraordinaire. Les mords & les étriers ſont d'or ou d'argent. La ſelle eſt fort riche, & les rênes de gros ſatin ciſelé, larges de deux doigts. Du haut de l'eſtomac il leur pend deux grandes treſſes de poil rouge, telles qu'ils en portent à leur bonnet, attachées à des anneaux dorés ou argentés. Leur cortége eſt composé d'un grand nombre de gens à cheval, les uns devant, d'autres derriere lui; ſans y comprendre leurs do-

Marche du Quan militaire.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

meſtiques, qui ſont vêtus de ſatin noir ou de toile peinte, ſuivant la qualité de leur Maître (3).

Faſte des gens du commun.

Ce ne ſont pas ſeulement les Princes & les perſonnes du plus haut rang qui paroiſſent en public avec cette majeſté. Un homme de médiocre qualité ne ſort dans les rues qu'à cheval ou dans un ſedan bien fermé, avec une ſuite de pluſieurs domeſtiques à pied. Les Dames Tartares ont l'uſage des caleches à deux roues; mais elles n'ont point celui des caroſſes (4). Au lieu qu'en Europe on voyage avec peu de proviſions, ſans ordre & ſans éclat, l'uſage des Mandarins, à la Chine, eſt de ne s'éloigner jamais du lieu de leur réſidence ſans beaucoup d'appareils. S'ils voyagent par eau (5), leur barque eſt toujours magnifique & fait voile à la tête d'un grand nombre d'autres, qui portent les gens de leur ſuite. S'ils vont par terre, outre les domeſtiques & les ſoldats qui précédent & qui ſuivent avec des épieux & des étendarts, ils ont, pour leur propre perſonne, une chaiſe portée par des mules ou par huit hommes, & pluſieurs

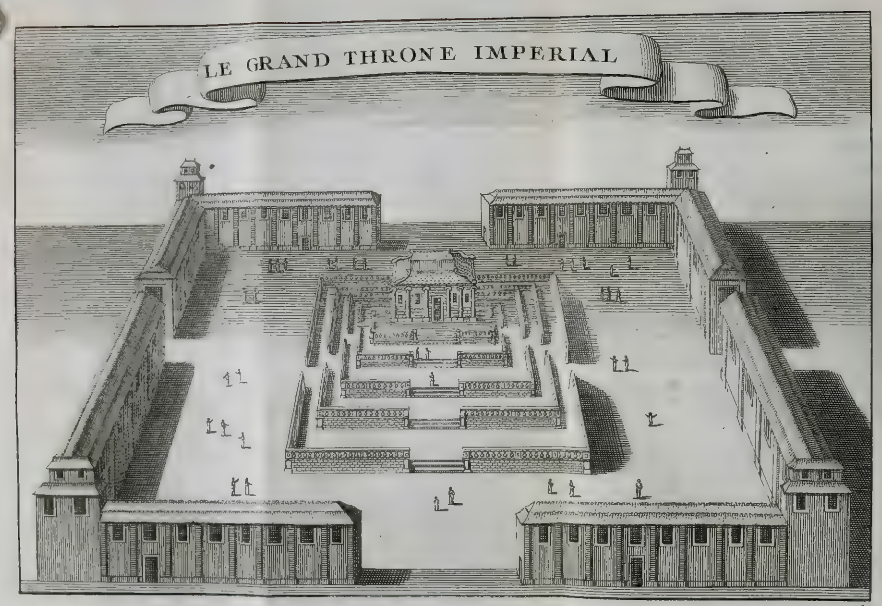
Voyages des Mandarins.

(3) Chine du Pere Du-Halde, p. 252 & ſuivantes; & Mémoires du Pere Le-Comte, p. 159 & ſuiv.

(4) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 160 & ſuivantes.

(5) Le-Comte remarque qu'ils y déployent particuliérement leur Grandeur.





T. VI. N.° I.

chevaux de main, pour faire alternativement uſage de ces commodités, ſuivant leur goût & la diſpoſition du tems (6).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Pompes des Audiences Impériales.

Mais la magnificence Chinoiſe ne paroît jamais avec plus de ſplendeur que dans les audiences Impériales, ou lorſque l'Empereur, aſſis ſur ſon trône, voit à ſes pieds les principaux Seigneurs de ſa Cour & tous les grands Officiers civils & militaires, qui viennent lui rendre hommage en habits de cérémonie. C'eſt un ſpectacle véritablement auguſte que cette multitude de ſoldats qui compoſent ſa garde, & ce nombre incroyable de Mandarins avec toutes les marques de leur dignité, placés chacun ſuivant ſon rang dans l'ordre le plus exact; les Miniſtres d'Etat, les Préſidens des Cours ſuprêmes, les *Regules*, les Princes du Sang, tous diſtingués par quelques marques particuliéres de grandeur, & capables de donner la plus noble idée du Monarque à qui l'on s'empreſſe de rendre tant de reſpect & de ſoumiſſion (7).

Fêtes publiques.

Les Chinois affectent beaucoup de pompe dans leurs réjouiſſances publiques, ſur-tout dans deux fêtes qui ſe

(6) Chine du Pere Du-Halde, p. 285 & ſuiv.

(7) *Ibid.* pag. 260.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Fêtes du commencement de l'anneé, ou de la clôture des Sceaux.

célébrent avec une dépenſe extraordinaire. La premiere eſt celle du commencement de l'année, & l'autre, celle des Lanternes. Par le commencement de l'année ils entendent la fin du douziéme mois & vingt jours de la premiere Lune de l'année ſuivante ; ce qui forme proprement le tems de leurs vacations. Alors ceſſent toutes ſortes d'affaires. On ſe fait des préſens mutuels. Toutes les poſtes ſont arrêtées, & les Tribunaux fermés dans toute l'étendue de l'Empire. Cette fête porte le nom de *Clôture des Sceaux*, parce que les petits coffres où l'on renferme les ſceaux de chaque Tribunal, ſont alors fermés avec beaucoup de cérémonie. Ces vacances durent un mois entier, & ſont une saiſon de joie, ſur-tout pendant les derniers jours de la derniere année, qui ſe célébrent fort ſolemnellement. Les Mandarins inférieurs rendent des devoirs à leurs Supérieurs, les enfans à leur pere, les domeſtiques à leurs maîtres, &c. C'eſt ce qui s'appelle, en langue Chinoiſe, prendre congé de l'année. Le ſoir, toute la famille s'aſſemble & ſe réjouit dans un grand feſtin.

Superſtition Chinoiſe.

L'Auteur obſerve que dans quelques cantons, les perſonnes d'une même famille ne recevroient point un Etranger,

quelque liaiſon qu'ils euſſent d'ailleurs avec lui, dans la crainte qu'au premier inſtant où la nouvelle Lune paroît, il n'enlevât tout le bonheur qu'elle peut apporter à la maiſon & qu'il ne l'emportât dans la ſienne. Tout le monde ſe tient renfermé ce jour-là, & ne veut ſe réjouir qu'avec ſa famille. Mais le lendemain & les jours ſuivans, on fait éclater une joie extraordinaire. Les boutiques ſont fermées dans toute la Ville. On ne penſe qu'au plaiſir. Chacun ſe pare de ſes meilleurs habits & viſite ſes parens, ſes amis & ſes protecteurs. On repréſente des comédies, on ſe traite les uns les autres, & l'on ſe ſouhaite mutuellement toutes ſortes de proſpérités (8).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

La fête des Lanternes tombe au quinziéme jour de la premiere Lune. Toute la Chine eſt illuminée dans ce jour. On la croiroit en feu. Les réjouiſſances commencent le 13 au ſoir, & durent juſqu'au ſoir du 16 ou du 17. Tous les Habitans de l'Empire riches & pauvres, à la Campagne & dans les Villes, ſur les côtes de mer & ſur les rivieres, allument des lanternes peintes (9) de

Fêtes des Lanternes.

(8) On a déja lû d'autres détails dans les Relations précédentes.

(9) Le Pere Le-Comte dit qu'ils font auſſi des feux de joie & des petards. Magalhaens dit qu'ils lancent des fuſées, qu'on voit brû-

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

différentes formes (10), & les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartemens. Les personnes riches emploient, dit l'Auteur, plus de deux cens francs en lanternes. Les grands Mandarins, les Vicerois & l'Empereur même, y mettent trois ou quatre mille livres (11). Toutes les portes sont ouvertes le soir, & le Peuple a la liberté d'entrer dans les Tribunaux des Mandarins, qui sont splendidement ornés (12).

Forme des Lanternes de cette Fête.

Ces lanternes sont fort grandes (13). On en voit à six faces. Le bois en est vernis & relevé par des dorures. Les faces, ou les panneaux, sont d'une belle étoffe de soie transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres &

ler en l'air sous diverses formes, de Barques, de Tours, de Dragons, de Tigres, &c.

(10) Magalhaens dit que Yang-cheu-fu, dans la Province de Kyang-nan, est le plus fameux endroit de l'Empire pour la beauté & la richesse des lanternes.

(11) Deux mille écus, suivant Le-Comte

(12) Magalhaens raconte une avanture qui explique cette liberté.

(13) Le même Auteur leur donne vingt coudées de diametre, c'est-à-dire, trente pieds & quelquefois davantage. Il ajoute qu'elle sont suspendues dans les salles ou dans les cours, sur des échaffauts qu'on éléve exprès. Le-Comte dit que les lanternes sont elles-mêmes des salles ou des chambres, où l'on peut entrer & représenter des Comédies. Il ajoute que leur nombre peut monter à deux cens millions dans tout l'Empire. C'est peut-être une méprise du Traducteur Anglois, pour deux cens mille.

des figures d'hommes, qui, étant disposées avec beaucoup d'art, reçoivent une apparence de vie du grand nombre de lampes & de chandelles dont les lanternes sont éclairées. D'autres sont rondes, d'une corne bleue & transparente qui plaît beaucoup à la vûe. Le sommet est orné de sculptures; & de chaque coin pendent des banderolles de satin, de diverses couleurs.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Pendant la même fête on donne d'autres spectacles, pour l'amusement du Peuple. Là, paroissent des chevaux qui galopent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des Rois avec leur cortége, des assemblées de danses, & d'autres figures, qui sont remuées par des ressorts. On y représente, par de simples ombres, des Princes, des Princesses, des Soldats, des Bouffons & d'autres caracteres. Les mouvemens & les gestes répondent si parfaitement aux discours du Machiniste, qu'on s'imagineroit que chaque figure parle. Dautres portent un dragon de soixante ou quatre-vingt pieds de long, rempli de lumieres depuis la tête jusqu'à la queue, qu'ils agitent & font tourner comme un serpent.

Spectacles qu'on représente.

Mais rien ne donne tant d'éclat à la fête, que les feux d'artifice qui s'exé-

Feux d'artifice Chinois.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

cutent dans toutes les parties de la Ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art. *Magalhaens* raconte qu'il ne put voir ſans admiration un de ces ſpectacles, auquel il fut invité avec ſon Compagnon, dans la Province de *Se-chuen*, par le Tyran *Chang-hyen-chung*. Le feu d'artifice repréſentoit un cabinet couvert d'une vigne. Toutes les jointures de l'ouvrage furent en feu ſans ſe conſumer; mais la vigne, avec ſes branches, ſes feuilles & ſes grapes, fut conſumée par dégrés. Les grapes paroiſſoient rouges, les feuilles vertes; & la couleur de la tige étoit imitée ſi naturellement, que tout le monde s'y ſeroit trompé (14). Mais on ſe formera une idée plus juſte de ces repréſentations, ſur le récit d'un feu d'artifice que l'Empereur Kang-hi donna pour amuſement à toute ſa Cour, & dont les Miſſionnaires du Palais furent témoins.

Grand feu d'artifice de l'Empereur Kang-hi.

On commença par mettre le feu à ſix cylindres, plantés en terre, d'où il s'éleva des flammes, qui retomberent d'environ douze pieds de hauteur en pluie d'or ou de feu. Ce prélude fut ſuivi d'une ſorte de chariot à bombes, ſou-

(14) Le-Comte qui paroit copier Magalhaens, tourne en ridicule ces repréſentations de fruit avec du feu. Mais il avoue qu'il n'a jamais vû de feu d'artifice à la Chine.

tenu par deux poteaux, d'où il sortit une autre pluie de feu, accompagnée de plusieurs lanternes, sur lesquelles on lisoit diverses sentences en gros caractères couleur de souffre enflammé, & d'une demi-douzaine de chandeliers à branches, en forme de piliers. Dans un instant cette abondance de lumiéres changea la nuit en un jour fort éclatant. Enfin, l'Empereur mit lui-même le feu au corps de la machine, qui se couvrit tout-d'un-coup de flammes, dans un espace de quatre-vingt pieds de long sur quarante ou cinquante de largeur. La flamme s'étant communiquée à plusieurs piliers & à diverses figures de papier qui étoient distribuées de toutes parts, on vit s'élever dans l'air un prodigieux nombre de fusées, & quantité de lanternes & de branches s'allumer dans toute la place. Ce spectacle dura près d'une demi-heure. De tems en tems on voyoit paroître en plusieurs endroits, des flammes bleuâtres en forme de grapes de raisin, qui pendoient d'un cabinet couvert de vigne. Ces figures à demi-sombres, joint aux lumiéres qui brilloient comme autant d'étoiles, formerent un spectacle extrêmement agréable.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

On observe dans ces fêtes une céré-

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Cérémonie singuliere de la fête des Lanternes.

monie fort remarquable. Dans la plûpart des maisons, les Chefs de famille écrivent en gros caracteres, sur une feuille de papier rouge ou sur une tablette vernie, les mots suivans : *Tyen-ti*, *San-hyay*, *Van-lin*, *Chin-tsay* ; c'est-à-dire : Au vrai Gouverneur du Ciel, de la Terre, des trois Limites (15) & des dix milles Intelligences (16). Ce papier est renfermé dans un quadre de bois ou de carton. A la Cour, on le place sur une table, sur laquelle on met du bled, du pain, de la viande, ou quelqu'autre offrande de cette nature. Ensuite on se prosterne à terre & l'on offre de petits bâtons parfumés (17).

Origine de cette Fête.

L'opinion commune sur l'origine de cette fête, est qu'elle fut établie peu de tems après la fondation de l'Empire, par un Mandarin, qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une riviere, se mit à la chercher, mais inutilement, avec des flambeaux & des lanternes, accompagné d'une foule de Peuple dont il s'étoit fait aimer par sa vertu. Cette histoire a quelque ressemblance avec celle qu'on raconte d'une autre fête, que les Chinois nomment *Long-chuen*, c'est-

(15) C'est-à-dire de tout le monde.

(16) Dix milles, pour infini.

(17) Magalhaens, p. 104. Le-Comte, p. 161. Du-Halde p. 290.

à-dire, *Ecorce de dragon*, & les Portugais de Macao, *Lumba lumba*. Elle se célébre le cinquiéme jour de la cinquiéme Lune, par des réjouissances sur l'eau (18). Mais les Lettrés donnent une autre origine à la fête des Lanternes. Ils prétendent que l'Empereur *Kye*, dernier Monarque de la famille de *Hya*, se plaignant de la division des nuits & des jours, qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit bâtir un Palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes des deux sexes, qui étoient toujours nues; & que pour en bannir les ténébres, il y établit une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes, qui donna naissance à cette fête (19).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Autre origine.

Le 15 de la huitiéme Lune est célébré à la Chine par d'autres réjouissances. Depuis le coucher du Soleil & le lever de la Lune jusqu'à minuit, tout le monde se promene avec ses amis & ses parens dans les rues, dans les places publiques, dans les jardins & sur les terrasses pour attendre l'apparition du Liévre qui doit se faire voir cette nuit dans

Fête des Gâteaux Lunaires.

(18) Relation de la Chine par Magaihaens, p. 104 & suivantes. Mémoire du Pere Le-Comte, p. 16 & suivantes. Chine du Pere Du-Halde, pag. 290 & suivantes.

(19) C'est apparemment celle dont on a déja parlé.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

la Lune (20). Les jours précédens on s'envoie mutuellement de petits gâteaux ronds & ſucrés, qui porte le nom de *Yue-pin*, ou *Gâteaux Lunaires*. Les plus gros qui ont environ dix pouces de diamettre & qui repréſentent la pleine-Lune, portent au centre une figure de liévre, & ſont composés de pâte de noix & d'amandes, de pommes de pin & d'autres ingrédiens. Ils ſe mangent à la lueur de la Lune, avec des accompagnemens de muſique (21).

Fête des neuf premiers jours de la Lune.

Le même Auteur obſerve dans un autre lieu, que les neuf premiers jours de la Lune ſont de grandes fêtes à la Chine, ſur-tout le neuviéme. C'eſt le tems que les Chinois choiſiſſent pour le mariage de leurs enfans; & leur uſage, pendant ces fêtes, eſt de ſe faire ſervir un plat qui repréſente un certain appartement du Palais, environné de neuf Tours, qui répondent à chacun des neuf jours. Ils ſuppoſent que le nombre de neuf eſt le plus excellent de tous les nombres, & qu'il a la vertu de conférer des honneurs, des richeſſes & une longue vie. C'eſt dans l'eſpérance d'obtenir ces trois biens, que le neuviéme jour on s'aſſemble dans

(20) Magalhaens, *ubi ſup.* pag. 107. Le Pere Le-Comte, p. 165.

(21) Voyez ci-deſſus.

les Villes, ſur les tours & les terraſſes, où l'on ſe réjoüit avec ſes parens & ſes amis. Les Habitans de la campagne prennent pour lieu d'aſſemblée les montagnes & d'autres lieux élevés. L'Auteur ajoute, que les neuf Tours de l'appartement du Palais ont été bâties dans la même vûe (22).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

La magnificence des Chinois éclate admirablement dans leurs Ouvrages publics, tels que les fortifications des Villes, des Forts & des Châteaux, les Temples, les Salles de leurs ancêtres, les Tours, les Arcs de triomphe, les Ponts, les Chemins, les Canaux & leurs autres monumens publics.

Monumens & Ouvrages publics des Chinois.

Les ouvrages qui ſe font remarquer particuliérement dans les Villes, ſont les murs d'enceinte & les portes, les Temples, les Arcs de triomphe & les autres édifices publics. Ils s'attirent les regards & l'admiration des Etrangers. La prodigieuſe quantité de Barques qui couvrent les canaux & les rivieres, la foule des Habitans & le mouvement tumultueux des affaires, n'en augmentent pas peu l'éclat.

Dans la plûpart des Villes de la Chine, les murs d'enceinte ſont des quarrés longs, dont les angles regardent, au-

Murailles & portes des Villes.

(22) Magalhaens p. 318.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

tant qu'il eſt poſſible, les quatre points cardinaux. Ils ſont généralement ſi hauts (23), qu'ils cachent les édifices; & ſi larges, qu'on peut marcher deſſus à cheval. Ordinairement ils ſont de brique ou de pierre quarrées, environnés d'un large foſſé, ſoutenus d'un rempart de terre, & flanqués à certaines diſtances de Tours quarrées. Chaque entrée a deux portes, entre leſquelles eſt une place d'armes pour l'exercice des gens de guerre. Après avoir paſſé la premiere porte on n'apperçoit pas la ſeconde, parce qu'elle n'eſt jamais à l'oppoſite. Quoiqu'elle ne ſoient point ornées de bas-reliefs, comme les autres monumens publics, on n'eſt pas moins frappé de la hauteur prodigieuſe de deux Tours, ou de deux Pavillons, qui ſont bâtis deſſus, & qui ſervent comme d'arſenal ou de corps-de-garde. On admire auſſi la beauté de leurs arches, qui ſont de marbre dans pluſieurs Villes, & la ſolidité extraordinaire de l'ouvrage (24).

Nombre des Villes & des Forts.

Les Forts & les Châteaux de défenſe ſont d'autres exemples de la magnificence des Chinois; mais on en remet la deſcription à l'article des Forces de l'Empire. C'eſt la multitude de ces édi-

(23) Celui de Peking a quarante pieds de hauteur.

(24) Chine du Pere Du-Halde, pag. 240 & 288.

fices qui doit augmenter l'admiration des Etrangers. On ne compte pas moins de quinze cens quatre-vingt-une Villes murées dans les seize Provinces de la Chine. Le nombre des Forts & des Places fortifiées, de sept différens ordres, monte à plus de deux milles huit cens, sans y comprendre les Tours, les Châteaux & les Redoutes, dont on compte environ trois mille au long de la grande muraille, qui l'emporte elle-même sur tous les ouvrages du Monde (25). Le tiers des Habitans de l'Empire fut employé à la bâtir. Comme elle commence à la mer, on fut obligé, pour en jetter les fondemens de ce côté-là, de couler à fond plusieurs Vaisseaux chargés de fer & de grosses pierres. Elle fut élevée avec un art merveilleux. Il fut défendu aux ouvriers, sous peine de mort, de laisser la moindre ouverture entre les pierres. De-là vient que ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti (26).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Grande muraille.

Dans les lieux les plus fréquentés de chaque Ville, on voit une ou plusieurs Tours qui se font également admirer par leur hauteur & par la beauté de leur architecture. Elles portent le nom de

Tours des Villes.

(25) On en a donné ci-dessus la description.

(26) Du-Halde, *ubi sup.* p. 5 & 262.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Pauta. Les unes ſont composées de neuf étages; mais elles n'en ont jamais moins de ſept, qui diminuent par dégrés à proportion qu'ils s'élevent, & qui offrent des fenêtres de chaque côté. Le plus fameux édifice de ce genre eſt celui de Nan-king, qui ſe nomme *la grande Tour*, ou la *Tour de porcelaine.* On en a déja donné quelqu'idée; mais la meilleure deſcription qu'on en puiſſe deſirer eſt celle du Pere Le-Comte (27).

Temple de la Reconnoiſſance, ou Pau-ghen-tſe.

Le *Pau-ghen-tſe*, ou le Temple de la Reconnoiſſance, bâti par l'Empereur *Yong-lo* hors des murs de la même Ville, eſt élevé ſur une pile de briques qui forment un grand perron, environné de baluſtrades de marbre brut & d'une rampe de ſept ou huit dégrés. La Salle, qui ſert de Temple, a cent pieds de hauteur. Elle porte ſur une petite baſe de marbre, qui ne s'éleve que d'un pied, mais qui regne autour du mur à deux pieds de largeur. La façade eſt ornée d'une galerie, & de pluſieurs colonnes. Les toits (car ces édifices en ont ordinairement deux; l'un, qui termine les murs, & l'autre, qui s'éléve au-deſſus du premier) ſont de thuiles vernies d'un verd luiſant. L'intérieur eſt revêtu de

Sa deſcription.

(27) Du-Halde, p. 240 & 288.

peintures, avec un grand nombre de compartimens engagés les uns dans les autres, qui ne ſont pas d'un agrément médiocre dans la plûpart des ouvrages Chinois. A la vérité les forêts de ſolives, de chevrons & de lambourdes qui paroiſſent de toutes parts, ont quelque choſe de ſingulier & même de ſurprenant, parce qu'elles font juger que la dépenſe & le travail en ſont immenſes. Mais cette confuſion vient en effet de l'ignorance des ouvriers (28), qui ne ſont point encore parvenus à cette agréable ſimplicité, dans laquelle conſiſte principalement la force & la beauté des édifices de l'Europe.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

La Salle du Temple de Pau - ghentſe n'a de lumiére que ce qu'elle en reçoit par les portes. On en compte trois grandes du côté de l'Eſt, qui conduiſent à la fameuſe Tour dont on va lire la deſcription & qui fait partie du Temple. C'eſt un octogone d'environ quarante pieds de diametre; de ſorte que la largeur de chaque face eſt de quinze pieds (29). Elle eſt environnée d'un mur de la même forme, qui eſt à

Tour de ce Temple.

(28) Le Pere Le-Comte paroit un peu porté à rabaiſſer les ouvrages Chinois.

(29) Ce ſeroit cent vingt pieds de circonférence quoi que Gemelli, copiant ici le Pere Le-Comte, ne lui en donne que quarante.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

deux toiſes & demie de l'édifice. Le premier toit, qui eſt de tuiles vernies, ſemble ſortir du corps de la Tour, & forme au-deſſous une fort belle galerie. Les étages ſont au nombre de neuf, dont chacun eſt orné d'une corniche, trois pieds au-deſſus des fenêtres & d'un toit ſemblable à celui de la galerie, excepté qu'il ne peut être ſi ſaillant, parce qu'il n'a point de mur pour le ſoutenir. Le mur du rez-de chauſſée n'a pas moins de douze pieds d'épaiſſeur, ſur huit pieds & demi de hauteur. Il eſt revêtu de porcelaine. La pluie & la pouſſiére ont un peu altéré ſa couleur; mais on diſtingue encore que c'eſt de la porcelaine, quoique de la groſſe eſpece. Des briques ne ſe ſeroient pas ſi bien conſervées depuis plus de trois cens ans.

Eſcalier.

L'eſcalier intérieur eſt petit, & peu commode, parce qu'il eſt extrêmement haut. Les étages ſont ſéparés entr'eux par d'épaiſſes ſolives, qui ſe croiſent pour ſoutenir le plancher, & qui forment un platfond orné d'une grande variété de peintures; ſi les peintures Chinoiſes, remarque le Pere Le-Comte, ſont capables d'orner un appartement. Les murs des étages ſuperieurs ſont remplis de petites niches, qui contiennent des figures en bas-reliefs; ce qui fait

une ſorte de marqueterie aſſez agréable. Les dorures, qui regnent de toutes parts, n'empêchent pas que la matiére ne paroiſſe de marbre ou de pierre polie, quoique l'Auteur ſoit porté à la prendre pour de la brique moulée. Il obſerve que les Chinois excellent à former toutes ſortes de figures ſur leurs briques, & que leur terre, qui eſt extrêmement fine & bien temperée, eſt plus propre que la nôtre à recevoir l'impreſſion des moules. Tous les étages ſont de la même hauteur, à l'exception du premier, qui eſt plus haut que tous les autres. L'Auteur ayant compté cent quatre-vingt-dix dégrés, chacun d'environ dix pouces, la hauteur totale doit être de cent cinquante-huit pieds. Si l'on y joint celle du perron, celle du neuviéme étage, qui n'a pas de dégrés, & celle du toit, on peut donner à cette Tour environ deux cens pieds depuis les rez-de-chauſſée.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Figures moulées.

Le ſommet de tout l'ouvrage en eſt une des plus belles parties. C'eſt un fort gros mât, qui s'élevant du plancher de l'étage huitiéme, paſſe le toit de plus de trente pieds. Il eſt entouré, à la même hauteur, d'un gros cercle de fer, qui regne en ſpirale, avec des diſtances de pluſieurs pieds; de ſorte que dans

Sommet de la Tour.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

l'éloignement on le prendroit pour une eſpéce de cône creux d'une grandeur extraordinaire. Il eſt terminé par une groſſe boule dorée. Cet édifice, que les Chinois appellent la Tour de porcelaine, eſt aſſurément l'ouvrage le mieux imaginé, le plus ſolide & le plus magnifique de tout l'Orient (30).

Temples nommés Pagodes.

La Chine eſt remplie de ces Temples, que les Européens ont nommés Pagodes, & qui ſont conſacrés à quelque Divinité fabuleuſe. Les plus célébres ſont bâtis ſur des montagnes ſtériles; mais les canaux, qui ont été ouverts à grands frais pour conduire l'eau des hauteurs dans les réſervoirs, les jardins, les boſquets & les grottes qu'on a pratiquées dans les rochers contre l'excès de la chaleur, rendent ces ſolitudes extrêmement agréables. L'édifice conſiſte, moitié en portiques, pavés de grandes pierres quarrées & polies; moitié en ſalles & en pavillons, qui forment les coins des cours, & qui communiquent l'une à l'autre par de longues galeries, ornées de ſtatues en pierre & quelquefois en marbre. Les toits ſont fort éclatans par la beauté de leurs tuiles, qui ſont vernies de jaune & de verd, avec des

(30) Mémoire du Pere Le-Comte, p. 77, & Chine du Pere Du Halde, p. 288 & ſuiv.

dragons



N Tardieu sculp

T. IX. N.º II.



T.VI.N°.VIII.



dragons ſaillans de la même couleur à tous les coins.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Tour de chaque Temple.

La plûpart de ces Temples ont une grande Tour ſéparée, qui ſe termine en dôme, où l'on monte par un bel eſcalier tournant. Le milieu du dôme forme ordinairement un autre Temple quarré, enrichi d'ouvrage à la Moſaïque. Ses murs ſont couverts de figures d'animaux & de monſtres en relief (31). Telle eſt la forme ordinaire des Temples Chinois. Magalhaens aſſure qu'on en compte quatre cens quatre-vingt, qui ſont très fameux & très fréquentés à cauſe de leur richeſſe, de leur magnificence, & des miracles que la ſuperſtition publique fait attribuer à leurs Idoles. Ils ſervent auſſi de demeure aux Bonzes (32).

Arcs de triomphe des Chinois.

Les Arcs de triomphe, que les Chinois nomment *Pay-ſang* & *Pay-lew*, s'offrent en grand nombre dans chaque Ville; mais la plûpart ſont groſſiérement travaillés & méritent peu d'attention. Quelques-uns ſont entiérement de bois, à la réſerve du piédeſtal, qui eſt de marbre. Suivant le Pere Le-Comte, ceux de Ning-po ont généralement trois portes; une au milieu, qui eſt fort grande, & deux petites aux côtés. Les pié-

Leur deſcription.

(31) Du-Halde, p. 289. (32) Magalhaens, p. 46.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

destaux ſont de gros piliers quarrés, qui conſiſtent dans une ſeule pierre. L'entablature eſt composée de trois ou quatre faces, ordinairement ſans moulure & ſans projection, à la réſerve de la derniere, qui en offre une au lieu de friſe, où l'on voit quelqu'Inſcription gravée. Les piliers ſoutiennent, ſans aucune apparence de corniche, un toit qui forme le ſommet de la porte & qui ne peut être repréſenté que par le pinceau. Notre architecture gothique n'a rien elle-même de ſi bizarre. Chaque porte eſt compoſée des mêmes parties, ſans autre différence que la grandeur. Celles qui ſont de pierre n'en ſont pas moins jointes par des tenons & des mortoiſes, comme ſi elles étoient de bois.

Leur hauteur & leurs ornemens.

Ces monumens n'ont preſque jamais plus de vingt ou vingt-cinq pieds de hauteur. Ils ſont chargés de figures d'hommes, d'antiques, de fleurs & d'oiſeaux, en relief & à jour. Ces ornemens ſont médiocres pour la beauté de la ſculpture; mais ils ſont détachés ſi proprement du corps de l'édifice, que ne paroiſſant joints que par des cordons, ils ſe mêlent l'un dans l'autre ſans aucune confuſion. L'Auteur en conclut que l'habileté des anciens artiſtes ſurpaſſoit beaucoup celle des modernes; car les

arcs de triomphe des derniers tems n'approchent point des anciens. Le corps de l'ouvrage est solide, sans aucune ouverture & sans aucune autre décoration qui servent à l'égayer. L'ordre, qui est le même dans les arcs anciens & modernes, n'a pas de ressemblance avec les nôtres, soit dans la disposition, soit dans la proportion des parties. On n'y voit ni chapiteaux ni corniches. La piéce qui a quelque rapport à nos frises, est d'une hauteur choquante pour les Européens ; mais elle n'en est que plus conforme au goût Chinois, parce qu'elle en a plus d'espace pour les ornemens qui accompagnent des deux côtés l'Inscription (33). Ce sont de belles figures & des sculptures en bosses, des fleurs, des oiseaux qui semblent voler hors de la pierre. Ces ouvrages sont les chefs-d'œuvre des Chinois. En un mot, leurs Arcs de triomphe ne sont pas sans beauté. La plûpart étant placés dans les rues, à certaines distances, forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable, sur-tout lorsque la rue est étroite. On compte plus d'onze cens de ces monumens, élevés à l'honneur des Princes, des hommes & des femmes il-

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

(33) Le Comte, p. 86, & Du-Halde, *ubi sup.* p. 17 & 288.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

lustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & leur vertu (34). Il y a peu de Villes qui n'aient les siens.

Salles des Ancêtres.

Entre les édifices publics on peut nommer les Salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les Bibliothéques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Des premiers, on en compte sept cens neuf, qui sont distingués par leur grandeur & leur beauté. Les Bibliothéques, au nombre de deux cens soixante-douze, ont été bâties à grands frais, & ne manquent, ni de livres, ni d'ornemens. L'Empire contient trente-deux Palais de *Regules*, construits sur le modéle du Palais Impérial de Peking, & treize mille quatre cens quarante-sept Hôtels ou grandes maisons de *Quans*. On y peut joindre six cens quatre-vingt-cinq Mausolées ou Tombeaux, fameux par leur architecture & par la richesse de leurs ornemens (35).

Bibliothéques.

Palais des Grands.

Mausolées.

Mais la plus grande partie des Palais, sur-tout les Hôtels des *Quans*, ou des Mandarins, quoique bâtis aux dépens de l'Empereur, n'ont guéres plus de magnificence que les maisons des simples Particuliers. L'Empire Chinois a

Loix somptuaires de la Chine.

(34) Magalhaens en compte onze cens cinquante-neuf.

(35) Magalhaens, p. 45 & suiv.

des Loix somptuaires, qui restraignent également le luxe des Grands & des Petits. Pendant le séjour que le Pere Le-Comte fit à Peking, un des principaux Mandarins, qu'il prit même pour un Prince, s'étant fait bâtir une maison un peu plus belle que les autres, fut accusé devant l'Empereur; & la crainte du péril qui le menaçoit lui fit prendre le parti de l'abattre avant que l'affaire fût jugée (36). Les maisons du commun des Habitans sont d'une extrême simplicité. On ne cherche qu'à les rendre commodes. Celles des riches sont ornées d'ouvrages de vernis, de sculptures & de dorures; ce qui les rend assez agréables à la vûe.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

La maniere de les bâtir est de commencer par l'érection d'un certain nombre de piliers, sur lesquels on pose le toit. Tous les édifices de la Chine étant de bois, il est rare que les fondemens aient plus de deux pieds de profondeur. Les murs sont ordinairement de brique ou d'argile, quoique dans plusieurs cantons on les fasse de bois. Ces maisons consistent généralement dans un rez-de-chaussée, à l'exception de celles des Marchands, qui ont un second étage, nommé *Lew*, dont ils font leur magasin.

Maniere Chinoise de bâtir.

(36) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 62.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Dans les Villes, la plûpart des maisons sont couvertes de tuiles creuses fort épaisses, dont le côté convexe est par-dessous ; & pour fermer toutes les jointures, ils en appliquent d'autres dans une position contraire. Les solives & les chevrons sont de forme ronde ou quarrée. Sur les chevrons on place des briques fort minces, en forme de grandes tuiles quarrées, ou de planches ; ou des nattes de roseaux enduites de plâtre. Lorsque cette premiere couche est seche, on range les tuiles dessus, en les joignant avec de la chaux de roche (37).

Disposition des maisons & des portes.

De quelque maniere que les rues soient disposées, on a toujours soin de présenter la face des maisons au Sud, pour éviter les vents du Nord, qui ne conviennent point au tempérament des Chinois. C'est par cette raison que la porte est souvent de travers, dans quelque coin de la cour (38). Dans la plûpart des maisons après avoir traversé le porche, on entre dans un sallon de trente ou trente-cinq pieds de longueur, sur la moitié moins de largeur, derriere lequel on trouve quatre ou cinq chambres sur une même ligne, de l'Est à l'Ouest. Celle du milieu porte le

(37) Du-Halde, page 283 ; & Le-Comte, page 148.

(38) Du-Halde, p. 240.

nom de chambre intérieure. Le toit est soutenu par des piliers élevés sur une base de pierre ; de sorte que dans une chambre de trente pieds, il y aura toujours vingt-quatre piliers d'un côté & le même nombre de l'autre, avec un seul aux deux extrêmités. Ces piliers, qui ont ordinairement dix pieds de hauteur, supportent de grosses solives étendues de l'un à l'autre ; & de deux en deux piliers on place d'autres piéces de bois pour soutenir la charpente de la voûte. Ensuite on commence à bâtir les murailles.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

La beauté des maisons consiste dans l'épaisseur des solives & des piliers, dans l'excellence du bois, & dans les ouvrages de sculpture qui sont l'ornement des portes. Il n'y a point d'autre escalier que les dégrés d'entrée ; car chaque maison est toujours un peu élevée au-dessus du niveau de la terre. Mais au long de la façade on pratique une galerie de six ou sept pieds de largeur, bordée de belles pierres de taille. Dans certaines maisons, les portes du milieu répondant les unes aux autres, laissent voir dès l'entrée une longue suite d'appartemens.

En quoi consiste la beauté des maisons.

Le Peuple emploie, pour la construction des murs, une sorte de briques qui ne sont pas cuites au feu ; excepté pour

Matiere dont les murs sont construits.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

la façade, qui eſt toujours compoſée de briques cuites. Dans quelques Provinces, les maiſons ne ſont que d'argile détrempée. Dans d'autres, ce ſont des claies de bois, revêtues de terre ou de mortier. Mais les murs des perſonnes de diſtinction ſont de briques pilées, dont toutes les parties ſont rejointes à l'aide d'un maſtic, & reçoivent toutes ſortes d'embelliſſemens de ſculpture. Dans les Villages, ſur-tout de quelques Provinces, les maiſons ſont généralement de terre, & les toits ſi ronds qu'ils paroiſſent plats. Ils ſont compoſés de roſeaux, appliqués ſur des ſolives ou des lattes. Dans certaines Provinces on brûle, au lieu de bois, du charbon de mine; & dans d'autres, des roſeaux ou de la paille. Comme les poiles y ſont en uſage, avec des cheminées fort petites, & quelquefois ſans cheminée, on n'y ſçauroit faire de feu hors de la cuiſine ſans infecter toute la maiſon de fumée; ſur-tout lorſqu'on y brûle des roſeaux, dont l'odeur eſt inſupportable à ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Maiſons des Grands & des Riches.

Les maiſons des Grands & des Riches ne ſont pas comparables à celles de France. Ce ſeroit abuſer des termes, pour s'exprimer ici dans ceux de l'Auteur, que de leur donner le nom de Pa-

lais. Elles ſont un peu plus élevées que celles du Peuple, & le ſommet des toits eſt accompagné de pluſieurs ornemens; mais ce n'eſt après-tout qu'un ſimple rez-de-chauſſée. Les Tribunaux de Juſtice n'ont rien de plus magnifique. Si les cours ſont ſpacieuſes, les portes maſſives & quelquefois ornées de ſculptures aſſez élégantes, il n'y a pas plus de magnificence que de propreté dans les chambres intérieures & dans les Salles d'audience (39).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Leur étendue.

Cependant les Palais des Princes & des principaux Mandarins, comme ceux des perſonnes opulentes, ſont étonnans par leur étendue; & la multitude de leurs cours & de leurs appartemens compenſe ce qui leur manque du côté de la magnificence & de la beauté. Ils ſont compoſés de quatre ou cinq cours, ſéparées par autant de rangées d'édifices. Les aîles ne contiennent que des offices & des logemens pour les domeſtiques. Chaque façade a trois portes, dont celle du milieu, qui eſt la plus grande, offre des deux côtés pluſieurs figures de lions en marbre (40). Devant la grande porte de la premiere cour eſt

(39) Du-Halde, p. 283 & ſuivantes. Le-Comte, pag. 148.

(40) Quoique le marbre ſoit fort commun à la Chine, on en voit peu dans les autres endroits des maiſons.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

une place, environnée d'une baluſtrade, qui eſt revêtue d'un beau vernis rouge ou noir. Les deux côtés ſont flanqués d'une petite tour, d'où les tambours & d'autres inſtrumens de muſique ſe font entendre à différentes heures du jour, ſur-tout lorſque le Mandarin ſort de ſa maiſon ou qu'il monte ſur ſon Tribunal.

Deſcription du Palais d'un grand Mandarin.

La premiere cour eſt une grande eſplanade, où ceux qui ont quelque demande à faire & quelque faveur à prétendre, obtiennent la liberté d'entrer. Les deux aîles ſont compoſées de petits bâtimens, qui ſervent de Bureaux pour les Officiers du Tribunal. Au fond de la cour ſe préſentent trois autres portes, qui ne s'ouvrent que dans le tems où le Mandarin doit monter ſur ſon Tribunal. Celle du milieu eſt uniquement réſervée pour les perſonnes de diſtinction. On paſſe dans une autre cour, dont le fond offre d'abord une grande ſalle, où le Mandarin adminiſtre la Juſtice. Cette ſalle eſt ſuivie de deux autres, qui lui ſervent à recevoir les viſites. Elles ſont d'une propreté ſinguliere & fort bien meublées. Telle eſt généralement la forme des grands Tribunaux.

On trouve enſuite une troiſiéme cour, où ſe préſente une ſalle beaucoup plus belle que celle des audiences publi-

ques. C'eſt le lieu où les amis particuliers du Mandarin ſont introduits. Les édifices qui l'environnent ſont habités par les domeſtiques. Au-delà de cette ſalle eſt une autre cour, qui contient les appartemens des femmes & des enfans du Mandarin, & qui n'a qu'une grande porte, où nul homme n'oſe pénétrer. Cette partie du Palais eſt propre & commode. On y voit des jardins, des boſquets, des pieces d'eau & tout ce qui peut plaire à la vûe. Il ſe trouve des Chinois qui aiment les rochers & les monts artificiels, percés par des routes ſouterraines, & remplis de détours comme un labyrinthe, pour y jouir de la fraîcheur de l'air (41). Lorſqu'ils ont aſſez d'eſpace ; ils font de petits parcs pour y nourrir des daims, & des lacs ou des étangs pour le poiſſon & les oiſeaux de riviere (42).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Ornemens des jardins.

Les Chinois n'ont pas, comme les Européens, la curioſité d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maiſons. On n'y voit point de tapiſſeries, de glaces ni de dorures. Comme les Mandarins tiennent leurs Palais de l'Empereur & qu'il leur arrive ſouvent de ſe les voir

Meubles des Chinois.

(41) Quelques-uns, ſuivant Le-Comte, font des grottes & des montagnes dans leurs jardins.

(42) Magalhaens, p. 272, & Du-Halde, page 284.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

ôter, ils ne font jamais de dépenſe extraordinaire pour les meubler. D'ailleurs, les viſites ne ſe recevant que dans la grande ſalle qui eſt ſur le devant de la maiſon, il n'eſt pas ſurprenant que les ornemens ſoient négligés dans les appartemens intérieurs, où ils ſeroient entiérement inutiles, parce qu'ils n'y ſeroient jamais vûs des Etrangers.

Les principaux meubles qu'on apperçoit dans les ſalles, ſont de grandes lanternes de ſoie peinte, qui pendent du platfond; des tables, des cabinets, des paravents & des chaiſes. Tous ces meubles ſont revêtus d'un beau vernis rouge & noir, ſi tranſparent qu'il n'empêche pas de découvrir les veines du bois, avec un mélange de toutes ſortes de peintures, en or, en argent ou en d'autres couleurs. Les tables, les buffets & les cabinets ſont chargés de porcelaines. Tout y paroît d'une propreté & d'un agrément admirables. Dans quelques endroits on y voit ſuſpendues des pieces de ſatin blanc, peintes de fleurs, d'oiſeaux, de montagnes & de payſages (43), ou couvertes de ſentences morales en gros caracteres. D'autres ſe

(43) Le-Comte dit qu'on y voit les portraits des ancêtres de la maiſon, & que les murs ſont quelquefois peints, avec une ſorte d'architecture.

contentent de blanchir les murs ou de les couvrir de papier, avec une habileté qui est particuliere aux Chinois.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Les lits sont d'une beauté singuliére, sur-tout dans les maisons des Grands. Toute la partie de bois est peinte, dorée & relevée par des ouvrages de sculpture. Dans les Provinces du Nord, les rideaux sont de double satin pendant l'hyver. Ils font place en Eté aux taffetas blancs, à fleurs & à figures, ou à la plus belle gaze, qui est assez claire pour le passage de l'air, & assez serrée pour empêcher celui des cousins, insectes fort incommodes dans les Régions méridionales. Le Peuple emploie, pour s'en défendre, des étoffes fort minces, d'une sorte de chanvre. Les matelats sont fort épais & garnis de coton.

Beauté de leurs lits.

Dans les Provinces du Nord on fait des alcoves de brique, de différentes grandeurs, suivant le nombre des personnes qui composent une famille. On y joint un petit poile pour le charbon de terre, dont la chaleur se répand dans toute la maison, avec une espece d'entonnoir qui reçoit la fumée. Les poiles des personnes de distinction sont pratiqués dans le mur & s'allument du côté exterieur (44). Ainsi la chaleur se com-

Alcoves & poiles.

(44) Apparemment que ces poiles ressemblent à

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

munique si parfaitement aux lits & à toutes les parties d'une maison, qu'on n'a pas besoin de lits de plume comme en Europe. Ceux qui craignent de coucher dans une alcove de brique, suspendent au-dessus une sorte de hamak, composé de cordes ou de *Ratan*.

Etat des chambres pendant le jour.

Le matin, on enleve tout ce qui a servi au repos du sommeil, & l'on met dans les chambres des tapis & des nattes pour s'y asseoir pendant le jour. Comme il n'y a point de cheminées, rien n'est si commode pour toute un famille, qui s'occupe ainsi de son travail sans ressentir le moindre froid & sans être obligée de recourir aux pelisses. Les gens du commun préparent leurs alimens & font chauffer leur vin ou leur thé à l'ouverture du poile. Ces alcoves ou ces lits de brique, sont assez grands, dans les hôtelleries, pour servir à plusieurs voyageurs ensemble (45).

Grands chemins de la Chine.

L'attention du Gouvernement Chinois, comme celle des anciens Romains, s'étend aux grandes routes de l'Empire, & ne néglige rien pour les rendre sûres, belles & commodes. Une infinité d'hommes sont continuellement em-

ceux d'Allemagne & des autres Pays du Nord.

(45) Le-Comte p. 147 & 156. Du-Halde, p. 184 & suiv.

ployés à les rendre unies, & ſouvent à les paver, ſur-tout dans les Provinces méridionales, où les chevaux & les chariots ne ſont point en uſage. La plûpart ſont fort larges, & ſi bien ſablées, qu'elles ſe ſéchent auſſi-tôt qu'il a ceſſé de pleuvoir. Les Chinois ont ouvert des chemins par-deſſus les plus hautes montagnes, en perçant des rochers, en applaniſſant les ſommets & rempliſſant de profondes vallées. Dans quelques Provinces, les grandes routes ſont autant de promenades, bordées de grands arbres, & quelquefois de murs hauts de ſept ou huit pieds, pour empêcher les voyageurs de paſſer à cheval dans les terres; avec des ouvertures qui conduiſent aux Villages.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Sur ces routes on trouve, à certaines diſtances, des lieux de repos pour ceux qui voyagent à pied. La plûpart des Mandarins qui ſont rappellés de leurs Emplois cherchent à ſe diſtinguer par des ouvrages de cette nature. On rencontre auſſi des Temples, ou des Couvens de Bonzes, qui offrent pendant le jour une retraite aux voyageurs; mais on obtient rarement la permiſſion d'y paſſer la nuit à la réſerve des Mandarins, qui jouiſſent de ce privilége. Il ſe trouve des perſonnes charitables qui font

Commodités qui s'y trouvent.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

diſtribuer, pendant la belle ſaiſon, du thé aux pauvres voyageurs, & pendant l'hyver une ſorte d'eau compoſée où l'on a fait infuſer du gingembre. Les hôtelleries ſont fort grandes & fort belles ſur les grandes routes; mais, dans les chemins détournés, rien n'eſt ſi miſérable & ſi mal entendu.

Maiſons de repos pour les Meſſagers Impériaux.

A chaque poſte on rencontre une maiſon, qui ſe nomme *Tong-quan*, établie pour la réception des Mandarins & de ceux qui voyagent par l'ordre de l'Empereur. Ces édifices ne ſont point auſſi beaux qu'on pourroit ſe le figurer & qu'ils ſont repréſentés par des Ecrivains mal informés. Les uns ſont fort grands, d'autres fort petits. Quelques-uns néanmoins ne manquent, ni de commodités, ni d'agrément. On jugera de tous les autres par la deſcription de celui de Canton, qui eſt de l'eſpece commune. Sa grandeur eſt médiocre. Il eſt compoſé de deux cours & de deux principaux bâtimens, dont l'un, qui eſt au fond de la premiere cour, n'eſt qu'un *Tong*, c'eſt-à-dire, une grande ſalle ouverte pour y recevoir les viſites. L'autre, qui termine la ſeconde cour, eſt diviſé en trois piéces, dont celle du milieu forme un ſallon, ou une antichambre pour deux autres grandes chambres

Deſcription du Tong quan de Canton.

qui sont sur les aîles, chacune avec son cabinet. Cette disposition est commune à toutes les maisons des personnes de qualité. Le sallon ou l'antichambre, est orné de deux grandes lanternes de soie peinte & transparente, qui pendent en forme de lustre. La porte d'entrée & celle des cours offrent aussi deux grandes lanternes de papier, sur lesquelles on lit des Inscriptions en gros caracteres.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Sur les grands chemins on trouve, à de justes distances, une sorte de Tours, avec des guérites pour les sentinelles, & des étendarts, qu'on leve pour signal dans les cas d'allarme. Ces Tours sont composées de terre détrempée. Leur forme est quarrée. Elles ont des embrasures de biais, à la hauteur de huit pieds. Dans quelques Provinces on y place au sommet, des cloches de fer; mais celles qui sont sur la route de Peking n'ont ni guérites, ni creneaux. Les Loix ordonnent qu'il y ait sur toutes les grandes routes des Tours de cette espece, de cinq en cinq lis; c'est-à-dire, à chaque demi-lieue; une grande & une petite alternativement, avec une garde de soldats continuellement sous les armes, pour observer ce qui se passe aux environs & prévenir toutes sortes de

Tours & Corps de gardes sur les grands chemins.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

désordres. On les répare ſoigneuſement lorſqu'elles tombent en ruine; & ſi le nombre des ſoldats n'eſt pas ſuffiſant, les Habitans ſont obligés d'y ſuppléer.

Temples & Monumens.

Les Villages, remplis de Temples, ſe préſentent en grand nombre ſur toutes les routes. Dans les grandes, on trouve, vis-à-vis de ces Temples, quantité de monumens que les Chinois nomment *Che-peys*, avec diverſes Inſcriptions. Ce ſont de gros blocs de marbre, ſur des baſes de la même matiere, où, par le moyen d'une mortoiſe & de quelques tenons, le bloc eſt aiſément fixé. On en voit de la hauteur de huit pieds, larges & épais de deux. Mais leur hauteur commune n'eſt que de quatre ou cinq pieds, & leurs autres dimenſions ſont proportionnées. Les plus grands ſont élevés ſur une voûte de pierre. Quelques-uns ſont environnés de grandes ſalles. D'autres n'ont pour enclos qu'un petit bâtiment de brique, mais ſont couverts d'un toit fort propre. Leur forme ſeroit un quarré régulier, s'ils n'étoient un peu arrondis vers le ſommet, & couverts de quelque figure groteſque d'une autre pierre. Les Habitans des Villes voiſines érigent ces monumens à l'honneur des Mandarins, lorſqu'ils ont été ſatisfaits de leur gouver-



T. VI. N.° XVIII.





T. II. N.° XXXIX.

nement. Ces Officiers même en élevent aussi, pour immortaliser quelques honneurs extraordinaires qu'ils ont reçus de l'Empereur, ou par d'autres motifs. Mais lorsqu'il est question d'une faveur Impériale, on y joint deux figures de dragons, diversement entrelacées.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Magalhaens observe que les Chinois ont des Itinéraires imprimés, ou des Livres qui contiennent les routes & les passages, tant par eau que par terre, depuis Peking jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Empire, avec l'ordre des Postes & les distances d'une Ville à l'autre, pour la commodité des Mandarins & des autres Voyageurs. Dans ce Livre, tous les grands chemins de la Chine sont divisés en onze cens quatre-vingt-cinq, qui ont chacun leur hôtellerie royale. Toutes ces hôtelleries portent le nom de *Ye* ou de *Chin*, qui signifie, *Lieux de repos & de plaisir*. On en trouve aussi sept cens trente-cinq dans les Villes du premier & du second Ordre, dans les Villes frontieres & dans les Châteaux du centre de l'Empire; deux cens cinq dans les Bourgs qui se nomment *Ye*, & trois cens trois dans ceux qui s'appellent *Chin*, (46). Mais il y a

Itineraires Chinois. Ce qu'ils contiennent.

(46) Relations de la Chine par Magalhaens, p. 38 & suivantes.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

ici une différence entre le nombre général & le nombre particulier, dont la conciliation ne paroît point aisée. Outre les chemins de terre, la Chine est remplie de commodités pour les voyages & les transports par eau. Les rivieres navigables & les canaux y sont en fort grand nombre. On trouve au long des rivieres un sentier commode pour les gens de pied, & les canaux sont bordés d'un quai de pierre. Dans les cantons humides & marécageux, on a construit de longues chaussées, pour la commodité des voyageurs & de ceux qui tirent les Barques. Il y a peu de Provinces qui n'ayent pas une grande riviere ou un large canal, qui lui sert de grand chemin d'eau; & la riviere est souvent bordée, à la hauteur de dix ou douze pieds, de belles pierres quarrées qu'on prendroit dans quelques endroits pour du marbre gris ou couleur d'ardoise. Ces bordures étant quelquefois de vingt ou vingt-cinq pieds, on a besoin de quantité de machines pour élever l'eau & la faire entrer dans les terres.

Commodités pour les voyages & les transports par eau.

On voit plusieurs canaux qui s'étendent l'espace de dix lieues en droite ligne. Tel est celui qui est entre *Su-cheu-fu* & *Vu-si-hyen*. Le canal de *Hang-cheu-fu*, au Nord-Ouest, a par-tout

Beauté des Canaux & des Ponts.

plus de quinze brasses de largeur, dans une fort longue étendue en droite ligne. Ses rives sont bordées de pierre, & de maisons fort serrées, qui contiennent un nombre infini d'Habitans. D'espace en espace, les grands canaux sont couverts de ponts, à trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-six & jusqu'à quarante-cinq pieds de large; avec tant de hauteur, que les Barques passent dessous sans baisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur, & diminuent à proportion. Le sommet de chaque arche est bien bâti. Le jambage est si étroit, que dans l'éloignement toutes les arches paroissent suspendues en l'air.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Les principaux canaux se déchargent, des deux côtés, dans un grand nombre de petits, qui se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent ainsi à la plûpart des Villes & des Bourgs. Ils forment des étangs & de petits lacs, qui arrosent les plaines voisines. Outre ces canaux, qui sont d'une commodité extrême pour les voyageurs & les Négocians, l'industrie des Chinois en a creusé d'autres, pour rassembler les eaux de pluie qui servent à la fécondité du riz dans les plaines (47).

Multitude des Canaux.

(47) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 101 & suiv.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS. Grand Canal de Yun-lyang-ho.

Mais rien ne peut être comparé dans ce genre au grand canal qui porte le nom de *Yun-lyang-ho*, c'est-à-dire, Canal pour le transport des marchandises ; & souvent celui de *Yun-ho*, au Canal-royal. Il traverse tout l'Empire, du Nord au Sud (48). On a commencé à le former par la jonction de plusieurs rivieres ; mais, dans les lieux où les rivieres manquent, on n'a pas laissé de le continuer en suivant les niveaux, comme dans les Provinces de *Pe-che-li*, de *Chang-tong* & de *Kyang-nan*, où les montagnes, les carrieres & les rochers n'étoient pas en assez grand nombre pour causer de l'embarras aux ouvriers. Il n'a pas moins de cent soixante lieues de longueur dans ces trois Provinces.

Immensité de son cours.

Ce fameux canal, dont le nom revient si souvent dans les Relations des Voyageurs (49), commence à la Ville de Tyen-tsing-wey dans *Pe-che-li*, qui est située sur la riviere de *Pay* ou de *Pe-ho*. Après avoir traversé les Provinces de Pe-che-li & de Chang-tong, il entre dans celle de *Kyang-nan*, où il se joint au *Whang-ho* ou à la riviere jaune. On continue de naviguer pendant deux

Du-Halde, p. 265, 286 & 325.

(48) A la page 286, l'Auteur lui donne six cens lieues, & trois cens seulement à la page 326.

(49) Voyez ci-dessus les Journaux des Voyageurs.

jours ſur cette riviere, d'où l'on entre dans une autre. Enſuite le canal recommence & conduit à la Ville de Whayngan-fu. De-là, paſſant par quantité de Villes, il ſe rend à *Yang-cheu-fu*, un des plus fameux Ports de l'Empire. Un peu plus loin il entre dans la grande riviere de *Yang-tſe-kyang*, à une journée de *Nan-king*. La navigation continue par cette riviere juſqu'au Lac de *Po-yang*, dans la Province de *Kyang-ſi*. On traverſe ce Lac pour entrer dans la riviere de Kan-kyan, qu'on remonte juſqu'à *Nan-ngan-fu*. Enſuite on fait douze lieues par terre juſqu'à *Nan-hyang-fu* dans la Province de Quang-tong, où l'on ſe rembarque ſur une riviere pour ſe rendre à Canton.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Ainſi, par la moyen des rivieres & des canaux, on peut voyager fort commodément de Peking juſqu'au dernieres extrémités de l'Empire, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ ſix cens lieues, ſans autre interruption qu'une journée de marche pour traverſer la montagne de *Mey-lin*. Encore peut-on ſe diſpenſer de quitter ſa Barque, ſi l'on veut prendre par les Provinces de *Quang-ſi* & de *Hu-quang*; ce qui n'eſt pas difficile dans les grandes eaux, parce que les rivieres de Hu-quang & de Kyang-ſi ſe rendent

Chemin qu'on peut faire par eau.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

au Nord dans le *Yang-tse-kyang*. Une brasse & demie d'eau suffit pour cette navigation. Mais lorsque les eaux s'enflent assez pour faire craindre qu'elles ne surmontent leurs rives, on ouvre, en divers endroits, des tranchées, qu'on ne manque point ensuite de fermer soigneusement (50).

Par qui le grand canal fut entrepris.

Ce grand ouvrage, qui passe pour une des merveilles de l'Empire Chinois, fut exécuté par l'Empereur *Chi-tsu* ou *Hu-per-lye*, qui étoit le fameux *Kublay-kan*, petit-fils de *Jen-ghiz-kan*, & Fondateur de la vingtiéme Dynastie des *Yeuns*. Ce Prince ayant conquis toute la Chine, après s'être déja rendu Maître de la Tartarie occidentale, résolut de fixer sa résidence à Peking, comme au centre de ces vastes domaines. Mais les Provinces du Nord n'étant pas capables de fournir assez de provisions & de commodités pour la subsistance de ses nombreuses armées & de sa Cour, il fit construire un grand nombre de Vaisseaux & de longues Barques, pour en faire apporter des Provinces maritimes. L'expérience lui fit connoître le danger de cette méthode. Une partie de ses Vaisseaux périssoient par la tempête. D'autres étoient arrêtés par les

(50) Du-Halde, p. 17, 286 & 326.

calmes.

calmes. Enfin, pour remédier à ces deux inconvéniens, il prit le parti de faire creuser un canal; entreprise merveilleuse, où la dépense répondit à la difficulté de l'ouvrage & à la multitude innombrable des ouvriers.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

L'habileté des Ministres qui furent chargés de l'exécution de ses ordres éclata d'abord dans le choix qu'ils firent d'un lieu commode pour l'ouverture du terrain. Ils jugerent qu'il falloit commencer par quelque riviere, dont les bords eussent une pente si égale, que le cours pût être divisé & l'eau conduite par des routes contraires. Après bien des recherches, ils se déterminerent pour celle de *Wen-ho* (51) dans la Province de *Chang-tong*. Le point de division, suivant les Missionnaires, est près d'une petite éminence, à trois lieues de la petite Ville de *Weu-chan-hyen*. Ce lieu porte le nom de *Fu-chui-myau*, qui signifie, *Temple de la division des eaux* (52), parce qu'il est consacré à *Long-*

Avec quelle habileté cet ouvrage fut conduit.

(51) En 1720.

(52) Magalhaens raconte (p. 117) qu'à une demi-journée du canal, vers l'Est, on trouve entre de hautes montagnes un grand Lac, d'où sortoit autrefois une assez grande riviere, qui se rendoit dans la Mer orientale; que les Chinois ayant ouvert un canal au travers de la montagne, détournerent le cours de cette eau vers le Temple, & creuserent deux autres canaux pour diviser l'eau en deux parties, ausquelles ils

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

wang, que les Bonzes regardent comme le Maître ou le Génie des eaux (53). Après cette division de la riviere de Wen-ho, dont la plus grosse partie fournit de l'eau au Canal dans son cours vers le Nord, il reçoit la riviere de *Wey-ho*, qui vient de la Province de *Ho-nan*, & parcourant beaucoup de Pays, il va se joindre près de Tyen-tsing-wey, à la riviere de *Pay-ho*, qui, venant de Peking, va se décharger dans la Mer orientale. Mais il en reste un bras, qui, sans avoir plus d'un tiers de la grosseur du corps, recommence le canal au Sud, vers la riviere jaune ou le *Whang-ho*. Il traverse d'abord des marais & des lacs, dont quelques-uns forment eux-mêmes le canal, & d'autres lui fournissent de l'eau par le moyen de diverses écluses, que les Chinois nomment *Cha*. Ces écluses s'ouvrent ou se ferment au gré de ceux qui les conduisent, avec des planches dont on bouche leurs ouvertures (54).

firent prendre un cours opposé; qu'il y a au milieu de la riviere une Barque dont la proue fait face au Temple; enfin, que l'eau coule d'un côté au Nord, & de l'autre au Sud.

(53) Magalhaens l'appelle *Fuen-chuen-myau*, ou *le Temple de l'Esprit qui divise les eaux*. Il est situé entre les Villes de Tong-ping-cheu & de Tsi-ning-cheu.

(54) Gemelli prétend que cette eau vient d'un Lac à l'Est; qu'elle est conduite par un canal taillé au

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Eclufes ou Pertuits.

Les bordures de pierre, par lefquelles on a pratiqué ces ouvertures portent fort improprement le nom de Digues (55) dans les Voyageurs (56), parce qu'elles ont été conftruites dans le Canal même pour diminuer fa largeur, ne laiffant que l'efpace néceffaire pour le paffage d'une grande Barque, & qu'elles fervent comme autant d'éclufes, à refferrer l'eau, fuivant la quantité dont on a befoin. Cette précaution eft quelquefois néceffaire, fur-tout dans les tems de féchereffes; car le cours divifé du Wen-ho ne pouvant fournir plus de cinq ou fix pieds d'eau, on s'eft efforcé de le retarder & même de l'arrêter, par un grand nombre de coudes & de détours qu'on a ménagés dans le Canal. Il n'a pas plus de trois pieds d'eau dans certaines années où la pluie manque; ce qui ne fuffit pas pour les grandes Barques Impériales, qui tranfportent à la Cour les tributs, & les provifions. On eft obligé par conféquent, dans les lieux où cet inconvénient fe fait fentir, d'avoir recours à cette forte d'éclufes,

milieu d'une montagne, & qu'elle eft amenée au Temple avec tant d'art, qu'en arrivant vis à-vis, une partie coule au Nord & l'autre au Sud.

(55) Magalhaens, page 114. Du-Halde, page 17 & 325.

(56) C'eft le nom que leur donne le Pere Le-Comte.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

parce qu'il n'y a pas d'autre baſſin que que le Canal même. Mais leur nombre n'eſt pas ſi grand que certains Voyageurs l'on prétendu. Il ne paſſe point quarante-cinq (57). Les mêmes Ecrivains ont commis une autre erreur en leur donnant plus de trente pieds de largeur, & lorſqu'ils ont aſſuré que le Canal étoit continuellement bordé de pierre. Il ne l'eſt que par intervalles. On eſt ſouvent dans la néceſſité de réparer les bords, ſoit dans les endroits où la terre eſt ſi ſabloneuſe qu'elle s'éboule facilement, ſoit près des lacs, où la violence des eaux, cauſée par les pluies, creuſe & renverſe des terres qui ſont probablement celles qu'on a tirées du Canal en le creuſant (58).

Difficulté à les paſſer.

Magalhaens obſerve qu'il n'eſt pas facile de paſſer quelques-unes de ces écluſes, ſur-tout celle que les Chinois nomment *Tyen-ſi-cha*, c'eſt-à-dire, *Reine* ou *Maîtreſſe du Ciel*, pour exprimer ſa hauteur extraordinaire. Au-deſſus de cette chûte d'eau les Barques ſont tirées par quatre ou cinq cens bateliers, & quelquefois par un plus grand nombre, avec des cables & des cordes attachées à la proue, tandis que d'autres travail-

(57) Nieuhof & Navarette en comptent ſoixante-douze.

(58) Du-Halde p. 18, & Magalhaens, p. 115.

lent aux cabeſtans qui ſont placés ſur les murs. Lorſque toutes les cordes ont été ſoigneuſement attachées, ils commencent à tirer avec beaucoup de meſure, au ſon d'un baſſin, ſur lequel on bat d'abord lentement. Mais auſſi-tôt que la Barque eſt à demi levée au-deſſus du canal ſuperieur, le courant devenant beaucoup plus fort, on bat beaucoup plus vîte ſur le baſſin; & les bateliers réuniſſant toutes leurs forces, pouſſent la Barque & la font monter d'un ſeul coup. Il ne reſte enſuite aucun péril, parce qu'elle ſe trouve en ſûreté dans l'eau morte qui eſt entre le bord du canal & le milieu du courant. Il eſt plus aiſé de faire deſcendre les Barques, à ces chûtes d'eau, que de les faire monter; c'eſt-à-dire, que l'opération eſt plus prompte quoiqu'elle ſoit plus dangereuſe. Pour éloigner le péril, ceux qui tiennent les cordes des deux côtés du Canal, les tirent ou les lâchent ſuivant le beſoin. D'autres, demeurant fermes au milieu de la Barque, s'efforcent, avec de grands crocs, de la tenir conſtamment au milieu du Canal. Auſſitôt qu'elle eſt tombée dans le canal inférieur, on lâche toutes les cordes; & pendant quelque tems (59) elle

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

(59) Magalhaens, *Ibid.* Le-Comte p. 104.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Préservatifs pour la sûreté du Canal.

est emportée par le courant avec la vîtesse d'une fléche.

Les ouvriers, qui furent employés a creuser le Canal eurent beaucoup de difficultés à combattre au-dela du *Whang-ho*. Pour le conduire jusqu'au *Kyang*, ils se virent dans la nécessité d'élever de grandes chaussées de pierres & de construire d'autres ouvrages près de *Whay-ngan-fu*, pour résister aux eaux du grand Lac, qui est à l'Ouest, & à celles de la riviere de *Quay-ho*, qui, se débordant après les grandes pluies, tomboient impétueusement dans le Canal. Ces ouvrages sont les meilleurs qu'on ait imaginés pour sa sûreté. On en voit aussi d'assez bons, près de *Yang-cheu-fu*, qui servent de quais à cette Ville.

Autre Canal plus commode.

Au-delà du *Yang-tse-kyang* on trouve un autre Canal, qui partant de celui-ci, à Chin-kyang-fu & passant par *Chang-cheu-fu* & *Su-cheu-fu*, reçoit plusieurs autres canaux de la Province de Che-kyang. Il est d'autant plus commode, qu'il n'est point embarrassé par des écluses & d'autres ouvrages de cette nature; ce qui vient de l'égalité du Pays, de la nature des terres & de l'abondance des eaux sans aucune pente; avantages qui ne se trouvent guéres rassemblés dans d'autres lieux.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Petits Canaux de communication.

Les cantons où l'on crû pouvoir creuſer des canaux ſans nuire au grand, en ont un grand nombre de petits, qui ſervent de communication pour le commerce entre les Villes voiſines ou les grands Villages (60).

Paſſage d'un Canal à l'autre par des glacis.

Le Pere Le-Comte obſerve que dans quelques endroits où la diſpoſition du terrain n'a pas permis de former une communication entre deux canaux, on ne laiſſe pas de faire paſſer les Barques de l'un à l'autre, quoiqu'il y ait plus de quinze pieds de hauteur à ſurmonter. A l'extrémité du canal ſuperieur on a conſtruit un double glacis, ou un talus de pierre de taille. Lorſque la Barque arrive dans le canal inférieur, au lieu qui répond à cet ouvrage, elle eſt élevée, avec le ſecours des cabeſtans, juſqu'au ſommet du premier glacis, d'où ſon propre poids la fait gliſſer, par le ſecond glacis, dans le canal ſuperieur. On la fait deſcendre de même du canal ſuperieur dans l'autre. L'Auteur ne comprend pas ſans peine comment les Barques Chinoiſes, qui ſont ordinairement fort longues & très peſamment chargées, ne ſe briſent pas par le milieu lorſqu'elles ſe trouvent comme ſuſpendues en l'air ſur l'angle aigu des deux

(60) Du-Halde, p. 18.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

glacis. Cependant il n'apprit jamais qu'il fut arrivé le moindre accident par cette voie, & l'unique précaution que prennent les Négocians, lorsqu'ils ne veulent pas quitter leur bord, est de se faire lier avec une corde, pour éviter d'être secoués d'un bout à l'autre. On ne trouve point de ces écluses dans le grand Canal, parce que les Barques Impériales, qui sont aussi grandes que nos Frégates, ne pourroient être élevées à force de bras, ni garanties du malheur qui ne fait que menacer les autres (61). On rencontre un double glacis dans le Canal qui est entre *Chau-king-fu* & *Ning-po-fu*. Les Barques qu'on emploie dans cette route sont construites en forme de gondoles, & leur quille est d'un bois assez dur pour soutenir tout le poids du Bâtiment (62).

Canal de la Province de Quang si.

Dans la Province de Quang-si, on a joint la riviere qui tombe dans la mer à Canton, avec celle qui traversant la Province de Hu-quang se joint au grand *Kyang*, dans le lieu où finit le grand Canal. L'eau qui descend des montagnes dans la partie septentrionale de la Province forme près de *Hing-ngan-hyen*, une petite riviere, qui étant res-

(61) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 104 & suiv.

(62) Du-Halde, *ubi sup.*

ſerrée par des (63) bords d'une hauteur égale au plus haut terrain qu'elle traverſe, s'enfle au-deſſus de ſon lit naturel & décharge l'eau qu'elle a de ſurplus. Mais ce canal, qui ne va pas fort loin pour entrer dans les deux rivieres qu'on vient de nommer, n'eſt pas ſi commode ni ſi bien entretenu que le grand. Il eſt ſouvent ſi bas, que dans pluſieurs endroits les Barques gliſſent plutôt ſur le ſable qu'elles ne ſont portées ſur l'eau. Cependant les Marchands donnent la préférence à cette route. Ils renoncent à celle de Canton par la Province de Kyang-ſi, pour éviter l'embarras d'avoir à tranſporter leurs effets par terre, comme on l'a fait obſerver, pendant l'eſpace d'une journée entiere.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Difficultés de la route de Huquang.

Il y a la même difficulté à voyager de Canton par la Province de Hu-quang. On eſt obligé de quitter, à *I - chang-hyen* la riviere qui, paſſant à *Chau-cheu-fu*, tombe dans celle de Canton. Delà on compte ſept lieues juſqu'à la belle Ville de *Ching - cheu*, où l'on s'embarque ſur une autre riviere qui ſe joint au grand Kyang. Mais lorſque les eaux

(63) Cette ſorte d'écluſes, qui ſervent à groſſir l'eau en arrêtant ſon cours, n'eſt ordinairement que de terre, ſoutenue par des pieux. L'ouverture eſt bouchée avec des planches, des natte & d'autres choſes de la même nature.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

sont hautes, on ne souffre aucun retardement dans la route qui traverse de Kyang-si & de *Hu-quang*. C'est un avantage inestimable pour la Chine, de pouvoir entretenir si facilement un Commerce reglé entre toutes ses Provinces, par les communications constantes du grand Canal & d'une infinité de petits, qui viennent s'y joindre comme autant de routes de traverse (64).

Longueur du grand Canal.

Navarette donne deux cens lieues de longueur au grand Canal (65). Etant arrivé au milieu, il vit sur la rive un grand Temple, près duquel est une assez grande source, qui se divise, dans le même lieu en deux petits ruisseaux (66), l'un qui tourne au Nord, l'autre au Sud. Cette eau ne suffisant pas pour les grandes Barques, on est souvent forcé d'attendre les pluies; & le nombre des Barques qui sont arrêtées par cet obstacle se multiplie quelquefois jusqu'à sept ou huit cens. C'est ce que l'Auteur vit arriver en 1665, dans le voyage qu'il fit à Peking. Mais pour remédier à cet inconvénient, on a bâti huit fortes écluses, composées de deux bons

Inconvénient de la disette d'eau.

Remede qu'on y apporte par des écluses.

(64) Du-Halde page 28 & suiv.

(65) Du-Halde lui donne cent soixante lieues.

(66) Nieuhof l'appelle Riviere de *Lucu*, ou plutôt de *Yucu*, & remarque qu'elle prend deux cours opposés, sans en expliquer la raison. *Voyez ci-dessus sa Relation*.

murs de pierre, qui, s'avançant des bords de la riviere jusqu'au milieu, ne laissent de passage que pour une simple Barque. Chaque écluse à son Mandarin, avec un grand nombre de Bateliers pour assister les passans. Lorsque les écluses sont fermées, l'eau qui se trouve dans l'intervalle s'éléve de plus d'une brasse & demie dans l'espace d'un jour; ce qui suffit pour la facilité du passage. On y observe beaucoup d'ordre, & les rangs sont gardés suivant le dégré des Passans qui se présentent. Entre les personnes de rang égal, ceux qui arrivent les derniers achetent quelquefois une place plus avancée. Ces délais rendent la navigation fort ennuyeuse: mais la dépense du transport par terre seroit excessive. Il a fallu beaucoup d'art pour faire arriver ce Canal à sa perfection. Il est rempli de coudes & de détours, par lesquels on s'est efforcé de rallentir la violence du courant. Les Barques de toutes sortes de grandeurs, que l'Auteur vit sur la route, étoient si nombreuses, qu'avec la connoissance qu'il avoit des Mathématiques, il trouva qu'il y en avoit assez pour bâtir un Pont depuis Macao jusqu'à Goa (67);

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Prodigieux nombre de Barques Chinoises.

(67) Cette remarque est sans doute une exageration très-peu mathématique.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

c'est-à-dire, d'environ neuf cens lieues de longueur. Cependant les autres rivieres n'en offrent pas un moindre nombre; & l'Auteur est persuadé, comme d'autres Ecrivains, que la Chine contient seule plus de Barques & de Vaisseaux que tout le reste du Monde connu (68).

Corps-de-Gardes au long des canaux.

Au long des routes d'eau, on trouve par-tout, à la fin de chaque lieue, un *Tang* (69) ou un Corps-de-garde, de dix, cinq, ou moins de soldats, qui entretiennent une correspondance continuelle par des signaux. La nuit, ils tirent une petite piece de canon. Pendant le jour, ils s'entravertissent par une épaisse fumée de feuilles & de branches de pin, qu'ils brûlent dans trois petites étuves, en forme de pyramides, ouvertes par le sommet (70).

Quais & Ponts des Chinois.

Les Chinois ne sont pas moins magnifiques dans leurs Quais & leurs Ponts que dans leurs Canaux. On ne sçauroit voir sans étonnement la longueur des quais & la grandeur des pierres dont ils sont bordées. Les ponts, comme on l'a déja remarqué, sont admirables par leur hauteur & par leur construction. Comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort noble & fort

(68) Voyez ci-dessus la Relation de Navarette.

(69) Ou *Tang-pu*.

(70) Du-Halde p. 287.

agréable dans les lieux où les canaux ſont en droite ligne.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Ponts d'une ſeule arche.

On voit à la Chine des ponts d'une ſeule arche, qui eſt à demi-circulaire & bâtie de pierres ceintrées, longues de cinq ou ſix pieds, ſur cinq ou ſix pouces d'épaiſſeur. Quelques-unes ſont polygones. D'autres ponts ont, au lieu d'arches, trois ou quatre grandes pierres, placées, comme des planches, ſur des piliers ou des jambages. Ces pierres ont quelquefois juſqu'à dix-huit pieds de long. On voit un grand nombre de ces derniers ponts ſur le grand Canal. Il n'eſt pas difficile de faire comprendre la méthode Chinoiſe dans ces édifices. Après avoir achevé les côtés des arches, ils prennent des pierres de quatre ou cinq pieds de longueur & larges d'un demi-pied, qu'ils placent alternativement debout & de travers, en obſervant que la ſituation des dernieres ſoit exactement horiſontale. Ainſi l'épaiſſeur du ſommet de l'arche n'eſt que celle d'une de ces (71) pierres.

Autres Ponts.

Maniere de les conſtruire.

Comme le pont, ſur-tout lorſqu'il eſt d'une ſeule arche, a quelquefois quarante ou cinquante pieds de largeur entre les deux côtés de l'arche, & qu'il eſt

(71) On juge que ce pavé n'eſt pas trop fort; mais il n'y paſſe jamais de voitures à roues.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

ordinairement beaucoup plus haut que la rive, on forme aux deux bouts un talus, divisé en petits dégrés, dont chacun n'a pas plus de trois pieds de hauteur. Il s'en trouve néanmoins où les chevaux ne passeroient pas sans peine. Mais tout l'ouvrage est généralement fort bien composé.

Les ponts qui ne sont faits que pour la commodité du passage, sont ordinairement bâtis comme les nôtres, avec de gros piliers de pierre, qui sont capables de rompre la force du courant, & de soutenir des arches si larges & si hautes, que le passage est aisé pour les plus grands Barques. Le nombre en est fort grand dans toutes les parties de la Chine. L'Empereur n'épargne point la dépense pour accorder des faveurs de cette nature au Public. (72).

Beauté de l'ancien Pont de Lu ken-kyau.

Plusieurs de ces ponts sont distingués par leur beauté. Celui de *Lu-keu-kyau*, bâti sur le *When-ho* (73), ou la riviere bourbeuse, deux lieues & demie à l'Ouest de Peking, étoit un des plus beaux qu'on eût jamais vûs, avant qu'il eût été ruiné en partie par une inondation, au mois d'Août 1688. Il avoit sub-

(72) Du-Halde, page 17 & 287.

(73) Marco Paolo décrit ce Pont au liv. II, chap. 37. Il nomme la riviere *Puli Sangau*, nom de la Tartarie orientale.

siſté deux mille ans, ſuivant le témoignage des Chinois, ſans avoir ſouffert la moindre altération. Toute ſa maſſe étoit de marbre blanc, travaillé avec beaucoup d'art. Des deux côtés, il avoit ſoixante-dix piliers, à la diſtance d'un pas l'un de l'autre (74), ſéparés par des panneaux de beau marbre où l'on voyoit des fleurs, des feuillages, des figures d'oiſeaux & de pluſieurs ſortes d'animaux, fort délicatement gravées. L'entrée, du côté de l'Eſt, offroit deux lions d'une taille extraordinaire, ſur des piédeſtaux de marbre, avec pluſieurs autres petits lions en pierre, les uns montant ſur le dos des grands, d'autres deſcendant, & d'autres rampant entre leurs jambes. Le côté de l'Oueſt étoit orné de deux figures d'éléphans (75) travaillées avec beaucoup d'habileté (76) & placées auſſi ſur des piédeſtaux.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Mais la Chine a peu de ponts qui puiſſent être comparés à celui de *Fucheu-fu* (77), Capitale de la Province de Fo-kyen. La riviere, qui eſt large d'un mille & demi, forme de petites Iſles en ſe diviſant en pluſieurs bras. Tou-

Pont de Fa-cheu-fu.

(74) Sept pieds & demi.

(75) Du Halde met *Enfans* au lieu d'*Eléphans*.

(76) Magalhaens, page 11, & Du-Halde, page 288.

(77) On en a déja parlé dans les Journaux.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

tes ces Isles sont unies par des ponts, qui ont ensemble huit lis & soixante-dix brasses Chinoises de longueur. Le principal offre plus de cent arches, bâties de pierre blanche, avec des balustrades de chaque côté. Sur ses arches s'élevent, de dix en dix pieds, de petits pilastres quarrés, dont les bases ressemblent à des Barques creuses. Chaque pilastre soutient des pierres de traverse, qui servent de support aux pierres du rez de-chaussée.

Pont de Suen-cheu-fu. Sa beauté extraordinaire.

Le pont de *Suen-cheu-fu* (78) l'emporte sur tous les autres. Il est bâti à la pointe d'un bras de mer, qu'on seroit obligé, sans ce secours, de passer dans des Barques avec beaucoup de danger. Sa longueur est de deux mille cinq cens vingt pieds Chinois. Sa largeur de vingt. Il est supporté par deux cens cinquante-deux grosses pierres; c'est-à-dire de chaque côté par cent vingt-six. La couleur des pierres est grise; l'épaisseur égale à la longueur.

On ne comprend pas facilement d'où les Chinois ont tiré ces prodigieuses masses de pierre, ni comment ils ont pû les tailler & les placer dans une hauteur au-dessous de laquelle les Barques

(78) Il se nomme aussi Pont de *La-jang*, comme on l'a vû dans les Journaux.

trouvent un passage. Le pont de *Suen-cheu-fu*, est revêtu d'ailleurs d'un grand nombre d'ornemens, qui sont de la même pierre. En un mot, ajoute l'Auteur, les ouvrages les plus remarquables & les plus estimés dans les autres Pays, n'ont rien de comparable à ce pont (79).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Pont à chaînes, d'une structure singuliere.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pû bâtir des ponts de pierre, ils ont inventé d'autres méthodes pour y suppléer. Le fameux pont de fer (tel est le nom qu'on lui donne) à *Quay-cheu*, sur la route de *Yun-nan*, est l'ouvrage d'un ancien Général Chinois. Sur les deux bords du *Pan-ho*, Torrent qui a peu de largeur, mais qui est très profond, on a construit une grande porte entre deux gros piliers de pierre, larges de six ou sept pieds sur dix-sept ou dix-huit de hauteur. Des deux piliers de l'Est pendent quatre chaînes, attachées à de gros anneaux, qui vont aboutir aux deux piliers de l'Ouest, & qui étant jointes par d'autres petites chaînes, ont quelque ressemblance avec un filet. On a placé, sur ce pont de chaînes, des planches fort épaisses, qu'on a trouvé le moyen de joindre ensemble pour en faire un plain-pied continuel. Mais comme il

(79) Du Halde, p. 17.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

reste quelque distance jusqu'aux portes & aux piliers, parce que les chaînes se courbent en arc, sur-tout lorsqu'elles sont chargées, on a remedié à ce défaut avec le secours d'un plancher, supporté par des tasseaux ou des consoles. Des deux côtés du plancher on a dressé de petits pilastres de bois, qui soutiennent un toit de la même matiere, dont les deux bouts portent sur les piliers de pierre des deux rives.

Autres Ponts remarquables.

Les Chinois ont fait quelques autres ponts à l'imitation de celui-ci. On en connoît un particuliérement sur la riviere de *Kin-cha-hyang*, dans l'ancien canton de *Lo-lo*, qui appartient à la Province de *Yun-nan*. Celle de Se-chuen en a deux ou trois autres, qui ne sont soutenus que par des cordes; mais quoique petits, ils sont si chancellans & si peu sûrs, qu'on ne les passe point sans effroi.

Dans la même Province, au pied des montagnes qu'occupent les *Myau-tses*, & dans le canton de *Han-chang-fu*, qui appartient à celle de *Chen-si*, on a trouvé, à l'aide des consoles, le moyen d'affermir des piliers de bois sur les rochers des montagnes. Sur ces piliers on a posé des planches, qui forment des ponts par-dessus les vallées. Ils sont plus

fûrs que le précédent ; & dans quelques endroits ils font partie de la grande route pendant un eſpace conſidérable (80). Kirker parle d'un pont, dans la même Province, qui porte le nom de (81) *Pont-volant*. Il eſt compoſé d'une ſeule arche, bâtie entre deux montagnes ſur le *Whang-ho*, près de la Ville de *Chongan*. Sa longueur eſt de ſix cens pieds, & ſa hauteur de ſix cens cinquante au-deſſus de la riviere.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

(80) Du-Halde, p. 34.

(81) On en trouvera la figure dans le Tome précédent.

CHAPITRE III.

Diviſion de la Nation Chinoiſe en différentes Claſſes.

INTRODUCTION.

AVANT que de paſſer aux différens Ordres de la Nation Chinoiſe, il ne ſera pas inutile de faire quelques obſervations ſur le nombre des Habitans de ce grand Empire. Les Miſſionnaires qui ont voyagé dans les Province de Che-kyang, de Kyang-nan; de Fo-kyen, de Quang-tong, & dans quelques autres, où la foule des paſſans eſt ſi nombreuſe, ſur les grands chemins comme dans les Villes, qu'on

Nombre des Habitans de la Chine.

INTRODUCTION.

n'y marche point ſans embarras, ont commis des erreurs conſidérables dans leur calcul. Quelques-uns font monter le nombre du Peuple Chinois à cent, à deux cens & juſqu'à trois cens millions (82); ſans conſidérer que cette multitude n'eſt pas la même depuis Peking juſqu'à *Nan-chang-fu*, Capitale de la Province de Kyang-ſi, & dans pluſieurs autres contrées. Cependant les derniers Miſſionnaires ne font pas difficulté d'aſſurer (83) que la Chine contient plus d'Habitans que toute l'Europe enſemble, & donnent à Peking ſeul trois millions d'ames (84).

Regles pour en juger.

Le tribut qui ſe leve dans une Région ſi peuplée, depuis l'âge de vingt ans juſqu'à ſoixante, produit des ſommes immenſes. On prétend qu'il étoit autrefois payé par cinquante-huit millions de Chinois, entre ces deux âges. Dans le dénombrement qui ſe fit au commencement du regne de Kang-hi, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens ſoixante-deux familles, & cinquante neuf millions ſept cens qua-

(82) Voyez ci deſſus, le Chapitre II.

(83) Ce calcul eſt d'autant plus ſûr, par rapport à Peking, que chaque Chef de famille eſt obligé de donner aux Magiſtrats l'état des perſonnes dont elle eſt compoſée.

(84) Relations de la Chine par Magalhaens, p. 40, & Chine du Pere Du-Halde, *ubi ſup.* p. 244.

tre-vingt-huit mille trois cens ſoixante-quatre hommes capables de porter les armes, ſans comprendre dans ce nombre les Princes, les Officiers de la Coùr, les Mandarins, les Soldats congediés, les Lettrés, les Licentiés, les Docteurs & les Bonzes, ni les perſonnes au-deſſous de vingt ans, ni tous ceux qui paſſent leur vie ſur mer, ou qui ont leurs habitations ſur les rivieres.

Nombre des Bonzes & des Lettrés.

Le nombre des Bonzes monte ſeul à plus d'un million. On en compte, à Peking, deux mille qui vivent dans le célibat, & trois cens cinquante mille dans les Temples, ou les Monaſteres établis par Lettres Patentes de l'Empereur. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix mille Lettrés qui ne ſont point engagés dans le mariage. Il eſt vrai que les guerres civiles & la conquête des Tartares ont détruit une quantité innombrable d'Habitans; mais la paix, qui n'a pas ceſſé de regner depuis, a réparé toutes ces pertes par une abondante multiplication (85).

Les Voyageurs ne s'accordent point ſur les dégrés ou les claſſes qui forment la diviſion du peuple Chinois. Navarette en comte quatre: les *Zu*, les *Nung*,

(85) Deſcription de la Chine par Navarette, page 48.

INTRODUCTION.

Les Chinois divisés en deux Ordres.

les *Kung*, & les *Zongs* ; c'eſt-à-dire les Lettrés, les Laboureurs, les Artiſans & les Marchands (86). Du-Halde réduit cette diviſion à trois Ordres ; le Peuple, les Lettrés & les Mandarins (87). Dans un autre endroit il prétend qu'il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire ; celui de la Nobleſſe & celui du Peuple ; le ſecond, les Laboureurs, les Marchands & les Artiſans (88). C'eſt à cette diviſion que nous prenons le parti de nous attacher.

(86) Du-Halde, *ubi ſup.* p. 269.

(87) *Ibid.* p. 241.

(88) *Ibid.* p. 269 & ſuiv.

§ I.

Claſſe de la Nobleſſe Chinoiſe, contenant les Mandarins & les Lettrés.

NOBLESSE CHINOISE.

Idée de la Nobleſſe Chinoiſe.

LA Nobleſſe n'eſt point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités attachées à quelques familles, par la diſpoſition de l'Empereur, qui les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur. Les enfans d'un pere illuſtre, qui s'eſt élevé aux premiers poſtes de l'Empire, ont leur fortune à faire ; & s'ils manquent de talens, ou ſi leur inclination les porte au repos, ils tombent au rang du Peuple, obligés ſouvent d'exercer les plus viles fonc-


MANDARINS tirés de du Halde
1 Mandarins Civils. 2 Mandarins militaires
a En habit d'Hiver. c Tartare.
b En habit d'Eté. d Chinois.
1
a
c
2
d

T.VI.N°XXVIII.

tions. Cependant un fils ſuccede au bien de ſon pere ; mais pour hériter de ſes dignités & de ſa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes dégrés. C'eſt ce qui leur fait attacher toutes leurs eſpérances à l'étude, comme à la ſeule route qui conduiſe aux honneurs. Dans quelque condition qu'ils ſoient nés, ils ſont ſûrs de leur avancement lorſqu'ils ont d'heureuſes diſpoſitions pour la Littérature. Auſſi voit-on naître continuellement des fortunes conſidérables, comme entre les Eccléſiaſtiques d'Italie, où la baſſe naiſſance n'empêche point d'aſpirer aux premieres dignités de l'Egliſe.

NOBLESSE CHINOISE.

Titres bornés à la famille royale.

Les titres permanens de diſtinction n'appartiennent qu'à la famille regnante. Outre le rang de Princes, que tous les deſcendans de l'Empereur doivent à leur naiſſance, ils jouiſſent de cinq dégrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes, & de Barons. Ceux qui épouſent les filles d'un Empereur, participent à ces diſtinctions comme ſes propres fils & leurs deſcendans. On leur aſſigne des revenus qui répondent à leur dignité ; mais ils ne jouiſſent d'aucun pouvoir. Cependant la Chine a des Princes qui n'ont

NOBLESSE CHINOISE.

aucune alliance avec la Maiſon Impériale. Tels ſont les deſcendans des Dynaſties précédentes, ou ceux dont les ancêtres ont acquis ce titre par les ſervices qu'ils ont rendu à la Patrie. Lorſque le Fondateur de la Famille Tartare qui regne aujourd'hui fut établi ſur le Trône, il accorda pluſieurs titres d'honneur à ſes freres, qui étoient en grand nombre, & qui avoient contribué par leur valeur à la conquête d'un ſi grand Etat. Les uns furent créés *Tſiay-wang*; les autres, *Kyung-wang* & *Pey-lo*. Ce ſont ceux que les Européens ont nommés *Regules*, ou Princes du premier, du ſecond & du troiſiéme rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfans de chaque Regule il y en auroit toujours un qui ſuccéderoit à ſon pere dans la même dignité.

Titres des Princes du Sang.

Origine du nom Regule.

Divers rangs des Princes.

Outre ces trois premiers titres, le même Empereur en créa d'autres d'une moindre diſtinction, pour les autres enfans des Regules. Ceux du quatriéme rang ſe nomment *Pey-tſe*; ceux du cinquiéme, *Kong-heu*, &c. Le cinquiéme rang eſt au deſſus des plus grands Mandarins de l'Empire; mais les Princes de tous les autres rangs inférieurs ne ſont diſtingués des Mandarins que par la ceinture jaune. Cette diſtinction eſt

commune

commune à tous les Princes du Sang, de de quelque rang qu'ils puissent être. Cependant (89) ceux que leurs richesses ne mettent point en état d'entrenir un équipage convenable à leur naissance, affectent de cacher cette ceinture. NOBLESSE CHINOISE.

Quelque lustre que les Princes du Sang puissent tirer de leur naissance & de leurs dignités, ils vivent dans l'Etat sans pouvoir & sans crédit. On leur accorde un Palais, une Cour avec des Officiers, & un revenu digne de leur rang; mais ils ne jouissent d'aucune sorte d'autorité. Le Peuple ne laisse pas de les traiter avec beaucoup de respect. Autrefois, lorsqu'ils étoient dispersés dans les Provinces, ils recevoient, tous les trois mois, des Officiers de la Couronne, le quart des revenus qui leur étoient assignés; afin que la facilité qu'ils avoient à le dépenser pour leurs plaisirs, leur ôtât la pensée de l'amasser dans des vûes moins favorables à la tranquillité publique. Il leur étoit même défendu, sous peine de mort, de s'écarter du lieu qu'on leur avoit marqué pour leur résidence. Mais depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, l'Empereur a jugé qu'il y avoit plus de sûreté à faire vivre les Princes du Sang à Etat qu'ils conservent.

(89) *Ibidem.*

NOBLESSE CHINOISE.

la Cour, ſous ſes propres yeux. Avec ce qui leur eſt aſſigné, pour leur dépenſe, ils ont des maiſons, des terres & des rentes, dont ils font valoir les revenus par l'induſtrie de leurs domeſtiques. Auſſi quelques-uns d'entr'eux ſont-ils très riches (90).

Combien ils ſe ſont multipliés.

Quoiqu'on ne compte pas plus de cinq générations des Princes du Sang, depuis leur origine, leur nombre ne monte pas aujourdhui à moins de deux mille. Ils ſe nuiſent les uns aux autres en ſe multipliant ; parce que la plûpart n'ont point de biens en fonds de terre, & que l'Empereur ne pouvant leur accorder à tous des penſions, pluſieurs vivent dans une extrême pauvreté, qui les expoſe au mépris.

Race de Ming, extirpée.

Vers la fin de la Dynaſtie de Ming (91) on comptoit dans la Ville de *Kyang-cheu* plus de trois mille familles de cette race, dont quelques-unes étoient réduites à vivre de la charité d'autrui. Les bandits qui s'emparerent de Peking, extirperent preſqu'entiérement cette race ; ce qui à rendu quelques parties de la Ville déſertes. Ceux qui échaperent au carnage prirent le parti de quitter la ceinture jaune & de changer de nom, pour ſe mêler avec le Peuple.

(90) *Ibid.* p. 241.

(91) *Ibid.* p. 269.

Mais on les connoît encore pour descendans du Sang Impérial. Les Missionnaires de la même Ville en eurent un pendant quelque tems à leur service, dans une maison qui avoit été bâtie par un autre de ces Princes. Ce noble valet ayant découvert que les Tartares le cherchoient, prit la fuite & disparut (92).

NOBLESSE CHINOISE.

Femmes des Princes & leurs droits.

L'usage accorde aux Princes, outre leur femme légitime, trois autres femmes, ausquelles l'Empereur donne des titres & dont les noms sont enregistrés au Tribunal des Princes. Leurs enfans prennent séance après ceux des femmes légitimes, & sont plus respectés que les enfans des concubines ordinaires. Les Princes ont aussi deux sortes de domestiques; les uns, qui sont proprement esclaves; les autres, Tartares, ou Chinois *Tartarisés*, que l'Empereur leur accorde en plus ou moins grand nombre, suivant le dessein qu'il a de leur faire honneur. Ce sont les derniers qui composent l'équipage du *Regule* & qui s'appellent vulgairement *les gens de sa porte*. Il se trouve entr'eux des Mandarins considérables, des Viceroïs & même des *Tsong tus*, qui sans être esclaves, com-

Deux sortes de domestiques des Princes.

(92) Magalhaens dit (page 45), que les Tartares font mourir tous ces Princes, suivant leur usage, à l'accession d'une nouvelle famille.

NOBLESSE CHINOISE.

me les premiers, ne ſont pas moins ſoumis à leur Maître, & paſſent au ſervice de ſes enfans lorſqu'ils héritent de la dignité de leur pere. Si le Prince eſt degradé pendant ſa vie, ou ſi ſa dignité n'eſt pas conſervée à ſes enfans, cette ſorte de domeſtiques paſſe à quelqu'autre Prince du Sang que l'Empereur éleve à la dignité de *Regule*.

Fonctions des Princes du Sang.

Les fonctions des Princes des cinq premiers Ordres ſe réduiſent à ſe trouver préſens aux cérémonies publiques, & à paroître chaque matin au Palais Impérial. Ils ſe retirent enſuite dans l'intérieur de leur Palais, où toutes leurs affaires ſont bornées au gouvernement de leur famille & de leurs Officiers domeſtiques. On ne leur laiſſe pas même la liberté de ſe viſiter les uns les autres, ni celle de ſe loger hors de la Ville, ſans une permiſſion expreſſe de la Cour. Cependant il leur arrive quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de ſe faire conſidérer par d'importans ſervices. L'Auteur donne pour exemple le treiziéme frere de l'Empereur Kang hi.

Quels ſont les Nobles après les Princes de la famille royale.

On met au rang des nobles, 1° Ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les Provinces; ſoit qu'ils aient été congediés, ce qui arrive preſqu'à tous, ſoient qu'ils aient été forcés

de résigner leur Emploi à l'occasion de la mort d'un pere, soit qu'ils se soient retirés volontairement avec la permission de l'Empereur. 2° Ceux qui ne s'étant pas rendus capables d'obtenir les dégrés littéraires, n'ont pas laissé de se procurer, par faveur ou par des présens, certains titres d'honneur qui leur donnent le privilege de visiter les Mandarins, & qui leur attirent par conséquent le respect du Peuple. 3° Tous les Etudians depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, qui ont subi les examens établis par l'usage.

NOBLESSE CHINOISE.

La plus noble famille de la Chine est celle du Philosophe Confucius. Il n'y en a point d'autre qui soit proprement héréditaire; & c'est en effet la plus ancienne du Monde, puisqu'elle s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend d'un neveu de cet homme célébre, qui est nommé par excellence *Ching-ji-ti-chi-cul*; c'est-à-dire, *Neveu du grand Homme*. En considération d'une si belle origine, les Empereurs ont constamment honoré un de ses descendans du titre de *Kong*, qui répond à celle de nos Ducs ou de nos anciens Comtes. Celui qui porte aujourd'hui ce titre fait sa résidence à *Kye-feu-hyen*, dans la Provin-

Famille de Confucius.

NOBLESSE CHINOISE.

ce de Chang-tong, patrie de l'illuſtre Confucius, qui a toujours pour Gouverneur un Mandarin de la même famille (93).

Titres particuliers de Nobleſſe à la Chine.

Une des principales marques de Nobleſſe, entre les Chinois, conſiſte dans les titres d'honneur que l'Empereur accorde aux perſonnes diſtinguées par leur mérite. Il étend quelquefois cette faveur juſqu'à la dixiéme génération, en la meſurant aux ſervices qu'on a rendus au Public. Il la fait même remonter, par des Lettres expreſſes, au pere, à la mere, au grand-pere, qu'il honore chacun d'un titre particulier, ſur ce glorieux principe d'émulation, que toutes les vertus des enfans doivent être attribuées à l'exemple & aux ſoins de leurs ancêtres.

Comment le Pere Verbieſt fut annobli, lui & ſes ancêtres.

L'Empereur Kang-hi fit un exercice éclatant de cette méthode en 1678, pour recompenſer le Pere Ferdinand *Verbieſt*, Jéſuite Flamand. Ce Miſſionnaire, ayant fini ſes tables des monumens céleſtes & de Eclipſes pour deux mille ans, réduiſit cet Ouvrage à trente-deux volumes de Cartes, avec leurs explications, ſous le titre d'*Aſtronomie perpétuelle de l'Empereur Kang-hi*. Il eut l'honneur de les préſenter à Sa Majeſ-

(93) Chine du Pere Du-Halde, p. 50 & ſuiv.

té dans une Assemblée générale des Grands de l'Empire, qui avoit été convoquée à cette occasion. Ce Présent fut reçu avec beaucoup de satisfaction; & non seulement il fut placé dans les Archives du Palais, mais en récompense d'un si grand service, le Pere Verbiest fut créé Président du Tribunal des Mathématiques, avec le titre de *Ta-jin*, ou de Grand-Homme, qui appartient à cette dignité, & que l'Empereur étendit à toutes les personnes de son sang. Quoique Verbiest n'eût personne de sa famille à la Chine, tous les autres Missionnaires de son Ordre passerent pour ses freres & furent considerés sous le titre de Mandarins. Sa qualité de Ta-jin procura dans la suite, à l'Evêque d'*Heliopolis*, un accès favorable dans l'Empire de la Chine, & la plûpart des Missionnaires la firent inscrire sur la porte de leurs maisons. C'est l'usage commun des Chinois. Fiers des titres qu'ils ont obtenus, ils ne manquent point de les faire graver dans plusieurs endroits de leur demeure, & même sur les lanternes qu'on porte devant eux pendant la nuit. L'Empereur conféra les mêmes honneurs aux ancêtres de Verbiest, par autant de Patentes qu'il y eut de personnes nommées. Pierre *Verbiest*, son grand-

NOBLESSE CHINOISE.

NOBLESSE CHINOISE.

pere ; Paſchaſie *de Wolff*, ſa grand'mere ; Louis Verbieſt, ſon pere, & Anne *Vanherke*, ſa mere, furent ainſi revêtus des premieres dignités de la Chine.

Il paroît qu'à l'exception des Princes de la famille regnante & des deſcendans de Confucius, il n'y a point d'autre Nobleſſe à la Chine que celle du mérite, déclaré par l'Empereur & diſtingué par de juſtes recompenſes. Tous ceux qui n'ont pas pris les dégrés Littéraires, paſſent pour Plébeiens. Il arrive de-là que les Provinces n'ayant point d'ancienne Nobleſſe, on ne craint jamais d'y voir établir une autorité dangereuſe pour celle du Souverain (94).

Lettrés de la Chine.

Les Chinois Lettrés ont été annoblis dans la ſeule vûe d'encourager l'application à l'étude & le goût des ſciences, dont les principales, à la Chine, ſont l'Hiſtoire, la Juriſprudence & la Morale ; comme celles qui ont le plus d'influence ſur la paix & le bonheur de la ſociété. On voit, dans toutes les parties de l'Empire, des Ecoles & des Salles ou des Colléges, où l'on prend, comme en Europe, les dégrés de Licencié, de Maître-ès-Arts & de Docteur. C'eſt dans les deux dernieres de ces trois claſſes qu'on choiſit tous le Magiſtrats &

Ecoles & Colléges.

(94) Chine du Pere Du-Halde, p. 269 & ſuiv.

les Officiers civils. Comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux Dignités, tout le monde se livre assidûment à l'étude, dans l'espérance d'obtenir les Dégrés & de parvenir à la fortune. Les jeunes Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq ou six ans. Le nombre des écoliers est si grand que pour faciliter l'instruction, le premier Rudiment qu'on leur présente est une centaine de caracteres qui expriment les choses les plus communes, telles que le soleil, la lune, l'homme, certaines plantes & certains animaux, une maison, des ustenciles familiers, en leur faisant voir, d'un autre côté, les figures des choses mêmes. Ces figures, quoique représentées grossiérement, servent beaucoup à rendre leur pénétration plus vive, & peuvent être regardées comme le premier alphabet des Chinois (95).

NOBLESSE CHINOISE.

Alphabet Chinois.

On leur met ensuite entre les mains un petit Livre nommé *San-tse-king*, qui contient tout ce qu'un enfant doit apprendre, & la méthode pour l'enseigner. Il est composé de plusieurs courtes sentences, dont chacune n'a pas plus de trois caracteres, & qui sont rangées en rimes, comme un secours pour la

Dégrés de l'instruction.

(95) C'est une sorte de Bureau typographique, tel qu'on s'efforce de l'introduire en France.

NOBLESSE CHINOISE.

mémoire des enfans. Ils doivent les apprendre par dégrés, quoiqu'elles ſoient au nombre de pluſieurs milles. Un jeune Chinois en apprend d'abord cinq ou ſix par jour, à force de les répéter du matin juſqu'au ſoir, & les récite deux fois à ſon Maître. Il eſt chatié s'il manque pluſieurs fois à ſa leçon. On le fait coucher ſur un banc, où il reçoit neuf ou dix coups de fouet par-deſſus ſes habits. L'application eſt ſi rigoureuſe & ſi conſtante, qu'on n'accorde aux enfans qu'un mois de congé au commencement de l'année, & cinq ou ſix jours au milieu.

Lorſqu'ils ſont une fois arrivés au Livre *Tſe-chu*, qui contient la Doctrine de Confucius & de Menſius, il ne leur eſt pas permis de jetter les yeux ſur d'autres Livres avant qu'ils l'ayent appris juſqu'à la derniere lettre. Ils n'en comprennent point encore le ſens ; mais on attend, pour leur en donner l'explication, qu'ils ſçachent parfaitement tous les caracteres. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres, on les accoutume à les former avec un pinceau ; car les Chinois n'ont pas l'uſage des plumes. On commence par leur donner de grandes feuilles de papier, écrites en grands caracteres rouges, qu'ils doivent

Comment les enfans apprennent à écrire.

couvrir de noir. Ensuite on leur fait prendre une feuille de lettres noires, moins grandes que les premieres, sur lesquelles mettant une feuille blanche & transparente, ils forment de nouvelles traces sur celles de dessous. Mais ils se servent encore plus souvent d'une planche blanchie & divisée en petits quarrés, dans lesquels ils tracent leurs caracteres; après quoi ils les effacent avec de l'eau pour épargner le papier. Ils apportent ainsi beaucoup de travail à se former la main, parce que dans l'examen triennal pour les Dégrés, on rejette ordinairement ceux qui écrivent mal, à moins qu'ils ne donnent des preuves d'une habileté distinguée dans le langage, ou dans la maniere dont ils traitent leur sujet.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Lorsqu'ils sont assez avancés dans l'écriture pour s'appliquer à la composition, ils doivent apprendre les regles du *Ven-chang*, espece de *theme*, qui ressemble à celui qu'on fait faire aux écoliers de l'Europe avant que d'entrer en Réthorique, mais plus difficile, parce que le sens en est plus resserré & le style particulier. On leur donne pour sujet une sentence des Auteurs classiques, qu'ils appellent *Ti-mu* ou *thèse*. Il ne consiste souvent qu'en un simple

Ven-chang, espece de theme.

LETTRÉS DE LA CHINE.
Composition qu'on fait faire aux enfans.

caractere. Pour s'assurer du progrès des enfans, l'usage, dans plusieurs Provinces, est d'envoyer ceux d'une même famille à la Salle commune de leurs ancêtres, où chaque Chef de maison leur donne à son tour un sujet de composition & leur fait préparer un dîner. Il juge de la bonté de leur travail & donne le prix à celui qui l'a mérité. Si quelqu'un s'absente sans une juste raison, ses parens doivent payer douze sols pour l'expiation de sa faute.

Outre ces soins volontaires & domestiques, les jeunes écoliers subissent souvent l'examen des Mandarins qui président aux Lettres, & sont obligés à d'autres compositions, sous les yeux d'un Mandarin inferieur de cet Ordre, qui porte le titre de *Hyo-quan* (96). Cette cérémonie se renouvelle deux fois l'année, au printems & pendant l'hyver.

Composition des Gens de Lettres.

Dans quelques Villes, les Gouverneurs se chargent eux-mêmes de faire composer les gens de Lettres du voisinage. Ils les assemblent chaque mois; ils distribuent des recompenses à ceux qui ont le mieux réussi, & fournissent aux autres frais de la fête.

Les Précepteurs sont en grand nombre.

Il n'y a point de Ville, de Bourg, ni même de petit Village, qui n'ait ses

(96) Ce terme signifie, *Gouverneur de l'Ecole*.

Maîtres d'Ecole pour l'instruction de la Jeunesse. Les enfans de qualité ont leurs Précepteurs, qui sont des Docteurs ou des Licenciés. Ils apprennent d'eux non seulement la science des Lettres, mais encore celle des manieres & toutes les cérémonies qui regardent la civilité. Dans l'âge convenable, ils apprennent l'Histoire & les Loix de leur Patrie. Le nombre de ces Précepteurs est infini, parce qu'ils se prennent entre ceux qui aspirent aux Dégrés & qui ne réussissent point à les obtenir. L'emploi d'un Maître d'Ecole est honorable. Ils sont entretenus aux frais des familles. Les parens leur donnent la main dans toutes sortes d'occasions. Leur titre est *Syen-seng*, qui signifie, *Notre Maître* ou *Notre Docteur*. Ils reçoivent pendant toute leur vie, des témoignages d'une profonde soumission de la part de leurs Eleves.

Palais qui servent de Colléges à la Chine.

Quoique la Chine n'ait pas d'Universités, comme l'Europe, on trouve dans chaque Ville du premier Ordre un grand Palais, qui sert à l'examen des Gradués. Ces édifices sont encore plus grands dans les Villes capitales. Mais ils sont tous bâtis dans le même goût (97). Le

(97) Il est aisé, remarque Navarette, de s'imaginer quelle doit être la grandeur de ces Colléges. Celui de Canton a cinq mille chambres ou cellules,

LETTRÉS DE LA CHINE. Leur description.

mur d'enclos eſt d'une hauteur extraordinaire, & l'entrée magnifique. C'eſt une place quarrée, de cent cinquante pas de grandeur, plantée d'arbres, avec des bancs & des ſiéges pour les Officiers & les Soldats qui font la garde pendant l'examen. On paſſe dans une vaſte cour, où les Mandarins forment eux-mêmes un autre corps-de-garde. Au fond de cette cour eſt un autre mur, avec des portes à ventaux, qui donnent entrée dans une ſeconde cour, où l'on traverſe, ſur un pont de pierre, un foſſé plein d'eau, pour arriver à la troiſiéme porte. Une garde, qui eſt ici placée, ne laiſſe paſſer perſonne ſans l'ordre des Officiers. Après cette porte on découvre une grande cour quarrée, dans laquelle on ne peut entrer que par un paſſage fort étroit. Des deux côtés de cette cour eſt un grand nombre de petites chambres (98), l'une près de l'autre, longues de quatre pieds & demie ſur trois & demie de large, pour loger les Etudians, qui ſont quelquefois plus de ſix mille (99). Mais avant que d'entrer au

Petites chambres pour les Etudians.

qui ont chacune leur table & leur chaiſe. Elles ſont tellement diſpoſées, que le Viceroi, qui eſt dans une Tour voiſine, les a toutes ſous ſes yeux.

(98) Du-Halde, p. 374 & ſuiv.

(99) Navarette dit que de deux en deux on place une ſentinelle.

LETTRES DE LA CHINE.

Précautions pour empêcher la fraude.

Palais pour la composition (1), ils sont dépouillés avec beaucoup de soin, dans la crainte qu'ils n'ayent apporté quelque Livre ou quelqu'Ecrit. On ne leur laisse que de l'encre & des pinceaux. Si l'on découvroit quelque fraude, les coupables seroient punis sévérement, & même exclus de tous les Dégrés. Aussitôt que les Aspirans sont entrés, on ferme soigneusement les portes & l'on y met le sceau public. Le Tribunal a des Officiers (2), dont le devoir est de veiller à tout se qui se passe, & d'empêcher les visites ou les communications d'une chambre à l'autre.

Présidens de l'examen littéraire.

Au bout du passage étroit qui donne entrée dans la cour, est une Tour, élevée sur quatre arches & flanquée de quatre tourrelles, ou de quatre petits dômes ronds, d'où l'on ne manque point, au moindre bruit (3), de battre aussitôt le tambour pour donner avis du desordre. Près de cette Tour, on a ménagé divers appartemens & une grande salle bien meublée, où s'assemblent ceux qui doivent présider au premier examen. De cette salle on entre dans une autre cour, où l'on trouve une autre sal-

(1) Le même Auteur dit que c'est le jour avant l'examen.

(2) Du-Halde, *ubi sup.* & Navarette dans sa Description de la Chine, p. 50.

(3) Querelle ou faute.

le qui ressemble à la premiere, mais plus magnifiquement meubée, avec divers appartemens pour le Président & les principaux Officiers. On y trouve aussi des galeries, un jardin & quantité d'autres petits appartemens pour les Mandarins, les Sécretaires & les Officiers inférieurs.

Les Chefs, ou les Présidens, à qui appartient le droit de l'examen, sont les *Fu-yuen*, les *Chi-fu*, & les *Chi hyen*; c'est-à-dire, les Gouverneurs de la Province & des Villes du premier & du troisieme rang. Aussi-tôt que les jeunes Etudians sont en état de subir l'examen des Mandarins, ils doivent essuyer d'abord celui du *Chi-hyen* de leur jurisdiction. Cet Officier donne le Theme, examine les compositions ou les fait examiner par son Tribunal, & juge de la bonté des Piéces. De huit cens Candidats, par exemple, il en nomme six cens, qui prennent le titre de *Hyen-ming*, c'est-à-dire, d'*Inscrits pour le Hyen*. Il se trouve des Hyens où le nombre des Etudians monte jusqu'à six mille. Les six cens doivent paroître ensuite à l'examen du *Chi-fu*, ou du Gouverneur de la Ville du premier Ordre, qui, par un nouveau choix, en nomme environ quatre cens sous le titre de *Fu-*

Inscriptions que prennent les Candidats.

ming, c'eſt-à-dire, *Inſcrits pour le ſecond Examen.* Juſqu'alors ils n'ont aucun Dégré dans la Littérature, & leur nom général eſt celui de Candidats.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Mandarin qui préſide aux dégrés.

Il y a dans chaque Province un Mandarin, envoyé de la Cour, qui ne conſerve ſon Office que trois ans, ſous le de *Hyo-tau*, ou dans quelques endroits ſous celui de *Hyo-yuen.* Il eſt en correſpondance avec les grands Tribunaux de l'Empire. Pendant la durée de ſes fonctions, il eſt chargé de deux Examens; l'un, qui ſe nomme *Sui-kau*; l'autre, *Ko-kau.* Ce devoir l'oblige à viſiter tous les Fus, ou toutes les Villes du premier Ordre de ſa Province. En arrivant dans une de ces Villes, il commence par aller rendre ſes reſpects à Confucius. Enſuite il explique quelques paſſages des Auteurs claſſiques; après quoi, les jours ſuivans ſont employés à l'Examen. Les quatre cens Candidats *Fu-mings* paroiſſent à ſon Tribunal pour la compoſition. S'ils forment un trop grand nombre avec ceux des autres Hyens ſubordonnés au même Fu, on les diviſe en deux troupes. Ici l'on emploie toutes ſortes de précautions pour empêcher que les auteurs des compoſitions ne ſoient connus des Mandarins. Le *Hyo-tau* nomme quinze perſonnes, ſur

Maniere dont on les prend.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Premier dégré des Syentsays.

les quatre cens qu'on suppose venus de chaque Hyen. On leur accorde alors le premier Dégré, avec la qualité de *Syentsay*, qui répond à celle de Bachelier. Comme c'est proprement l'entrée des Etudes, ils prennent l'habit de leur Ordre, qui consiste dans une robbe bleue, bordée de noir, avec la figure d'un oiseau, en argent ou en étain, sur la pointe de leur bonnet. Ils ne sont plus sujets à la bastonade par l'ordre des Mandarins ordinaires. Ils dépendent d'un Mandarin particulier, qui les punit lorsqu'ils tombent dans quelque faute. Mais si l'on découvroit que la faveur eût quelque part à leur élection, l'Envoyé de la Cour perdroit tout à la fois sa fortune & sa réputation.

Leurs privi-léges.

Instruction des Candidats militaires.

Les mêmes Mandarins, qui sont chargés de l'Examen du Sçavoir, examinent aussi les Candidats qui se présentent pour la Guerre. Dans ce dernier genre, il faut donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, & de force à lever quelque grosse pierre ou à porter un pesant fardeau. On donne en même-tems, à ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de leur Profession, des questions à résoudre sur les campemens, les marches & les stratagêmes militaires ; car les

Guerriers ont, comme les Lettrés, des Livres qui traitent du métier des armes, & qui ſont uniquement composés pour leur inſtruction.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Examen rigoureux des Bacheliers.

Le Hyo-tau étant obligé par ſon Office de faire une fois le tour de la Province, aſſemble dans chaque Ville du premier Ordre tous les *Syen-tſays*, ou les Bacheliers qui en dépendent. Après s'être informé de leur conduite, il examine leurs compoſitions; il récompenſe les progrès, il punit les négligences. Quelquefois, pour exercer une juſtice plus exacte, il les diviſe en ſix claſſes: l'une, de ceux qui ſe ſont diſtingués avec éclat; il leur donne pour récompenſe un Taël ou une écharpe d'argent. Ceux de la ſeconde claſſe reçoivent une faveur bien plus légere, telle qu'une écharpe de ſoie, ou quelque petite ſomme d'argent. La troiſiéme claſſe n'eſt ni récompenſée ni punie. Ceux de la quatriéme reçoivent la baſtonade. Ceux de la cinquiéme perdent l'oiſeau qu'ils portent à leur bonnet, & deviennent *demi-Bacheliers*. Enfin ceux qui ont le malheur de compoſer la derniere claſſe, ſont entiérement dégradés. Mais cet excès d'humiliation eſt très rare. Dans les Examens de cette eſpece, on voit quelquefois un homme de cinquante ou ſoixan-

te ans recevoir la bastonade; tandis que son fils, qui compose avec lui, reçoit des applaudissemens & des recompenses. Mais le Mandarin ne se porte jamais à des punitions si rigoureuses lorsqu'il n'y a point de plaintes contre la conduite & contre les principes des mœurs.

Châtiment pour ceux qui ne se trouvent pas aux assemblées.

Un Gradué qui ne se trouve point à cet examen triennal s'expose au danger d'être privé de son titre & de retomber au rang du Peuple. Il n'y a que la maladie, ou le deuil pour la mort d'un pere, qui puisse lui servir d'excuse. Seulement les anciens Gradués, qui sont parvenus à la vieillesse, obtiennent pour le reste de leur vie une dispense de toutes sortes d'Examens, sans perdre l'habit ni les honneurs de leur Dégré.

Dégré de Kyu-sin, ou Maître-ès-Arts.

Le Dégré de *Kyu-sin*, qui signifie Licencié ou Maître-ès-Arts, demande un nouvel Examen, qu'on appelle *Chu-kau.* Il ne se fait qu'une fois l'an, dans la Capitale de chaque Province, sous l'inspection des grands Officiers, accompagnés de quelques autres Mandarins. La Cour en députe deux, avec la qualité de Présidens; l'un, qui porte le titre de *Ching-chu-kau*, & qui doit être *Hau-lin*, c'est-à-dire, Membre du principal Collége des Docteurs de l'Empire;

l'autre nommé *Fu-chu*. Sur dix mille Syen-tsays, qui se trouveront dans une Province, il n'y en a pas plus de soixante qui obtiendront le dégré de *Kyu-sin*. Leur robbe est de couleur brunâtre, avec un bord bleu de quatre doigts. L'oiseau, qu'ils portent sur leur bonnet, doit être d'or ou de cuivre doré. Leur Chef est honoré du titre de *Kay-yuen*. Ce Dégré ne s'obtient pas facilement, si l'on ne corrompt les Juges. Les *Kyu-sins* doivent se rendre à Peking l'année suivante, pour subir l'examen qui les conduit au dégré de Docteur. C'est l'Empereur qui fait les frais de leur voyage. Ceux qui étant parvenus au dégré de Kyu-sins se bornent à cet honneur, soit parce qu'ils sont déja d'un âge avancé, soit parce que leur fortune est médiocre, ont la liberté de se dispenser de cet Examen, qui se fait à Peking tous les trois ans. Un Kyu-sin est qualifié pour toutes sortes d'Emplois. Dans ce Dégré, on obtient quelquefois des Emplois importans, par le rang de l'âge. On a vû des Kyu-sins élevés à la dignité de Vicerois. Aussi tôt qu'ils sont revêtus de quelqu'Office public, ils renoncent au dégré de Docteur.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Habillement qui le distingue.

Examen pour le dégré de Docteur.

Tous les Licenciés qui sont sans Emploi, doivent se rendre à Peking pour

LETTRÉS DE LA CHINE.

l'Examen triennal, qui porte le nom d'*Examen Impérial*. C'eſt l'Empereur même, qui dicte le ſujet de la compoſition. L'attention qu'il y apporte & le compte exact qu'on lui rend du travail, donnent lieu de ſuppoſer qu'il en eſt le Juge. Le nombre de ceux qui forment cette Aſſemblée, monte quelquefois à cinq ou ſix mille, dont environ trois cens ſont élevés au dégré de Docteur. Quelquefois cette diſtinction n'eſt accordée qu'à cent cinquante. Les trois principaux prennent le titre de *Tyen-ſe men-ſeng*, qui ſignifie, *Diſciples du Fils du Ciel*. Le premier ou le Chef, ſe nomme *Chuang-yuen*; le ſecond, *Pang-yuen*, & le troiſiéme, *Tan-wha*. Entre les autres, l'Empereur en choiſit un certain nombre, qu'il décore du titre de *Hau lin*, c'eſt-à-dire, Docteurs du premier Ordre. Le reſte porte celui de *Tſin-tſe*.

Avantages du titre de Tſin-tſe.

Un Chinois qui parvient au glorieux titre de *Tſin tſe*, ſoit dans la Littérature, ſoit dans les armes, peut le regarder comme un établiſſement ſolide, qui le met à couvert de toutes ſortes de beſoins. Outre les préſens, qu'il reçoit en grand nombre, de ſes amis & de ſes cliens, il peut s'attendre d'être employé tôt ou tard aux Offices les plus

LETTRÉS DE LA CHINE.

importans de l'Empire & de voir sa protection recherchée de tout le monde. Ses parens & ses amis ne manquent point d'ériger dans leur Ville des arcs de triomphe à son honneur. Ils y inscrivent son nom, son âge, le lieu & le le tems de son élévation.

Réformation que l'Empereur Kang hi fit entre les Docteurs.

L'Empereur *Kang-hi* remarqua, vers la fin de son regne, que les Livres imprimés n'étoient point en aussi grand nombre ni aussi bien écrits, qu'il le desiroit pour sa propre gloire & pour l'utilité publique. Il en accusa les principaux Docteurs, qui négligeoient leurs études pour se livrer aux recherches de l'ambition. Aussi-tôt que l'examen fut fini, il entreprit, contre l'usage, d'examiner lui-même ces grands Docteurs, qui se glorifioient d'examiner les autres. Si sa résolution leur causa beaucoup d'allarme, elle fut suivie d'une sentence encore plus sévere. Plusieurs furent dégradés & renvoyés honteusement dans leurs Provinces. L'effet de cet exemple fut d'inspirer aux autres plus d'application à l'étude. L'Empereur s'applaudit d'autant plus de sa conduite, qu'un des plus sçavans Hommes de sa Cour, qu'il avoit employé à l'examen des compositions, porta le même jugement que lui des pieces qu'il

LETTRÉS DE LA CHINE. Cérémonies qui suivent l'élection des Syen-tsays.

avoit rejettées, à l'exception d'une seule, que ce Docteur jugea douteuse (4).

Du-Halde observe encore, à l'occasion des *Syen tsays*, ou des Bacheliers, qu'après avoir été déclarés dignes des Dégrés, ils se rendent à la porte du *Tihyo-tau* (5), ou du Mandarin qui préside aux Examens, revêtus de toile noire & la tête couverte d'un bonnet commun. Aussi-tôt qu'ils sont admis à sa présence, ils s'inclinent devant lui, ils tombent à genoux & se prosternent plusieurs fois à droite & à gauche, sur deux lignes, jusqu'à ce que le Mandarin leur fasse porter les habits convenables au dégré de Bacheliers, qui consiste dans une veste, un surtout ou une robbe, & un bonnet de soie. Lorsqu'ils en sont revêtûs, ils se prosternent encore devant le Tribunal du Mandarin; après quoi se rendant au Palais de Confucius, ils baissent quatre fois la tête jusqu'à terre devant son nom & devant ceux des plus éminens Philosophes. Ils retournent ensuite dans leurs Provinces. Là, se joignant à tous les Syen-tsays du même District, ils vont en corps se prosterner devant le Gouverneur sur son Tribunal. Cet Officier suprême les pres-

(4) Chine du Pere Du-Halde, p. 376 & suiv.

(5) C'est apparemment le même qu'on a déja nommé simplement *Hyo tau*.

se

ſe de ſe lever, & leur préſente du vin dans des coupes, qu'il éleve d'abord en l'air. Dans pluſieurs endroits, il diſtribue entr'eux des pieces de ſoie rouge, dont ils ſe font une eſpece de baudriers. Ils reçoivent auſſi deux petites baguettes, ornées de fleurs d'argent, qu'ils placent des deux côtés de leurs bonnets comme des caducées. Alors ils ſe rendent, avec le Gouverneur à leur tête, au Palais de Confucius, pour terminer la cérémonie par les ſalutations ordinaires. Ce dernier acte eſt comme le ſceau qui acheve de les mettre en poſſeſſion de leur nouvelle dignité, parce qu'ils reconnoiſſent ainſi Confucius pour leur Maître & qu'ils font profeſſion de ſuivre ſes maximes de Gouvernement (6).

LETTRÉS DE LA CHINE.

Dernier acte de la cérémonie.

Navarette, dont le récit s'accorde avec tout ce qu'on a rapporté d'après Du-Halde, y ajoute néanmoins quelques circonſtances qui méritent d'être obſervées. Il nous apprend que ſous la famille de *Gong*, qui regnoit il y a plus de ſix cens ans, les Lettres furent plus floriſſantes que jamais à la Chine. Le nombre des Ecoles fut alors augmenté. Chaque Ville médiocre eut vingt Bacheliers. Chaque Cité en eut quarante,

Origine de trois Ordres de Bacheliers.

(6) Chine du Pere Du-Halde, p. 295.

LETTRÉS DE LA CHINE.

& les Capitales en eurent cinquante. Ces Bacheliers de ſurcroît reçurent le nom de *Lin-ſeng*, qui ſignifie, *Bacheliers accordés par la Cour.* Enſuite le nombre fut pouſſé à ſoixante pour les Villes inférieures, & juſqu'à cent vingt pour les Capitales, ſous le nom de *Tſeng-ſeng*, ou de Bacheliers d'augmentation. Enfin, la permiſſion de prendre les Dégrés fut accordé à tous ceux qui ſe préſenteroient avec les diſpoſitions néceſſaires. Ces derniers furent diſtingués par le nom de *Fu-hyo*, qui ſignifie *Bacheliers adoptés.* Ainſi le Corps des Bacheliers eſt compoſé de trois Ordres.

Trois claſſes de Bacheliers privilegiés.

Les Bacheliers privilegiés, qui ſont diſpenſés de l'Examen, portent le nom de *Kung-ſeng*, & forment auſſi trois claſſes. Les premiers ſont connus ſous le titre particulier de *Pa-kung-ſeng*, qui ſignifie; Qu'ayant été d'excellens Rhétoriciens & leurs compoſitions ayant toujours été fort élégantes, ils ont mérité le Dégré dont ils jouiſſent ſans avoir été obligés d'attendre le terme ordinaire. La ſeconde claſſe eſt celle des *Tſye-ſuen-kungs*, qui ont joui pendant vingt ans du dégré de Bacheliers. Les derniers portent le nom *Ngen-kung-ſeng*, qui les fait connoître pour des Bacheliers

privilegiés par la faveur expreſſe de l'Empereur. Les enfans des Chartiers, des Bouchers, des Bourreaux, des Comédiens, & les Bâtards, ſont exclus de toutes ſortes de Dégrés.

Formalités qui precédent l'election.

Les Candidats, après avoir mis la derniere main à leurs compoſitions, les ferment ſoigneuſement & mettent deſſus le nom de leur Pays, avec une enveloppe qui ne permet pas de le lire. Elles ſont livrées aux Officiers établis, qui les portent à la Salle des Mandarins, où elles doivent être examinées. Celles qui ne méritent pas de paſſer dans la ſeconde chambre, ſont miſes à part. Toutes les autres ſont rejettées. De cinq mille, il y en a toujours la moitié qui ne paſſent point cette premiere chambre. Les autres, après avoir ſubi l'Examen dans la ſeconde, ſont réduites auſſi preſqu'à la moitié, qui parvient juſqu'à la troiſiéme chambre, pour y être jugée par les Préſidens de l'Examen. Il en demeure cinquante des plus élégantes, dans l'Ordre qui convient à chacune; c'eſt-à dire, la premiere, la ſeconde, &c. On cherche alors les noms des compoſiteurs, & les ayant appellés à haute voix, on les inſcrits ſur de grands tableaux, qui ſont ſuſpendus dans une place publique.

Cette ſeule déclaration les éleve au Dégré.

S'il ſe trouve d'autres compoſitions qui méritent le même honneur, on conſerve par écrit le nom des Auteurs, avec une recommandation, dans laquelle on déclare qu'ils auroient été dignes du dégré, ſi l'uſage en eût admis un plus grand nombre; ce qui paſſe pour une diſtinction extrêmement honorable.

Durée & frais de l'Examen.

La durée de l'Examen eſt de trois jours, pendant leſquels tous ceux qui ont part à cette importante cérémonie ſont enfermés. L'Empereur en fait toute la dépenſe. Elle va ſi loin que Navarette ſe diſpenſe du calcul, parce qu'il ne paroîtroit pas croyable aux Européens. Enſuite le Viceroi, les Examinateurs & les autres grands Mandarins, reçoivent les Gradués avec toutes ſortes d'honneurs, les traitent dans un feſtin ſolemnel, & leur donnent à chacun ſon écuelle d'argent, ſon paraſol de ſoie bleue & ſon ſedan.

Réjoüiſſances pour l'élection des Gradués.

Au moment que les tableaux ſont ſuſpendus, quantité de perſonnes ſe hâtent de partir, pour aller porter à la famille des Gradués la premiere nouvelle de leur élevation. Ces Couriers ſont généreuſement récompenſés. Toute la

Ville célebre le bonheur de ſon citoyen par des réjouiſſances publiques. Lorſqu'il arrive lui-même, il eſt accablé de viſites, de félicitations & de préſens. Chacun lui offre une ſomme d'argent, ſuivant ſa fortune, pour contribuer aux frais des voyages qu'il eſt obligé de faire à la Cour en qualité de Licencié (7). Son nom d'ailleurs eſt enregiſtré dans les Livres Impériaux, afin qu'il puiſſe être employé dans l'occaſion aux Emplois du Gouvernement. Ceux qui aſpirent à la qualité de Docteur, déclarent qu'ils veulent être examinés par l'Empereur, & reçoivent ordre de ſe rendre à la Cour, où Sa Majeſté leur donne des themes & juge de leur compoſition. On accorde tous les honneurs imaginables à ceux qui remportent le premier prix. Quelques-uns ſont réſervés pour le Collége Impérial (8). Les autres retournent dans leur Patrie, pour y attendre les emplois qui leur ſont deſtinés.

LETTRÉS DE LA CHINE.

Quoiqu'on apporte des ſoins extrêmes à prévenir la corruption, les moyens ne manquent jamais pour s'élever par cette voie. Du tems de l'Auteur,

La corruption ſe gliſſe dans ces uſages.

(7) Magalhaens compte à la Chine quatre-vingt-dix mill Bacheliers, & dix mille Licenciés ou Maîtres-ès-Arts.

(8) Autrement le College des Hau-lins.

LETTRÉS DE LA CHINE.

l'Empereur Kang-hi fit couper la tête à deux Licenciés convaincus de ce crime. La méthode de corruption la plus commune est de rendre visite à l'Examinateur. S'il est disposé à favoriser le Candidat, il convient d'une somme avec lui. Ensuite il lui demande une marque laquelle il puisse distinguer sa composition, s'il n'aime mieux lui communiquer le sujet, pour lui donner le tems d'y travailler à loisir. Mais si le Candidat qui s'éleve par cette lâcheté est reconnu pour un homme sans mérite, on s'en prend à l'Examinateur.

Réflexions de l'Auteur sur l'utilité des Examens Chinois.

L'Auteur attribue deux utilités considérables à l'usage de ces Examens; celle de bannir la paresse des Ecoles, & celle de diminuer le nombre excessif des Etudians. Ce fut pour remedier, dit-il, au dernier de ces deux inconvéniens, que l'Empereur Justinien ôta leurs revenus à plusieurs Villes qui avoient des Ecoles publiques; & François Premier, Roi de France, fut blâmé pour avoir fondé un trop grand nombre d'Universités; parce qu'en augmentant à l'excès le nombre des Etudians, il priva son Royaume d'une infinité de soldats, de laboureurs & d'artisans.

Navarette paroît regretter que les

Ecoliers de l'Europe ne ressemblent pas mieux à ceux de la Chine. La gravité, dit-il, & la modestie sont le partage des Lettrés Chinois. Ils marchent toujours les yeux baissés. Un jeune Ecolier n'est pas moins composé dans son air & dans ses manieres. Mais ces vertus, ajoute le même Auteur, sont infectées d'un orgueil incroyable, qui leur fait presque refuser la qualité d'hommes à tous les autres Peuples du Monde. Cependant les Tartares qui n'ont pas tant d'inclination pour les Lettres, ont un peu humilié les Sçavans Chinois (9).

LETTRES DE LA CHINE.

Modestie des Lettrés Chinois, accompagnée d'orgueil.

Observons ici que sous le nom de Sçavans ou de Lettrés, on comprend tous les Etudians de la Chine, soit qu'ils ayent pris quelque Dégré, ou qu'ils n'y soient point encore parvenus; soit Employés ou sans Emplois. Tous les Mandarins sont Lettrés; mais tous les Lettrés ne sont pas Mandarins.

(9) Description de la Chine par Navarette, p. 49 & suiv. Le-Comte parle aussi des Examens & des Dégrés, mais avec moins d'étendue, p. 235 & suiv.





§ II.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Classe des Laboureurs, & considération que les Chinois ont pour l'Agriculture.

Raisons qui font respecter l'agriculture aux Chinois.

LES Laboureurs, à la Chine, sont au-dessus des Marchands & des Artisans. Leurs privileges ont plus d'étendue, & leur profession est regardée comme la plus nécessaire à l'Etat. Les Chinois prétendent, suivant Navarette, que l'Empereur est obligé de leur accorder une protection spéciale & d'augmenter sans cesse leurs privileges, parce que c'est de leur travail & de leur industie que toute la Nation tire sa subsistance (10). Il est certain qu'elle ne pourroit pas subsister sans l'application & les efforts continuels que les Paysans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres, cultivées jusqu'à la moindre partie, comme elles le sont effectivement, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses Habitans. Un Empire si vaste a peu de ressource dans le secours des Etrangers pour suppléer à ses nécessités, quand ses correspondances seroient mieux établies avec eux C'est par cette raison qu'on y a tou-

(10) Navarette, *ubi sup*. p. 52; & Du-Halde, page 272.



T. VI. N.° 17.

jours regardé le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les Laboureurs & leur profession y sont également respectés. On y célébre une fête publique à leur honneur. L'Empereur même fait gloire, une fois l'année, de manier la charrue, à l'imitation des anciens Monarques du Levant, qui se réduisoient quelquefois à cet exercice dans la même vûe.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

L'opinion commune, suivant le témoignage des Missionnaires, est que cette utile profession fut inventée par *Chin-nong* (11), que les Chinois honorent encore à ce titre (12). Les Livres de leurs Philosophes n'ont pas peu servi à les confirmer dans ces sentimens. Ils rapportent que l'Empereur Yau, dont ils placent le regne quatre cens quatre-vingt ans après celui de Chin-nong, éloigna ses propres enfans du Trône en faveur d'un jeune Laboureur, qu'il choisit pour lui succéder. Une préference si singuliere a transmis dans tous les Chinois la plus haute estime pour la

Leur opinion sur son origine.

(11) Son nom signifie *Laboureur céleste.* Il fut le second Empereur de la Chine, & son regne commença deux mille huit cens trente-deux ans avant l'Ere Chrétienne. *Du-Halde* page 137.

(12) Navarette dit qu'on lui a bâti des Temples magnifiques, où il est honoré par des sacrifices. *Ubi sup.* page 53.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

profeſſion de l'agriculture. L'Empereur Yau, ſucceſſeur de *Chun*, fut appellé de même à la Couronne Impériale. On prétend que par l'invention des canaux, il trouva le moyen de faire rentrer dans la mer les eaux qui couvroient la ſurface d'une partie de l'Empire, & qu'il en fit enſuite uſage pour rendre les terres plus fertiles. On ajoute qu'il compoſa pluſieurs Livres ſur la culture des terres & ſur la maniere de les arroſer. Ce fut pour recompenſer tant de ſervices que l'Empereur *Chun* le nomma ſon ſucceſſeur, & l'agriculture reçut un luſtre fort éclatant de ce choix.

Zéle de pluſieurs Empereurs pour l'agriculture.

D'autres Empereurs ont marqué leur zéle pour un Art ſi noble. *Kang-wang*, troiſiéme Monarque de la famille de *Cheu*, établit des bornes dans les champs, pour prévenir les ſujets de conteſtation entre les Laboureurs. *King-wang*, vingt-quatriéme Empereur de la même race, ſous le regne duquel on vit naître le Philoſophe Confucius, cinq cens trente & un ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, renouvella toutes les Loix que ſes Prédéceſſeurs avoient portées en faveur de l'agriculture. Mais elle fut élevée au comble de l'honneur par l'Empereur *Ven-ti*, qui regna trois cens cinquante-deux ans après King-wang. Ce

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Prince voyant ſes Etats ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ſes Sujets, en labourant lui-même les terres de la Couronne. Ses Miniſtres & toute la Nobleſſe de l'Empire ſe virent dans la néceſſité de l'imiter. On regarde cet évenement comme l'origine d'une grande fête qui ſe célébre annuellement dans toutes les Villes de la Chine, lorſque le Soleil entre au quinziéme dégré du *Verſeau*; c'eſt-à-dire, au point que l'Aſtronomie Chinoiſe a fixé pour le commencement du printems. Dans ce jour, le Gouverneur de chaque Ville ſort de ſon Palais, précédé de ſes Enſeignes & d'un grand nombre de flambeaux allumés, au bruit de divers inſtrumens. Il eſt couronné de fleurs, & dans cet équipage il marche vers la porte orientale de cette Ville, comme s'il alloit au-devant du Printems. Son cortége eſt composé d'un grand nombre de litieres, peintes ou revêtues d'étoffes de ſoie, qui repréſentent, entre diverſes figures, les portraits des Hommes illuſtres dont l'agriculture a reſſenti les bienfaits, avec les Hiſtoires qui appartiennent au même ſujet. Les rues ſont ornées de tapiſſeries. On éleve des arcs de triomphe à certaines diſtances, on ſuſpend des lanternes, & les Villes ſont

Fête à ſon honneur. Quelle en fut l'origine.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

éclairées par des illuminations.

Figures qu'on y porte en procession.

Parmi les figures on voit une vache de terre, d'une grosseur si monstrueuse, que cinquante hommes suffisent à peine pour la tirer. Derriere cette vache, qui a les cornes dorées, paroît un enfant, qui passe pour le Génie de l'industrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache, comme pour la faire avancer. Il est suivi des Laboureurs, armés de leurs instrumens, & l'on voit paroître après eux des troupes de Masques & de Comédiens qui représentent diverses Pieces. Cette procession se rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ses ornemens. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'Assemblée avec les fragmens de la grande vache, qu'on brise en pieces. Ensuite le Gouverneur prononce une courte harangue à l'honneur de l'Agriculture, qu'il recommande, comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est portée si loin, que s'il arrive à la Cour quelque Messager d'un Viceroi, le Mo-

narque n'oublie jamais de s'informer quel eſt l'état des champs & des moiſſons. Une pluie favorable eſt une occaſion de viſites & de complimens entre les Mandarins. Au Printems, qui tombe dans le cours du mois de Février, l'Empereur ne manque pas, ſuivant l'ancien uſage, de conduire ſolemnellement une charrue & d'ouvrir quelques ſillons, pour animer les Laboureurs par ſon exemple. Les Mandarins obſervent la même cérémonie dans chaque Ville, avec les formalités ſuivantes. Le Tribunal des Mathématiques commence, ſur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatriéme jour de la ſeconde Lune, comme le plus propre au labourage. Enſuite le Tribunal des Rites avertit l'Empereur, par un Mémoire, des préparatifs établis pour la fète. 1° Sa Majeſté doit nommer douze Seigneurs pour lui ſervir de cortege & labourer après elle. Ces Seigneurs doivent être trois Princes, & neuf Préſidens des Cours ſouveraines; ou leurs Aſſiſtans, dans les cas de vieilleſſe & de maladie. 2°. Comme le devoir de l'Empereur, dans cette cérémonie, ne conſiſte pas ſeulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par ſon exemple, & qu'en qualité de premier Pontife il eſt

AGRICULTURE DES CHINOIS.

L'Empereur de la Chine laboure la terre.

Circonſtances de cette cérémonie.

Préparatifs auſquels l'Empereur eſt obligé.

Agriculture des Chinois.

obligé d'offrir un ſacrifice à *Chang-ti*, pour obtenir l'abondance, il eſt averti qu'il doit s'y préparer par trois jours de jeûne & de continence. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner ſont aſſujettis à la même Loi. 3° La veille du jour marqué, Sa Majeſté doit envoyer à la Salle de ſes ancêtres une députation de pluſieurs Seigneurs, pour ſe proſterner devant leurs Tablettes & leur donner avis, comme s'ils étoient vivans, qu'elle ſe propoſe d'offrir le lendemain un grand ſacrifice.

Outre ces devoirs, qui regardent l'Empereur, le même Tribunal preſcrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent. L'un eſt chargé de préparer le ſacrifice. Un autre, de compoſer la formule que l'Empereur doit répeter dans la cérémonie. Un autre, de faire dreſſer les tentes où ſa Maiſon doit dîner. Un quatriéme, d'aſſembler quarante ou cinquante Laboureurs, reſpectables par leur âge, qui doivent être préſens lorſque l'Empereur met la main à la charrue; & quarante jeunes Payſans, pour diſpoſer les inſtrumens d'agriculture, pour accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être ſemés. On choiſit cinq ſortes de grains, qui repréſentent toutes les

Payſans qui l'aſſiſtent.

autres. C'eſt du froment, du riz, des feves & deux eſpeces de millet.

Agriculture des Chinois.

Le vingt quatriéme jour de la Lune, l'Empereur, en habit de cérémonie, ſe rend avec toute ſa Cour au lieu aſſigné pour offrir à *Chang-ti* le ſacrifice du Printems, dans la double vûe d'obtenir la conſervation & l'abondance des biens de la terre. La place qui doit être labourée par les mains Impériales, eſt immédiatement à côté.

Comment l'Empereur laboure la terre.

Auſſi-tôt que le ſacrifice eſt offert, l'Empereur deſcend avec les trois Princes & les neuf Préſidens qu'il a choiſis. Pluſieurs Seigneurs portent les caiſſes où ſont contenues les ſemences. Toute la Cour demeure attentive, dans un profond ſilence. Alors Sa Majeſté prend la conduite de la charrue, & fait pluſieurs ſillons en avant & en arriere. Les trois Princes & les Préſidens font ſucceſſivement la même choſe après l'Empereur. Après ce travail, qui ſe recommence en pluſieurs endroits du champ, Sa Majeſté Impériale ſeme les différentes ſortes de grains. Le jour ſuivant, les quarante Laboureurs & les jeunes Payſans achevent ce qui reſte à labourer dans le même champ. Cette étrange cérémonie ſe termine par des préſens que l'Empereur leur diſtribue. Ils conſiſtent

AGRICULTURE DES CHINOIS.

en quatre pieces d'étoffe de coton.

Soin qui se prend du champ labouré par l'Empereur.

Dans le cours de la saison, le Gouverneur de Peking est obligé de visiter souvent ce champ & de le faire soigneusement cultiver. Il en examine tous les sillons, pour découvrir s'il n'y croît pas quelqu'épi extraordinaire. Ce seroit le plus favorable augure, d'y trouver, par exemple, une tige qui porta treize épis. Le Gouverneur se hâteroit d'en avertir la Cour. En Automne, il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes, pour les renfermer dans un magasin qui n'a point d'autre usage, & qui est distingué par le nom de *Magasin Impérial*. Ce grain se conserve pour les plus grandes

Usage qu'on fait de ses fruits.

cérémonies. L'Empereur, dans les sacrifices qu'il offre à *Tyen* ou à *Chang-ti*, le présente comme le fruit du travail de ses mains; & dans certains jours de l'année, il fait la même offrande à ses Ancêtres.

Réglement de l'Empereur Yong-ching à l'honneur de l'agriculture.

Entre plusieurs bons Réglemens de l'Empereur *Yong-ching*, qui regne aujourd'hui, Du-Halde en rapporte un qui marque une considération singuliere pour l'agrigulture. Ce Prince, pour encourager les Laboureurs, exige de tous les Gouverneurs des Villes, qu'ils lui envoient tous les ans le nom d'un Paysan de leur district, qui se distin-

gue par ſon application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait regner dans ſa famille & par la paix qu'il entretient avec ſes voiſins; enfin, par ſa frugalité & ſon averſion pour toutes ſortes d'excès. Sur le témoignage du Gouverneur, Sa Majeſté éleve ce ſage & diligent Laboureur au dégré de Mandarin du huitiéme Ordre, & lui envoie des Patentes de Mandarin honoraire; diſtinction qui le met en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre viſite au Gouverneur de la Ville, de s'aſſeoir en ſa préſence & de prendre du thé avec lui. Il eſt reſpecté pendant le reſte de ſa vie. Après ſa mort, on lui fait des funéraille convenables à ſon rang, & ſes titres d'honneur ſont inſcrits dans la Salle de ſes ancêtres. Quelle doit être l'émulation des Laboureurs, après des exemples de cette nature (13)! Auſſi rapportent ils tous leurs ſoins à la culture de leurs terres. S'ils ont quelque tems de reſte, ils vont couper du bois ſur les montagnes, ils viſitent les légumes de leurs jardins, ils font leurs proviſions de cannes, &c. On ne les trouve jamais oiſifs. Jamais les terres de la Chine ne demeurent en friche. Elles produi-

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Effets de ces diſtinctions parmi les laboureurs.

(13) Chine du Pere Du-Halde, p. 274 & ſuiv.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

ſent généralement trois moiſſons chaque année ; la premiere, de riz ; la ſeconde, de vece, qui ſe ſeme avant que le riz ſoit moiſſonné ; & le troiſiéme, de féves ou de quelqu'autre grain. Les Chinois n'emploïent guéres leur terrain à des uſages inutiles, tels que les jardins à fleurs ou les allées pour la promenade. Le plaiſir particulier marche toujours après l'intérêt public.

Culture du riz.

Excrémens qu'on y emploie.

Le principal objet du travail des Laboureurs eſt la culture du riz. Leurs terres ſont préparées fort habilement. Ils n'épargnent aucun ſoin pour ramaſſer toutes ſortes d'ordures & d'excrémens d'hommes & d'animaux. Ils donnent, en échange, du bois, des légumes & de l'huile de lin. Cette préparation, qui ne ſerviroit dans d'autres Pays qu'à brûler les Plantes (14), convient beaucoup aux terres de la Chine, ſur-tout avec l'art qu'ont les Chinois de temperer ces matieres par des mélanges. Ils levent ces ordures dans des ſeaux (15), qu'ils portent couverts ſur leurs épaules. Le

(14) Chine du Pere Du-Halde, p. 274 & ſuiv.

(15) Navarette dit que dans certains tems on arroſe le riz & les légumes avec un mélange d'urine & d'excrémens ; ce qui paroît une énigme aux Miſſionnaires, parce qu'en Europe l'urine brûle & détruit toutes ſortes de Plantes. Il ajoute qu'il n'y a point de corne, d'os & de plume qu'on ne réduiſe en cendre pour amander les terres.

ſoin qu'ils prennent continuellement de les ramaſſer, ſert beaucoup à l'entretien de la propreté dans les Villes.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Dans la Province de Che-kyang, & dans d'autres cantons qui ſont particuliérement fertiles en riz (16), on emploie, pour engraiſſer les terres, des boules de poil de cochon & même de poil humain, que les Habitans croient propres à fortifier le grain. Les Barbiers conſervent avec ſoin la barbe & les cheveux qu'ils raſent. Ils les vendent deux liards la livre à des Payſans dont la profeſſion eſt de les ramaſſer, & l'on voit ſouvent des Barques qui n'ont pas d'autre charge. Lorſque le riz commence à ſe montrer en épis, on mêle avec l'eau dont la terre eſt arroſée, de la chaux vive, que les Chinois croient propre, non ſeulement à tuer les inſectes & à détruire les mauvaiſes herbes, mais encore à communiquer au terrain une chaleur qui contribue beaucoup à ſa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz ſi nets, que l'Auteur y chercha quelquefois une petite plante d'herbe ſans en pouvoir trouver. Il en conclut que le riz, qui eſt d'une force & d'une beauté ſurprenante, tire de la terre tout

Chaux vive qu'on mêle dans l'eau.

(16) Voyez ci-deſſus les Journaux.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

ce qu'elle a de ſucs nourriciers (17).

Transplantation du riz.

On ſeme d'abord le riz ſans ordre. Mais lorſqu'il s'eſt élevé d'un pied ou d'un pied & demie, on l'arrache avec les racines, pour le raſſembler en petites gerbes, qu'on plante ſur diverſes lignes en forme d'échiquier. Les épis ſe repoſant ainſi les uns ſur les autres, en ont plus de force pour réſiſter aux vents. Mais avant cette tranſplantation on emploie la méthode ſuivante, pour rendre la terre égale & unie. Après l'avoir labourée trois ou quatre fois de ſuite, toujours dans l'eau juſqu'à la cheville du pied, on briſe les mottes avec les inſtrumens; enſuite, à l'aide d'une machine de bois, ſur laquelle le Laboureur eſt debout pour conduire le bufle qui la traîne, on l'applanit ſi parfaitement que la hauteur de l'eau demeure partout égale. Auſſi les plaines reſſemblent-elles plus à de vaſtes jardins qu'à des champs ouverts.

Les montagnes de la Chine ſont cultivées.

Toutes les montagnes de la Chine ſont cultivées; mais on n'y apperçoit ni haies, ni foſſés ni preſqu'aucun arbre, tant les Chinois ménagent un pouce de terre. C'eſt un ſpectacle fort agréable, dans quantité de lieux, que de voir

(17) Navarette dit que c'eſt quand ils le tranſplantent.

des plaines de trois ou quatre lieues de longueur, environnées de collines & de montagnes, qui, depuis le pied jusqu'au sommet, sont coupées en terrasses hautes de trois ou quatre pieds, qui s'élevent quelquefois l'une sur l'autre jusqu'au nombre de vingt ou trente. Ces montagnes ne sont pas ordinairement pierreuses comme celles de l'Europe. La terre en est si legere, qu'elle se coupe aisément; & si profonde dans quelques Provinces, qu'on la creuse l'espace de trois ou quatre cens pieds sans rencontrer le roc. Lorsqu'il s'y trouve des pierres en trop grand nombre, les Chinois trouvent le moyen de les en purger; & bâtissant de petits murs pour soutenir les terrasses, ils applanissent les bonnes terres & les ensemencent de diverses sortes de grains.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Ils poussent encore plus loin l'industrie. Quoique dans quelques Provinces les montagnes soient stériles & incultes, cependant comme les vallées & les champs qui les séparent en quantité d'endroits sont fécondes & bien cultivées, les Habitans mettent d'abord au niveau tous les lieux inégaux qui sont capables de culture. Ensuite ils divisent en différentes pieces toute la terre qu'ils ont ainsi nivellée; & de celle qui borde

Autre exemple de l'industrie des Chinois.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

les vallées & qu'ils ne peuvent rendre égale, ils composent des étages en forme d'amphithéâtres. Le riz qu'ils sement dans l'une & dans l'autre ne pouvant croître sans eau, ils font des réservoirs à certaines distances & d'une juste hauteur; pour recevoir la pluie & les autres eaux qui descendent des montagnes, & la distribuer également dans toutes leurs pieces de riz, soit en la faisant tomber des réservoirs dans les pieces d'en-bas; soit en la faisant monter jusqu'aux plus hauts étages de leur amphithéâtre (18). Ils emploient pour cela une machine hydraulique (19). Elle est composée d'une chaîne de bois, ou d'une sorte de chapelet de petites planches quarrées de six ou sept pouces, qui sont comme enfilées parallelement à d'égales distances. Cette chaîne passe dans un tube quarré, à l'extrêmité inférieur duquel est un cylindre, ou un baril, dont l'axe est fixé des deux (20)

Machine hydraulique qu'ils emploient pour la culture du riz.

(18) Description de la Chine par Navarette, page 52 & suiv. Chine du Pere Du-Halde, p. 272.

(19) Ce sont apparemment les machines que Navarette appelle admirables. Il les a souvent observées, dit-il, mais sans en pouvoir faire la description. Elles ont été transportées à Manille par les Espagnols, & à Batavia par les Hollandois. L'Auteur croit qu'il n'y a point de meilleure invention au monde pour vuider les puits & les Etangs

(20) On a déja parlé de cette machine dans les Journaux.

côtés. A l'autre bout eſt attachée une eſpece de tambour, entouré de petites planches pour répondre à celles de la chaîne, qui paſſe au tour du tambour & du cylindre; de ſorte que lorſque le tambour tourne, la chaîne tourne auſſi. Le bout inférieur du tube portant dans l'eau, & le bout du tambour étant levé à la hauteur où l'eau doit être conduite, les planches qui rempliſſent exactement la cavité du tube pouſſent continuellement l'eau, tandis que la machine eſt en mouvement; ce qui ſe fait par trois moyens: 1° Avec la main, par le ſecours d'une ou deux manivelles attachées aux deux bouts de l'axe du tambour. 2° Avec le pied, par le moyen d'une groſſe cheville de bois, d'un demi-pied de longueur, ajuſtée dans cette vûe à l'axe du tambour. Ces chevilles ont la tête aſſez longue & bien arrondie, pour y placer commodément la plante nue du pied; de ſorte qu'une ou pluſieurs perſonnes peuvent mettre ſans peine la machine en mouvement, tandis que leurs mains ſont employées à tenir un paraſol & un éventail. 3° Avec le ſecours d'un bufle ou de quelqu'autre animal, attaché à une grande roue de quatre braſſes de diametre & & placée horizontalement. On fixe au-

AGRICULTURE DES CHINOIS.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

tour de sa circonférence un grand nombre de chevilles ou de dents, qui s'ajustant exactement avec celles de l'axe du tambour, font tourner très facilement la machine.

Méthode pour nétoyer les canaux.

Lorsqu'on a besoin de nétoyer le canal, ce qui arrive fort souvent, on le divise, à certaines distances, par des fossés; & chaque Village voisin ayant sa part du travail, les Paysans paroissent aussi-tôt avec leur machine à chaîne, qui sert à faire passer l'eau d'un fossé à l'autre. Cette entreprise quoique pénible, est bien-tôt finie, à cause de la multitude des ouvriers. Dans quelques endroits de la Province de Fo-kyen, les montagnes sont contigues, sans être fort hautes. Mais quoiqu'on y trouve à peine quelques vallées, l'art des Habitans est parvenu à les cultiver, en conduisant de l'une à l'autre un abondante quantité d'eau par des tuyaux de bambou (21).

Combien l'industrie est nécessaire aux Chinois pour vivre.

C'est à cette admirable industrie des Paysans que la Chine est redevable de l'abondance de ses grains & de ses légumes. Elle en est mieux fournie que toutes les autres Regions du Monde. Cependant il certain que le Pays suffit à peine pour nourrir ses Habitans.

(21) Mais de maniere qu'il est hors du tube.

Ils

Ils auroient besoin d'un espace plus grand du double (22). Après tout, les Laboureurs Chinois sont pauvres, & chacun n'a qu'une petite portion de terre à cultiver. L'usage est que le Seigneur tire la moitié de la récolte & qu'il paye toutes les taxes. L'autre moitié demeure au Laboureur, pour unique fruit de son travail (23).

(22) *Ibid.* page 318.
(23) Description de la Chine par Navarette, p. 53.

§ III.

Classe des Marchands. Commerce & Navigation des Chinois.

COMMERCE DE LA CHINE.

Caractere général des Chinois.

LE nombre des Marchands est incroyable, dans toute les parties de la Chine. Ils sont tous d'une extrême politesse, & ne rejettent pas l'occasion de vendre avec le moindre profit : fort différens des Japonois, qui sont au contraire grossiers, peu obligeans, & si opiniâtres, qu'après avoir une fois déclaré qu'une chose vaut vingt ducats, toutes les raisons du monde ne leur en feroient rien rabattre (24). Le Pere Le-Comte représente les Chinois comme la Nation de l'Univers la plus propre au Commerce & qui s'y entend le mieux. Ils sont, dit-il, fort insinuans dans leurs

(24) *Ibid.* p. 55.

COMMERCE DE LA CHINE.

manieres, & leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de trafic qui ne viennent point naturellement à l'eſprit. Il n'y a point d'occaſions dont ils ne tirent avantage, ni de voyages qu'ils n'entreprennent, au mépris de toutes les difficultés, dans l'eſpérance du moindre profit (25).

Mais, ſuivant le témoignage de quelques Miſſionnaires, il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent d'un peu meilleure foi dans leurs marchés, ſur-tout à l'égard des Etrangers. Ils s'efforcent toujours de vendre au-deſſus du juſte prix, & ſouvent ils ne font pas ſcrupule d'altérer les marchandiſes. Leur maxime eſt que ceux qui achetent ne cherchent qu'à payer le moins qu'il leur eſt poſſible, & ſe diſpenſeroient même abſolument de payer ſi le Marchand y conſentoit. Ils ſe croient en droit, ſur ce principe, de demander les plus hauts prix. » Ce n'eſt pas le Marchand qui » trompe, diſent-ils fort hardiment; » c'eſt l'acheteur qui ſe trompe lui-» même. L'acheteur n'eſt forcé à rien, » & le profit que tire le Marchand eſt » le fruit de ſon induſtrie. Cependant

(25) Mémoires de la Chine par le Pere Le-Comte, p. 240.

ceux qui se conduisent par de si mauvais principes, sont les premiers à faire l'éloge de l'honnêteté & du désintéressement (26). Magalhaens regarde comme les plus riches Négocians de la Chine ceux qui font le commerce de la soie & du bois de construction (27).

COMMERCE DE LA CHINE.

En traitant du Commerce des Chinois, nous le diviserons en quatre articles : I, Le fond réel du Commerce, domestique & étranger ; II, La Navigation & la qualité de leur Marine ; III, Les commodités pour les voyages par terre ; IV, La Monnoie, les Poids & les Mesures.

Commerce intérieur de la Chine.

I. Les riches particuliers de chaque Province, & la facilité de transporter les marchandises par les rivieres & les canaux, ont toujours rendu le Commerce intérieur de la Chine très florissant. Le Commerce extérieur est plus négligé, parce que les Chinois trouvant dans leur propre Pays tout ce qui leur est nécessaire pour les besoins & les agremens de la vie, s'éloignent rarement de leurs frontieres. Aussi longtems que la Chine fut gouvernée par ses propres Empereurs, les Ports furent toujours fermés aux Etrangers, & les

(26) Du-Halde, *ubi sup.* p. 534.

(27) Relation de la Chine par Magalhaens, page 131.

COMMERCE DE LA CHINE.

défenses si rigoureuses pour le Commerce du dehors, qu'il n'étoit pas permis aux Habitans de sortir des limites de l'Empire. Mais depuis que les Tartares s'y sont rendus les maîtres, ils ont ouvert leurs Ports à toutes les Nations (28).

Communication des richesses entre les Provinces.

Le Commerce intérieur de la Chine est si considerable qu'il ne souffre aucune comparaison avec celui de l'Europe. On peut regarder les Provinces Chinoises comme autant de Royaumes, entre lesquels il se fait une communication de richesses, qui sert à lier leurs Habitans & à faire regner l'abondance dans toutes les Villes. Les Provinces de *Hu-quang* & de *Kyang-si* fournissent du riz à celles qui n'en sont pas si bien pourvûes. Celle de *Che-kyang* produit la plus belle soie. Les vernis & l'encre viennent de *Kyang-nan*, avec toutes sortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres. *Yun-nan*, *Chen-si* & *Chan-si* donnent du fer, du cuivre & plusieurs autres métaux, des chevaux, des mulets & des pelleteries. *Fo-kyen* produit du sucre & le meilleur thé de l'Empire. *Se-chuen* fournit des herbes & des plantes médicinales, telles que la rhubarbe, &c. Chaque Province contri-

(28) Chine du Pere Du-Halde p. 333 & suiv.

bue ainsi au bien public, par une abondance de commodités, dont le détail est impossible (29). Toutes ces marchandises passant d'un lieu à l'autre par le moyen des rivieres, sont vendues fort promptement. On voit, par exemple, des Marchands qui à leur arrivée dans une Ville, vendent en trois ou quatre jours six mille bonnets convenables à la saison. Le Commerce n'est jamais interrompu, à l'exception seulement des deux premiers jours de la premiere Lune, qui sont employés aux réjouissances & aux visites mutuelles de la nouvelle année. Dans tous les autres tems, l'agitation des affaires est continuelle, à la campagne comme à la Ville. Les Mandarins mêmes y prennent part, en mettant leur argent entre les mains des Marchands pour le faire valoir par les voies du Commerce. En un mot, il n'y a point de famille, jusqu'à la plus pauvre, qui ne trouve, avec un peu de conduite, le moyen de subsister par les mêmes voies. On en connoît, dit l'Auteur, dont tout le fonds ne monte pas à plus d'un écu de France, & qui ne laissent pas d'en tirer leur entretien, pere, mere, avec deux ou trois enfans,

COMMERCE DE LA CHINE.

Facilité de la vente.

Ardeur des Chinois pour le Commerce.

Progrès qu'ils y font des plus petits commencemens.

(29) Le-Comte, *ubi sup.* p. 295; & Du-Halde, p. 334.

COMMERCE DE LA CHINE.

de ſe procurer des habits de ſoie pour les jours de cérémonie, & de parvenir en peu d'années à des établiſſemens conſidérables. Si ce progrès paroît incompréhenſible, les exemples n'en ſont pas moins communs. Un petit Marchand, qui n'a qu'environ cinquante ſols, achete du ſucre & de la farine de riz, dont il fait de petits gâteaux, qui ſortent du four une heure ou deux avant le jour, *pour allumer*, ſuivant l'expreſſion Chinoiſe, *le courage des voyageurs.* A peine ſa boutique eſt-elle ouverte, que toute ſa marchandiſe eſt enlevée par le Peuple de la campagne, qui ſe rend en foule dès le matin dans les Villes, par les Artiſans, les Porteurs, les enfans des Gardes & les Plaideurs. Ce petit commerce produit en peu de jours un profit de vingt ſols, dont la moitié ſuffit au Marchand pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille. En un mot, nos Foires les plus fréquentées ne ſont qu'une foible image de la multitude incroyable de Peuple qu'on voit dans la plûpart des Villes de la Chine, & qui s'occupe à vendre ou acheter toutes ſortes de commodités.

Terme de leur Commerce par mer.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec un Commerce ſi floriſſant dans l'intérieur de l'Empire les Chinois négligent beau-

coup les Pays étrangers. Par mer, on ne les voit jamais passer les détroits de la Sonde. Leurs plus longs voyages, de ce côté-là, se bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne vont jamais plus loin qu'Achem; & le terme de leur navigation au Nord (30) est ordinairement le Japon.

COMMERCE DE LA CHINE.

Les Isles du Japon sont le Pays qu'ils fréquentent le plus. Ils partent au mois de Juin, ou de Juillet au plus tard, pour se rendre avec leurs marchandises à Siam ou à Camboya, & se fretter dans ces deux Ports de celles qui conviennent aux Japonois. Le profit de ce voyage monte à deux cens pour cent. S'ils font directement voile au Japon, de leurs Ports de Ning-po, de Canton ou d'A-moui, ils se chargent des marchandises suivantes: 1° de drogues, telles que le *Jin-seng*, la rhubarbe, les mirobolans, &c. 2° de cuirs de vaches & de bufles, d'areka, & de sucre blanc, sur lequel ils gagnent quelquefois mille pour cent; 3° de toutes sortes d'étoffes de soie, mais sur-tout de satins, de taffetas & de damas de diverses cou-

Ce qu'ils portent aux Isles du Japon.

(30) Navarette raconte que la passion des richesses ayant porté quelques Chinois à demander la permission de voyager dans ces Pays, ils en prirent occasion de s'y établir; ce qui a produit la défense générale de passer la mer.

COMMERCE DE LA CHINE.

leurs, particuliérement de noir. Ils tirent quinze taëls de ce qui leur revient à six; 4° de cordes de soie pour les instrumens, & de bois d'aigle & de sandal, dont les Japonois sont fort avides, parce qu'ils en ont besoin sans cesse pour encenser leurs Idoles; 5° enfin, de draps & de camelots de l'Europe, dont ils trouvent promptement à se défaire & qui leur rapportent cinquante pour cent; d'où l'on peut conclure quels doivent être les profits des Hollandois.

Ce qu'ils rapportent des mêmes Isles.

Les marchandises que les Chinois rapportent du Jappon, sont, 1° des perles fines, sur lesquelles ils gagnent quelquefois mille pour cent; 2° du cuivre rouge en barres, qui leur coûte entre trois taëls & quatre & demie, mais qu'ils vendent dix ou douze taëls à la Chine; du cuivre en œuvre, tel que des balances, des réchaux, des cassolettes, des bassins, &c. Ils en tirent un profit considérable dans leur Pays, parce que ce cuivre est fort beau; 3° des lames de sabres, qui ne coûtent qu'une piastre au Japon, & qui se vendent quelquefois dix à la Chine; 4° du papier à fleurs, dont les Chinois font des éventails; 5° de la porcelaine, qui est très belle, mais de peu d'usage, parce qu'elle ne soutient pas l'eau bouillante. El-

le n'est pas plus chere au Japon que la porcelaine de la Chine à Canton ; 6° des vernis Japonois, avec lesquels il n'y en a point au monde qui puisse entrer en comparaison. Mais ils sont si chers que les Chinois en achetent rarement. Un cabinet de deux pieds de haut sur la même largeur, s'est vendu à la Chine jusqu'à cent piastres. Ceux qui s'exposent le plus aux risques de ce commerce, sont les Marchands d'A-moui & de Ning-po, parce que les portant à Manille & à Batavia, ils les vendent fort bien aux Européens, qui sont passionnés pour les ouvrages de cette nature ; 7° enfin, les Marchands Chinois rapportent de l'or qui est très fin au Japon, & quantité d'un métal qui se nomme *Tombak*, sur lequel ils gagnent soixante pour cent à Batavia.

COMMERCE DE LA CHINE.

Cherté des vernis du Japon.

Ils portent aussi leur Commerce à Manille ; mais on ne voit gueres entreprendre ce voyage qu'aux Marchands d'A-moui, qui se chargent d'une grosse quantité de soie, de satins rayés ou à fleurs, de broderies, de tapis, de coussins, de robbes de chambre, de bas de soie, de thé, de porcelaine, de vernis du Japon, de drogues, &c. sur lesquels leur profit est généralement de cinquante pour cent. Ils ne rapportent que des piastres.

Commerce des Chinois à Manille.

COMMERCE DE LA CHINE.

Leur Commerce à Batavia.

Mais le Commerce auquel ils s'attachent le plus, parce qu'il eſt le plus avantageux & le plus facile, eſt celui de Batavia. Leurs Vaiſſeaux partent chaque année de Canton, d'A-moui & de Ning-po, vers l'onziéme Lune; c'eſt-à-dire, au mois de Décembre, avec les marchandiſes ſuivantes :

Ce qu'ils y portent.

1° Une ſorte de thé-verd, qui eſt d'une beauté ſinguliere & d'une odeur très agréable. Le *Song-lo* & le *Bohé* ſont moins recherchés par les Hollandois; 2° de la porcelaine, qui n'eſt pas plus chere à Batavia qu'à Canton; 3° du fil & des feuilles d'or, qui ne ſont que du papier doré. Une partie du fil ſe vend en petits échevaux, qui portent le nom de poignées. Il eſt cher, parce qu'il eſt couvert de l'or le plus fin; mais celui qu'ils portent à Batavia ſe vend ordinairement au poids, en petits paquets, avec de groſſes poignées de ſoie rouge, qu'on y mêle exprès, pour donner plus de luſtre à l'or & plus de peſanteur aux paquets. Les Hollandois ne l'achetent point pour leur uſage. Ils le revendent dans le Pays des Malayens avec un profit conſidérable; 4° du *Tutenak*, ou *Tomback*, eſpece de métal, qui tient de la nature de l'étain & du fer, & qui leur rapporte quel-

COMMERCE DE LA CHINE.

quefois jufqu'à cent cinquante pour cent; 5° des drogues, particuliérement de la rhubarbe; 6° des uftenciles de cuivre jaune, tels que des baffins, des réchaux, de grands chaudrons, &c.

Ce qu'ils en rapportent.

Ils rapportent de Batavia; 1° de l'argent en piaftres; 2° du poivre, des clous de girofle, des noix de mufcade & d'autres épices; 3° de l'écaille de tortue, dont les Chinois font de très jolis bijoux, tels que des peignes, des boëtes, des coupes, des manches de couteau, des pipes, des tabatieres à l'Européenne, qu'ils ne vendent que dix fols; 4° du bois de fandal, & du bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, avec une autre forte de bois qu'on nomme ordinairement *Brefil* (31), & qui fert pour la teinture; 5° des pierres d'agathes, toutes taillées. Les Chinois s'en font des ornemens pour leurs ceintures, des boutons pour leurs bonnets, & une forte de colliers; 6° de l'ambre jaune, qu'ils achetent à fort bon marché; 7° des draps de l'Europe, qui ne leur coutent pas non plus fort cher & qu'ils revendent au Japon.

Autres lieux où les Chinois portent leur Commerce.

Tel eft le principal Commerce des Chinois hors de l'Empire. Ils font auffi, mais rarement, le voyage d'*Achem*,

(31) Parce que le Brefil en produit beaucoup.

COMMERCE DE LA CHINE.

de Malaca, d'*Ihor*, de *Patane*, de *Ligor*, qui dépend du Royaume de Siam, de la Cochinchine, &c. Le Commerce qu'ils font à Ihor est également avantageux & facile. Ils ne gagneroient point les frais de leur entreprise dans le voyage d'Achem, s'ils n'y étoient pas rendus au mois de Novembre ou de Décembre, qui est le tems où les Vaisseaux de Surate & de Bengale se trouvent sur cette Côte. Ils ne rapportent ordinairement de toutes ces Régions que du poivre, de la canelle & d'autres épices; des nids d'oiseaux, qui passent pour un mets délicieux aux tables Chinoises; du riz, du camphre & des cannes de *Ratan*, qu'on entrelasse comme des petites cordes; des torches, composées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix & qui servent de flambeaux; de l'or, de l'étain, &c.

Commerce des Européens à la Chine.

A l'égard du Commerce des Européens à la Chine, le Port de Canton est presque le seul qui leur soit ouvert dans certains tems de l'année. Encore n'ont-ils pas la liberté de s'avancer jusqu'à la Ville. Ils jettent l'ancre à *Whang-pu*, Place qui en est éloignée de quatre lieues sur la riviere, & où le nombre des Vaisseaux est toujours fort grand. Autrefois les draps de l'Europe, les cristaux,

les épées, les pendules, les montres à répetition, les telescopes, les miroirs & les glaces, &c. s'y vendoient avec beaucoup d'avantage; mais depuis que les Anglois font ce voyage réguliérement chaque année, il n'y a point une seule de ces marchandises qui ne soit du même prix à Canton qu'en Europe. Le corail même ne s'y vend presque plus qu'avec perte. L'argent est aujourd'hui la seule matiere du Commerce à la Chine. On peut faire un profit considerable en l'échangeant pour de l'or, qui est une marchandise dans le Pays. On y gagne encore un tiers.

COMMERCE DE LA CHINE.

En quoi il consiste aujourd'hui.

L'or qui se trouve à Canton, vient en partie des Provinces de la Chine, & des Pays étrangers, tels qu'*Achem*, la Cochinchine, le Japon, &c. Il est refondu dans cette Ville, à la réserve de celui qu'on tire de la Cochinchine, qui est ordinairement aussi pur & aussi beau qu'il puisse être, lorsqu'on l'achete du Roi du Pays. Mais celui que ses Sujets vendent secrettement n'est pas si pur & demande d'être rafiné à Canton. Les Chinois divisent leur or par carats, comme en Europe. L'or commun est depuis quatre-vingt-dix carats jusqu'à cent. Il est plus ou moins cher, suivant le tems auquel il s'achete; c'est-à-dire,

Or de la Chine.

Ses qualités.

COMMERCE DE LA CHINE.

qu'aux mois de Mars, d'Avril & de Mai il eſt moins cher qu'au mois de Juillet & de Janvier, parce que dans cette derniere ſaiſon le Port & la Rade de Canton ont des Vaiſſeaux en plus grand nombre.

Drogues & autres marchandiſes de la Chine.

On achete auſſi, à la Chine, des drogues excellentes, pluſieurs ſortes de thé, du fil d'or, du muſc, des pierres précieuſes, des perles, du vif argent, &c. Mais le principal objet du Commerce des Européens eſt la porcelaine, le vernis du Japon & les ſoies, dont on parlera plus particulierement dans la ſection ſuivante (32).

La navigation des Chinois eſt fort ancienne.

Quoique la navigation des Chinois n'ait point aujourd'hui plus d'étendue qu'on l'a rapporté, quelques Voyageurs prétendent que long-tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ils faiſoient voile dans toute les Mers de l'Inde, à l'aide du compas, & qu'ils avoient découvert le Cap de Bonne-Eſperance. Quelque jugement qu'on en porte, obſerve le Pere Le-Comte, il eſt certain qu'ils ont eu fort anciennement des Vaiſſeaux très forts, & que s'ils n'avoient pas plus perfectionné la Navigation que les autres Sciences, non ſeulement ils l'entendoient beaucoup mieux que les Grecs

(32) Chine du Pere Du-Halde, p. 334 & ſuiv.





T. II. N.° XXVI.

& les Romains, mais qu'aujourd'hui même ils ne naviguent pas moins sûrement que les Portugais (33).

Forme & qualités de leurs Vaisseaux.

Leurs Vaisseaux, qu'ils appellent du nom commun de *Chuen*, comme leurs Bateaux & Barques, ont été nommés par les Portugais, *Soma* ou *Sommas*, (34), sans qu'on puisse pénetrer l'origine de ce nom. Les plus grands ne portent pas plus de deux cens cinquante ou trois cens tonneaux. Ce ne sont proprement que des Barques plates, à deux mâts. Leur longueur est de quatre-vingt ou cent pieds. L'Avant n'a point de bec ou de proue. Il s'éleve dans la forme de deux aîles ou de deux cornes, d'une figure fort bizarre. L'arriere est ouvert par le milieu, pour contenir le gouvernail & le mettre à couvert du battement des vagues. Ce gouvernail n'a que cinq ou six pieds de largeur, & ne tient au Bâtiment que par le moyen de quelques cordes.

Les Vaisseaux Chinois n'ont ni mâts de misene, ni beaupré, ni écoutilles. Avec le grand mât, ils en ont un d'avant, & quelquefois un petit perroquet qui n'est pas de grand usage. Le grand

(33) Mémoires de la Chine du Pere Le-Comte, p. 231.

(34) On les appelle aussi Joncs. Le-Comte dit que la forme n'en est pas si belle qu'en Europe.

NAVIGATION DES CHINOIS.

mât, ou le mât de maître, eſt placé près du mât d'avant, qui eſt fort reculé vers la proue. La proportion de l'un à l'autre eſt ordinairement de deux à trois, & la longueur du grand mât revient aux deux tiers de celle du Vaiſſeau.

Forme de leurs voiles.

Leurs voiles ſont compoſées de nattes de bambou, diviſées en feuillets comme un Livre, & jointes par des cannes de bambou. Elles s'ouvrent comme un *Paravent*. Au ſommet eſt une piece de bois, qui ſert de vergue; & au pied, une ſorte de planche, large de plus de douze pouces ſur cinq ou ſix d'épaiſſeur, qui tient la voile ferme. En général, les Vaiſſeaux Chinois ne ſont pas bons voiliers. Ils prennent plus de vent que les nôtres, à cauſe de la roideur des voiles, qui ne cedent point à l'impreſſion du ſouffle; mais leur forme, qui n'eſt pas ſi commode, leur fait perdre l'avantage qu'ils ont de ce côté-là ſur les nôtres.

Gomme excellente dont ils ſont calfatés.

Ils ne ſont pas calfatés, comme en Europe, avec de la poix & du goudron, mais avec une eſpece particuliere de gomme, d'une bonté ſi ſinguliere, qu'un ou deux puits, pratiqués au fond de calle, ſuffiſent pour tenir le Vaiſſeau ſec. Auſſi les Chinois n'ont-ils point eu juſqu'à préſent l'uſage des pompes.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Leurs ancres ne ſont pas de fer comme les nôtres; elles ſont d'un bois que la dureté & ſa peſanteur ont fait nommer *bois de fer.* Ils prétendent qu'elles ſont meilleures que celles de l'Europe, parce qu'elles ne plient jamais. Cependant leur uſage ordinaire eſt de les armer de fer.

Comment les Chinois naviguent.

Les Chinois, n'ont à bord, ni Patron, ni Pilote. Ceux qui frettent un Vaiſſeau ſont leurs propres guides; mais la plûpart n'entendent pas mal la navigation, ſur-tout au long des Côtes; car l'Auteur ne leur accorde pas tant d'habileté en haute mer. Ils tournent la proue de leur Vaiſſeau vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile, & tiennent courſe ſans conſiderer les variations du vent. Cette négligence vient ſans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages. Cependant (35) ils ne ſont pas mauvais Matelots lorſqu'ils y apportent tous leurs ſoins.

Vaiſſeau ſur lequel le Pere Le-Comte partit de Siam.

Le Vaiſſeau ſur lequel le Pere Le-Comte & d'autres Jéſuites firent voile de Siam à la Chine, en 1687, étoit de cent vingt tonneaux, chacun du poids de deux mille livres. La forme de ce Bâtiment n'étoit pas ſans beauté, à l'ex-

(35) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 23. Du-Halde *ubi ſupra*, page 317 & ſuivantes.

NAVIGATION DES CHINOIS.

ception de l'avant, qui étoit plat & ſans bec. Les mâts reſſembloient peu aux nôtres par la diſpoſition, le nombre & la force. Le grand mât étoit placé preſqu'au même endroit où nous plaçons notre mât d'avant. Cependant il y avoit un Beaupré & un Miſene, celui-ci placé à la gauche du Vaiſſeau; mais ſi petits l'un & l'autre qu'à peine méritoient-ils le nom de mâts. En récompenſe, le grand étoit fort gros à proportion de la grandeur du Bâtiment; & pour le fortifier, on l'avoit revêtu de planches depuis la contrequille juſqu'au ſecond pont. A la pointe du perroquet il avoit deux pieces de bois, plates, & longues de ſept ou pieds, qui étoient attachées avec des chevilles au ſommet du grand mât, & qui ſe joignoient enſemble par l'extrêmité ſuperieure. Il avoit deux voiles, mais toutes deux de nattes. La hauteur de celle du grand mât étoit d'environ quarante-cinq pieds, ſur vingt-huit ou trente de largeur. La ſeconde étoit proportionnée au mât qui la portoit. Elles étoient garnies, des deux côtés, de pluſieurs rangées de bambous, placées dans leur largeur, qui excédoient de près d'un pied le bord exterieur, & de quelque choſe de plus le bord voiſin du mât. Elles y étoient at-

tachées avec une ſorte d'anneaux qui occupoient environ le quart de leur largeur, du côté oppoſé à celui des bras ou des crochets; de ſorte qu'elles étoient diviſées par le mât en deux parties fort inégales, & que les trois quarts étoient du côté des bras. Ainſi chaque voile pouvoit tourner ſur ſon mât comme ſur un gond, & courir facilement vers l'arriere environ de trente-ſix points, ce qui étoit néceſſaire pour revirer, portant tantôt ſur le mât, tantôt ſur les anneaux ſeulement. Les agrés étant mal conſtruits, demanderoient tant de tems pour être remis en ordre, que pendant le calme les Chinois laiſſent leurs voiles déployées au hazard. Le poids énorme d'une voile, joint à l'action du vent qui agit ſur le mât, mettroient la proue ſous l'eau, ſi les Chinois ne remédioient à cet inconvénient par le ſoin qu'ils ont de charger beaucoup moins leurs Vaiſſeaux ſur l'avant que ſur l'arriere. Auſſi, lorſqu'un Bâtiment eſt à l'ancre, la proue eſt entiérement hors de l'eau, tandis que l'arriere y eſt fort enfoncé. La largeur des voiles Chinoiſes & leur ſituation vers la proue, donnent ſans contredit beaucoup de vîteſſe à la courſe d'un Vaiſſeau lorſqu'il ſuit (36) le

(36) Rechteren dit que les Joncs vont auſſi vîte que

NAVIGATION DES CHINOIS.

vent ; mais avec un quart ou d'autres portions de vent, il est jetté nécessairement hors de sa direction ; sans parler du risque qu'il court toujours lorsqu'il est surpris par quelque tourbillon subit. Dans le beau tems, outre la voile de beaupré & celle du perroquet, les Chinois emploient des bonettes, & une voile quarrée sur le mât de misene. Toutes ces voiles d'augmentation sont de toile.

Composition du gouvernail.

La chambre, où le gouvernail est renfermé, se trouve formée par les deux côtés de la pouppe, qui, laissant une ouverture assez large en dehors, se rapprochent en dedans vers un angle aigu, dont la pointe est coupée pour laisser un jeu libre au gouvernail. Les deux cables qui soutiennent le gouvernail sont roulés autour d'un cabestan, placé sur la plus haute partie de l'arriere, d'où le gouvernail se leve & s'abaisse facilement. Deux autres cables (37) passant sous le Vaisseau, s'avancent jusqu'à l'avant de la proue, auquel ils tiennent aussi par le moyen d'un cabestan, & servent encore à faciliter le mouvement

le vent, parce que leurs voiles sont plattes & serrées. Les Vaisseaux Hollandois, dit-il, ne peuvent les suivre. Il ajoute qu'ils revirent avec beaucoup de facilité.

(37) Ces deux cables tiennent apparemment au bas du gouvernail.

NAVIGATION DES CHINOIS.

du gouvernail. L'Auteur décrit plusieurs autres inventions, qui augmentent sa mobilité, ou la force de celui qui en a la conduite.

Ses avantages.

Un gouvernail de cette nature ne se sent presque point dans un grand Vaisseau, parce que les cables prêtent facilement, & que leur tremblement continuel le fait comme voltiger. Mais delà vient aussi l'extrême difficulté de tenir le Vaisseau ferme sur le même vent.

Somas, ou Mestisas, Vaisseaux Chinois.

Les Chinois ont commencé à faire des *Somas*, nommés aussi *Mestisas*, parce qu'ils y fixent les gouvernails à la maniere de l'Europe, sans rien changer d'ailleurs à l'ancienne forme. Le Roi de Siam en a fait construire quelques-uns de sept ou huit cens tonneaux, qui sont les plus grands qu'on ait jamais vûs de cette espece.

Boussole de la Chine.

On n'a point, à la Chine, l'usage de la Boussole ou du compas de mer. Les Chinois emploient, pour regler leur course, une Carte fort simple. Les bords de la boëte sont divisés en vingt-quatre parties égales, qui marquent les points ou les vents, & qui sont placées sur un lit de sable; moins pour (38) assurer

(38) Le Pere Le Comte assure que les Chinois n'avoient aucune notion de la variation & de la déclinaison de l'aiguille, avant que les Missionnaires les

NAVIGATION DES CHINOIS.

l'aiguille contre l'agitation du Vaiſſeau, que pour y brûler des paſtilles dont ils la parfument continuellemnt. Ils lui offrent auſſi des vivres, en forme de ſacrifice.

Uſage qu'en font l.s Chinois.

Si les Chinois ont découvert avant nous la Bouſſole, comme pluſieurs Ecrivains l'aſſurent, ils en ont tiré juſqu'à préſent peu d'avantage. Leur méthode eſt de diriger la proue du Vaiſſeau vers le lieu où ils veulent arriver, par le moyen d'un fil de ſoie qui diviſe la Carte en deux parties égales, du Nord au Sud. Ils s'y prennent de deux manieres. Par exemple, s'ils veulent faire voile au Nord-Eſt, ils mettent le rhumb parallele à la quille du Vaiſſeau, & tournent enſuite le Vaiſſeau juſqu'à ce que l'aiguille ſe trouve parallele au fil; ou, ce qui revient au même, mettant le fil parallele à la quille, ils tournent la pointe de l'aiguille au Nord-Oueſt. L'aiguille de leur plus grand Compas de mer n'a pas plus de trois pouces de longueur. Sa figure, d'un côté, eſt une ſorte de fleurs de lys, & de l'autre, un Trident. Toutes les aiguilles aimantées des Chinois ſe font à Nangazaqui, Port du Japon.

en euſſent convaincus par des experiences. *Ubi ſup.* page 229.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Fond-de-calle & Poupe des Vaisseaux.

Le fond-de-calle, dans le Vaisseau du Pere Le-Comte, étoit divisé en cinq ou six chambres, séparées par de grosses cloisons de bois. Au lieu de pompe il n'y avoit qu'un puits, au pied du grand mât, d'où les Matelots tiroient l'eau avec des seaux de cuir. Quoique la mer fût très grosse & le Vaisseau fort chargé, les planches en étoient si fortes & si bien calfatées, qu'il n'y entroit presque point d'eau.

Goudron de la Chine.

Le goudron des Chinois est une composition de chaux, d'huile, ou plutôt de résine, qui distille d'un arbre nommé *Tong-chu* (39) & d'*Okam* de bambou. Lorsque cette composition est seche, on la prendroit pour de la chaux, qui en est la principale matiere. Elle est plus nette que notre goudron, & n'a pas cette odeur désagréable qui regne sur les Vaisseaux de l'Europe. Elle est d'ailleurs à l'épreuve du feu, auquel le goudron & la poix sont sans cesse exposés. Les ancres étoient de bois; mais les deux branches étoient couvertes de plaques de fer. Tous les agrès, aussi-bien que les cables, étoient de cannes de ratan, ou d'écorse de coco, que les Portugais appellent *Cairo*.

(39) Cet arbre distille une espece d'huile qui ressemble assez au vernis. *Voyez ci-après l'Histoire Naturelle.*

NAVIGATION DES CHINOIS.

Equipage des Vaiſſeaux.

L'Equipage du Vaiſſeau conſiſtoit en quarante-ſept hommes, en y comprenant les Officiers. L'unique emploi du Pilote étoit de veiller ſur la bouſſole & de regler la courſe. Le Patron dirigeoit la manœuvre du Vaiſſeau, & le Capitaine prenoit ſoin des proviſions, ſans entrer dans aucun autre ſoin. Cependant tout s'exécutoit avec une promptitude ſurprenante. Cette harmonie entre les Chinois d'un Vaiſſeau, vient de l'intérêt qu'ils ont tous à ſa conſervation, parce qu'ils ont tous quelque part à ſa cargaiſon. Officiers & Soldats, chacun a la liberté de mettre à bord une certaine quantité de marchandiſes, & cette permiſſion leur ſert de paye. Chacun occupe auſſi ſon appartement particulier, dans l'eſpace qui eſt entre les ponts & qui ſe trouve diviſé en différentes cabines. En un mot, conclut l'Auteur, les Chinois ſont diligens, attentifs & laborieux. Il ne leur manque qu'un peu d'expérience pour en faire d'habiles gens de (40) mer. Mais quoique les Européens l'emportent beaucoup ſur eux dans la navigation ſur mer, il faut confeſſer que ſur les rivieres & les canaux ils ont une adreſſe particuliere à leur Nation, dont nous ſom-

Paye des Officiers & des Matelots.

Jugement ſur leurs qualités pour la Navigation.

(40) Chine du Pere Du-Halde, p. 328 & ſuiv.

mes

mes fort éloignés. Un petit nombre de leurs Bateliers conduisent des Barques aussi grandes que nos Vaisseaux.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Leur intrépidité sur les Torrens, qui sont communs à la Chine.

L'industrie avec laquelle ils naviguent sur les torrens, a quelque chose de merveilleux & d'incroyable. Ils franchissent intrépidement des passages que des gens moins hardis ne peuvent regarder sans quelque marque de crainte. Sans parler des chûtes d'eau qui se trouvent souvent dans un canal, ils remontent à force de bras d'un canal à l'autre. La Chine a des rivieres qui coulent, ou plutôt qui se précipitent, au travers de quantité de rochers pendant l'espace de soixante ou quatre-vingt lieues, & qui forment des courans d'une rapidité extrême, ausquels les Chinois donnent le noms de *Chans*. Il s'en trouve dans diverses parties de l'Empire, & l'Auteur en vit plusieurs dans le voyage qu'il fit de *Nan-chang*, Capitale de la Province de Kyang-si, jusqu'au célebre Port de Canton. Sa Barque fut emportée par un de ces courans avec une si étrange violence, que tout l'art des Matelots n'ayant pû s'y opposer, elle fut abandonnée au mouvement de l'eau, qui la fit pirouetter long-tems dans un grand nombre de détours formés par les rochers. Enfin, le gouvernail s'étant bri-

NAVIGATION DES CHINOIS.

ſé contre un de ſes écueils (41) qui ne ſe montroit qu'à la ſurface de l'eau, la Barque fut jettée ſur le roc même, où elle demeura immobile. Mais ſi le coup eût porté ſur les flancs au lieu de porter ſur l'arriere, elle étoit perdue ſans reſſource avec les Paſſagers.

Paſſage fort dangereux.

Dans la Province de Fo-kyen, où l'on paſſe de Canton & de Hang-cheu, on eſt expoſé pendant neuf ou dix lieues au danger de périr. Les ſauts y ſont continuels, & briſés par des milliers de pointes qui laiſſent à peine l'eſpace néceſſaire pour le paſſage d'une Barque. Ce ne ſont que détours, où les torrens contraires qui s'entreheurtent pouſſent les Barques avec toute la rapidité d'une fleche. On eſt toujours à deux pieds des écueils, & menacés de ſe voir précipiter ſur l'un en voulant éviter l'autre. Il n'y a que les Chinois au monde qui ſoient capables de ſurmonter des obſtacles de cette nature; & leur adreſſe même n'empêche pas que les naufrages n'y ſoient fort communs. Il doit paroître étonnant que toutes leurs Barques n'ayent pas le même ſort. Quelquefois elles ſont en pieces, & tout l'Equipage

(41) Cettte avanture prouve fort bien que les voyageurs ne doivent pas s'expoſer legerement à de tels dangers, mais elle eſt une foible preuve de l'habileté que l'Auteur accorde aux Bateliers Chinois.

ensevели miférablement dans les flots, avant qu'on puisse s'imaginer ce qui les a fait disparoître. Quelquefois en descendant les sauts des rivieres, une Barque plonge & s'enfonce par la proue, sans pouvoir se relever. En un mot, ces passages sont si dangereux, que si l'on en croit le Pere Le-Comte, il ne vit jamais la mort si près, pendant dix ans de navigation sur les mers les plus orageuses du Monde, où il fit plus de douze mille lieues, que pendant dix jours qu'il employa dans une Barque à traverser ces affreux torrens.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Habileté des Chinois dans les plus grands périls.

Les Barques Chinoises sont composées d'un bois si leger, qu'elles en sont beaucoup plus faciles à ménager. Elles sont divisées en cinq ou six appartemens par de fortes cloisons; de sorte qu'en heurtant contre un rocher, il n'y a gueres plus d'une division qui se remplisse d'eau, & que les autres demeurant impénetrables, on a le tems nécessaire pour boucher les ouvertures. Dans les endroits où le courant est fort rapide sans avoir beaucoup de profondeur, six Matelots placés au long de la rive, c'est-à-dire, trois de chaque côté, se servent de longs pieux enfoncés dans l'eau & de cordes qu'ils attachent à la Barque pour rallentir son mouvement. Ainsi quel-

NAVIGATION DES CHINOIS.

que rapide que puisse être le torrent, pourvu que son cours soit uniforme, on y avance aussi lentement que sur la riviere la plus calme. Dans les tournans, on emploie un double gouvernail, de la forme d'une rame, & long de quarante ou cinquante pieds. L'un est à la proue, l'autre à la pouppe. Tout dépend du jeu de ces deux machines. Les mouvemens & les secousses qu'on donne à la Barque, sont infinis dans leur nombre & leur variété. C'est donc un manége plutôt qu'une navigation. Aussi les Barques périssent-elles moins faute d'adresse & d'habileté que de forces; ce qui fait juger à l'Auteur que si les Chinois avoient seize hommes d'équipage au lieu de huit, ce malheur seroit beaucoup plus rare (42).

Grandes Barques. Leur nombre & leur beauté.

Le nombre des grandes Barques est si prodigieux sur toutes les rivieres & sur tous les canaux, particulierement dans les Provinces méridionales, qu'il est impossible de le compter. Elles sont quelquefois si serrées l'une près de l'autre pendant trois quarts de mille, qu'on n'en feroit point entrer sans peine une nouvelle dans le rang. Mais ce qui charme véritablement les yeux, c'est la multi-

Barques Impériales.

(42) Mémoires du Pere Le-Comte, page 233, 235 & suivantes.



N Tardieu Sculp.

T.VI N°.IX.





T. II. N.° XXXVIII.

tude des Barques Impériales, qui ſont diviſées en Eſcadres, dont chacune eſt commandée par un Mandarin. On prétend que celles qui ſont employées à porter les tributs & les proviſions des Provinces à la Cour, montent ſeules à (43) dix mille. Cependant les Inſpecteurs du tranſport des marchandiſes, qui ont l'occaſion continuelle de les compter à leur paſſage, aſſurent qu'ils n'en ont jamais vû plus de quatre ou cinq mille. Mais ce nombre même eſt ſurprenant, quand on conſidere leur uſage & leur grandeur; car la plupart ſont du port de quatre-vingt tonneaux (44).

NAVIGATION DES CHINOIS.

Trois ſortes de Barques Impériales.

On diſtingue trois ſortes de Barques Impériales : 1° les *Lyang-chuen*, ou Barques de proviſion; 2° les *Long-i-chuen*, ou Barques de l'habit du dragon; 3° les *Tſo-chuen*, qui ſervent à tranſporter les Mandarins employés par la Cour. Rien n'approche de ces Bâtimens pour la propreté. Ils ſont peints, dorés, embellis de figures de dragons, & vernis au dehors comme au-dedans.

(43) Le-Comté dit que pour le ſeul ſervice de l'Empereur on en tient neuf mille neuf cens quatre-vingt-dix-neuf toujours prêtes & équipées, & que les Chinois diſent dix mille pour faire le compte rond.

(44) Chine du Pere Du-Halde, page 18 & 327.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Ceux de grandeur médiocre, dont l'usage est le plus fréquent, ont plus de seize pieds de large & quatre-vingt de long, sur neuf de profondeur depuis le pont. Leur forme est plate & quarrée, à l'exception de l'avant, qui est un peu arrondi.

Lyang-chuens.

Les *Lyang-chuens*, ou les Barques de provisions sont d'une largeur égale depuis l'avant jusqu'à l'arriere. On s'en sert pour le transport des provisions, de chaque Province à la Cour. Magalhaens fait monter leur nombre à dix mille. Elles ont leur château-d'avant & leurs ponts, avec une salle ou une cabane au centre, comme celles des Mandarins; mais qui n'est pas tout-à-fait si grande.

Long-i-chuens.

Les *Long-i-chuens*, ou les Barques de *l'habit du dragon*, c'est-à-dire, des étoffes de l'Empereur, parce que ses armes sont des dragons, servent à transporter, des Provinces à la Cour, les brocards & les autres pieces de soie (45). Chaque Barque ne fait qu'un voyage dans le cours de l'année, & ne porte que le quart de la cargaison qu'elle peut contenir. Les appointemens du Patron sont payés par le Trésor royal, suivant

(45) Magalhaens, page 129 & suiv. Du-Halde, page 327.

NAVIGATION DES CHINOIS.

la diſtance des lieux. Par exemple, ceux qui viennent de la Province de Kyang-ſi, qui eſt à plus de trois cens lieues de Peking, reçoivent cent lyangs ou cent taëls. Cette ſomme, à la vérité, paroît petite pour une ſi grande dépenſe. Mais le Patron eſt dédommagé par la liberté qu'il a de prendre des Paſſagers & des marchandiſes, qui ſont diſpenſés des droits de la douane (46). Suivant Magalhaens, le nombre de ces Barques monte à trois cens ſoixante-cinq (47).

Tſo-chuens.

Les *Tſo-chuens* ſont établies pour tranſporter les Mandarins dans leurs Gouvernemens, & les perſonnes de diſtinction qui ſont envoyées de la Cour ou qui y ſont appellées. Ces Barques ſont plus hautes & plus étroites que les autres. Leur groſſeur eſt à peu près la même que celle de nos Vaiſſeaux du troiſiéme rang (48). Elles ont deux ponts (49), dont le premier contient un appartement complet, qui s'étend d'un bout à l'autre, & dont la hauteur eſt de ſept ou huit pieds. Un Mandarin

(46) Du-Halde, *ubi ſup.*

(47) Magalhaens, page 130.

(48) Le même Auteur dit qu'elles ont la forme des Caravelles, mais qu'elles ſont plus hautes. Le-Comte ajoute qu'elles ſont d'une égale largeur, d'un bout à l'autre.

(49) Le-Comte, page 233. Du-Halde, p. 286.

NAVIGATION DES CHINOIS.

peut y dormir, manger, écrire, recevoir des visites, &c. Il ne lui manque aucune des commodités de son Palais. Comme on ne peut voyager plus agréablement que dans ces Barques, tous les Seigneurs donnent la préférence aux voitures d'eau (50).

Description des Tsò-chuens par Du-Halde.

Du-Halde entre dans un plus grand détail. Outre le logement du Patron & de sa famille, qui consiste dans sa propre cabine, une cuisine & deux grandes chambres, l'une devant & l'autre derriere, chaque *Tsò-chuen* a sa salle, haute de six pieds & large d'onze ou douze (51). Elle est suivie d'une antichambre & de deux ou trois autres pieces, avec une garderobe sans aucun ornement. Cet appartement, qui est pour les Mandarins, est tout entier sous le même pont (52). Il est revêtu d'un beau vernis rouge & blanc. Les côtés & le platfond sont ornés de quantité d'ouvrages de sculpture, de peinture & de dorure; les tables & les sieges, vernis en rouge ou en noir. Des deux côtés, la salle a des fenêtres, qui peuvent être ôtées dans l'occasion. Au lieu de vître, on emploie de fort belles écailles d'huî-

Vîtres Chinoises.

(50) Du-Halde, page 337.

(51) On a dit plus haut sept ou huit pieds.

(52) On ne parle point ici de deux ponts.

tres, ou des étoffes très fines, glacées avec une eſpece de cire luiſante, & embellies de fleurs, d'arbres & d'une grande variété de figures. Le tillac eſt environné de galeries, pour le paſſage des Matelots, qui évitent ainſi de ſe rendre incommodes aux Voyageurs.

NAVIGATION DES CHINOIS.

Sur cet appartement eſt une ſorte de plate-forme ou de terraſſe, ouverte de tous côtés, & réſervée pour la muſique, qui conſiſte en quatre ou cinq Inſtrumens. Deſſous eſt le fond-de-calle, diviſé en quantité de petites chambres, qui ſervent pour le bagage. Les voiles reſſemblent à celles des autres Bâtimens; mais elles ſont plus commodes, parce qu'elles ſerrent mieux le vent. D'ailleurs, les bras peuvent ſe rompre ſans qu'il y ait aucun danger pour le Bâtiment. Les Chinois emploient, pour la conduite de ces grandes Barques une ſorte d'aviron, ou de pieu long & épais, qui a d'un côté la forme d'une béquille, pour y appuyer plus facilement l'épaule. Ils ont auſſi des rames de pluſieurs formes. Mais les rames communes ſont une eſpece de pelle, qui a, vers le milieu du manche, un trou pour recevoir les chevilles qui ſont fixées au côté de la Barque. Il y en a d'autres dont les extrêmités reſſemblent à la queue d'un

Diverſes ſortes de rames.

NAVIGATION DES CHINOIS.

poiſſon, & qui coupent l'eau obliquement à droite & à gauche. La méthode des rames eſt d'autant plus commode, que de la maniere dont les rameurs ſont rangés, ils tiennent fort peu de place dans la Barque. Ils ſont des deux côtés ſur des planches. Leurs rames ſervent de gouvernail & ſe briſent rarement. Sans jamais ſortir de l'eau, elles ne laiſſent pas de pouſſer la Barque en avant. Mais lorſque le vent eſt contraire, ou lorſqu'on remonte contre le courant, on tire les Barques avec des cordes, qui, dans quelques endroits, ſont de chanvres comme les nôtres. Dans d'autres lieux, elles ſont compoſées de belles écliſſes de cannes, bien entrelaſſées, qui ſont extrêmement fortes & qui ne pourriſſent jamais dans l'eau.

Barques de cortege pour les Mandarins.

Entre les Barques qui ſuivent les Grands Mandarins (53), il y en a toujours une au moins, qui ſe nomme *Ho-che-chuen*, ou Barque des proviſions, ſur laquelle eſt la cuiſine avec tous les alimens. Une autre ſert pour les ſoldats de l'eſcorte. Une troiſiéme, beaucoup plus petite & plus légere, prend toujours les devans pour donner avis de l'approche du Mandarin, & faire préparer tout ce qui

(53) Tous les Quans ou les Mandarins ont de ces Barques de cortege.

lui eſt néceſſaire à ſon arrivée (54).

NAVIGATION DES CHINOIS.

Barques de louage pour les Particuliers.

Outre les Barques Impériales, on en voit un grand nombre d'autres, que les Chinois appellent *Long-chuen*, d'une longueur preſqu'égale à leur largeur, mais fort légeres & fort petites en comparaiſon des premieres. Elles appartiennent à des Particuliers, qui louent les plus commodes aux Lettrés & aux perſonnes riches. On y trouve une belle cabine, avec un lit, une table & des chaiſes. On y peut manger, dormir & recevoir des viſites, avec autant de commodité que dans ſa propre maiſon. Les Matelots ſont logés à la proue, & le Patron, avec toute ſa famille, à la pouppe, qui ſert auſſi de cuiſine pour celui qui loue la Barque (55). Les Barques de Commerce, pour le tranſport des marchandiſes, ſont beaucoup plus grandes. On en voit d'autres qui pourroient porter le nom de Galeres, & dont on vante la commodité pour naviguer ſur les rivieres, le long des côtes de mer & ſur-tout entre les Iſles. Elles n'ont pas moins de longueur que les Barques marchandes de trois cens cinquante tonneaux ; mais elles ſont ſi plates qu'à peine tirent-elles deux pieds

Barques de Commerce.

Eſpece de Galeres.

(54) Du Halde, *ubi ſup.* page 286.

(55) Magalhaens, page 130. Du-Halde, page 327.

NAVIGATION DES CHINOIS.

d'eau. Leurs rames, qui ſont fort longues, ne traverſent pas les côtés de la Barque, comme en Europe; elles ſont placées en dehors, dans une poſition preſque parallele aux côtés; & n'ayant pas beſoin de beaucoup de monde pour les remuer, elles font avancer fort légerement un Vaiſſeau (56).

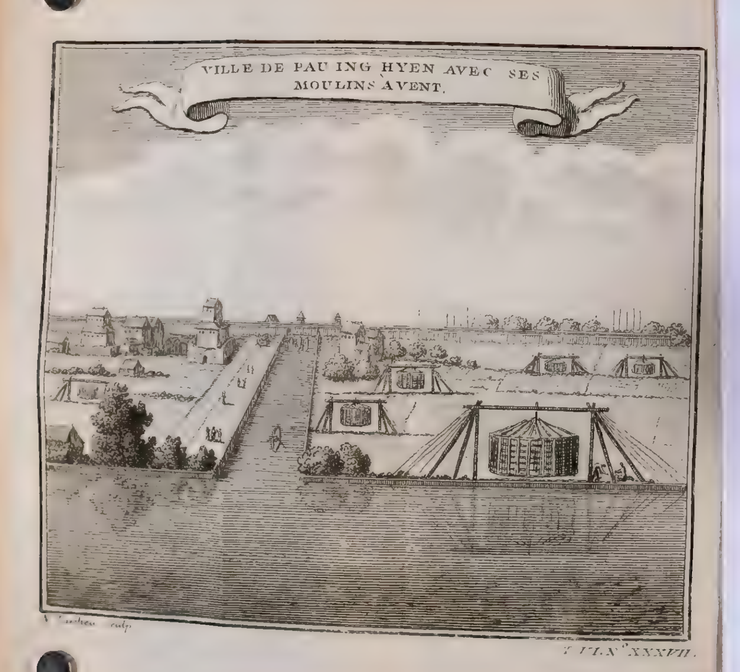
Barques ordinaires.

A l'égard des Barques ordinaires, on attache à la pouppe une eſpece de longue rame, plus proche d'un côté de la Barque que de l'autre; & quelquefois on en place une autre à la proue, dont on ſe ſert, comme un poiſſon de ſa queue, en la pouſſant & la retirant, mais ſans la lever jamais au-deſſus de l'eau. Cette manœuvre produit un roulement continuel dans la Barque; mais elle a cet avantage, que le mouvement n'eſt jamais interrompu, comme il l'eſt néceſſairement en Europe par la méthode de lever les rames (57).

Barques qui ſervent de maiſons.

Enfin, la Chine offre de toutes parts une prodigieuſe multitude de Barques, qui ſervent de demeure à des familles entieres, avec plus de commodités que dans les maiſons de terre. Les plus petites ont, au lieu de cabines, une hutte de nattes légeres, d'environ quatre

(56) Du-Halde, *Ibid.*
(57) Memoires du Pere Le-Comte, page 234.



T.VI.N° XXXVII.





T. II. N°. X.

pieds quarrés, où l'on eſt à couvert de la pluie & des ardeurs du Soleil (58).

Navigation des Chinois.

Radeaux ou Flottes de bois.

Les Marchands de bois & de ſel (59), qui ſont les plus riches de la Chine, emploient au lieu de Barques pour le tranſport de leurs marchandiſes, une eſpece de Radeau ou de Flotte. Magalhaens vit une de ces Flottes compoſée d'un bois qui avoit été coupé ſur les montagnes de *Se-chuen.* Les troncs d'arbres ſont apportés ſur les bords de la riviere de Kyang, où l'on commence par les ſcier en planches & en ſolives. Enſuite, perçant chaque piece aux deux bouts, on les lie ſoigneuſement enſemble avec de l'oſier fiſcelé, pour en former des trains de cinq pieds de haut ſur dix de large. La longueur n'a point de regle & s'étend quelquefois l'eſpace d'une demi-lieue. Chaque partie du Radeau prête & ſe remue auſſi facilement que les chaînons d'une chaîne. Quatre ou cinq hommes, placés à la tête de cette grande machine, la conduiſent avec des crocs & des rames, & ſont aidés par quelques autres Matelots, qui ſe diſtribuent ſur les côtés à d'égales diſtances. Ils conſtruiſent, d'eſpace en eſpace, ſur la ſuperficie, des hutes couvertes de

Leur forme, & comment on les conduit.

(58) Du Halde *ubi ſup.*

(59) Les Traducteurs Anglois de Magalhaens mettent *ſoie* au lieu de *ſel.*

NAVIGATION DES CHINOIS.

planches ou de nattes, qui leur servent à mettre leur bagage à couvert, à préparer leurs vivres & à prendre leur repos.* Ils vendent leurs bois & leurs hutes dans les Villes où ils passent; & leur voyage est de plus de six cens lieues lorsqu'ils portent leur bois à Peking.

§ III.

Commodités Chinoises pour les voyages & les transports par terre.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

DES chemins, entretenus aussi soigneusement qu'on l'a déja fait observer, doivent être également commodes pour les voyages & pour le transport. La multitude des Villages, qui sont remplis de Temples ou de Monasteres de Bonzes, offrent d'abord un soulagement considerable aux voyageurs. Les hôtelleries sont aussi en fort grand nombre; mais à la réserve des grands chemins, où la plûpart sont très grandes & très belles, on ne peut rien s'imaginer de plus misérable. Les voyageurs sont obligés de porter leur lit avec eux, s'ils ne veulent coucher sur une simple natte. On n'a point à la Chine, sur-tout entre les gens du commun, l'usage des draps & des couvertures. On s'envelope dans une piece d'étoffe, doublée de toi-

Hôtelleries & Lits Chinois.

le, où l'on eſt quelquefois tout-à-fait nud. Ainſi les lits ſe tranſportent aiſément. La bonne chere répond au logement; car c'eſt être fort heureux que de trouver un peu de viande ou de poiſſon. Cependant la volaille & les faiſans ſont à très bon marché dans divers endroits (60). En général, les hôtelleries Chinoiſes ſont compoſées de quatre murs de terre, qui ne ſont revêtus d'aucun plâtre. Toutes les ſolives du toit paroiſſent à découvert, & ſouvent elles laiſſent paſſage au jour par quantité d'endroits. Les chambres ſont rarement pavées. Dans quelques Provinces ces édifices ſont de ſimple terre & couverts de roſeaux; mais ils ſont bâtis de brique dans les grandes Villes, & la plûpart aſſez commodes. Au Nord de l'Empire on trouve une eſpece d'alcoves, qui ſe nomment *Kans*. C'eſt une grande eſtrade de brique, de toute la largeur de la chambre, avec un poile au-deſſous (61), & des nattes de roſeaux pour platfond. C'eſt-là qu'on peut placer ſon lit.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

Alcoves des Provinces du Nord.

Le ſoin qu'on a d'établir des gardes ſur les grands chemins, à certaines diſ-

Sûreté des grands chemins.

(60) Magalhaens, *ubi ſup.* page 17; & Du-Halde, *ubi ſuprà.*

(61) Voyez les Journaux précédens.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

tances (62), laisse peu de crainte aux voyageurs de la part des brigands. Les mauvaises rencontres sont très rares, excepté dans les Provinces voisines de Peking. Mais il n'arrive presque jamais que les voleurs joignent le meurtre au pillage. Ils ne pensent qu'à se retirer adroitement, après avoir exercé leur profession (63). D'ailleurs, la multitude des passans suffit pour la sûreté des grandes routes. Un Missionnaire raconte que pendant plusieurs jours il fut suivi par un voleur qui ne put trouver l'occasion de l'insulter, parce qu'il n'avoit pas plutôt perdu de vûe une compagnie de voyageurs qu'il en paroissoit une autre.

Incommodité de la poussiere & du débordement des eaux.

Suivant le témoignage de tous les Missionnaires, le plus facheux & presque le seul inconvénient des voyages, sur-tout en hyver & dans les Parties méridionales de la Chine, est l'excès de la poussiere, parce que la pluie est fort rare dans cette saison. La terre est alors si seche & si mobile, que dans un grand vent il s'en éleve des nuées qui obscurcissent le Ciel & qui coupent la respiration. La multitude des passans & des voitures produit le même effet. On est

(62) *Ibidem.*
(63) Chine du Pere Du-Halde, page 163.

souvent obligé de se couvrir le visage d'un voile, ou les yeux de deux verres enchassés dans une bande de cuir ou de soie qu'on se lie derriere la tête. Les Provinces méridionales ne sont pas sujettes à ce désagrément; mais elles en ont un autre, qui est le débordement des eaux, contre lequel on s'est précautionné dans chaque Province par un grand nombre de ponts.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

Chevaux de la Chine.

La méthode la plus commune pour les voyages par terre, est de marcher à cheval. Mais quoique les chevaux soient assez bons, ils demandent de l'attention pour les choisir. S'ils fatiguent sur la route, il n'y a point d'espérance d'en pouvoir changer à la poste, parce que tous les chevaux de poste appartiennent à l'Empereur, & ne servent que pour ses Couriers ou pour les Officiers de sa Cour.

Chaises.

Lorsque le chemin est trop rude pour les chevaux, on trouve des chaises que leur ressemblance avec celles des Mandarins a fait nommer (64) *Quan-Kyau*. Elles sont peu différentes des Fiacres de Paris, excepté qu'elles sont plus grandes, plus hautes & plus legeres. Elles sont composées de cannes de bambou, croisées en forme de treillage, & liées

(64) C'est-à-dire, Chaise de Mandarins.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

ensemble avec des cordes de ratan. On les couvre, du haut en bas, d'une piece de toile peinte ou d'étoffe de soie, suivant la saison; & pendant la pluie, on y ajoute un surtout de taffetas huilé. Si l'on n'a que deux porteurs, les deux bouts des bâtons sont passés dans deux nœuds coulans, qui sont attachés au corps de la voiture & portent sur les épaules. Mais on se fait suivre ordinairement de huit hommes, qui se relevent successivement.

Voyages nocturnes aux flambeaux.

Si l'envie de se garantir de la chaleur fait choisir le tems de la nuit pour voyager, sur-tout dans les Pays montagneux qui sont infectés de tigres, on loue, de distance en distance, des gardes avec des torches, qui servent tout à la fois à bannir les ténebres & à répandre l'épouvante parmi ces terribles animaux. Les torches de voyage sont composées de branches de pin sechées au feu, & si bien préparées, que le vent & la pluie ne servent qu'à les faire brûler plus vîte. Chaque torche est longue de six ou sept pieds, & dure près d'une heure. Mais il n'y a que les Mandarins & les Couriers de l'Empereur qui voyagent avec cette pompe; parce que leur suite est ordinairement assez nombreuse pour ne leur laisser rien à craindre des tigres ni des voleurs.

Voyages et Voitures par terre. Transport du bagage.

Une grande commodité des Chinois pour les voyages par terre, c'eſt la facilité & la ſûreté avec laquelle ils font tranſporter leurs bagages ou leurs marchandiſes par des porteurs publics, qui ſont en grand nombre dans toutes les Villes de l'Empire. Ces porte-faix ont leur Chef, à qui les voyageurs s'adreſſent. On convient du prix, qui eſt toujours payé d'avance, & le Chef donne autant de billets qu'on lui demande de porteurs. Ils paroiſſent à l'inſtant ſur ſon ordre, & c'eſt lui qui répond de chaque fardeau. Lorſque les porteurs ont rempli leur office, ils ſe rendent chez lui, avec les billets qu'ils ont reçu des voyageurs, pour recevoir le prix de leur travail. Dans les Villes qui ſe trouvent ſituées ſur les grandes routes, il y a quantité de Bureaux où les porteurs ſe font inſcrire, après avoir donné de bonnes cautions; de ſorte qu'on peut s'en procurer trois ou quatre cens dans l'occaſion. Leur Chef à qui l'on ne manque point de s'adreſſer, prend le mémoire de toutes les marchandiſes qu'on veut faire porter, & reçoit autant par livre. Le prix commun eſt quatre ſols & demie par jour pour chaque quintal. Il ne reſte enſuite aucune peine aux Etrangers, parce qu'en livrant les far-

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

deaux aux porteurs on leur donne à chacun le mémoire de ce qu'ils contiennent, & qu'on peut se rendre tranquillement au terme avec la certitude que toutes les marchandises qu'on a confiées au Chef y seront délivrées fidélement, dans le Bureau qui est en correspondance avec le sien. Le fardeau est attaché avec des cordes, au milieu d'une canne de bambou, qui est soutenue par les deux bouts sur les épaules de deux hommes. Mais si le poids est trop considérable, on y emploie quatre hommes & deux cannes de bambou, avec la liberté de changer tous les jours de porteurs & de leur faire faire chaque jour autant de chemin qu'on en fait soi-même. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales, qu'il attache avec des cordes & des crochets, aux deux bouts d'une canne plate. Il pose la canne sur son épaule, comme une balance, qui se baise & se leve alternativement dans sa marche. Est-il fatigué d'une épaule ; il transpose adroitement la canne sur l'autre & fait ainsi dix lieues par jour, avec un poids de cent soixante livres de France.

Mulets & voitures à roues.

Dans quelques Provinces, on se sert de mulets pour le transport des balles &

des marchandises, mais plus ordinairement de voitures, qui quoique fort grandes, n'ont qu'une seule roue placée au milieu. Sur les deux bouts de l'essieu, qui s'allonge des deux côtés, on place une claie, sur laquelle on met deux fardeaux d'égale pesanteur. La voiture est poussée par un seul homme; mais si le poids excéde ses forces, on emploie un autre homme, ou un âne, pour tirer par devant. Les essieux Chinois ressemblent aux nôtres, & la place de la roue est devant, comme à nos brouettes. Mais l'usage de ces voitures est rare dans les voyages. Le prix commun du loyer d'une mule pour vingt-cinq jours, est de quatre *Lyangs* & demie (65) ou de cinq au plus, suivan les différentes saisons & la cherté des vivres. Les mules de renvoi sont à meilleur compte. Ces animaux sont moins gros à la Chine qu'en Europe; mais ils sont extrêmement forts. Leur charge ordinaire est de cent quatre-vingt ou de deux cens livres Chinoises, qui sont plus pesantes de quatre onces que celles de France.

Voyages et Voitures par terre.

Les douanes, à la Chine, sont moins

Douanes de la Chine.

(65) Un lyang, que les Portugais nomment *Taë*, fait environ six schellings huit sols d'Angleterre. Quatre & demie font trente schellings; & cinq, trente trois schellings quatre sols.

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

rigoureuſes que dans la plûpart des autres Pays. On n'y fouille perſonne, & rarement ouvre-t-on les paquets ou les caiſſes. On n'y prend même rien d'un voyageur qui fait quelque figure. Il paroît aſſez, diſent les gardes, que Monſieur n'eſt point Marchand. Au paſſage de quelques douanes, on leve les droits en nature, & l'on s'en rapporte au mémoire du Marchand. Dans d'autres lieux, on fait payer tant pour le poids; ce qui eſt bien-tôt reglé. Le *Kung-ho* même de l'Empereur (66) n'exempte point des droits de la douane. Cependant, par reſpect pour l'Empereur, on laiſſe paſſer ſes Couriers ſans leur faire aucune demande. La douane de Peking eſt ordinairement plus exacte.

Privilege des Grands Officiers de la Cour.

Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour ne s'ouvrent jamais. Elles portent pour marque un *Fong-tyau*, qui eſt une bande de papier, ſur laquelle eſt écrit le tems de leur départ, avec le nom & la dignité du Maître. Anciennement les douanes ſe fermoient une fois l'année, pendant le renouvellement du Mandarin, qui étoit changé tous les ans. Ces Offices n'étoient remplis que par des gens conſi-

(66) C'eſt-à-dire, *Ordre pour voyager*. Voyez ci-deſſus les Journaux des Miſſionnaires.

derables. Mais depuis douze ans, dit l'Auteur, l'intendance des douanes appartient au Viceroi de chaque Province, qui nomme des Commis pour recevoir les droits. Cependant quelques troubles élevés à l'occasion du Commerce, ont obligé la Cour d'établir des Mandarins particuliers pour les douanes de Quang-tong & de Fo-kyen (67).

VOYAGES ET VOITURES PAR TERRE.

(67) Chine du Pere Du-Halde, p. 166 & suiv.

§ IV.

Monnoie, Coin, Poids, & Mesures.

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE.

L'ARGENT & le cuivre sont les seules monnoies courantes de la Chine pour les nécessités de la vie & pour l'entretien du Commerce. L'or est sur le même pied que les pierres précieuses en Europe. Il s'achete comme les autres marchandises; & les Européens en tirent un profit d'autant plus considerable, que suivant le Pere Le-Comte, sa proportion avec la livre d'argent est d'un à dix, au lieu qu'en Europe elle est d'un à quinze. Ainsi les Marchands y gagnent un tiers.

Monnoie, Poids & mesures de la Chine.

L'or est marchand. Sa proportion avec l'argent.

L'argent Chinois n'est pas de la même finesse. Comme on fixe en France la plus grande finesse de l'or à vingt-qua-

Finesse de l'argent & ses dégrés.

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE.

tre carats, les Chinois divisent leur alloi en cent parties, qui font le plus haut dégré de finesse pour l'argent. Il s'en trouve néanmoins de quatre-vingt-dix parties & de divers autres dégrés jusqu'à cent. Il s'en trouve même de quatre-vingt; mais qui passe pour le plus bas, & qui ne seroit pas reçu dans le Commerce sans une augmentation de poids qui l'égale à la valeur de l'argent de cours (68). Les Chinois prennent l'argent de France sur le pied de leur quatre-vingt-quinzieme dégré. Cependant ceux qui entendent bien cette matiere, jugent qu'il est au plus du quatre-vingt-treizieme; de sorte que dans cent onces de notre argent il y en a sept d'alliage; ou, ce qui revient au même, cent onces n'en valent que quatre-vingt-treize d'argent fin.

Comment les Chinois les distinguent.

L'habileté des Chinois est singuliere, pour juger de la finesse de l'argent à la premiere vûe. Ils ne s'y trompent presque jamais. Le-Comte leur attribue trois méthodes; 1° l'examen de sa couleur; 2° celui de plusieurs petits trous qui se font au métal dans le creuset; 3° divers petits trous que l'air forme sur la surface du métal, lorsqu'il se refroidit après

(68) Mémoires du Pere Le-Comte, page 306; & Du-Halde, *ubi sup.* page 330.

avoir

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE.

avoir été fondu. Si la couleur eſt blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, l'un près de l'autre & très fins, ſur-tout vers le centre de la piece ; l'argent paſſe alors pour pur. Mais plus il manque de ces trois qualités, plus on y ſuppoſe d'alliage (69).

Leur monnoie eſt ſans coin.

L'argent monnoyé de la Chine n'eſt pas frappé au coin, comme en Europe. Il eſt fondu en lingots (70), qui ſe coupent en pieces, grandes ou petites, ſuivant l'occaſion, & dont la valeur eſt reglée par le poids. Ces lingots, qui ſont de l'argent le plus fin, ne s'emploient que pour le payement des ſommes. La difficulté conſiſte à s'en ſervir dans les détails du Commerce. On eſt quelquefois obligé d'en mettre le bord au feu & de le rendre aſſez mince, en le battant avec le marteau, pour le compter facilement en petites piéces ; d'où il arrive que les payemens ſont toujours la plus longue partie d'un marché. Les Chinois conviennent qu'il leur ſeroit plus commode d'avoir des monnoies d'une valeur & d'un poids fixes. Mais

Inconvénient des lingots Chinois.

(69) Le-Comte, *ibid.* page 305 & ſuiv.

(70) Magalhaens leur donne la forme d'un Bateau, & dit qu'ils ſont de différentes grandeurs & de différens poids, depuis un écu, qui fait l'once, juſqu'à cent.

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE. Leur avantage.

alors les Provinces, disent-ils, se rempliroient de faux monnoyeurs, dont on n'a rien à redouter tandis que l'usage de couper l'argent sera conservé. Comme il est difficile qu'en le coupant tant de fois il ne s'en perde quelques petites parties, les Pauvres s'attachent beaucoup à les recueillir, en lavant les ordures qu'on jette des maisons dans les rues. Le peu qu'il en trouvent suffit pour leur subsistance (71).

Balances Chinoises.

La plûpart des Chinois portent sur eux, dans un étui fort propre, une paire de petites balances pour peser l'argent. Elles sont composées d'un petit plat & d'un traversin d'ivoire ou d'ébene, & d'un poids qui glisse au long du traversin. Cette espece de balance, qui ressemble assez à la romaine, est d'une justesse merveilleuse. Il n'y a point de monnoie, depuis quinze ou vingt taëls jusqu'au sou, qui ne puisse être pesée avec une précision surprenante. La millieme partie d'un écu donne une pente sensible à la balance.

Monnoie de cuivre & son coin.

La monnoie de cuivre est la seule, à la Chine, qui soit frappée de quelques caracteres & dont on fasse usage dans les détails. Ce sont de petites pieces rondes, percées au milieu, qui s'emploient

(71) Du-Halde, *ubi sup.* page 350.

ſéparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon, par centaines, juſqu'au nombre de mille. Le métal n'eſt ni pur, ni bien battu. Dix de ces pieces compoſent un ſou (72), & dix ſols font la dixieme partie d'un écu Chinois (73), qui ſe nomme *Lyang*, ou Taël en Portugais, & qui revient à cent ſols monnoie de France (74). Les Curieux raſſemblent toutes ces diverſes petites pieces (75), qui ont eu cours à la Chine en différens tems.

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE.

Extrait d'un Livre Chinois ſur les monnoies.

Du-Halde donne l'Extrait d'un Livre ſur les monnoies, compoſé ſous la dynaſtie de *Song* (76), qui lui fut envoyé de la Chine par le Pere d'Entrecolles, Miſſionnaire de ſa Compagnie. On croit devoir en tirer ici les particularités ſuivantes.

Le mot Chinois qui ſignifie Monnoie eſt *Tſyen*. La monnoie de cuivre ſe nomme *Tong-tſyen*, & celle d'argent, *In-*

(72) Un ſou de France, qui eſt à peu près le demi-ſou d'Angleterre.

(73) L'Auteur devoit dire une once d'argent, qui ſe nomme lyang; car il n'y a point de coin d'argent qui ſoit connu ſous ce nom, ni ſous aucun autre.

(74) C'eſt plutôt cent cinquante ſols, puiſque dans un autre endroit l'Auteur le repréſente équivalent à ſept livres dix ſols. Mais il n'a cours que pour ſix ſchellings & huit ſols d'Angleterre.

(75) Le-Comte, page 303 & ſuivantes. Du-Halde, *ubi ſup.* page 330.

(76) Elle commença en 960.

MONNOIE, POIDS ET MESURES DE LA CHINE.

tſyen (77). Le petit Coin de cuivre de bon alloi, a quatre parties de plomb ſur dix. De-là vient que le cuivre rouge dont il eſt compoſé perd la couleur & le ſon, & qu'une piece de cette monnoie, quoiqu'aſſez épaiſſe, peut être diviſée avec les doigts.

Monnoies du regne de Yu.

Sous le regne de *Yu*, Fondateur de la premiere dynaſtie, l'or & l'argent étoient des monnoies courantes comme le cuivre. Quelques Empereurs des autres races permirent auſſi l'uſage des Coins étrangers pour les mêmes métaux. L'Empire avoit outre cela des monnoies de plomb, de fer & même de terre cuite, qui étoient frappées de figures & de caracteres. Les petites coquilles, qui porte le nom de *Koris* au Bengale, & de *Puey* à la Chine, avoient cours dans le même tems pour petite monnoie ; c'eſt-à-dire, qu'il en falloit pluſieurs pour faire une piece de cuivre. Mais ces uſages ne furent pas de longue durée.

Changemens de forme dans la monnoie Chinoiſe.

A l'égard de la forme, les monnoies Chinoiſes en ont changé ſous les différens regnes. Depuis la dynaſtie précédente, les pieces de cuivre ont toujours été rondes & percées d'un trou quarré

(77) C'eſt ainſi qu'on appelle à Canton les piaſtres, & les écus de France.

MONNOIE DE LA CHINE.

au milieu, avec un bord un peu élevé pour les enfiler plus facilement. Sous la dinastie de *Hau* (78), la monnoie étoit percée de même. Au commencement de la premiere dynastie, il y avoit, outre la monnoie ronde, un autre Coin de la forme d'un coutelas, qui se nommoit *Tau* par cette raison. Une autre sorte, qui ressembloit au dos de la tortue, en tiroit le nom de *Quey*. Enfin, d'autres se nommoient *Pus*, & leur figure étoit encore plus bizarre. La monnoie ronde avoit ordinairement un pouce ou un pouce & demie de diametre, & le double en largeur. Celles qui se nommoient *Pus* & *Tau* étoient longues de cinq pouces, & ressembloient apparemment aux *Cubans* du Japon. Mais l'usage en fut abandonné parce qu'il étoit incommode.

Monnoie du regne de Song & de celui de Tang.

Sous le regne de *Song*, la Chine avoit de si petites pieces qu'elles en portoient le nom d'yeux d'oie, & si minces qu'elles surnâgeoient sur l'eau. Il n'en falloit pas moins de dix mille pour acheter une mesure de riz, nécessaire à la subsistance d'un homme pendant dix jours. L'usage de cette monnoie dura peu, parce que le Peuple la refusa dans le Commerce.

(78) Elle commença vers l'année 206.

MONNOIE DE LA CHINE.

Sous la premiere dynastie de *Tang*, les bords de la Riviere-jaune s'étant éboulés, on trouva dans leurs mines trois mille trois cens pieces de monnoie *à trois pieds*. Mais les caracteres étoient effacés. C'étoit sans doute le Coin courant sous les Empereurs des trois premieres races, qui faisoient leur résidence assez près de cette grande riviere.

La monnoie Chinoise n'a jamais porté, comme celle de l'Europe, la figure de la tête du Prince. Cet usage paroîtroit peu respectueux pour Sa Majesté Impériale, parce que son image seroit exposée à passer continuellement par les mains des Marchands & par celles du Peuple. Les Inscriptions des Coins Chinois contiennent ordinairement les titres pompeux qu'on donne aux Empereurs dans les différentes années de leur regne; tels que le *brillant sans fin*, le *tout puissant*, le *magnagnime*.

Autres inscriptions des monnoies.

Sur une autre monnoie on lit le nom de la Famille regnante, celui du Tribunal qui preside à la monnoie, & celui de la Ville où elle a été frappée. D'autres portent l'empreinte de leur valeur, telles que les *Puau-lyang* ou les demi-taëls. D'autres portent ces quatre mots pour inscription : *Quey yu ching ti*;

COINS DE DIFEFRENTES DYNASTIES

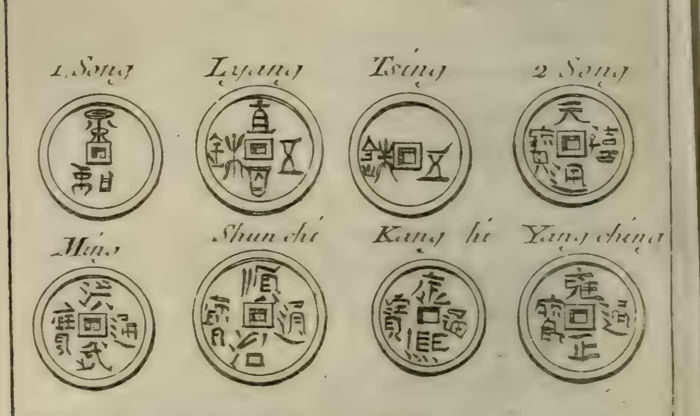
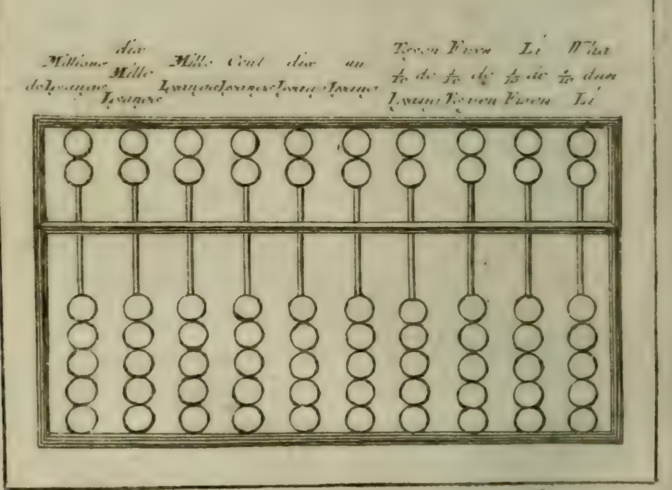


TABLE DE COMPTE



T. VI. N.° XXXVI.

c'est-à-dire, *L'argent circule & retourne enfin à l'Empereur.* A l'égard des caracteres des anciennes monnoies, telles que le *Pu* & le *Tau*, ils ne sont entendus de personne.

MONNOIE DE LA CHINE.

Il y a trois sortes d'anciens Coins, qui consistent dans un mélange d'argent & d'étain, dont toute la superficie est entierement couverte de figures. La premiere sorte est ronde. Son poids est de huit taëls. Elle représente un dragon au milieu des nuées. Sur la seconde, qui est quarrée & qui passe six taëls, on voit un cheval qui galope. La troisieme pese quatre taëls. Sa forme, qui est oblongue, représente le dos d'une tortue, & porte sur chaque compartiment le mot de *Vang*, qui signifie *Roi.* On attribue cette monnoie au Fondateur de la race de *Chang*.

Trois sortes d'anciens coins.

Il est presqu'impossible d'assigner la valeur des anciens Coins. Quoiqu'ils portent la marque de leur poids, quelques uns ont cours pour une somme fort superieure à leur valeur intrinseque. Lorsqu'ils ont été rares, soit qu'on les eût confiés à la terre dans les troubles publiques, soit que dans l'invasion de quelques ennemis étrangers il en fût sortis beaucoup de l'Empire, on a vû monter les petites pieces de cuivre dix

Valeur des anciens coins

Monnoie de la Chine.

fois au-dessus de leur prix ; ce qui a quelquefois produit des tumultes populaires, parce que les Marchands ne manquent point alors d'augmenter à proportion le prix des marchandises. Le cuivre devint un jour si rare, que l'Empereur fit démolir près de quatorze cens Temples de *Fo*, & fondre toutes les statues de cuivre qui s'y trouvoient, pour les battre en monnoie. Dans d'autres tems, l'usage des vases de cuivre & des autres ustenciles du même métal a été interdit au Peuple, avec ordre de les porter à la Monnoie.

Billets de monnoie Chinois.

Au commencement du regne de *Hong-vu*, Fondateur de la race de *Ming*, la rareté extraordinaire de l'argent obligea la Cour de payer les Mandarins & les Soldats, partie en argent, partie en papier, avec des billets du Sceau Impérial (79), qui passoient pour mille petites piéces de cuivre ou pour un taël d'argent ; mais les disputes, les procès & d'autres inconvéniens que cet établissement faisoit naître tous les jours, porterent l'Empereur à l'abolir. Cependant ces billets (80) sont

(79) Magalhaens (page 137), les appelle Etiquettes de papier.

(80) Du-Halde en donne la figure. Magalhaens suppose que Marco Polo, qui parle de cette monnoie comme ayant cours de son tems, fut trompé par les billets que les Bonzes brû-

encore recherchés par le Peuple & même par les Seigneurs, pour les suspendre à la principale poutre de leurs maisons, dans la folle imagination qu'ils servent à les préserver de toutes sortes de disgraces. Catte monnoie en papier avoit été introduite avec aussi peu de succès pendant le regne de la dynastie de *Yuen*. Elle étoit composée d'écorce de *Ku-chu*, & non de feuilles de meûrier, comme Marco-Polo l'assure. Il reste à la Chine quantité d'autres anciens Coins, dont quelques-uns viennent des Pays étrangers, & sont peu connus dans leur origine. On peut dire la même chose de ceux qui portent la figure du *Fong-whang* & du *Ki-lin*, deux oiseaux fabuleux. Le Peuple s'en forme mille idées superstitieuses.

MONNOIE DE LA CHINE.

Monnoies incertaines.

La monnoie Chinoise a toujours été frappée au nom de l'Empereur, & jamais les Princes ne se sont attribué ce droit, dans les tems mêmes où l'excès de leur puissance leur faisoit prendre le titre de Rois. On comptoit autrefois vingt-deux Villes qui étoient en possession de battre monnoie. Mais cette opération ne se fait aujourd'hui qu'à

Au nom de qui, & dans quel lieu la monnoie se fait.

lent avec les corps morts, en faisant croire au Peuple que ces billets seront changés en or & en argent réel dans l'autre Monde. On voit des boutiques qui en sont remplies, pour les vendre publiquement.

MONNOIE DE LA CHINE.

la Cour. La monnoie d'argent s'y jette au moule. Si l'ufage étoit de la frapper au coin, il y a beaucoup d'apparence qu'il produiroit un grand nombre de faux monnoyeurs, puifque les pieces mêmes de cuivre font fouvent contrefaites. Ce crime eft puni de mort par la Loi : cependant quelques Empereurs fe font contentés de faire couper la main aux coupables, & d'autres ont réduit la peine au banniffement.

Cabinet d'anciennes monnoies.

L'Empereur *Kang-hi* avoit raffemblé dans un cabinet toutes fortes de Coins, rangés fuivant l'ordre des dynafties. On y en voyoit un grand nombre des trois premieres dynafties, de *Hya*, *Chang* & *Chu*, fur-tout de la derniere, qui, dans la fuppofition qu'elles ne foient pas contrefaites, fervent de témoignage & de preuve à la vérité de l'Hiftoire Chinoife. Comme il manque à cette collection un grand nombre de Coins, tant anciens que modernes, on y a fuppléé par des pieces de carton, fort habilement fabriquées d'après les récits des anciens Livres. L'imitation eft fi parfaite, qu'on prendroit ces pieces pour une monnoie réelle (81).

Maniere de fuppléer aux lacunes.

Mais pour comprendre mieux la va-

(81) Chine du Pere Du-Halde, page 331 & fuivantes.

leur des monnoies Chinoises, anciennes & modernes, on doit observer que les Chinois divisent la livre en seize *Lyangs*, qui sont autant d'onces; le Lyang en dix parties, qui se nomment *Tsyens* (82); le Tsyen, en dix *Fuens* (83), & le Fuen en dix *Lis* d'argent. Le traversin des balances du Pays ne porte pas plus loin cette division. Cependant, pour l'or & l'argent d'un poids considérable, la division s'étend jusqu'aux parties presque imperceptibles, dans la même progression décimale; ce qui fait qu'il est presqu'impossible d'en donner une juste idée dans les Langues de l'Europe. Les Chinois divisent le *Li* en dix *Whas*, & le Wha en dix *Sés*, le Sé en dix *Fus*, le Fu en dix *Chins*, le Chin, qui signifie grain de poussiere, en dix *Yus*; le Yu en dix *Myaus*, le Myau en dix *Mos*, le Mo en dix *Tsyuns*, & le Tsyun en dix *Suns* (84).

MONNOIE DE LA CHINE. Division de la livre Chinoise.

L'invention des mesures est aussi ancienne que le regne de *Whang-ti*, troisiéme Empereur de la Chine. On prit un grain de millet pour déterminer les

Origine des mesures Chinoises.

(82) Les Portugais donnent au *Lyang* le nom de *Taël*, & au *Tsyen* celui de *Maz*.

(83) Chaque Fuen est équivalent au sou de France.

(84) Du-Halde, *ubi sup.* page 332, & Mémoires du Pere Le Comte page 307.

MESURES DE LA CHINE.

dimensions d'une ligne ; dix lignes firent un pouce ; dix pouces un pied, &c. Mais la figure de ces grains étant ovale, les différentes manieres de les ranger ont mis de la diversité dans les mesures (85) sous les différentes dynasties. On distingue aujourd'hui à la Chine trois sortes de mesures : 1° le pied du Palais, établi par l'Empereur Kang-hi, qui est le pied de Paris (86) & qui a la proportion de quatre-vingt-dix-sept & demie à cent, avec le pied du Tribunal des Mathématiques ; 2° le pied du Tribunal des ouvrages publics, nommé *Kong-pu*, qui est en usage parmi les ouvriers. Il est plus court d'une ligne que celui de Paris ; 3° le pied des Tailleurs, en usage parmi les Marchands, & plus grand de sept lignes que le *Kong-pu*. C'est la premiere de ces trois mesures que les Missionnaires ont constamment employée pour lever les Cartes de l'Empire. Elle differe des autres pieds Chinois, & même de celui qui étoit autrefois en usage au Tribunal des Mathématiques (87). En s'atta-

Leur division.

(85) Le Pere Le Comte dit que les mesures sont différentes en plusieurs endroits, & que de-là viennent les contradictions des Missionnaires.

(86) Le pied de Paris est à celui d'Angleterre comme 1068 à 1000, ou $12\frac{816}{1000}$ pouces.

(87) Le Comte estime

chant à ce pied, le Pere Thomas, Missionnaire Jésuite, réduisit le Dégré à deux cens lis Chinois, dont chacun est composé de cent quatre-vingt brasses Chinoises, chacune de dix pieds. Comme la vingtiéme partie d'un Dégré, suivant l'observation de l'Academie des Sciences de Paris, contient deux mille huit cens cinquante trois toises, chacune de six pieds du Châtelet, elle est égale à mille huit cens toises Chinoises, ou dix lis; & par conséquent, un Dégré de vingt grandes lieues de France contient deux cens lis (88).

MESURES DE LA CHINE. Reduction du Dégré aux mesures Chinoises.

la différence de ce pied à celui de Paris, comme quatre-vingt dix-neuf à cent.

(88) Du-Halde, page 141 & page 11 de sa Préface.

§ V.

Classe des Artisans de la Chine & Arts manuels.

ON pourroit donner beaucoup d'étendue à cet article. La Chine contient plus d'artisans qu'on ne peut se l'imaginer. Le nombre en est prodigieux dans tous les genres. Rien ne cause tant d'admiration aux Européens que la multitude de bijoux & de curiosités qui se vendent dans les boutiques Chinoises. Chaque grande Ville, telle que

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Nan-king, *Su-cheu-fu*, *Hang-cheu-fu*, &c. fourniroit la charge de quatre gallions en toutes ſortes d'ornemens & de précieuſes bagatelles. On y trouveroit de quoi meubler ſur le champ un vaſte Palais, à fort bon compte (89).

Diſpoſition des Chinois pour les Arts.

Les Chinois font de grands progrès dans les arts, quoiqu'ils ne les ayent point encore portés à ce dégré de perfection qui fait tant d'honneur à l'Europe. On peut attribuer la ſupériorité que nous avons encore ſur eux aux Loix qui bornent leur dépenſe. L'induſtrie de leurs ouvriers eſt extraordinaire ; & s'ils n'approchent point de nous pour l'invention, ils entrent facilement dans nos idées & réuſſiſſent fort bien (90) dans l'imitation des modeles. L'Auteur en donne pour témoignage les glaces de miroir, les montres, les piſtolets, les bombes, & quantité d'autres ouvrages qui ſe font en divers lieux de l'Empire. Mais ils avoient, depuis un tems immemorial, l'uſage de la poudre à tirer, de l'imprimerie & de la bouſſole ; connoiſſances nouvelles en Europe, & dont nous leur avons peut-être l'obligation (91).

(89) Deſcription de la Chine par Navarette, page 53.

(90) Navarette dit qu'ils imitent tout en perfection.

(91) Mémoires du Pere Le Comte page 229.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Peintres de la Chine.

Ils réuſſiſſent médiocrement dans la peinture des fleurs, des oiſeaux & des arbres (92); mais beaucoup moins dans celle des figures humaines (93). Ils n'entendent point l'art des ombres. Auſſi admirent-ils beaucoup nos moindres tableaux. Cependant on a vû des Peintres Chinois devenir fort bons Artiſtes, après avoir pris les principes de la peinture à Manille ou à Macao. Les ouvrages de filigrane qu'ils font à Manille & dont ils doivent l'art aux Indiens, ont cauſé de l'étonnement en Europe. On commence à les imiter aſſez heureuſement en Italie. Les ouvriers de Canton font de très bonnes lunettes, des téloſcopes, des verres-ardens & des miroirs, ſi ſemblables aux nôtres qu'on y remarque peu de différence. L'Auteur fut informé, peu de tems avant ſon retour, que faute de ſable fin, dont ils manquent dans leur Pays, ils y emploient des cailloux réduits en poudre.

Instrumens méchaniques.

Leurs inſtrumens méchaniques ont

(92) L'Auteur obſerve qu'ils font des arbres, des oiſeaux & des fleurs de ſoie beaucoup mieux qu'ils ne les peignent. On en fait de cire à Nan king, dans une perfection dont il fut ſurpris.

(93) Du Halde dit (page 281), qu'ils peignent fort bien des fleurs, des animaux & des payſages; mais qu'entendant peu les figures humaines, ils les défigurent & les eſtropient ridiculement.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

beaucoup de reſſemblance avec les nôtres, à l'exception de quelques-uns, qui leur ſont particuliers. Leurs Tailleurs, par exemple, ne ſe ſervent point de dé à coudre, & ſe lient autour du pouce quelque vieux morceau de drap. La plûpart travaillent debout, appuyés contre une table, ſur laquelle ils tiennent leur ouvrage (94).

Comment les Ouvriers ſervent le Public.

On trouve dans chaque Ville des ouvriers de toutes ſortes de profeſſions. Les uns travaillent dans leurs boutiques. Les autres cherchent dans les rues à ſe louer. Mais le plus grand nombre eſt employé dans l'intérieur des familles. Si l'on a beſoin d'un habit, on fait venir chez ſoi, de grand matin un Tailleur qui s'en retourne le ſoir. L'uſage eſt le même pour tous les autres artiſant. Ils apportent leurs inſtrumens avec eux, ſans en excepter les forgerons & les Serruriers, qui viennent avec leur enclume & leur ſoufflet (95) pour les ouvrages les plus ſimples.

Uſage des Barbiers & Cordonniers.

Les Barbiers portent ſur leurs épaules une ſellette, un baſſin, un pot à l'eau, du feu, le linge néceſſaire & tout ce qui appartient à leur profeſſion. Ils

(94) Navarette *ubi ſup.* page 53.

(95) Le même Auteur dit que leurs ſoufflets ſont plus commodes que ceux de l'Europe.




LE L'OUWA OU L'OISEAU
PESCHEUR AVEC LA MANIERE
DE PECHER.
tiré de Nieuhof.

T. VI. N.° XXV.

donnent avis de leur marche par le son d'une petite cloche ; & lorsqu'ils sont appellés, soit au milieu d'une rue, d'une place, ou à la porte d'une maison, ils se disposent sur le champ au service qu'on leur demande. Ils rasent la tête, ils arrangent les sourcils, ils netoient les oreilles, ils frottent les épaules & dégourdissent les bras, pour dix huit deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de remercîmens. Ensuite ils recommencent à sonner leur cloche. Les Cordonniers vont de même par les rues. Ils raccommodent pour trois sols une paire de souliers, qui dure des années entieres après cette réparation. L'Auteur ne put apprendre leur méthode, ni comment ils donnent cette force au cuir (96).

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Oiseaux pour la pêche.

Les Pêcheurs se servent de filets dans les grandes pêcheries, & de lignes dans les petites ; mais l'usage de plusieurs Provinces est d'employer à la pêche une sorte de cormoran, semblable au corbeau (97), qu'on mene avec soi, comme un chien pour la chasse du lievre. Au lever du soleil, on voit sur la riviere un grand nombre de bateaux, & plusieurs de ces oiseaux perchés dessus

(96) Chine du Pere Du-Halde, page 277.

(97) Voyez ci-dessus les Journaux & les Figures.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

du côté de l'avant. Au ſignal qu'on leur donne, en frappant l'eau d'une rame, ils ſe jettent dans la riviere ; ils plongent, chacun de ſon côté, & ſaiſiſſant le poiſſon, qu'ils levent par le milieu du corps, ils retournent à la Barque avec leur proie. Le Pêcheur prend l'oiſeau, lui baiſſe la tête, paſſe la main au long de ſon col pour lui faire rendre le poiſſon, qu'il auroit avallé tout entier lorſqu'il eſt petit, s'il n'avoit été retenu par un anneau qu'on lui a paſſé au bas du col. Enſuite on le récompenſe de ſes ſervices en lui offrant à manger. Lorſque le poiſſon eſt trop gros, pluſieurs oiſeaux ſe joignent & s'aident mutuellement. L'un s'attache à la queue, l'autre à la tête ; & s'uniſſant quelquefois tous enſemble, ils l'apportent legerement au bateau.

Autre pêche.

Les Chinois emploient pour la pêche une autre méthode, qui n'eſt pas moins aiſée. Ils ont des bateaux longs & étroits, auſquels ils attachent, des deux côtés, une planche de deux pieds de largeur, qui s'étend d'un bout à l'autre. Cette planche eſt revêtue d'un vernis fort blanc & fort luiſant. On la fait abbaiſer, par une pente fort douce, juſqu'à la ſuperficie de l'eau. Pendant la nuit, qui eſt le tems de cette pêche, on



T.VI.N°XXIII.





T. VI. N.° XXIV.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

la tourne vers la Lune, pour augmenter ſon éclat par la réflexion de la lumiere. Le poiſſon, qui joue ſur l'eau, prend aiſément la couleur de la planche pour celle de l'eau même. Il ſaute ſur le côté qui ſe préſente à lui & tombe dans la barque.

Pêche à coup de fleches.

On le prend auſſi à coups de fleches, qui ſont attachées à l'arc avec un fil, autant pour empêcher qu'elles ne ſe perdent, que pour tirer le poiſſon lorſqu'il eſt percé. Dans d'autres lieux, la vaſe eſt ſi remplie de poiſſon, que les Pêcheurs, ſe tenant dans l'eau juſqu'à la ceinture, le prennent avec une eſpece de (98) trident.

Vernis des Chinois.

Les principaux ouvrages qui ſortent des manufactures Chinoiſes, ſont les vernis, les étoffes de ſoie & la porcelaine. On vernit à la Chine les tables, les chaiſes, les cabinets, les bois de lit, & non ſeulement la plûpart des meubles de bois, mais juſqu'aux uſtenciles de cuivre & d'étain. Cette eſpece de peinture leur donne un luſtre merveilleux, ſur-tout lorſqu'elle eſt mêlée de figures en or & en argent. A la verité les vernis de Canton ne ſont ni ſi beaux ni ſi durables que ceux du Japon, du Tong-king, & de Nan-king, Capitale

(98) Le-Comte, page 237, & Du Halde, page 316.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

de Kyang-nan, parce qu'on les fait trop à la hâte & qu'on ne cherche qu'à tromper les yeux des Européens. Pour donner toute sa perfection au vernis, il ne faut pas moins d'un Eté entier. Mais les Marchands Chinois ont peu de ces ouvrages en magasin. Ils attendent l'arrivée des Vaisseaux pour exécuter ce qu'on leur demande.

Ce que c'est que le Vernis de la Chine.

Le vernis de la Chine n'est pas une composition, & ne doit pas être regardé comme un aussi grand secret que plusieurs Ecrivains se l'imaginent. Il distille, comme une gomme, d'un arbre dont on donnera la description dans l'Histoire Naturelle. Nous ne parlerons ici que de la maniere dont il s'applique.

Deux manieres de l'appliquer.

Cette opération se fait de deux manieres. La premiere, qui est fort simple, consiste dans une application immédiate sur le bois. Après l'avoir bien poli, on le frotte deux ou trois fois d'une espece d'huile, nommée *Tong-yeu*, qu'on laisse sécher, pour appliquer autant de fois une couche de vernis. Il est si transparent, que le grain du bois se fait voir au travers. Aussi l'application est-elle souvent renouvellée lorsqu'on veut cacher le fond de la matiere. Il devient alors si luisant qu'on le prendroit pour une glace de miroir. Aussi-tôt qu'il

eſt ſec, on y peint, en or & en argent, des fleurs, des figures d'hommes & d'oiſeaux, des arbres, des montagnes, des Palais, &c. après quoi l'on applique une nouvelle couche de vernis, mais legere, pour conſerver la peinture & pour lui donner un air de glace.

ARTISANS ET ARTS MANUELS DE LA CHINE.

La ſeconde maniere demande plus de préparation. On ſe ſert d'une eſpece de maſtic, ou de carton compoſée de papier, de lin, de chaux & d'autres matieres, qui étant bien battues & collées ſur le bois, forment un fondement très ferme & très uni. On y paſſe deux ou trois fois l'huile dont on a parlé, ſur laquelle on applique pluſieurs couches de vernis, en laiſſant ſécher ſucceſſivement ces deux enduits. Chaque ouvrier a ſa méthode particuliere pour toutes ces opérations.

Remède aux effets des liqueurs chaudes.

Les liqueurs chaudes terniſſent quelquefois le vernis de la Chine & lui font prendre une couleur jaune. Mais un Auteur Chinois (99) nous apprend le moyen d'y remedier. Il n'eſt queſtion, pour rétablir le noir glacé, que d'expoſer la piece, pendant toute une nuit, à la gelée blanche; ou, ce qui eſt encore plus ſûr, de la tenir quelque tems dans la nége.

(99) Chine du Pere Du-Halde, page 336 & ſuiv.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Origine de la soie & ses progrès à la Chine.

Tous les Auteurs conviennent assez que la soie & les vers qui la produisent, sont venus originairement de la Chine. Etant passés dans les Indes & de-là en Perse, ils furent introduits chez les Grecs & les Romains, parmi lesquels la soie fut d'abord estimée au poids de l'or. Les plus anciens Ecrivains de la Chine rendent témoignage qu'avant le regne de *Whang-ti*, lorsqu'on commençoit à défricher leur Pays, les premiers Habitans n'étoient vêtus que de peaux, & que ce secours n'ayant pû suffire à mesure qu'ils se multiplioient, une des femmes de l'Empereur inventa l'art de fabriquer la soie. Cependant on trouve peu d'anciens Mémoires où les vers à soie soient nommés. Dans les siecles suivans, plusieurs Impératrices se firent un amusement d'en nourrir & de rendre la soie propre à divers ouvrages. On assigna un des vergers du Palais pour y planter des meûriers. L'Impératrice même accompagnée des Reines & des premieres Dames de sa Cour, s'y rendoit en cérémonie & ramassoit les feuilles. Les plus belles pieces d'étoffes de soie, qui étoient l'ouvrage de ses mains ou qui se faisoient par ses ordres, étoient consacrées à *Chang-ti* dans la cérémonie du grand sacrifice. Il

paroît ainsi que les manufactures de soie furent encouragées par les Impératrices, comme l'agriculture l'étoit par les Empereurs. Mais depuis quelque-tems les Impératrices ont cessé de prendre part au progrès de la soie (1).

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Qualités de la bonne soie.

Les Chinois jugent de sa bonté par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Lorsqu'elle est rude à la main, c'est un fort mauvais signe. Souvent, pour la rendre plus moëlleuse, ils la préparent avec de l'eau de riz, mêlée de chaux. Mais cette préparation la brûle. Aussi souffre-t-elle difficilemet le *rouet* après avoir été transportée en Europe, quoique rien ne se file plus aisément que la soie saine. Un ouvrier Chinois la file, une heure entiere, sans en rompre un seul fil. Les rouets Chinois sont fort différens de ceux de l'Europe & beaucoup moins fatiguans. Deux ou trois tranches de bambou suffisent avec une roue commune. On est surpris de la simplicité des instrumens qui servent à faire les plus belles étoffes de la Chine.

Rouets de la Chine.

La meilleure soie de la Chine.

La soie de *Che-kyang* est sans comparaison plus fine & meilleure que celle des autres Provinces. On l'emploie pour les plus belles étoffes, dans la Province de Kyang-nan, où les bons ou-

(1) *Ibid.* page 353.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

vriers ſont en fort grand nombre & d'où l'Empereur tire les ſiennes, ſoit pour ſon propre uſage, ſoit pour les preſens qu'il fait aux Seigneurs. La ſoie de Canton, qui vient du *Tong-king*, n'eſt pas à beaucoup près ſi bonne (2). Cependant le grand Commerce de ce port y attire une infinité d'excellens ouvriers (3), qui feroient d'auſſi riches étoffes que celle de l'Europe s'ils étoient ſûrs de la vente. Mais ils ſe bornent ordinairement aux plus ſimples, parce que les Chinois préférent l'utile à l'agréable.

Maniere dont on y fait les tiſſus.

A l'égard de leur tiſſu d'or, ils ne tirent point ce métal en fil, pour l'entrelacer avec la ſoie. Mais coupant en petites tranches une longue feuille de papier doré, ils les roulent avec beaucoup d'adreſſe autour du fil de ſoie. Quoique ces étoffes aient beaucoup d'éclat dans leur fraîcheur, elles ſe terniſſent ſi tôt à l'air, qu'elles ne peuvent gueres ſervir à faire des habits. On n'en voit porter qu'aux Mandarins & à leurs femmes, qui n'en font pas même beaucoup d'uſage.

(2) Le-Comte prétend néanmoins qu'elles ſont plus eſtimées des Etrangers & qu'elles ſe vendent mieux.

(3) Navarette (page 54), dit qu'il y a quatre vingt dix mille métiers à Canton.

Les

Les étoffes de ſoie les plus communes à la Chine, ſont les gazes unies & à fleurs qui ſervent aux Chinois pour leurs habits d'Eté ; les damas de toutes ſortes de couleurs ; les ſatins rayés ; les ſatins noirs de Nan-king ; les gros taffetas, ou les petites moërres, qui ſont d'un excellent ſervice ; diverſes autres eſpeces, les unes qui reſſemblent aux grograms (4) à fleurs, d'autres à fleurs ouvertes, façon de gaze ; d'autres à raies de fort bon goût, à ramages, à figures ou brodées de roſes, &c. des crêpons, des brocards (5), des pluches & différentes ſortes de velours. Le plus cher eſt le cramoiſi ; mais il eſt ſouvent contrefait. Cependant quelques goutes de jus de limon, qu'on jette deſſus, font découvrir l'impoſture.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Etoffes de ſoie les plus communes.

En un mot, les Chinois fabriquent une infinité d'étoffes de ſoie, pour leſquelles les Européens n'ont pas même de noms. Mais les deux plus communes ſont, 1° une ſorte de ſatin, qu'ils nomment *Fuan-tſe*, plus fort & moins gla-

Autres étoffes de fabrique Chinoiſe.

(4) Le-Comte dit qu'ils inſerent quelquefois leurs tranches dorées dans le tiſſu, ſans les rouler autour de la ſoie.

(5) Les figures de leurs brocards, ſuivant le même Auteur, ne ſont pas relevées ſur le fond par un mélange de ſoie crue, comme elles le ſont en Europe ; ce qui rend l'ouvrage moins durable. Elles ne ſont diſtinguées que par la différence des couleurs & des ombres.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

cé que celui de l'Europe. Il y en a d'unis, & d'autres à fleurs ou chargés d'arbres, d'oiseaux, de papillons, &c. 2° une espece particuliere de taffetas, nommé *Cheu-tse*, dont on fait des doublures & des hautes-chausses. Quoiqu'il soit fort serré, il est si souple & si pliant qu'il ne se coupe jamais (6). D'ailleurs il se lave comme la toile, sans perdre beaucoup de son glacé, qu'on lui donne avec de la graisse de marsouin de riviere, nommé par les Chinois *Kyang-chu*, c'est-à-dire, Cochin de la riviere de *Yang-tse-kyang*, où il se trouve. On purifie cette graisse à force de la laver & de la faire bouillir. Ensuite on l'étend, avec une brosse très fine, sur le taffetas, du côté qu'on veut le glacer, & toujours du haut en bas dans le même sens. Les artisans brûlent, dans leurs lampes, de la même graisse au lieu d'huile, parce que son odeur chasse les mouches, qui seroient nuisibles à la soie (7).

Etoffes legeres, nommées Cha.

Le-Comte observe qu'en Eté les Chinois font usage d'un autre espece d'étoffe nommée *Cha*. Sans être aussi serrée ni aussi luisante que le taffetas de

(6) Le-Comte dit qu'ils se vendent aux poids.

(7) Mémoires du Pere Le-Comte, page 138, & suivantes. Chine du Pere Du-Halde, page 354.

France, elle eſt beaucoup plus moëlleuſe. Les uns l'aiment unie ; mais la plûpart donnent la préference à celle qui eſt parſemée de grandes fleurs à jour, découpées comme les dentelles d'Angleterre. Ces découpures ſont quelquefois en ſi grand nombre, qu'à peine diſtingue-t-on le fond de l'étoffe. Les habits qu'on en fait ſont d'une extrême propreté. On en voit porter beaucoup aux perſonnes de diſtinction, quoique la dépenſe en ſoit ſi legere, qu'une piece entiere, dont on fait le ſurtout & la veſte ne coûte pas plus de deux guinées (8).

Vers à ſoie d'une nature particuliere.

La Province de *Chan-tong* produit une ſorte de ſoie, qui ſe trouve en abondance ſur les arbres & dans les champs. On en fabrique une étoffe qui ſe nomme *Kyen-cheu.* Cette ſoie eſt l'ouvrage d'une eſpece de petits vers, ſemblables aux chenilles. Elle ne ſe forme point dans des coques, mais en longs fils, qui s'attachent aux arbuſtes & aux buiſſons. Quoiqu'elle ſoit moins fine que la ſoie des vers ordinaires, elle reſiſte mieux au tems. Les vers qui la produiſent mangent toutes ſortes de feuilles, comme celles de meurier. Quand on ne connoît pas cette ſorte de ſoie, on la prendroit pour du gros droguet.

(8) Mémoires du Pere Le-Comte, page 140.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.
Deux especes.

On distingue deux especes de ces vers à soie sauvages dans la Province de *Chang-tong*; l'une, nommée *Tsuen-kyen*, plus grosse & plus noire que les nôtres; l'autre, moins grosse, qui se nomme *Tyau-kyen*. Les fils de la premiere sont d'un gris-roux. Ceux de la seconde sont plus noirs, & la soie est tellement mêlée de ces deux couleurs, que souvent la même piece est divisée en raies grises, jaunes & blanches. Cette soie est fort épaisse, ne se coupe jamais, dure long-tems & se lave comme la toile. Lorsqu'elle est d'une certaine bonté, l'huile même n'est pas capable de la tacher. Elle est fort estimée des Chinois, & quelquefois elle est aussi chere que le satin ou que leurs plus belles soies. Des restes de la soie de *Che-kyang* ils fabriquent un faux *Kyen-cheu*, par lequel on est facilement trompé lorsqu'on n'y apporte point d'attention.

Manufacture de rubans, de bas de soie & de boutons.

Les Marchands de Canton ont établi depuis quelques années, avec succès, une manufacture pour la fabrique des rubans, des bas de soie & des boutons. Une paire de bas s'y vend un lyang (9), & la douzaine de gros boutons ne coûte pas plus de six sols (10).

(9) C'est une once d'argent, qui revient à six schellings huit sols d'Angleterre.

(10) Chine du Pere Du-Halde, page 104 & 354.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Etoffes de laine.

Quoique la ſoie paſſe avec raiſon pour une des principales richeſſes de la Chine, on y voit auſſi des manufacture de laine & de toile. La laine y eſt fort commune & à bon marché, ſurtout dans les Provinces de *Chan-ſi*, de *Chen-ſi* & de *Se-chuen*, où l'on nourrit un grand nombre de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps de laine. Ils eſtiment beaucoup ceux qu'ils reçoivent des Anglois; mais comme il eſt beaucoup plus cher que leurs étoffes de ſoie, ils en achetent fort peu. Les Mandarins ſe font des robbes de chambre d'hyver d'une ſorte de gros *Rouſſet.* A l'égard des ſerges & des droguets (11), il n'y en a gueres de meilleurs que ceux de la Chine. Ils viennent des Bonzes, qui les font travailler par leurs femmes, & le commerce en eſt très grand dans toute l'étendue de l'Empire.

Etoffes de coton.

Les étoffes de coton y ſont auſſi fort communes (12). En Eté, les longues robbes ſont d'une ſorte de toile, travaillée en forme de filet. Mais l'étoffe

(11) Magalhaens dit que les droguets couleur de cendre & de canelle ſont fort beaux & fort chers. Les perſonnes âgées & de qualité en font beaucoup d'uſage.

(12) Le même Auteur dit que l'abondance en eſt incroyable & qu'il s'en trouve de toutes ſortes de couleurs.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

Ko-pu, étoffe estimée.

dont on fait le plus de cas à la Chine & qui ne se trouve dans aucun autre Païs, se nomme *Ko-pu*, parce qu'elle est composée d'une plante nommée *Ko*, qui croît dans la Province de *Fo kyen*. C'est une espece d'arbuste rampant, répandu dans toutes les campagnes & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde, unie, verte en dedans & cotoneuse en dehors. La tige est quelquefois de la grosseur du pouce, fort pliante, & cotoneuse comme les feuilles. Lorsqu'elle commence à sécher on la fait rouir dans l'eau, comme le lin & le chanvre. On leve la premiere peau, qui n'est d'aucun usage. La seconde, qui est beaucoup plus fine & plus délicate, se divise avec la main en fils très menus, & se met en œuvre sans avoir été batue ni filée. L'étoffe est transparente & n'est pas sans beauté; mais elle est si legere qu'on croit n'avoir rien sur le dos (13).

Deux Traités sur la soie & la porcelaine.

La fabrique de la porcelaine, qui est un des trois principaux Arts méchaniques de la Chine, a déja trouvé place dans quelques articles de ce Recueil. Mais pour donner une idée plus complette des manufactures de porcelaine & de soie, on ne fera pas difficulté

(13) Le-Comte page 141 & suivantes.

d'inserer ici l'Extrait des deux Traités, dont on a l'obligation au Pere d'Entrecolles, Missionnaire Jesuite. Le premier, qui concerne la soie & les vers qui la produisent, est tiré d'un Auteur Chinois. Le second, qui regarde la porcelaine, est l'ouvrage de ce Missionnaire même & le fruit de ses recherches.

ARTS MANUELS DE LA CHINE.

§ VI.

Maniere de nourrir les vers à soie & de tirer leur production.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

L'AUTEUR Chinois, qui composa son Traité en 1368, au commencement du regne de Ming, Chef de la race du même nom, nous apprend que la Chine a deux sortes de meuriers; l'un, nommé *Sang* ou *Ti-sang*, ne se cultive que pour ses feuilles. L'autre, qui s'appelle *Che*, ou *Ye-sang*, & qui croît dans les forêts, est petit & sauvage. Ses feuilles sont rondes, petites, rudes, terminées en pointe & dentelées par les bords. Son fruit ressemble au poivre. Ses branches sont épineuses & comme en grapes. Dans certains cantons, aussi-tôt que les vers à soie sont éclos, on les place sur ces arbres pour filer leur coque. Ils y deviennent plus gros que les vers domestiques; & quoique

Deux especes de meuriers Chinois.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

leur ouvrage ſoit moins bon il n'eſt pas ſans utilité, comme on l'a fait remarquer dans l'article précédent, à l'occaſion du *Kyen-cheu*.

Meuriers ſauvages & leur culture.

Les forêts où croiſſent ces arbres doivent être ouvertes en ſentiers, pour donner aux propriétaires la facilité de les émonder & d'en chaſſer les oiſeaux. Les feuilles auſquelles on s'apperçoit que les vers n'ont pas touché dans le cours du printems, doivent être arrachées en Eté, parce que celles du printems ſuivant ſeroient corrompues par la communication d'un reſte de vieille séve. On cultive les *Ye-ſangs* comme les vrais meuriers. Ils doivent être plantés fort au large. On ſeme du millet dans les intervalles, pour diriger la trop grande abondance de petites feuilles. Si l'on découvroit en Europe l'eſpece de vers que les Chinois nourriſſent par cette méthode, on devroit les ramaſſer avant qu'ils changent de nature, pour conſerver leurs œufs, qu'on feroit éclore l'année d'après & qui continueroient ſans doute de produire ſur les mêmes arbres. Les vers qui filent la ſoie dont on fabrique le *Kyen-cheux*, ſe nourriſſent de jeunes feuilles de chêne. Peut-être les vers domeſtiques ſubſiſteroient-ils avec la même nourriture.

VERS A SOIE DE LA CHINE. Vrais meuriers.

A l'égard des vrais meuriers, ceux dont le fruit paroît avant les feuilles passent pour mal sains. Les jeunes plantes dont l'écorce est ridée ne sont pas d'un bon usage. Mas celles qui ont l'écorce blanche, peu de nœuds & de gros bourgeons, produisent de grandes feuilles qui forment une excellente nourriture. De tous ces arbres, les meilleurs sont ceux qui donnent le moins de fruit. L'abondance des fruits divise la séve. Faites tremper la semence du meurier dans de l'eau où vous avez fait tremper de la fiente de poules, nourries avec des meures fraîches ou sechées au soleil, les meuriers qui viendront de cette semence ne porteront aucun fruit.

Maniere de les cultiver.

Les jeunes arbres, qu'on a trop dépouillés de leurs feuilles pendant les trois premieres années, deviennent foibles & peu utiles. Ceux qu'on n'émonde pas soigneusement ne réussissent pas mieux. Dans leur cinquiéme année, les racines perdent leur peau. Le remede est de les découvrir, de couper les plus entortillées, de les recouvrir d'une terre qui leur convienne & de les arroser soigneusement. Lorsqu'un arbre commence à vieillir, on peut lui faire reprendre de nouvelles forces en coupant au mois de Mars les branches épui-

VERS A SOIE DE LA CHINE.

sées, pour greffer à leur place des rejettons sains. Les meuriers languissent lorsque les vers y logent leur semence. Mais il est facile de la détruire en la seringuant avec un peu d'huile forte.

Nourriture des vers à soie pour le Printems.

Les meuriers demandent une terre qui ne soit ni trop dure ni trop forte. Elle peut être amandée, soit avec du limon de riviere, soit avec du fumier ou de la cendre. Mais sur toutes choses l'arbre doit être émondé au mois de Janvier, par une main habile, qui n'y laisse qu'une seule espece de branches. Ce sont celles qui sortent du tronc séparément. On ne doit pas laisser aussi plus de quatre bourgeons sur chaque branche. A la fin de l'automne, avant que les feuilles commencent à jaunir, il faut les cueillir & les faire secher au soleil. Ensuite les ayant broyées en poudre, on les renferme dans des pots de terre bien bouchés, dont on ne laisse approcher aucune fumée. Au printems elles serviront de nourriture aux vers, après la muë.

Renouvellement des meuriers.

Outre la méthode de greffer les vieux arbres, on se procure de nouvelles plantes, soit en mettant dans de petits tubes remplis de bonne terre, des branches saines qu'on entrelasse ensemble; soit en prenant soin au printems de

courber les branches qui n'ont point été coupées, & de les faire entrer par le bout dans une terre bien préparée. Elles y prennent racine au mois de Décembre, après quoi, les séparant du corps de l'arbre, on les transplante dans la saison convenable. On seme aussi de la graine de meurier. Mais elle doit être choisie sur les meilleurs arbres, & prise du fruit qui croît au milieu des branches. Pour distinguer la la plus féconde, on la mêle avec des cendres de branches brûlées. Le lendemain, on remue le tout ensemble dans de l'eau. La graine inutile flotte audessus; & la bonne graine se précipite au fond. Ensuite, après l'avoir fait secher au soleil, on la seme avec une égale quantité de millet, qui garantit l'arbre, en croissant, de l'ardeur excessive du soleil. Aussi-tôt que le millet est mûr, on choisit un tems venteux pour y mettre le feu. L'arbre en acquiert beaucoup plus de force au printems suivant. On doit couper toutes les branches jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa grandeur naturelle. Alors c'est le sommet qu'on coupe, pour faire pousser les branches de toutes parts. Enfin, les jeunes arbres se transplantent à neuf ou dix pas de distance, en lignes éloignées

Distinction de la graine.

Progrès de l'arbre.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

de quatre pas entr'elles ; mais on observe de ne les pas placer vis-à-vis l'un de l'autre, de peur apparemment qu'ils ne s'entrenuisent par l'ombre.

Logement des vers à soie.

On choisit, pour loger les vers à soie, un terrain sec, qui s'éleve un peu, sur le bord d'un ruisseau, parce que les œufs doivent être souvent lavés dans l'eau courante ; loin de tout ce qui a l'apparence de fumier ou d'égout ; loin des bestiaux & du bruit ; car les odeurs desagréables & le moindre bruit, l'aboyement même d'un chien ou le cri d'un coq y cause de l'altération lorsqu'ils sont nouvellement éclos. L'édifice doit être quarré, & les murs fermés soigneusement pour y entretenir la chaleur. On prend soin de tourner la porte au Sud, ou du moins au Sud-Est, mais jamais au Nord, & de la couvrir d'une double natte, dans la crainte des vents-coulis. Cependant on ménage une fenêtre de chaque côté, pour donner passage à l'air quand les œufs en ont besoin. On les tient fermées dans tout autre tems. Elles sont de papier & d'une blancheur transparente, avec des nattes mobiles par derriere, pour recevoir dans l'occasion ou pour exclure la lumiere, & pour écarter aussi les vents pernicieux, tels que ceux du Sud & du

Borne de l'édifice.

Sud-Ouest, qui ne doivent jamais entrer dans la Loge. En ouvrant une fenêtre, pour introduire un peu de fraîcheur, on doit apporter beaucoup d'attention à chasser les mouches & les cousins, parce qu'ils laissent toujours dans les cases quelqu'ordure qui rend l'opération extrêmement difficile. Aussi le plus sûr est-il de la hâter avant la saison des mouches. Les petits lézards & les rats ont beaucoup d'avidité pour les vers à soie. On emploie des chats pour les détruire. La chambre doit être fournie de neuf ou dix rangées de tablettes, neuf ou dix pouces l'une au-dessus de l'autre, & disposées de maniere qu'il reste un espace ouvert au milieu, & que le passage soit libre autour de la Loge. Sur ces tablettes on place des claies de jonc, assez ouvertes pour recevoir d'abord la chaleur & successivement l'air qu'on y introduit. C'est sur ces claies qu'on fait éclore & qu'on nourrit les vers jusqu'à ce qu'ils soient en état de filer. Comme il est fort important qu'ils puissent éclore, dormir, s'éveiller, se nourrir & jetter leur peau tous ensemble, on ne peut apporter trop de soin à conserver dans la Loge une chaleur égale & constante, par des feux couverts dans des poiles, qui doivent être placés

VERS A SOIE DE LA CHINE.

Ordre qui doit y regner.

Chaleur qu'il y faut entretenir.

aux coins de l'édifice, ou par le ſecours d'une baſſinoire qu'on tranſporte de tous les côtés. La précaution de couvrir le feu de cendre, a pour but d'empêcher la flamme & la fumée, qui ſont également nuiſibles. La fiente de vache, ſechée au ſoleil, eſt ce qu'il y a de plus propre à brûler dans cette occaſion, parce que les vers en aiment l'odeur.

On étend ſur chaque claie une couche de paille, hachée fort menu, ſur laquelle on met une longue feuille de papier, qu'on a pris ſoin d'adoucir en la frottant doucement avec la main. Lorſque cette feuille eſt ſouillée par l'ordure des vers, on la couvre d'un filet, & le filet, de feuilles de meuriers, dont l'odeur attire la couvée, qu'on prend pour la placer ſur une nouvelle claie pendant qu'on nétoie la premiere. L'Auteur Chinois conſeille d'élever un mur ou une paliſſade fort ſerrée au bout de la Loge, ſur-tout du côté de l'Oueſt, afin qu'en y laiſſant entrer l'air, on ne faſſe pas tomber ſur les vers la réflexion du ſoleil couchant.

Précaution contre le ſoleil couchant.

Les coques qui ſont un peu pointues, mieux fermées, plus belles & plus petites que les autres, contiennent les mućs mâles. Celles qui ſont plus rondes, plus groſſes, plus épaiſſes, ſont les fe-

melles. On choisit souvent la couvée dans les coques, & l'on regarde comme la meilleure celle qui est la plus claire, un peu transparente, nette & pesante. Mais il vaut mieux attendre pour ce choix qu'elle soit sortie de la coque; ce qui arrive peu après le quatorzieme jour de la retraite des vers. Ceux qui sortent un jour plutôt que les autres doivent être abandonnés. On doit prendre ceux qui sortent en grand nombre le jour suivant, & rejetter aussi ceux qui paroissent les derniers, comme ceux qui ont les aîles courbées, les sourcils chauves, la queue seche & le ventre rougeâtre, sans poil. Ces muës inutiles doivent être placées à part.

Distinction des mues.

Lorsque le choix est fait, on met ensemble les mâles & femelles sur des feuilles de papier, composé d'écorce de meurier & non de toile de chanvre, fortifié avec du fil de soie ou de coton, & collé au revers, parce qu'étant couvert d'œufs il doit être trempé trois fois dans de l'eau convenable. Les feuilles doivent être étendues sur des nattes, bien couvertes de paille; & lorsque les muës ont été ensemble l'espace d'environ douze heures, on doit retirer les mâles pour les placer avec les muës rejettées. Si elles demeuroient plus long-

Comment on les place.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

tems sur les feuilles, les œufs de la derniere conception n'éclorer oient point avec les autres; inconvénient qu'il faut soigneusement éviter. Il faut donner de la place aux femelles & ne pas manquer de les couvrir, parce que l'obscurité les empêche de disperser trop leurs œufs.

Ce qu'on en fait après.

Après leur ponte, on continue de les tenir couvertes pendant quatre ou cinq jours. Ensuite toutes ces muës, avec celles qu'on a mises à part, ou qu'on a tirées mortes des coques, doivent être enterrées assez profondément. Elles infecteroient sans distinction tous les animaux qui pourroient y toucher. On prétend même que si elles étoient enterrées dans divers endroits du même champ, il ne produiroit point pendant plusieurs années de ronces ni de plantes épineuses. D'autres assurent que rien n'est meilleur pour engraisser le poisson dans les étangs (14).

Soins nécessaires pour les œufs.

A l'égard des œufs, ceux qui s'attachent ensemble doivent être mis au rebut. On suspend ensuite les feuilles de papier aux solives de la Loge qui doit être alors ouverte, pour y faire entrer le vent; mais le soleil ne doit pas tomber sur les œufs, & le côté de chaque

(14) Chine du Pere Du-Halde, page 375 & suiv.


EDUCATION DES VERS À SOIE
1 Maniere de lever les coques de dessus les Nattes
1
Bain marie pour tuer les vers dans les coques
devidoir
Feuilles de papier sur les quelles sont les œufs.
autre devidoir

T. VI. N.° XXXI.



feuille ſur lequel ils ſont placés ne doit pas être tourné vers le dehors. Le feu qui échauffe la Loge ne doit produire ni flamme ni fumée. Il faut prendre garde auſſi qu'aucune corde de chanvre n'approche des vers ni des œufs. Lorſque les feuilles ont été ſuſpendues pluſieurs jours, on les prend pour les rouler, ſans les ſerrer trop ; bien entendu que les œufs doivent être dans l'interieur. Il ne reſte plus qu'à les ſuſpendre au même lieu, pour y demeurer dans cette ſituation pendant tout le cours de l'Eté & de l'Automne.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

A la fin de Décembre, ou pendant le mois de Janvier, lorſqu'il y a un mois intercalaire, on met les œufs dans de l'eau fraîche de riviere, où l'on a fait diſſoudre un peu de ſel, en obſervant qu'elle ne ſe glace point, & les couvrant d'un plat de porcelaine, afin que les feuilles ne nâgent point au hazard. On les tire de l'eau deux jours après, pour les ſuſpendre encore. Auſſi-tôt qu'elles ſont ſeches, on les roule un peu plus ſerrées, & chacune eſt enfermée ſéparément dans un vaſe de terre, les deux bouts du cornet de haut en bas. Enſuite une fois tous les dix jours on les expoſe au ſoleil, dans un lieu couvert, où la roſée ne puiſſe pas tomber ; & l'on choi-

VERS A SOIE DE LA CHINE.

ſit même un tems où le ſoleil ſoit fort éclatant, après une petite pluie. On les remet enſuite dans la même ſituation. Quelques-uns les font repoſer l'eſpace d'un jour entier ſur une couche de cendres de meurier; après quoi ils les mettent quelques momens dans l'eau de nége, ou les ſuſpendent pendant trois nuits aux branches d'un meurier, pour y recevoir la nége ou la pluie, ſi l'une ou l'autre n'eſt pas trop violente. Toutes ces eſpeces de bains rendent la ſoie plus forte & plus aiſée à devider. Mais leur principale uſage eſt de conſerver la chaleur centrale dans les œufs.

Tems de les faire éclore.

Le tems de faire éclore les œufs eſt lorſque les feuilles commencent à paroître ſur les meuriers. Ils ſont hâtés ou retardés, ſuivant le dégré de chaleur ou de froid dans lequel on a pris ſoin de les entretenir. On les avance beaucoup lorſqu'on fait prendre ſouvent le jour aux feuilles, & qu'on ne les ſerre pas trop en les roulant pour les replacer dans le vaſe de terre. Au contraire, on les retarde par la méthode oppoſée.

Méthode qu'on obſerve.

Lorſque les vers ſont prêts à ſortir, les œufs paroiſſent enfler & leur rondeur prend une petite pointe. Trois jours avant qu'ils commencent d'éclore, on choiſit, ſur les dix heures, un tems ſe-

tain, où le vent se fasse un peu sentir; ce qui est fort ordinaire dans cette saison: & l'on tire du vase les feuilles roulées, qu'on étend de toute leur longueur, en présentant le revers au soleil pour faire acquerir par dégré aux œufs une douce chaleur. Ensuite on les roule encore; & le vase, dans lequel on les remet, est placé dans un lieu chaud. La même opération étant répetée le jour suivant, on s'apperçoit que les œufs changent de couleur & qu'ils deviennent gris-cendré. Alors on joint deux feuilles ensemble, & les roulant plus serrées, on les lie par les deux bouts. VERS A SOIE DE LA CHINE.

Le troisieme jour, avant la nuit, on ouvre les feuilles. On les étend sur une natte fine. Les œufs paroissent alors blanchâtres. S'il s'en trouve quelques-uns d'éclos, ils doivent être rejettés; car ceux qui n'éclosent point dans le même tems que les autres, ne s'accordent jamais avec eux pour leurs opérations communes, telles que de se décharger de leurs ordures, de marcher, de manger, &, ce qui est le plus important, pour celle de commencer leurs coques. Ces vers irréguliers causeroient beaucoup d'embarras & de perte; en changeant l'ordre auquel on est accoutumé. On roule alors trois feuilles ensemble, *Dégrés de cette operation.*

VERS A SOIE DE LA CHINE.

pour les mettre dans un lieu chaud, qui ſoit à couvert des vents du Sud. Le lendemain, vers dix ou onze heures, on eſt ſurpris, en les ouvrant, de les trouver pleines de vers, qu'on prendroit pour autant de petites fourmies blanches. Les œufs qui ne ſont point éclos une demi-heure après, doivent être jettés, comme ceux qui ont la tête plate, ceux qui ſont ridés ou comme écorchés, ou jaunes, bleu-céleſtes & couleur de chair. La bonne eſpece a la couleur d'une montagne vûe dans l'éloignement. L'Auteur conſeille de peſer d'abord la feuille qui contient les vers nouvellement éclos; enſuite, de la tenir panchée & preſqu'entierement tournée, vers une autre feuille de papier, parſemée de feuilles de meurier, qui doivent avoir été préparées comme on l'a déja fait obſerver. L'odeur ne manque point d'attirer les petits vers affamés. Mais les plus lents doivent être aidés avec une plume, ou en frappant doucement ſur le dos du papier. Si l'on peſe enſuite la feuille à part, on connoîtra exactement le poids des vers. Cette connoiſſance eſt néceſſaire pour ſupputer combien leur nourriture demandera de livres de feuilles, & quel ſera le poids des coques, en ſuppoſant

Couleur des vers de la bonne eſpece.

Néceſſité de les peſer.

qu'il n'arrive aucun accident.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

On a besoin d'une femme pour l'éducation de la couvée. Avant que de prendre possession de cet office, elle doit s'être lavée & s'être revêtue d'un habit qui n'ait rien de désagréable dans l'odeur. Elle doit avoir passé quelque tems sans manger, & sur-tout n'avoir pas manié de chicorée sauvage, parce que l'odeur en est fort nuisible aux jeunes vers. Son habit doit être d'une étoffe légere & sans doublure, afin qu'elle puisse mieux juger du dégré de chaleur, & diminuer ou augmenter le feu dans la loge. Ces insectes ne sçauroient être ménagés avec trop de soin. Chaque jour est une année pour eux. Il a ses quatre saisons. Le matin est leur printems; le midi, leur Eté; le soir, leur automne, & la nuit, leur hyver. L'expérience a fait reconnoître : 1° que les œufs demandent beaucoup de fraîcheur avant que d'éclore; 2° qu'étant éclos & semblables à des fourmies, ils ont besoin de beaucoup de chaleur; 3° que lorsqu'ils deviennent chenilles & qu'ils approchent du tems de la muë, c'est la fraîcheur qui leur convient; 5° que sur leur déclin & lorsqu'ils approchent de la vieillesse la chaleur doit leur être communiquée par dégrés; 6° que le grand

Choix d'une femme pour les élever.

Lumieres qu'on a tirées de l'expérience.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

chaud leur eſt néceſſaire lorſqu'ils travaillent à leurs coques.

Ce qui incommode les vers à ſoie.

Mais on ne peut éloigner avec trop de ſoin tout ce qui leur eſt incommode. Ils ont une averſion particuliere pour le chanvre, pour les feuilles mouillées & pour celles qui ſont échauffées par le ſoleil. Lorſqu'ils ſont nouvellement éclos, ils ſont incommodés par la pouſſiere qui s'élevent en nétoyant leur Loge, par l'humidité de la terre, par les mouches & les couſins, par l'odeur du poiſſon grillé, des poils brûlés, du muſc, de la fumée; par l'haleine ſeule, ſi elle ſent le vin, le gingembre, la laitue ou la chicorée ſauvage; par le grand bruit, la malpropreté, les rayons du ſoleil, la lumiere d'une lampe pendant la nuit, par l'air qui paſſe au travers d'une fente, par un grand vent, par l'excès du chaud & du froid, ſurtout par le paſſage ſubit de l'un à l'autre. Quant à leur nourriture, les feuilles humides, celles qui ont ſeché au au ſoleil ou par un trop grand vent, & celles qui ont contracté quelque mauvais goût, ſont les cauſes les plus ordinaires de leurs maladies. Il faut cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, & les tenir fort nettes dans un lieu expoſé à l'air. On ne doit point ou-

blier pendant les trois premiers jours, de donner aux vers les feuilles les plus tendres, coupées en petits fils, avec un couteau fort tranchant, pour ne les pas briser. On ne doit pas moins observer, en faisant provision de feuilles, de se servir d'un grand panier ou d'un grand filet, afin qu'elles n'y soient pas trop pressées & qu'elles ne se flétrissent point dans le transport.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

Dégrés qu'on observe dans leur nourriture.

Après les trois ou quatre premiers jours, lorsque la couleur des vers commence à tourner sur le rouge, il faut augmenter leur nourriture, sans la couper si menue. Lorsqu'ils deviennent noirs on leur donne les feuilles entieres, & la quantité doit encore augmenter. Ensuite, lorsqu'ils redeviennent blancs, & que leur appétit commence à diminuer, il faut diminuer aussi leur nourriture. On doit la diminuer, encore plus, lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait jaunes. Ils doivent être traités de même à chaque muë.

Les vers mangent également nuit & jour. Aussi-tôt qu'ils sont éclos, on doit leur offrir à manger quarante huit fois le premier jour, c'est-à-dire, deux fois par heure; trente fois le second jour, & les feuilles doivent être coupées moins menues. On continue cette di-

VERS A SOIE DE LA CHINE.

Precautions nécessaires.

minution le troisiéme jour. Si la quantité de nourriture n'est pas proportionnée à leur faim, ils sont sujets à des excès de chaleur qui causent leur destruction. Comme la pluie & les tems nubileux leur ôtent l'appétit, on doit allumer, immédiatement avant leur repas, quelques brins de paille seche, dont la flamme doit s'étendre également sur eux, pour dissiper le froid ou l'humidité qui les engourdit ; ou du moins, il faut ôter le volet de la fenêtre & leur laisser quelque-tems la communication du jour.

Regle pour le profit qu'on tire des vers à soie.

En les faisant souvent manger, on les fait croître plus vîte, & c'est de-là que dépend le principal profit des vers à soie. S'ils parviennent à leur maturité dans l'espace de vingt cinq jours, une claie qui en est couverte & dont le poids est d'un *Tsyen*, c'est-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira vingt cinq onces de soie. Mais s'ils ont besoin de vingt huit jours, ils ne donneront pas plus de vingt onces. S'ils retardent jusqu'à la fin du mois, ou jusqu'à quarante jours, on n'en tire que dix onces.

Lorsqu'ils sont parvenus à leur pleine grandeur, il faut leur donner une nourriture aisée ; peu à la fois, mais souvent, comme dans leur jeunesse. S'ils ne

VERS A SOIE DE LA CHINE.

ne la digerent point lorſqu'ils commencent à filer, les coques prennent une qualité moiteuſe, tirant ſur le ſel, qui rend la ſoie fort difficile à devider. En un mot, vingt quatre ou vingt cinq jours après qu'ils ſont éclos, plus l'ouvrage eſt différé, plus ils conſomment de feuilles & moins ils produiſent de ſoie. Lorſqu'ils ont jetté leur peau, ce qu'ils ne font point ſans quelque lenteur, il faut leur donner des feuilles coupées fort menu, en petite quantité, mais ſouvent. L'excès du chaud ou du froid leur cauſe des maladies. Pour remedier à la chaleur, il ſuffit d'entretenir un feu moderé dans leur Loge. Mais ſi le froid les ſaiſit, par la négligence des gardes à fermer les fenêtres ou à leur donner des feuilles de meurier bien ſeches, il leur ôte l'appétit & leur donne une ſorte de flux. Au lieu d'excrémens, ils ne rendent qu'une écume aqueuſe. Dans cet état, la fiente de vaches brûlée leur rend la vie.

Maladies de chaleur.

Les inconvéniens de la chaleur viennent, ou de les laiſſer trop long-tems ſans nourriture, ou de la qualité & de la quantité de leurs alimens, ou des incommodités de leur ſituation, ou d'une ardeur brûlante qui ſe répand tout d'un coup dans l'air. Dans le dernier cas on

VERS A SOIE DE LA CHINE

ouvre une ou plusieurs fenêtres, mais toujours du côté contraire au vent; & si l'air même est trop chaud, on place devant la fenêtre un vase rempli d'eau fraîche. On arrose aussi la chambre d'eau. Pour un excès de chaleur interne, après avoir un peu humecté leur nourriture ordinaire, on y mêle de cette poudre de meurier dont on a déja parlé; qui les fortifie beaucoup; mais on diminue la quantité de feuilles.

Autres maladies des vers à soie.

La plus commune & la plus dangereuse de toutes leurs maladies vient d'un autre excès de chaleur, causé par l'inconvénient d'une situation trop resserrée. Aussi-tôt qu'ils sont éclos, ils demandent d'être fort au large, sur-tout lorsqu'ils sont devenus chenilles & que l'humidité commence à les dominer. Quoique d'eux-mêmes ils ne soient pas fort propres, la malpropreté leur est très nuisible. Leurs excrémens, qu'ils jettent en abondance, fermentent bientôt & les échauffent beaucoup, si l'on n'a pas soin de les nétoyer à propos avec une plume; ou, ce qui est encore mieux, en les faisant changer souvent de claie, sur-tout lorsqu'ils approchent de la muë. Ce changement doit se faire avec beaucoup de précaution, & tous doivent être déplacés dans le même tems. La

moindre chute ou la moindre compref-fion leur feroit tort. Quelquefois, pour rendre le fecours plus prompt, on jette fur eux de la paille feche, hachée fort menu & mêlée de feuilles de meurier, qui les dégage des ordures dont ils font environnés. Lorfqu'ils ont atteint une certaine groffeur, on divife en trois parties la couvée qui eft fur une claie, pour les placer fur trois claies différentes. On les fubdivife enfuite fur fix claies, & cette divifion continue jufqu'au nombre de vingt vers au plus, parce qu'étant remplis d'humeurs, ils doivent être féparés les uns des autres.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

Maniere de faire filer les vers.

Le moment qu'il faut choifir pour les tranfporter dans la nouvelle Loge où ils doivent filer, eft lorfque leur couleur fe change en un jaune brillant. L'Auteur Chinois propofe, pour les loger, une efpece de galerie de bois, dont le dedans foit fort clair. Elle doit être divifée en partitions, chacune avec fa petite tablette, fur laquelle on puiffe placer les vers. Ils ne manqueront point de fe ranger eux-mêmes dans l'ordre qui leur convient. Cette Loge doit être affez fpacieufe pour le paffage d'un homme & pour y entretenir, au milieu, un feu moderé, plus néceffaire que jamais

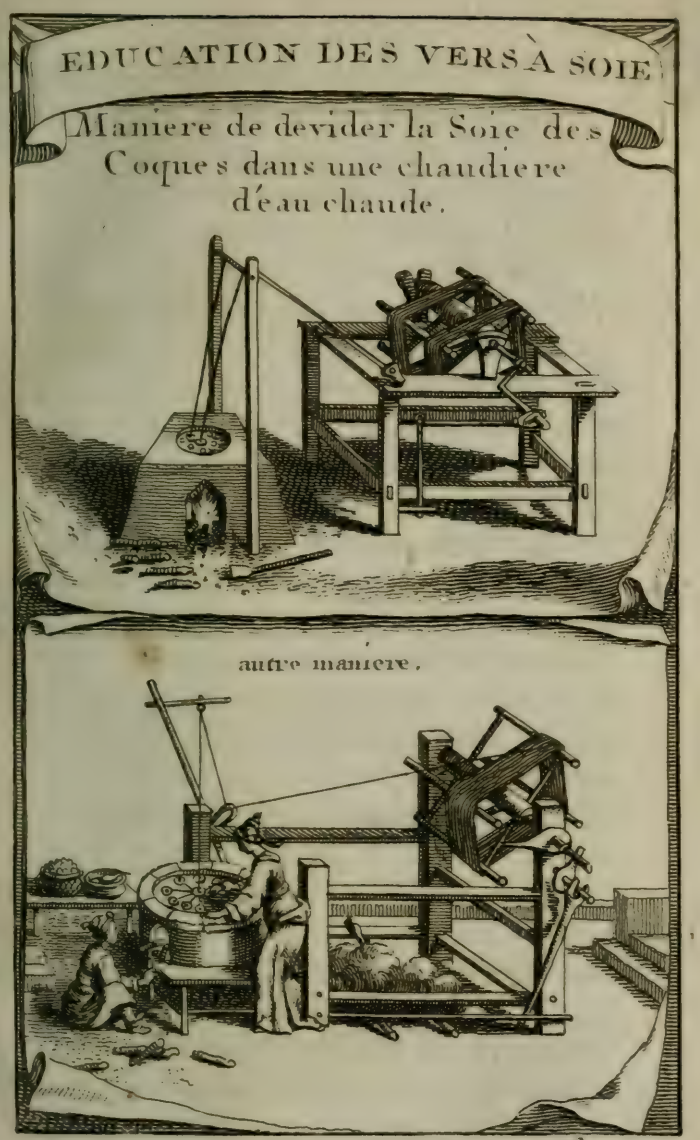
VERS A SOIE DE LA CHINE.

contre les inconvéniens de l'humidité. Le feu ne doit point avoir plus de chaleur qu'il n'en faut pour soutenir les vers dans l'ardeur du travail & pour rendre la soie plus transparente.

Ils doivent être entourés de nattes, à quelque distance, & le sommet de la galerie ou de la machine de bois doit en être aussi couvert, non seulement pour couper le passage à l'air exterieur, mais encore parce que les vers se plaisent à travailler dans l'obscurité. Cependant, après trois jours de travail, il faut retirer les nattes, depuis une heure jusqu'à trois, pour faire entrer le soleil dans la Loge, mais de maniere que ses rayons ne tombent pas sur les vers. On les préserve des effets du tonnerre & des éclairs, en les couvrant des mêmes feuilles de papier qui ont servi sur les claies.

Conduite pour les coques.

Les coques étant achevées dans l'espace de sept jours, on les rassemble en tas jusqu'au temps d'en tirer la soie. Mais on commence par mettre à part celles qui sont destinées pour la propagation, sur des claies, dans un lieu frais où l'air puisse pénetrer. Les mues, foulées, ou trop échauffées dans les tas réussiroient moins heureusement, surtout les femelles, qui ne produiroient


EDUCATION DES VERS À SOIE
Maniere de devider la Soie des Coques dans une chaudiere d'eau chaude.
autre maniere.

T.VI.N°.XXXII.

pas des œufs ſains. Au bout de ſept autres jours, les muës ſortent de leurs coques. On doit apporter beaucoup de ſoin à tuer celles qui ne peuvent ſortir ſans endommager l'ouvrage. Les coques ne doivent être miſes dans le chaudron qu'autant qu'elles peuvent être aiſément devidées; car les y laiſſer tremper trop long-tems, ce ſeroit gâter la ſoie. La meilleure méthode ſeroit d'y employer un aſſez grand nombre d'ouvriers pour les devider toutes en même-tems. L'Auteur Chinois aſſure qu'en un jour cinq hommes peuvent devider trente livres de coques, & fournir à deux autres hommes autant de ſoie qu'ils en peuvent mettre en écheveaux, c'eſt-à-dire, environ dix livres. Mais, à ce défaut, il donne trois moyens d'empêcher que les coques ne ſoient perçées.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

1° Il faut les laiſſer l'eſpace d'un jour expoſées au ſoleil, qui à la verité nuit un peu à la ſoie, mais qui tue infailliment les vers; on peut les mettre au bain-marie, en jettant dans le chaudron une once de ſel & une demi-once d'huile de navette; ce qui ne peut rendre la ſoie que meilleure & plus aiſée à devider. La machine qui contient les coques doit être placée fort droit dans

Trois manieres de tuer les vers.

Vers a soie de la Chine.

la chaudiere, & le sommet si bien couvert & si bien lutté qu'il n'en sorte aucune vapeur. Mais si ce bain n'est pas soigneusement conduit, quantité de vers ou de papillons perceront leurs coques. Aussi doit-il être plus long pour les coques les plus fermes & les plus dures, qui renferment la soie grossiere, que pour les coques fines. Lorsque les petits animaux sont morts, il faut étendre les coques sur des nattes ; &, si le tems est frais, les couvrir de petites branches de saule ou de meurier.

La troisiéme méthode & la meilleure pour tuer les muës, est de remplir de coques plusieurs grands vaisseaux de terre & d'y jetter une certaine quantité de sel. On les couvre ensuite de grandes feuilles seches & l'on bouche soigneusement l'ouverture des vaisseaux. Sept jours suffisent pour faire mourir ainsi tous les vers. Mais s'il s'y glisse un peu d'air, ils vivent assez long-tems pour percer leurs coques. En mettant les coques dans les vaisseaux, il ne faut pas manquer de séparer celles qui sont longues, blanches & luisantes, de celles qui sont épaisses & d'un bleu-obscur. Les premieres donnent la soie fine. Les autres ne fournissent qu'une soie grossiere.

Quoique la ſaiſon la plus propre à toutes ces opérations ſoit le printems ; on peut faire éclore auſſi les œufs dans le cours de l'Eté & de l'Automne, & même chaque mois après la récolte du Printems. Mais ſi tout le monde vouloit profiter de cette facilité, les meuriers ne fourniroient point aſſez de nourriture. Dailleurs, s'ils étoient épuiſés dans un an, il n'en reſteroit pas pour le printems d'après. C'eſt ce qui fait penſer à l'Auteur qu'il vaut mieux ne faire éclore qu'un petit nombre de vers en Eté, & faire ſeulement une bonne proviſion d'œufs pour le Printems, parce que le Printems étant la ſaiſon de la pluie & des vents dans les parties méridionales, le profit qu'on attend du travail des vers à ſoie eſt plus incertain qu'en Automne, où le tems eſt d'une ſérenité commune. 2° Quoiqu'en Automne les vers ne puiſſent trouver, pour nourriture, des feuilles auſſi tendres qu'au printems, alors du moins ils n'ont rien à craindre des couſins & des moſquites.

VERS A SOIE DE LA CHINE. Saiſons propres à faire éclore les vers à ſoie.

Les vers à ſoie élevés pendant l'Eté doivent être entretenus dans une grande fraîcheur, avec l'attention de couvrir les fenêtres de gaze, pour éloigner les couſins. Ceux qu'on éleve en Au-

Obſervations ſur les tems qui conviennent aux vers à ſoie.

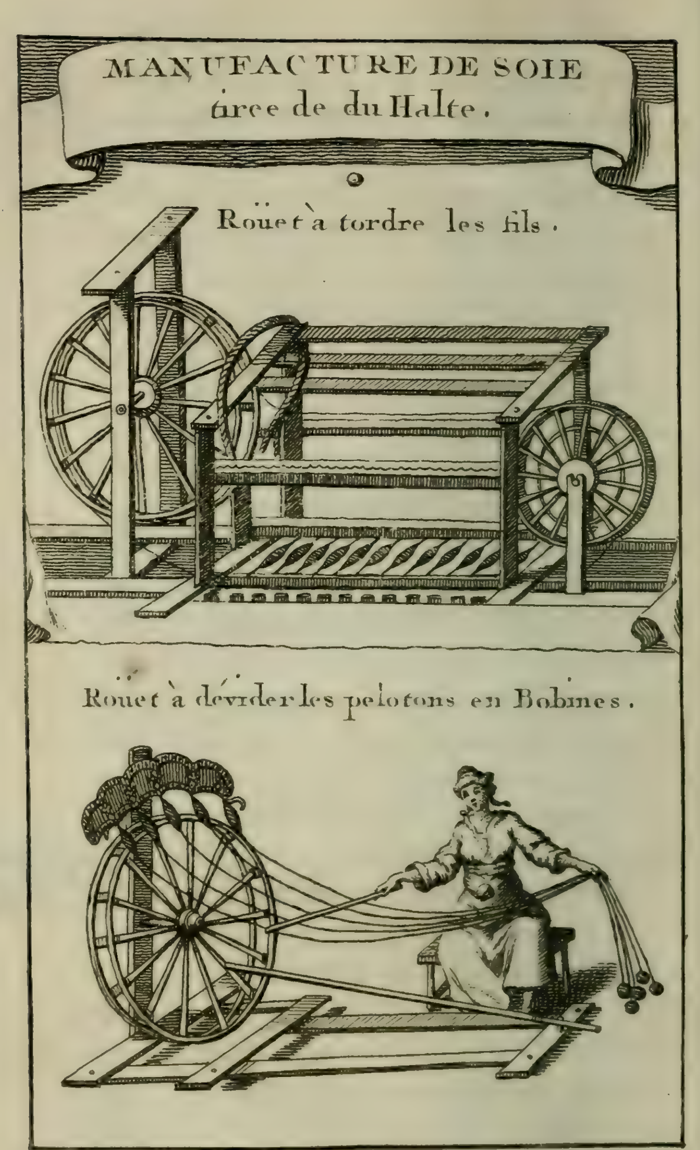
VERS A SOIE DE LA CHINE.

tomne ont d'abord beſoin de fraîcheur ; mais après les muës & lorſqu'ils commencent à filer, ils demandent plus de chaleur qu'au Printems, parce que l'air devient froid pendant les nuits. En un mot, les œufs qu'ils pondent alors ne repondent pas toujours à l'eſperance du maître.

Si l'on garde les œufs d'Eté pour les faire éclore en Automne, il faut les renfermer dans un vaiſſeau de terre, qu'on met dans une grande chaudiere remplie d'eau fraîche, & l'eau doit s'élever autant que les œufs. Eſt-elle plus haute ; les œufs périſſent. Eſt-elle plus baſſe ; la force leur manque pour éclore. Si l'on obſerve ce conſeil, ils écloreront en vingt & un jours. Mais s'ils tardent plus long-tems, ils meurent, ou ne donnent que de mauvaiſes coques.

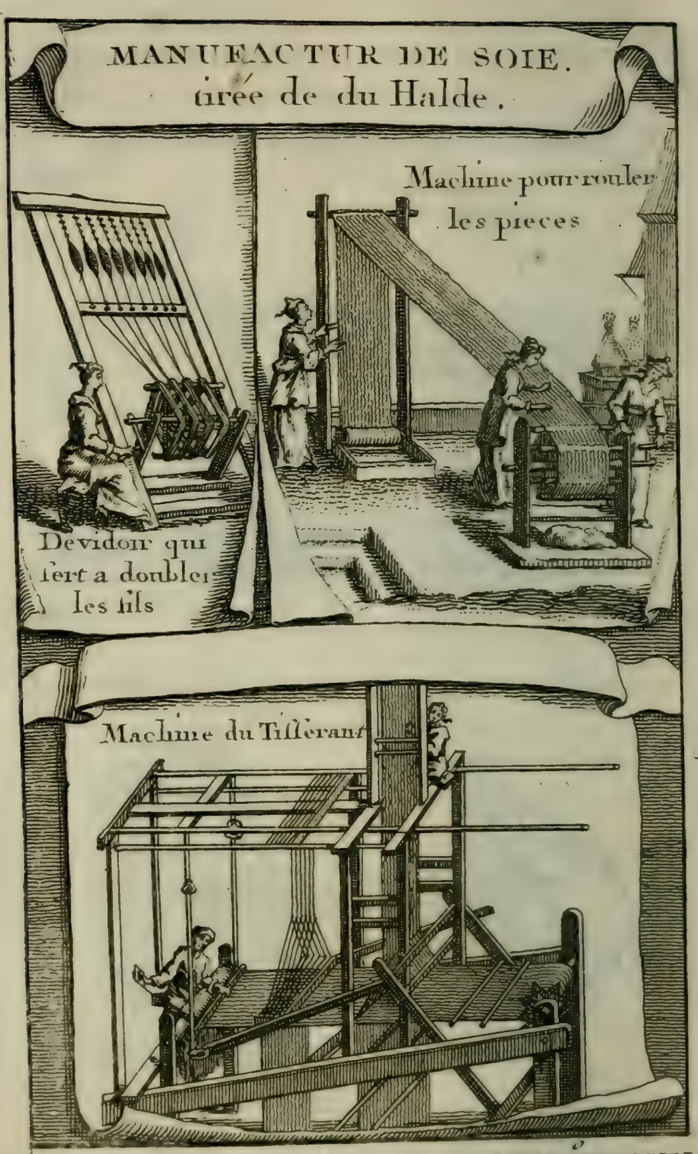
Maniere utile de leur faire filer la ſoie.

Lorſque les vers ſont prêts à filer, ſi l'on a ſoin de les mettre ſur le dos d'une coupe renverſée & de les couvrir de papier, ils fileront une piece de ſoie plate, ronde & menue, comme une eſpece d'oublie, qui ne ſera pas chargée de cette matiere viſqueuſe qu'ils rendent dans les coques lorſqu'ils y demeurent long-tems renfermés, & qui ſera auſſi facile à devider que les coques, ſans demander tant de précipitation.


MANUFACTURE DE SOIE
tirée de du Halte.
Roüet à tordre les fils.
Roüet à dévider les pelotons en Bobines.

T. VI. N.° XXXIV.




MANUFACTUR DE SOIE.
tirée de du Halde.
Machine pour rouler les pieces
Devidoir qui sert a doubler les fils
Machine du Tisserant

T.VI.N.° XXXIII.

Aussi-tot que la soie est devidée, on s'attache immédiatement à la mettre en œuvre. Les Chinois y emploient des instrumens fort simples. Mais comme les Figures peuvent servir beaucoup mieux que les explications à faire prendre une idée juste de cette méchanique, on donne ici des Planches, qui représentent non seulement les divers ustenciles qu'on emploie pour les vers, mais encore les instrumens dont on fait ces belles étoffes de soie qui nous viennent de la Chine.

VERS A SOIE DE LA CHINE.

Planches qui représentent les figures.

§ VII.

Manufactures de Porcelaine.

PORCELAINE DE LA CHINE.

D'où vient le nom de Porcelaine.

CE que toutes les autres nations de l'Europe ont nommé Porcelaine, les Anglois l'appellent *China*, ou *China-ware*, qui signifie *Vaisselle* ou *Poterie de la Chine*. Le mot de Porcelaine n'est pas connu des Chinois. Ils ne peuvent en prononcer les syllabes, dont il n'ont pas les sons dans leur langue. Ils n'ont pas même la lettre *r*. Mais ce mot vient probablement des Portugais, qui nomment une tasse ou une écuelle, *Porcellana*; quoiqu'ils donnent généralement à la poterie de la Chine le nom de *Loca*, & les Chinois celui de *Tse-ki* (15).

(15) Chine du Pere Du-Halde, page 339.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Usage commun de la porcelaine à la Chine.

La porcelaine est si commune à la Chine, que malgré l'abondance des poteries ordinaires, la plûpart des ustenciles domestiques, tels que les plats, les assiettes, les tasses, les jattes, les pots à fleurs & les autres vases qui servent pour l'ornement ou pour le besoin, sont de porcelaine. Les chambres, les cabinets, & les cuisines mêmes en sont remplies. On en couvre les toits des maisons, & quelquefois on en incruste jusqu'aux piliers de marbre & jusqu'au dehors des édifices (16).

Où se fait la plus belle porcelaine.

La belle porcelaine, qui est d'une blancheur éclatante & d'un beau bleu-celeste, vient de *King-te-ching*, Village ou Bourg de la Province de Kyang-si, extraordinairement vaste & peuplé (17). Il n'est qu'à trois milles (18) de *Feu-lyang*, Ville du troisiéme Ordre dont il dépend, dans le district de *Jau-cheu-fu* (19), Ville du premier rang de la même Province. On fabrique aussi de la porcelaine dans d'autres Provinces, comme dans celles de Quang-tong & de Fo-kyen; mais les Etrangers n'y peu-

(16) Mémoires de la Chine par le Pere Le-Comte, page 150.

(17) Voyez ci-dessus la Géographie de cette Province.

(18) Ou plutôt trois lieues

(19) King te-ching est à plus de quarante milles de *Jau-cheu*.

vent être trompés, parce qu'elle est différente par la couleur & la finesse. Celle de Fo-kyen est aussi blanche que la nége ; mais elle est peu luisante & n'est pas peinte de diverses couleurs. Les ouvriers de King-te-ching, attiré par la grandeur du commerce que les Européens faisoient dans l'Isle d'A-moui, y portoient autrefois leurs matériaux pour les y fabriquer ; mais ils perdirent leurs peines, parce que cette entreprise leur réussit mal. Elle n'eut pas plus de succès à Pe-king, où l'on porta aussi des matériaux par l'ordre de l'Empereur *Kang-hi*. King-te-ching est ainsi demeurée en possession de fournir de la porcelaine à tout l'Univers, sans en excepter le Japon, d'où l'on en vient prendre aussi.

PORCELAINE DE LA CHINE.

On a tenté inutilement de la faire ailleurs.

Le Pere d'Entrecolles, Missionnaire Jesuite, ayant une Eglise à King-te-ching & quantité d'ouvriers entre ses nouveaux Convertis, obtint d'eux des lumieres exactes sur tout ce qui concerne la porcelaine. D'ailleurs il avoit été souvent témoin de leurs opérations ; il avoit consulté les Livres Chinois qui traitent de cette matiere, sur-tout les Annales de *Feu-lyang*, qui contiennent, suivant l'usage de la Chine, une description de cette Ville & de son di-

D'où le Pere d'Entrecolles a tiré ses lumieres.

PORCELAINE DE LA CHINE.

ſtrict ; c'eſt-à-dire , de ſa ſituation , de ſon étendue , de la nature du terroir , des uſages de ſes Habitans , des perſonnes diſtinguées par les armes , par le ſçavoir & par la probité ; des évenemens extraordinaires , des marchandiſes & des proviſions qui font l'objet du Commerce , &c. Cependant on ne trouve point dans ces Annales comment ſe nommoit l'inventeur de la porcelaine , ni ſi les Chinois ont eu l'obligation de cette découverte au hazard. On y lit ſeulement que la porcelaine de King-te-ching eſt d'une blancheur extrême , ſans aucun défaut ; & que celle qui ſe tranſporte par le Commerce , n'eſt connue que ſous le nom de *Précieux joyaux de Jau-cheu*.

Diviſion du ſujet en cinq articles.

Tout ce qui regarde les manufactures de porcelaine peut être réduit aux cinq articles ſuivans (20). 1° Les matériaux dont elle eſt compoſée ; 2° les préparations de l'huile & du vernis qui lui donne ſon éclat ; 3° les différentes eſpeces de porcelaine & la maniere de les fabriquer ; 4° les couleurs qui ſervent à l'embellir , & l'art de les appliquer ; 5° la maniere de cuire la terre

(20) Ce détail eſt tiré des Lettres Edifiantes , qui contiennent deux Mémoires du Pere d'Entrecolles ſur le même ſujet.

& de lui donner le dégré de chaleur convenable. Enfin, l'Auteur ajoute quelques obſervations ſur la porcelaine ancienne & moderne, & nous explique pourquoi les ouvriers de la Chine ne peuvent pas toujours imiter les modeles Européens (21).

PORCELAINE DE LA CHINE.

Matériaux de la porcelaine, & préparations du vernis.

1° La porcelaine eſt compoſée de deux ſortes de terre; l'une qui ſe nomme *Pe-tun-tſe* & l'autre *Kau-lin*. Elles ſont apportées de *Ki-muen*, par la riviere, en forme de briques (22); car le territoire de King-te-ching ne produit aucune eſpece de matériaux pour cet ouvrage. Le *Kau-lin* eſt mêlé de particules luiſantes. Le *Pe-tun-tſe* eſt ſimplement de couleur blanche & d'un très beau grain. La ſeconde de ces deux terres ſe fait avec des pierres; mais toutes ſortes de pierres n'y ſont point également propres. La bonne ſorte doit être verdâtre. Après les avoir tirées de la carriere, on les briſe avec de gros maillets de fer, pour les réduire en poudre très fine dans des mortiers. On jette cette poudre dans une grande jarre remplie d'eau, qu'on remue forte-

Deux terres, nommées Kau-lin & Pe-tun-tſe.

(21) Du-Halde, *ubi ſup.* page 178 & ſuiv.

(22) Quelques Auteurs prétendent que la porcelaine eſt compoſée d'écailles d'un certain poiſſon, qui ſe conſervent enterrées pendant vingt, trente & cent ans.

PORCELAINE DE LA CHINE.

ment avec une pelle de fer. Lorſqu'elle a repoſé l'eſpace de quelques minutes, il s'éleve ſur la ſurface une ſorte de crême, de quatre ou cinq doigts d'épaiſſeur, qu'on leve pour la mettre dans une autre jarre d'eau. Cette opération ſe répete auſſi long-tems qu'il paroît de la crême ou de l'écume dans la premiere jarre. Enſuite on tire les parties groſſieres qui ſont demeurées au fond, pour recommencer à les broyer dans le mortier. A l'égard de la ſeconde jarre, on attend qu'il ſe ſoit formé au fond une eſpece de pâte. Alors, jettant l'eau fort doucement, on met ſecher la pâte dans de grands moules de bois. Mais avant qu'elle ſoit tout-à-fait ſeche, on la diviſe en petites briques, qui ſe vendent au cent. C'eſt de leur forme & de leur couleur qu'elles tirent le nom de *Pe-tun-tſe*. Mais comme les ouvriers y laiſſent toujours beaucoup de parties groſſieres, on eſt obligé à *King-te-ching* de la purifier encore avant que de la mettre en œuvre (23).

Le *Kau-lin*, ſe trouve dans des carrieres aſſez profondes, au cœur de certaines montagnes, dont la ſurface eſt

(23) L'Auteur croit que la terre de Malte, nommée Terre de Saint Paul, eſt de la même nature, quoiqu'elle n'ait point de particules luiſantes.

couverte d'une terre rougeâtre. On le trouve en masse, dont on fait des briques de la même forme que le *Pe-tun-tse.* Il sert à donner de la fermeté à la fine porcelaine. Cependant on a découvert depuis peu une espece de pierre tendre ou de craie, qu'on emploie au lieu du *Kau-lin* & qui se nomme *Wa-chi,* parce qu'elle est glutineuse & qu'elle tient un peu de la nature du savon. La porcelaine qu'on en fait est rare & plus chere que les autres especes (24). Elle est d'un plus beau grain. Ses peintures sont beaucoup meilleures. Elle est aussi beaucoup plus légere, mais plus fragile, & le dégré de chaleur plus difficile à trouver pour la cuire. Quelques ouvriers se contentent d'en faire une colle très fine, dans laquelle ils trempent la porcelaine seche, pour lui en faire prendre une couche avant qu'elle reçoive la couleur & le vernis. Elle en devient beaucoup plus belle.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Autre terre, nommée Wa-chi.

Après avoir tiré le *Va-chi*, de la carriere, on le lave dans de l'eau de riviere ou de pluie, pour le séparer de la terre jaune qui y demeure attachée. Ensuite l'ayant broyé & fait dissoudre

Préparation du Wa-chi.

(24) Suivant l'Auteur, une charge de *VVachi*, coûte un écu, & celle de Kau-lin ne coûte que trente sols.

PORCELAINE DE LA CHINE.

dans des jarres d'eau, on le prépare comme le Kau-lin. Les ouvriers assurent qu'avec cette simple préparation il seroit facile d'en faire de la porcelaine sans aucun mélange. Un Chinois, converti par les Jesuites, mêloit deux parties de Pe-tun-tse, sur huit de *Wa-chi.* On prétend que si l'on y mettoit plus de Pe-tun-tse, la porcelaine n'auroit point assez de corps & ses parties ne seroient point assez liées pour soutenir la chaleur du four. Quelquefois on fait dissoudre le Wa-chi dans l'eau pour en faire une pâte fort claire, où trempant un pinceau, l'on en trace sur la porcelaine des figures de caprice, qu'on laisse sécher avant que d'y appliquer le vernis. Ces figures paroissent lorsqu'il est cuit; elles sont d'un blanc different du fonds, comme une vapeur legere qui se répand sur la surface. Le blanc de *Wa-chi* se nomme Blanc d'ivoire.

Son usage.

Che-kau, autre mineral.

On peint aussi des figures sur la porcelaine avec du *Che-kau*, espece de pierre ou de mineral, qui ressemble à l'alun, & qui lui donne une autre sorte de couleur blanche. Mais elle doit être brûlée pour premiere préparation. Ensuite l'ayant broyée, on en tire une crême par la même méthode que celle du Wa-chi.

2° Outre les Barques qui arrivent à King te-ching chargées de Pe tun-tse, de Kau-lin & de *Wa-chi*, on en voit d'autres qui sont remplies d'une substance blanchâtre & liquide, nommée *Pe yeu*, ou huile de pierre. Elle est tirée d'une pierre fort dure (25) qu'on préfere au Pe-tun-tse, parce qu'elle est plus blanche & que ses taches sont d'un verd plus foncé. L'Histoire de Feu-lyang, sans entrer dans un grand détail, rend témoignage que la pierre dont on tire l'huile a des taches couleur de feuilles de cyprès, *Pe-chu-ye-pan*, ou des marques rouges sur un fonds brunâtre, à peu près comme le Linaire, *Ju tchi-ma-tang*. Lorsque cette pierre est préparée comme le Pe-tun-tse & que sa crême a passé dans la seconde jarre, on jette sur cent livres de cette crême une livre de Che-kau, qu'on a fait rougir en le brûlant au feu & qu'on a réduit en poudre. C'est comme une espece de ferment ou de *presure*, qui lui donne sa consistence, quoiqu'on prenne soin de l'entretenir toujours liquide.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Huile de pierre, nommée Pe-yeu.

Son usage.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule. On la mêle avec une au-

(25) On ne doit trouver ici rien d'étrange, puisqu'on prétend que cette pierre se forme des sels & des huiles de la terre.

PORCELAINE DE LA CHINE.

tre, qui en eſt comme l'ame. On fait plusieurs couches de chaux vive réduite en poudre, en y jettant un peu d'eau avec la main, & l'on y entremêle des couches de fougere (26) seche. Enſuite mettant le feu à la fougere, on diviſe les cendres en cinq ou ſix couches de fougere ſeche. Si les couches ſont en plus grand nombre, l'huile n'en ſera que meilleure. Après avoir amaſſé une quantité ſuffiſante de cendres de chaux & de fougere, on les jette dans une jarre pleine d'eau, en y joignant, ſur cent livres, une livre de *Che kau*. On remue long-tems ce mélange. Il s'éleve ſur la ſurface une croûte ou une peau, qu'on met dans une ſeconde jarre, & qui forme au fond de la jarre, une eſpece de pâte liquide. On jette l'eau doucement. Cette pâte eſt la ſeconde huile, qui doit être mêlée avec la précédente. Les deux huiles doivent être de la même épaiſſeur; & pour s'en aſſurer, on trempe dans l'une & dans l'autre de petites briques de Pe-tun-tſe. L'uſage eſt de mêler dix meſures d'huile de pierre dans une meſure d'huile de fougere &

(26) Autrefois, avec la fougere, on ſe ſervoit du bois d'un arbre qui porte un fruit ſemblable à la neſle, & que les Chinois nomment *Se-tſe*. Mais ce bois eſt rare aujourd'hui; & delà vient, peut-être, que la porcelaine de la Chine n'eſt plus ſi belle.

de chaux. Ceux qui vont le plus à l'épargne n'y en mettent jamais moins de trois mesures. On peut augmenter cette huile, & par conséquent l'alterer, en y mettant de l'eau. On déguise la fraude par un mélange proportionné de Chekau, qui empêche que la matiere ne soit trop liquide.

PORCELAINE DE LA CHINE.
Fraude à redouter.

L'Auteur parle d'une autre espece de vernis, nouvellement inventé, qui se nomme *Tsi-kin-yeu*, c'est-à-dire, Vernis d'or bruni. Mais on devroit l'appeller plutôt *Vernis couleur de bronze*, ou de caffé, ou de feuille morte. Il se tire de la terre jaune commune, par la même méthode que le *Pe-tun-tse*. Lorsqu'il est dans l'eau, il forme une sorte de glue, de l'épaisseur du Pe-yeu, avec lequel il est mêlé. Ils doivent être tous deux d'une égale consistence. S'ils entrent bien dans la brique de Pe-tun-tse lorsqu'elle est trempée dans ce mélange, ils s'incorporent avec elle. On mêle aussi dans le *Tsi kin* de l'huile de chaux & de cendre de fougere, de la même consistence que le *Pe-yeu*. Mais comme cette composition est plus claire ou plus épaisse, suivant le dégré du mélange, on fait plusieurs essais pour le reconnoître. Par exemple, on mêle deux mesures de *Tsi-kin* avec huit mesures

Tsi-kin, vernis de nouvelle invention.

PORCELAINE DE LA CHINE.

de Pe-yeu ; & sur quatre mesures de ce mélange on met une mesure de vernis de chaux & de fougere.

Peintures nouvellement découvertes.

On a découvert, depuis peu d'années, l'art de peindre avec du *Tsui* (27), qui est une couleur violette, & de dorer la porcelaine. On a tenté aussi d'appliquer un mélange de feuilles d'or avec du vernis de poudre de cailloux, de la même maniere qu'on applique l'huile rouge. Mais le vernis de Tsi-kin a paru plus beau & plus éclatant. L'usage s'étoit introduit de dorer le dehors des tasses & de laisser l'interieur tout-à-fait blanc. Ensuite on a changé cette méthode, pour appliquer en deux ou trois endroits une piece de papier mouillé, ronde ou quarrée, qu'on tire après avoir donné le vernis. Alors on peint les taches en rouge ou en bleu, & l'on ne manque point de les vernisser aussi lorsque la porcelaine est seche. Quelques-uns remplissent ces espaces d'un fond bleu ou noir, pour les dorer après la premiere cuisson.

Maniere dont se fait la porcelaine.

3.° Dans la partie la moins fréquentée de King-te-ching, on a fait un enclos de murs, qui forme une place, où l'on voit une infinité de pots de terre,

(27) C'est plutôt *Tsyu*, comme on le voit dans la suite.

rangés en ligne les uns ſur les autres. Dans cet enclos habitent quantité d'ouvriers, qui ont chacun leur objet différent. Une piece de porcelaine paſſe entre les mains de plus de vingt perſonnes avant que d'entrer dans la fournaiſe, & de plus de ſoixante avant qu'elle ſoit cuite.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Premiere opération.

Le premier travail conſiſte à purifier le Pe-tun-tſe & le Kau-lin de leurs parties les plus groſſieres. Le *Pe-tun-tſe* ſe purifie par la même méthode qu'on emploie pour le faire. Le *Kau-lin* étant mis dans une jarre pleine d'eau, s'y diſſout de lui-même.

Après avoir préparé ces deux matériaux, on les mêle dans une juſte proportion. La plus belle porcelaine demande une égale quantité de l'un & de l'autre. Pour la médiocre, on met quatre parties de Kau-lin ſur ſix de Pe-tun-tſe; & pour celle du dernier ordre, le dégré du mélange eſt d'un à trois.

Maniere de paîtrir la maſſe.

Enſuite on jette la maſſe dans un lieu creux, bien pavé & revêtu de plâtre, pour la remuer & la paîtrir juſqu'à ce qu'elle durciſſe. Ce travail eſt fort pénible. Lorſqu'il eſt achevé, on met la matiere en morceaux ſur des planches, où l'on s'efforce encore de la paîtrir & de la rouler en tous ſens, avec beau-

PORCELAINE DE LA CHINE.

coup d'attention pour n'y laisser aucune petite cavité & pour écarter les moindres mélanges de matiere étrangere. Un grain de sable ou un cheveu gâteroit la porcelaine ; & s'il manquoit quelque chose au soin de la paîtrir, elle seroit sujette à se fêler, à se fendre ou à d'autres altérations. Elle reçoit sa forme avec une roue ou dans des moules, & le cizeau lui donne ensuite sa perfection (28).

Opération de la roue.

Toutes les pieces de porcelaine unie se font d'abord avec la roue. Une tasse à thé est fort imparfaite en sortant de cette machine, à peu près comme la calotte d'un chapeau avant que d'avoir été maniée sur la forme. L'ouvrier lui donne la largeur & la hauteur qu'il se propose, & n'a besoin que d'un instant pour cette opération. Aussi ne gagne-t-il que trois deniers ou la valeur d'un liard pour chaque planche, qui doit être garnie de vingt six pieces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de pâte sans forme, qu'on creuse avec le cizeau lorsque la tasse est seche & qu'elle a reçu tous ses ornemens. De la roue elle passe entre les mains d'un second ouvrier, qui la place sur sa base, ensuite dans celles du troisieme, qui la met

Salaire de l'ouvrier.

(28) Chine du Pere Du-Halde, p. 339 & suiv.

dans un moule, fixé sur une autre sorte de tour, pour lui donner sa veritable forme. Un quatrieme ouvrier la polit avec le cizeau, sur-tout vers les bords. Il la grate plusieurs fois pour diminuer l'épaisseur & la rendre transparente, en l'humectant un peu, de peur qu'elle ne se brisât si elle étoit trop seche. Lorsqu'elle est sortie du moule, elle doit être doucement roulée, sans être plus serrée d'un côté que de l'autre, parce qu'autrement elle n'auroit point une parfaite rondeur.

Usage du cizeau.

Les grandes pieces de porcelaine se font à deux reprises. Trois ou quatre hommes en soutiennent une partie sur la roue, tandis qu'on leur donne leur forme; & l'on y joint l'autre partie, lorsqu'elle est séche, avec un morceau de la même matiere, qui étant bien humectée dans l'eau, tient lieu de ciment ou de colle. On fait sécher soigneusement le vase entier, après quoi l'on n'a besoin que d'un couteau pour achever de polir la jointure. Elle ne paroît pas moins unie que le reste après avoir eté vernissée. On applique de même les anses, les oreilles, les bas-reliefs & d'autres parties. Les ouvrages moulés & cannelés, ceux qui présentent des animaux, des figures gro-

Comment se font les grandes pieces.

Ouvrages moulés & cannelés.

PORCELAINE DE LA CHINE.

tesques, des pagodes, des brutes, & qui sont commandés par les Européens, consistent aussi en trois ou quatre pieces, qui sont jointes & finies avec des instrumens propres à les creuser & à les polir. On y ajoute différentes couches, qui leur manquent en sortant du moule. Les fleurs & les ornemens, qui paroissent gravés sur la porcelaine, n'y sont qu'imprimés, avec des cachets & des moules.

Comment les Chinois imitent un modele.

Lorsqu'on donne aux ouvriers Chinois un modele qu'ils ne peuvent imiter avec la roue, ils en prennent l'impression avec une espece de terre, & faisant leur moule en plusieurs pieces pour le séparer du modele, ils le laissent doucement secher. Lorsqu'on veut s'en servir on l'approche pendant quelque tems du feu ; aprés quoi on le remplit de la matiere de porcelaine, à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner. On presse avec la main dans tous les endroits, puis on présente un moment le moule au feu. Aussi-tôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, laquelle consume un peu de l'humidité qui colloit cette matiere au moule. Les différentes pieces d'un tout, tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matiere de

porcelaine un peu liquide. L'Auteur vit des figures d'animaux qui étoient toutes massives. Les artistes laissent d'abord durcir la masse. Ensuite lui donnant la forme qu'ils se sont proposée, ils finissent leur ouvrage avec le cizeau, ou par la jonction des parties qu'ils ont travaillées séparément. Il ne reste qu'à le vernisser ou à le cuire; après quoi ils le peignent, le dorent & le font cuire une seconde fois. Les porcelaines de cette espece, qui sont d'une exécution difficile & qui se vendent fort cher, doivent être garanties soigneusement du froid. Lorsqu'on néglige de les faire secher également, les parties qui restent humides ne manquent point de se fendre. On évite cette disgrace en faisant du feu dans les laboratoires.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Les moules se font d'une terre jaune & grasse, qui se trouve près de King-te-ching. On commence par la bien pétrir, & lorsqu'elle s'est un peu endurcie, on la bat fortement. Ensuite, lui donnant la figure qu'on se propose, on l'acheve sur la roue. Si l'on veut hâter l'ouvrage, on fait un grand nombre de moules, afin de pouvoir employer plusieurs troupes d'ouvriers à la fois. Avec un peu de soin, ces mou-

Matiere & composition des moules.

PORCELAINE DE LA CHINE.

les durent long-tems. S'ils s'alterent, on peut facilement les réparer (29).

Peinture de la porcelaine.

Les Peintres Chinois en porcelaine qui se nomment *Wha-peys*, ne sont pas plus habiles ni moins pauvres que les autres ouvriers. Ils n'ont aucune connoissance des regles. Un Européen qui s'est mêlé quelques mois du même métier, en sçait ordinairement autant qu'eux. Cependant ils ont une méthode de peindre sur la porcelaine, sur les gazes, les éventails & les lanternes, des fleurs, des animaux, & des paysages, qui méritent de l'admirarion.

La partie de la peinture est divisée, dans la même manufacture, entre un grand nombre d'ouvriers. L'un n'a pour emploi que de former le premier cercle coloré, qui doit être autour des bords. Un autre trace les fleurs, qui sont peintes ensuite par un troisiéme. Les uns sont chargés des figures de rivieres & de montagnes. Les autres, de celles d'oiseaux & d'autres créatures. Les figures humaines sont ordinairement les plus mal exécutées.

Diverses couleurs de la porcelaine.

On fait de la porcelaine de toutes sortes de couleurs. Celle d'une certaine espece ressemble à la composition de nos verres-ardens. D'autres sont tout-à-

(29) Chine du Pere Du-Halde, p. 341 & suiv.

fait rouges, avec de petits points qui ressemblent à nos peintures en détrempe. Enfin d'autres représentent des paysages, enluminés d'or. Toutes ces especes sont d'une beauté extraordinaire, mais extrêmemens cheres.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Les Annales de King-te-ching rendent témoignage qu'anciennement le Peuple ne faisoit usage que de porcelaine blanche. On la peignoit d'abord avec l'azur (30), que les Chinois appellent *Lyau* & dont l'Auteur donne la préparation. 1° On le fait calciner, en l'enterrant l'espace de vingt quatre heures dans le sable de la fournaise avant qu'elle soit échauffée. On l'enferme pour cela dans un vase de porcelaine bien lutté. Ensuite on le réduit en poudre impalpable dans de grands mortiers, dont le fond & la tête du pilon ne sont pas vernis. On le passe au sas, & l'ayant mis dans un vase verni, on jette de l'eau bouillante par dessus. On l'agite pour en ôter l'écume & l'on transvase l'eau fort doucement. Cette opération se repete deux fois; après quoi mettant le bleu dans un mortier, tandis qu'il est encore humide & comme en pâte, on le broie fort long-tems.

L'ancienne étoit blanche.

Comment les Chinois préparent l'azur.

On assura l'Auteur que cet azur se

Où l'azur se trouve.

(30) C'est le lapis-armenus.

PORCELAINE DE LA CHINE.

trouve au fond des mines de charbon, ou dans la terre rouge qui en est ordinairement voisine. Lorsqu'on en voit paroître un peu sur la surface, on est sûr d'en trouver beaucoup plus en creusant. Sa forme dans les mines, est celles d'un petit lingot de la grosseur du doigt, mais plus plat que rond. L'azur grossier est assez commun : le fin est très rare & ne se distingue pas facilement à la vûe. On le met à l'épreuve en peignant une tasse & la faisant cuire. Si l'Europe produisoit ce bel azur, & le *Tsui*, (31) qui est une charmante espece de violet, elle ne pourroit envoyer de marchandise plus recherchée à *King-te-ching*. La livre de Tsui s'y vend un lyang & huit tsyens, qui reviennent à neuf francs. Une boëte de lyau ou d'azur, qui ne contient que dix onces, se vend deux lyangs ; c'est-à-dire vingt sols l'once.

Vernis rouge, composé de couperose.

Le vernis rouge est composé de *Tsyau-fau*, ou de couperose. On en met une livre dans un creuset, bien lutté avec un autre. Au sommet du second est une petite ouverture, qu'on couvre de maniere qu'il puisse être aisément découvert au besoin. On place, autour,

(31) On a lû ci-dessus *Tsyu*. L'erreur est d'un côté ou de l'autre.

des charbons allumés ; & pour rendre la réverbération plus ardente, on l'environne de briques. La matiere n'est arrivée à sa perfection qu'après que la fumée noire ayant cessé il s'éleve une petite vapeur. On en prend alors un peu qu'on humecte dans l'eau & dont on fait l'essai sur du bois de sapin. Elle doit produire un rouge luisant. On la retire du feu, & lorsqu'elle est bien refroidie, on trouve au fond du creuset une petite pâte rouge. Mais le plus beau rouge s'attache au creuset supérieur. Une livre de couperose fournit quatre onces de vernis rouge.

Vernis blanc.

4°, Quoique la porcelaine soit naturellement blanche & qu'elle acquiere encore plus de blancheur par le glacé, on ne laisse pas de la revêtir quelquefois d'un vernis blanc. Il se fait avec la poudre d'un caillou transparent, qu'on fait calciner au feu comme le *Lapis-armenus* ou l'azur. On mêle avec une once de cette poudre une autre once de ceruse, ou de blanc de plomb pulverisé, qui entre aussi dans la composition des autres couleurs. Par exemple, pour le vernis verd, on joint à une once de ceruse & une demi-once de poudre de caillou, trois onces d'un autre ingrédient que les Chinois nomment *Tong-*

Vernis verd.

PORCELAINE DE LA CHINE.

wha-pyen, & qui, ſuivant les informations que l'Auteur put ſe procurer, doit être composé des plus fines écailles du cuivre battu au marteau. Le verd ainſi préparé, devient comme la mere du violet, qui ſe fait par l'addition d'une certaine quantité de blanc & qui eſt plus ou moins foncé, ſuivant le dégré du verd. Le jaune ſe fait en mêlant ſept dragmes de blanc préparé avec trois dragmes de couperoſe rouge. Toutes ces couleurs, appliquées ſur la porcelaine après qu'elle a été vernissée & bien cuite, ne paroiſſent point juſqu'à ce qu'elle ſoit remiſe au feu. Suivant le Livre Chinois, l'enduit ſe fait avec de la ceruſe, du ſalpêtre & de la couperoſe. Mais les ouvriers Chrétiens ne parlerent au Pere d'Entrecolles que de blanc de plomb, mêlé avec la couleur lorſqu'on la fait diſſoudre dans de l'eau gommée.

Vernis jaune.

Huile rouge.

L'huile rouge, que les Chinois nomment *Yeu-li-hong*, eſt composée de poudre de cuivre rouge & de celle d'une pierre ou d'un caillou rougeâtre. Un Médecin Chrétien aſſura le Miſſionnaire que cette pierre eſt une ſorte d'alun, qui ſert aux uſages de la Médecine. On bat le tout enſemble dans un mortier, en y mêlant de l'urine & de l'huile de *Pe-*

yeu. Mais l'Auteur ne put decouvrir la quantité de ces ingrédiens. Les Chinois en font un ſecret. Ils étendent leur compoſition ſur la porcelaine, ſans employer aucune autre ſorte de vernis, avec beaucoup d'attention pour empêcher qu'en la faiſant cuire elle ne coule au fond du vaſe. La poudre de cuivre ſe fait avec du cuivre & du plomb ſéparé des lingots d'argent de bas aloi qui ſervent de monnoie. Avant la congelation du cuivre fondu, on trempe legerement dans l'eau une petite broſſe qu'on ſecoue par le manche pour en faire tomber quelques goutes ſur le cuivre. Cette aſperſion fait lever, ſur la ſurface, une peau qu'on leve avec de petites pincettes de fer & qu'on plonge dans de l'eau froide. C'eſt de cette peau que ſe forme la poudre de cuivre, & le moyen de l'augmenter eſt de répeter la même opération. L'Auteur juge que ſi la couperoſe étoit diſſoute dans l'eau-forte, cette poudre de cuivre ſeroit encore plus propre à la peinture rouge. Mais les Chinois n'ont point l'art de compoſer l'eau-forte.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Poudre de cuivre.

Pour une autre ſorte de porcelaine, qui ſe fait avec du *Che-vi-hong* ou du rouge ſoufflé, on prend une pipe, dont on couvre un bout, d'une fine gaze,

Rouge ſoufflé.

qu'on applique ſur la poudre rouge bien préparée. La gaze prend la poudre. Enſuite ſoufflant par l'autre bout de la pipe ſur la porcelaine, on la voit couverte à l'inſtant de petites taches rouges. Cette eſpece de porcelaine eſt encore plus chere & plus rare que les précédentes, parce qu'il y a plus de difficulté à la compoſer. Le bleu ſe ſouffle beaucoup plus facilement par la même méthode. On pourroit parſemer la porcelaine de taches d'or & d'argent, ſi l'on en vouloit faire la dépenſe. On emploie la pipe pour ſouffler auſſi le vernis, lorſque la porcelaine eſt ſi mince & ſi fine qu'on ne peut la porter que ſur du coton. Les manufactures de King-te-ching offrirent à l'Empereur Kang-hi quelques ſervices de cette eſpece.

Rouge de Tſau-fau, ou de couperoſe.

Le rouge de *Tſau-fau*, ou de couperoſe, ſe fait de la maniere ſuivante. On mêle avec un *Lyang*, ou un *Taël* de ceruſe, deux *Tſyens* (32) de ce rouge. Ce mélange ſe fait à ſec, en les paſſant enſemble dans un tamis. Enſuite on les incorpore avec de l'eau & de la colle commune, reduite en conſiſtence de celle de poiſſon; ce qui fait tenir le rouge ſur la porcelaine & l'empêche de couler. Pour faire du blanc, on joint à

(32) Voyez ci-deſſus l'article des poids & meſures.

PORCELAINE DE LA CHINE.

un Lyang ou une once de ceruſe, trois Tſyens & trois Fuens de poudre impalpable d'une pierre tranſparente, calcinée au feu de ſable, & l'on n'y emploie d'eau que pour l'incorporation (33).

Verd foncé.

On fait un verd-foncé en y ajoutant un Lyang de ceruſe, trois Tſyens & trois Fuens de poudre de cailloux, & huit Fuens, ou près d'un Tſyen de *Tong-wha-pyen*. On a déja remarqué que le Tong-wha-pyen, n'eſt que la petite écaille qu'on fait ſortir du cuivre, en le battant au marteau lorſqu'il a été fondu, dépouillée des moindres particules du même métal qui ne ſont pas propres à la compoſition du verd.

Compoſition du jaune.

A l'égard du jaune, il ſe fait en ajoutant à la compoſition précédente un Lyang de ceruſe, trois Tſyens & trois Fuens de poudre de cailloux, & un Fuen huit lis de rouge pur. Quelques-uns mettent deux Fuens & demie de rouge. Un tiers de verd ſur deux tiers de blanc font un verd de mer fort luiſant. Deux tiers de verd foncé, ſur un de jaune, fond le verd de *Ku-lu*, qui reſſemble à la feuille un peu flétrie.

Compoſition du noir.

Pour faire le noir, on réduit l'azur, dans l'eau à la qualité de liqueur un peu épaiſſe, en y mêlant de la colle ou de

(33) Chine du Pere Du-Halde, page 343.

PORCELAINE DE LA CHINE.

la glue commune, macerée dans la chaux & bouillie en consistence. Après avoir peint la porcelaine de cette couleur, on couvre de blanc les places enduites; & lorsqu'on la remet au feu, le blanc s'incorpore avec le noir, comme le vernis commun avec le bleu.

Bleu-foncé.

Un Lyang de ceruse, trois Tsyens & trois Fuens de poudre de caillou, & deux lis d'azur, forment un bleu-foncé qui tire sur le violet. Quelques-uns y mettent huit lis d'azur. Le violet-foncé se fait de *Tsyu*, pierre ou minéral qui ressemble au vitriol-romain. L'Auteur crut pouvoir conclure des réponses qu'on fit à ses questions, que le *Tsyu*, ou le *Tsui*, se tire des mines de plomb, & que c'est par cette raison qu'il s'insinue comme la ceruse dans la porcelaine. On en trouve à Canton. Mais celui qui vient de Pe-king passe pour le meilleur & se vend un Lyang huit Tsyens la livre. Lorsqu'il est fondu ou adouci, les Orfévres l'emploient comme de l'émail, avec un couche legere de colle commune ou de colle de poisson, pour le soutenir dans sa beauté. On le réduit en poudre fine, qu'on remue dans un vase d'eau pour la nétoyer. Le cristal tombe au fond. En s'humectant ainsi, il perd son lustre & paroît devenir cou-

Violet-foncé.

Tsui, ou Tsyu.

PORCELAINE DE LA CHINE.

leur de cendre. Mais l'éclat de son violet lui revient, aussi-tôt que la porcelaine est cuite. Il se soutient aussi long-tems qu'on le souhaite ; & lorsqu'on commence à peindre, il suffit de l'humecter avec de l'eau, mêlé d'un peu de colle commune. L'Auteur observe que cet enduit, comme tous les autres, ne s'applique qu'après la premiere cuisson de la porcelaine.

Maniere de dorer & d'argenter la porcelaine.

Pour la dorer ou l'argenter, on met deux Fuens de ceruse avec deux Tsyens de feuilles d'or ou d'argent qu'on a fait soigneusement dissoudre. L'argent est d'un grand lustre sur le vernis de *Tsikin.* Mais les pieces argentées ne doivent pas demeurer aussi long-tems dans la fournaise que les pieces dorées, parce que l'argent disparoîtroit avant que l'or fût arrivée à la perfection de son lustre. On prend quelquefois des pieces qui ont été cuites dans la grande fournaise, mais qui ne sont point encore vernissées ; & si l'on veut les avoir entierement de la même couleur, on les trempe dans le vase où le vernis est préparé. Mais si l'on souhaite que les couleurs soient variées, comme celle d'une espece de porcelaine nommée *Whang-luvan*, qui sont divisées en quarrés verds, jaunes, &c. on y applique ces diverses

PORCELAINE DE LA CHINE.

couleurs avec un grand pinceau. C'est à quoi se réduit toute l'opération pour cette porcelaine ; à moins qu'après l'avoir fait cuire dans le grand four, on ne mette un peu de vermillon à la bouche de quelques animaux, ou qu'on n'y ajoute quelqu'autre ornement. Le vermillon, qui n'est pas d'ailleurs fort durable, disparoîtroit dans le feu. De même, dans la seconde cuisson, les pieces doivent être placées au fond de la fournaise, & dessous le soupirail, où l'ardeur du feu est moins violente, parce qu'un feu trop violent ne manqueroit pas de ternir les couleurs.

Le vermillon ne souffre point un feu trop ardent.

Porcelaine nommée Whang - lu - van.

Celles qu'on emploie pour ces sortes de porcelaines demandent les préparations suivantes. Pour le verd, on prend du Tong-wha-pyen, du salpêtre & de la poudre de caillou ; mais l'Auteur ne put être informé dans quelle proportion. Lorsque ces ingrédiens ont été réduits séparément en poudre impalpable, on les incorpore ensemble dans de l'eau. Le bleu le plus commun, mêlé avec du salpêtre & de la poudre de caillou, forme le violet. Le jaune se fait en mêlant trois Tsyens de couperose rouge avec trois onces de poudre de caillou & trois onces de blanc de plomb. Pour faire le blanc, on mêle

quatre Tſyens de poudre de caillou avec un Lyang de ceruſe.

Porcelaine noire.

La couleur de la porcelaine noire, nommée *U-myen*, tire ſur le plomb & reſſemble à celles des verres-ardens. L'or qu'on y ajoute la rend encore plus agréable. On mêle trois onces d'azur avec ſept onces d'huile commune de pierre, & l'application ne ſe fait qu'après qu'on a fait ſécher la porcelaine. En variant les proportions, on rend la couleur plus ou moins foncée. Lorſque la piece eſt cuite on y applique l'or, & la ſeconde cuiſſon ſe fait dans une fournaiſe particuliere.

Noir luiſant, nommé U-king.

Le noir luiſant ou de miroir, nommé *U-king*, qui doit ſon origine au caprice de la fournaiſe, ſe donne à la porcelaine en la trempant dans un mélange liquide d'azur préparé. Cette compoſition doit avoir un peu d'épaiſſeur. Avec dix onces d'azur en poudre on mêle une taſſe de *Tſi-kin*, ſept de *Pe-yeu* & deux d'huile de cendre de fougere brûlée avec de la chaux. Ce mélange produit ſon vernis dans la cuiſſon. Mais il faut placer la porcelaine de cette eſpece vers le centre de la fournaiſe, & non près de l'arche, où le feu a toute ſon ardeur.

Porcelaine percée à jour.

On fait une eſpece de porcelaine

PORCELAINE DE LA CHINE.

presque percée à jour, comme les ouvrages de découpure, avec la tasse au milieu ; c'est-à-dire, que la tasse ne fait qu'une seule piece avec la partie découpée. L'Auteur n'en vit point de cette sorte. Mais il en vit une autre, sur laquelle on avoit peint, d'après nature, des femmes Chinoises & Tartares. La draperie, le teint & les traits du visage étoient fort bien exprimés. De loin, ces ouvrages paroissoient émaillés.

Autre espece, nommée Tsui-ki.

Il faut observer que l'huile de pierre blanche, employée seule sur la porcelaine, en fait une espece particuliere, nommée *Tsui-ki*, qui est remplie d'une infinité de veines & comme marbrée ; de sorte que dans l'éloignement elle paroît avoir été brisée en pieces qu'on a pris la peine de rejoindre, comme un ouvrage à la mosaïque ou de pieces rapportées (34). La couleur que donne cette huile est un blanc un peu cendré. Si le fond de la porcelaine est bleu, elle paroît marbrée, & comme fendue, aussi-tôt que la couleur commence à secher.

Long-tseun, Porcelaine à la mode parmi les Chinois.

La porcelaine qui se nomme *Long-tseun*, tirant sur couleur d'olive, étoit à

(34) C'est l'Espece dont le Pere Le-Comte fut le plus frappé. Il suppose qu'on lui fait prendre cette qualité en exposant à l'air la porcelaine cuite, p. 150.

ſa mode pendant que le Pere d'Entrecolles étoit à la Chine. Il en diſtingue une eſpece, que les Chinois nomment *Tſing-ho*, du nom d'un fruit qui a beaucoup de reſſemblance avec l'olive. On donne cette couleur à la porcelaine en y mêlant ſept taſſes de Tſi-kin avec quatre taſſes de Pe-yeu, environ deux taſſes d'huile de fougere & de chaux, & une taſſe de Tſui-yeu ou d'huile de caillou. Dans ce mélange, le Tſui-yeu fait paroître ſur la piece un grand nombre de petites veines. Mais lorſqu'il eſt appliqué ſeul, la porcelaine eſt caſſante & ne rend aucun ſon.

PORCELAINE DE LA CHINE.

On fit voir à l'Auteur une eſpece de porcelaine, nommée *Yau-pyen*, ou ou *Tranſmutation*. Les ouvriers s'étoient propoſés de faire un ſervice de rouge ſoufflé. Mais ils en perdirent plus de cent pieces, & celle dont il eſt queſtion étoit ſortie de la fournaiſe comme une eſpece d'agathe.

Piece de porcelaine, nommée Tranſmutation.

Lorſqu'on ſe prépare à dorer la porcelaine, on broie l'or avec beaucoup de ſoin; & le faiſant diſſoudre dans une taſſe juſqu'à ce qu'il prenne la forme d'une ſorte d'émiſphere, on le laiſſe ſecher dans cette ſituation. Pour en faire uſage, on le diſſout par petites parties dans de l'eau de gomme. Enſuite

Précautions pour la dorure.

PORCELAINE DE LA CHINE.

ayant incorporé trois parties de ceruse avec trente parties d'or, on applique ce mélange sur la piece comme toutes les autres couleurs. Comme l'or se ternit un peu, quelque-tems après cette opération, on lui rend son lustre en humectant la piece avec de l'eau fraîche & le frottant ensuite avec une pierre d'agathe. Mais il faut observer de le frotter toujours dans le même sens ; par exemple, à gauche.

Comment on fortifie les bords de la porcelaine.

Pour empêcher que les bords de la porcelaine ne s'alterent, on les fortifie avec de la poudre de charbon, qui doit être de bambou sans écorce (35) & mêlée avec du vernis, auquel ce charbon donne une couleur gris-cendrée. On applique cette composition, avec un pinceau, sur les bords de la piece lorsqu'on est prêt à la mettre sur la roue. L'Auteur croit que le charbon de bois de saule, ou plutôt de sureau, qui participe un peu à la nature du bambou, peut tenir lieu de cette canne en Europe. Il observa aussi qu'avant que d'appliquer le vernis sur la porcelaine, particulierement sur la plus fine, on s'efforce de la rendre unie en applanissant les plus petites inégalités avec un pin-

(35) Les ouvriers prétendent que les cendres de l'écorce ou de la peau, feroient fendre la porcelaine dans la fournaise,

ceau composé de très petites plumes, qu'on trempe dans l'eau pour le passer sur toute la piece.

Maniere de lui donner une blancheur extraordinaire.

Lorsqu'on veut donner une blancheur extraordinaire à la porcelaine, soit par goût pour cette couleur, soit pour la peindre, la dorer & la faire cuire ensuite, on mêle treize tasses de Pe-yeu avec une tasse de cendre de fougere, qu'on rend également fluides. La piece, sur laquelle on applique ce vernis, doit être exposée à la plus grande chaleur de la fournaise. Mais cette chaleur est si violente, que pour les pieces qu'on ne veut peindre qu'en bleu, on ne met que sept tasses de Pe-yeu sur une de cendre de fougere & de chaux; sans quoi la couleur ne paroîtroit point au travers après la cuisson.

Ménagement des pieces dans la fournaise.

L'Auteur observe encore que la porcelaine sur laquelle on applique un vernis qui contienne beaucoup de cendres de fougere, doit être cuite dans une partie temperée de la fournaise; c'est-à-dire, après les trois premieres rangées, à la distance d'un pied ou d'un pied & demie du fond. Si elle étoit placée au sommet, les cendres s'en iroient bientôt en fusion & couleroient au fond de la piece (36). Il arrive la même chose

(36) Si l'on mettoit un liard de cuivre au sommet

PORCELAINE DE LA CHINE.

à *l'Huile rouge*, au *Rouge soufflé*, au *Long-tseun*; ce qui doit être attribué à la poudre de cuivre qui entre dans ce vernis. La place du sommet convient à la porcelaine qui est enduite de Tsui-yeu; vernis qui produit des veines semblables à celles du marbre.

Bleu soufflé.

Lorsque la piece est entierement bleue, on la trempe dans le *Lyau* ou l'azur, préparé dans l'eau & réduit en juste consistence. Pour le bleu soufflé, qui se nomme *Tsui-tsing*, on emploie le plus bel azur, préparé de la maniere qu'on a décrite. On le souffle sur la piece; & lorsqu'il est sec on y applique le vernis ordinaire, ou seul, ou mêlé avec le *Tsui-yeu* si l'on veut qu'elle soit veinée.

Figures en relief.

Quelques ouvriers tracent sur l'azur sec, avec une longue aiguille, soit qu'il soit soufflé ou non, des figures, qui paroissent fort distinctement lorsque la piece a reçu son vernis & sa cuisson. Il y a moins de travail qu'on ne s'imagine à la porcelaine relevée en bosses, qui représentent des fleurs, des dragons & d'autres figures. Après les avoir tracées, il suffit de faire de petites entaillures

d'une des premieres piles, il fondroit bien-tôt, & la liqueur métallique perceroit toutes les cases & toutes les pieces qui seroient au-dessous.

à l'entour, pour leur donner du relief, & de les vernisser ensuite.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Autre sorte de porcelaine.

L'Auteur remarqua une autre sorte de porcelaine, dont il rapporte la composition. Après y avoir appliqué le vernis ordinaire, on la fait cuire. Ensuite on la peint & on la fait cuire encore. Souvent on n'a recours à la seconde cuisson que pour cacher les défauts de la piece en appliquant des couleurs aux endroits défectueux. Cette suraddition de couleurs plaît à quantité de personnes; mais ordinairement elle n'empêche point qu'on apperçoive des inégalités sur la piece. L'incorporation des couleurs avec la porcelaine vernissée & cuite par le moyen de la ceruse, fit conjecturer à l'Auteur que si l'on employoit la ceruse dans les couleurs dont on peint le verre, & qu'on le mît une seconde fois au feu, l'ancien art de la peinture seroit peut-être facile à retrouver. Il observe à cette occasion, que les Chinois avoient anciennemet l'art de peindre, sur les dehors de la porcelaine, des figures de poissons & d'autres animaux, qui ne se montroient sur une tasse que lorsqu'elle étoit remplie de quelque liqueur. Cette porcelaine, se nomme *Kya-tsing*, c'est-à-dire, *Azur mis en presse*. On n'a conservé qu'une

Conjecture sur l'art de peindre le verre.

Peinture singuliere des Chinois.

PORCELAINE DE LA CHINE.

petite partie de cet admirable ſecret. Les vaſes qu'on vouloit peindre dans ce goût devoient être fort minces. On appliquoit fortement les couleurs au dedans, & l'on y peignoit ordinairement des poiſſons, parce que l'exécution en étoit plus sûre. La couleur ayant ſeché, on y étendoit une legere couche de pâte de porcelaine. Enſuite, appliquant le vèrnis du côté intérieur, on mettoit le vaſe ſur la roue, pour rendre l'exterieur auſſi mince qu'il étoit poſſible. Enfin, l'ayant trempé dans le vernis, on le faiſoit cuire dans la fournaiſe commune. On peut dire, ajoute l'Auteur, qu'à préſent même les Chinois ont le ſecret de faire revivre le plus bel azur après qu'il a diſparu; car lorſqu'on l'applique ſur la porcelaine il eſt d'un noir pâle, au lieu qu'étant ſec & verniſſé il devient blanc: mais le feu dévelope enſuite toute la beauté de ſes couleurs.

Ils font revivre la couleur de l'azur.

Après tout, il faut un art extrême pour appliquer l'huile ou le vernis avec l'égalité néceſſaire & dans la juſte quantité que demande cette opération. La porcelaine mince & legere reçoit deux couches fort délicates. Elle ſe fendroit à l'inſtant ſi les couches étoient trop épaiſſes. Ces deux couches ſont équiva-

lentes à une ſeule, qui eſt la doſe ordinaire pour la fine porcelaine lorſqu'elle eſt d'une compoſition plus forte. La premiere ne ſe fait que par aſperſion, & l'autre, en trempant la piece. On la tient d'une main, par le côté exterieur, au-deſſus du pot de vernis; tandis que de l'autre on arroſe legerement l'intérieur, juſqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait verniſſé. Auſſi-tôt que chaque piece paroît ſeche de ce côté-là, on met la la main en dedans; & la ſoutenant avec un petit bâton par le milieu du pied, on la trempe promptement dans le pot. L'Auteur a déja fait remarquer que le pied demeure ſans forme. En effet on ne le met ſur la roue, pour le creuſer, qu'après que la piece a reçu le vernis. On peint alors dans le creux un petit cercle, & ſouvent un caractere Chinois. Enſuite l'ayant verniſſé à ſon tour, on porte la piece du laboratoire à la fournaiſe.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Conſtruction des fournaiſes

5°, Les petites fournaiſes peuvent être de fer; mais ordinairement elles ſont de terre. Celle que le Pere d'Entrecolles eut la curioſité de voir, étoit de la hauteur d'un homme & de la groſſeur d'un tonneau. Elle étoit compoſée d'une ſorte de grandes tuiles quarrées, épaiſſes d'un demi-pouce, longue d'un de-

PORCELAINE DE LA CHINE. mi-pied & larges du double, placées l'une ſur l'autre & fort bien cimentées. On les avoit rangées dans cet ordre avant que de les cuire. D'Entrecolles ajoute que cette fournaiſe étoit élevée d'un pied au-deſſus de la terre, ſur deux ou trois rangées de briques épaiſſes, mais petites, avec un bon enclos de maçonnerie, qui avoit trois ou quatre ſoupiraux vers le fond. Entre ce mur d'enclos & la fournaiſe, on avoit laiſſé un eſpace d'environ un demi-pied, excepté dans deux ou trois endroits, qui étant remplis, formoient une eſpece de ſupport ou d'arc-boutant pour l'édifice.

On y range la porcelaine.

On met dans les fournaiſes toute la porcelaine qui doit être cuite pour la ſeconde fois, les taſſes en pile l'une ſur l'autre ; & les petites dans les grandes, mais de maniere que les côtés peints ne puiſſent ſe toucher, parce que le moindre frottement leur ſeroit nuiſible. Lorſqu'elle ne peuvent être placées dans cet ordre, on les met par rangées dans la fournaiſe, de bas en haut, en les couvrant de tuiles de la même terre que la fournaiſe, ou même de caſes deſtinées à cet uſage. On couvre le ſommet, de la même brique dont l'enclos eſt composé, qu'on cimente avec du mortier ou de la terre humectée, en

Maniere de la cuire.

laissant une ouverture au milieu pour observer les progrès de l'opération. Ensuite on allume une grosse quantité de charbon, qui se distribue sous la fournaise, au sommet & dans les intervalles qui sont entre le mur d'enclos. Lorsque le feu devient ardent, on jette les yeux de tems en tems par l'ouverture, qui n'est couverte que d'une piece de pot cassé. Aussi-tôt que la porcelaine a pris son glacé & des couleurs vives & luisantes, on commence par retirer le feu, & l'on retire ensuite toutes les pieces. L'Auteur a vû souvent, avec beaucoup d'admiration, deux planches longues & étroites, chargées de porcelaine, sur les épaules d'un porteur, qui traversoit avec cette charge plusieurs rues pleines de passans, sans briser aucune partie de son fardeau.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Adresse des porteurs Chinois.

Devant les fournaises, est une espece de porche, où l'on tient quantité de cases ou de boëtes de terre pour y renfermer la porcelaine en la mettant dans la fournaise. Chaque piece à sa boëte ou son étui, soit qu'elle ait un couvercle ou non. Les couvercles s'attachent si peu au corps de la piece, qu'un petit coup de la main suffit pour les séparer. Une seule case sert pour diverses petites pieces, telles que les tasses à thé, &c.

Cases qui servent à faire cuire la porcelaine.

PORCELAINE DE LA CHINE.

On y met un lit de ſable fin, parſemé de poudre de *Kau-lin*, afin que le ſable ne s'attache point au pied de la taſſe. Sur la premiere caſe on en place une autre, qui eſt remplie de même & qui la couvre entierement, ſans toucher aux pieces de porcelaine qui ſont deſſous. Toute la fournaiſe ſe trouve ainſi remplie de grandes piles de caſes ou de boëtes de terre.

Leur arrangement dans la fournaiſe.

A l'égard des plus petites pieces, qui ſont renfermées enſemble dans une grande caſe ronde, chacune eſt placée ſur un petit plat de terre, de l'épaiſſeur d'un écu & d'une largeur ſuffiſante pour la ſoutenir. Cette baſe eſt parſemée auſſi de poudre de *Kau-lin*. Lorſque ces caſes ont une certaine largeur, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'étant trop loin des côtés, elle manqueroit de force pour ſe ſoutenir; ce qui ſeroit capable d'endommager toute la pile. Ces caſes ſont ordinairement hautes de quatre pieds. Une partie de leur nombre n'eſt pas cuite, non plus que la porcelaine. En y mettant les pieces, l'ouvrier ſe garde ſoigneuſement d'y toucher, dans la crainte d'y cauſer quelque déſordre : car rien n'eſt plus fragile. Il les tire de la planche avec un petit cordon, attachés aux

Précautions pour toucher à la porcelaine.

deux

deux pointes d'une fourche de bois. En tenant la fourche d'une main, il dispose le cordon comme il doit l'être pour embrasser la piece; il la souleve ainsi fort adroitement, & la met sur son plat dans la case, avec une vîtesse incroyable.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Les deux cases qui forment le fond de chaque pile, demeurent vuides, parce que le feu ne s'y fait point assez sentir. D'ailleurs elles sont couvertes, en partie du sable qu'on met au fond de la fournaise, & qui est nécessaire pour supporter les piles, dont la hauteur n'a pas moins de sept pieds au milieu. On ne remplit pas non plus la case du sommet, par la même raison. La fournaise ne laisse pas d'être entierement pleine de cases, excepté dans les endroits qui sont immédiatement au-dessous des soupiraux. Le milieu est occupé par la plus fine porcelaine; le fond, par la plus grossiere; & l'ouverture, par celle dont les couleurs sont plus fortes. Toutes les piles sont placées fort près l'une de l'autre, & sont jointes au sommet & au fond, comme au milieu, par des pieces de terre si bien disposées, qu'elles laissent de toutes parts un passage libre à la flamme.

Toute sorte de terre n'est pas propre

PORCELAINE DE LA CHINE.

Terres dont on compose les cases.

à la composition des cases. On en distingue trois sortes : Une terre jaune, assez commune, dont on compose les fonds ; une autre, qui se nomme *Lan-lu*, & qui est plus forte ; la troisiéme est une terre huileuse, nommé *Yeu-tu*. Les deux dernieres se tirent, pendant l'hyver, de certaines mines fort profondes, ausquelles on ne peut travailler en Eté. On fait les cases ou caisses, dans le voisinage de King-te-ching. Si le mélange des terres est dans une égale proportion, elles coutent un peu plus, mais durent long-tems. Lorsque la terre jaune prévaut, elles ne soutiennent gueres plus de deux ou trois cuissons sans se briser en pieces. Cependant une case brisée ou fendue se lie fort bien avec une branche d'osier, qui peut même brûler dans la fournaise sans que la porcelaine en souffre. On prend soin que la fournaise ne soit pas remplie de cases neuves & que la moitié du moins ait déja passé par le feu. Celles-ci sont placées au sommet & au fond des piles, & les neuves au milieu.

Forme & situation des fournaises.

On bâtit les fournaises à l'extrêmité d'un long porche, qui sert tout à la fois de magasin & de retraite pour les soufflets, c'est-à-dire, au même usage que l'arche dans les verreries. Suivant l'Au-

teur Chinois, elles n'avoient anciennement que six pieds de haut sur quatre de large. Elles ont aujourd'hui deux toises de hauteur & presque le double de largeur. La voute ou le rond du sommet, se rétrecit à mesure qu'il s'approche des soupiraux. Elle est d'une telle épaisseur, aussi-bien que le corps de la fournaise, qu'on peut marcher dessus sans être incommodé par le feu. Outre cette ouverture, les fournaises ont par le haut cinq ou six trous, comme autant d'yeux, qui sont couverts de pots cassés, pour temperer le feu par la communication de l'air. Lorsqu'on veut reconnoître en quel état est la porcelaine, on découvre le trou qui est le plus proche du grand soupirail, & l'on ouvre une des cases avec des pincettes de fer. Si la cuisson est assez avancée, on discontinue le feu, & la porte de la fournaise demeure quelque-tems ouverte. Chaque fournaise a dans sa largeur un foyer profond & large d'un ou deux pieds. On le passe sur une planche pour arranger les pieces de porcelaine. Lorsque le feu est allumé, on ferme aussi-tôt la porte du foyer, en n'y laissant qu'une ouverture pour y jetter des pieces de bois longues d'un pied. La fournaise est d'abord échauffée nuit &

PORCELAINE DE LA CHINE.

Leur foyer.

Maniere dont on les échauffe.

PORCELAINE DE LA CHINE.

jour. Deux hommes ſe relevent pour y jetter continuellement du bois. Une ſeule cuiſſon en conſume ordinairement cent quatre vingt charges. Anciennement, ſuivant un Auteur Chinois, on en bruloit deux cens quarante charges, & juſqu'à deux cens ſoixante lorſque le tems étoit pluvieux, quoiqu'alors les fournaiſes fuſſent de la moitié moins grandes qu'aujourd'hui. Le feu étoit médiocre pendant les ſept premiers jours; mais il devenoit fort ardent le huitiéme.

Quand la porcelaine doit être tirée du feu.

Il faut obſerver qu'autrefois les caſes, ou les caiſſes, dans leſquelles la petite porcelaine eſt enfermée, avoient d'abord été cuites à part, & qu'on n'ouvroit la porte de la fournaiſe que cinq jours après l'extinction du feu. Les fournaiſes pour la grande porcelaine demeuroient fermées l'eſpace de dix jours. Aujourd'hui, l'on attend à la vérité quelques jours pour tirer la grande porcelaine de la fournaiſe, parce qu'autrement elle pourroit ſe fendre ou ſe briſer; mais pour la petite, ſi le feu ceſſe le ſoir, on ſe hâte de la tirer le lendemain au matin, dans la ſeule vûe peut-être d'épargner du bois. Comme elle eſt alors brulante, l'ouvrier qui la tire ſe ſert d'une eſpece de longue fronde,

qu'il porte suspendue au col (37).

PORCELAINE DE LA CHINE.

Dans les petites fournaises, la porcelaine demande d'être tirée lorsqu'on s'apperçoit qu'elle est d'un rouge de feu vers le fond; que les pieces, placées en piles, peuvent être distinguées l'une de l'autre; que celles qui sont peintes commencent à paroître unies, & que les couleurs sont incorporées avec la terre, comme le vernis s'incorpore avec l'azur fin, par la chaleur de la grande fournaise. A l'égard de la porcelaine qui cuit pour la seconde fois dans la grande fournaise, on juge qn'il ne manque rien à sa perfection, 1° lorsque les cases sont rouges de chaleur; 2° lorsque la flamme commence à devenir blanchâtre; 3° lorsqu'après avoir tiré une piece des cases superieures & l'avoir laissée refroidir, le vernis & les couleurs satisfont l'ouvrier; 4° lorsque le sable devient luisant au fond de la fournaise. D'Entrecolles admira beaucoup qu'après avoir vû brûler cent quatre vingt charges de bois à l'entrée de la fournaise, il ne restât point de cendres dans le foyer. Les ouvriers qui entretiennent les feux, doivent être bien précautionnés contre leur ardeur. On

Comment les ouvriers résistent à l'ardeur du feu.

(37) Chine du Pere Du-Halde page 343 & suivantes.

PORCELAINE DE LA CHINE.

prétend qu'ils mettent du ſel dans leur thé, pour en boire beaucoup ſans être incommodés de l'excès. Mais, comment s'imaginer qu'une liqueur ſalée puiſſe appaiſer la ſoif?

Dangers de la porcelaine dans la cuiſſon.

Toutes les cuiſſons ne réuſſiſſent point heureuſement. Il arrive aſſez ſouvent que l'entrepriſe manque, & qu'il ne reſte de la porcelaine & des caſes qu'une maſſe informe, & fort dure. Un excès de chaleur dans le feu, ou quelque défaut dans les caſes, peut ruiner entierement l'ouvrage. Il n'eſt point aiſé de regler les dégrés du feu, parce que les moindres variations de l'air agiſſent immédiatement ſur le bois, ſur le feu & ſur la porcelaine même. Ainſi l'on voit cent ouvriers ruinés, pour un que la fortune favoriſe. On ne doit pas être étonné par conſéquent que la porcelaine ſoit auſſi chere en Europe. D'ailleurs celle qu'on y envoie eſt faite ordinairement ſur de nouveaux modeles, la plûpart ſi bizarres, que n'étant pas toujours goûtée, le moindre défaut devient un prétexte aux Européens pour la refuſer. Alors elle demeure néceſſairement à l'ouvrier, parce qu'elle eſt encore moins au goût des Chinois (38).

Quantité de Marchands s'y ruinent.

Ouvrages ſurprenans des Chinois.

Il faut confeſſer, à l'honneur de la

(38) *Ibid.* page 348.

Chine, que les Artiſtes du pays font des ouvrages ſi ſurprenans, qu'un Etranger les croiroit impoſſibles. Le Pere D'Entrecolles vit, par exemple, une lanterne, de la grandeur de celle d'un Vaiſſeau, compoſée d'une ſeule piece de porcelaine, & dans laquelle une chandelle ſuffiſoit pour éclairer toute une chambre. Elle avoit été faite ſept ans auparavant par l'ordre du Prince héréditaire. Le même Miſſionnaire vit des jarres de porcelaine hautes de trois pieds, ſans y comprendre le couvercle, qui s'élevoit encore d'un pied, dans la forme d'une pyramide. Elles étoient compoſées de trois pieces, mais jointes avec tant d'habileté, qu'on n'auroit pû diſtinguer la jointure. On lui raconta que de vingt quatre pieces de cette nature, huit ſeulement avoient réuſſi. Elles avoient été commandées par des Marchands de Canton pour être tranſportées en Europe; car les Chinois n'achetent point de porcelaine d'un ſi grand prix.

PORCELAINE DE LA CHINE.

On en vante une autre eſpece, dont la compoſition eſt très difficile & qui eſt par conſéquent d'une extrême rareté. Elle eſt exceſſivement mince, unie au dehors comme au dedans, & revêtue néanmoins de fleurs & d'autres orne-

PORCELAINE DE LA CHINE.

mens qui paroiſſent gravés. Auſſi-tôt qu'elle eſt ſortie de la roue, on la jette en effet dans un moule gravé, où l'interieur de la piece prend ainſi les figures, & l'on rend le dehors auſſi mince qu'il eſt poſſible avec un cizeau.

Ouvrages qui ne peuvent être exécutés en porcelaine.

Cependant les Chinois ne peuvent exécuter tous les ouvrages qu'on leur propoſe. On leur demande quelquefois, pour l'Europe, des ſurtous de table d'une ſeule piece & des quadres de tableaux; mais les plus grands qu'ils ayent pû faire n'ont jamais été de plus d'un pied. Lorſqu'ils ont voulu leur donner plus d'étendue, ils ont eu le chagrin de les voir tomber en pieces. L'épaiſſeur néceſſaire à ces ouvrages les rend extrêmement difficiles; de ſorte qu'au lieu de les compoſer ſolides, on fait deux dehors creux, qu'on tâche de joindre en laiſſant un vuide dans l'intervalle. On met ſeulement au travers une piece de la même matiere, qui laiſſe un enfoncement de chaque côté.

Ouvrages commandés par les Empereurs.

L'Hiſtoire de King-te-ching parle de divers ouvrages ordonnés par les Empereurs, & dont le ſuccès n'a pas mieux répondu aux eſpérances des ouvriers. Le pere de l'Empereur Kang-hi en demanda pluſieurs de la forme de nos caiſſes d'orangers, pour y nourrir du poiſ-

son. Ils devoient avoir trois pieds & demie de hauteur ; l'épaisseur des côtés devoit être de quatre pouces, & celle du fond, d'un demi-pied. Les ouvriers travaillerent l'espace de trois ans à ces ouvrages & firent deux cens caisses ; mais il n'y en eut point une qui réussît. Le même Empereur desira des ornemens pour le front d'une galerie, chacun de la hauteur de trois pieds, d'un pied & demie de largeur & d'un demi-pied d'épaisseur. Mais ils ne pûrent être exécutés. Le Prince héréditaire commanda aussi divers instrumens de musique, particulierement une espece de petite orgue, nommée *Tseng*, de la hauteur d'un pied & composée de quatorze tuyaux dont l'harmonie est assez agréable. Le succès ne fut pas plus heureux.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Origine du Patron de la porcelaine.

La statue de *Pu*, qui est le Patron des ouvriers en porcelaine (car chaque profession a le sien) doit son origine à la difficulté qu'ils trouvent quelquefois dans l'exécution de ces modeles. Un Empereur ayant ordonné quelques pieces sur ses propres idées, l'ouvrier qui se trouva chargé de cette entreprise conçut tant de chagrin de se voir maltraité par les Officiers pour avoir mal réussi, que dans son désespoir il se pré-

PORCELAINE DE LA CHINE.

cipita au milieu d'une fournaiſe, où il fut conſumé par les flammes. Cependant les autres ouvrages de porcelaine qui étoient alors dans la même fournaiſe, en ſortirent ſi beaux & ſi conformes au goût de l'Empereur, que le malheureux ouvrier paſſa pour un Héros & devint enſuite l'Idole qui préſide à la porcelaine.

Inſtrumens muſicaux de cette matiere.

Quoiqu'on n'ait pû réuſſir à faire une orgue, on a trouvé le moyen de faire des fluttes, des flageolets & d'autres inſtrumens qui ſe nomment *Yun-lo*, composés de neuf petites plaques rondes, un peu concaves, qui forment différens tons. On les ſuſpend dans un quadre, à différentes hauteurs, & les frappant comme un tympanon, on en tire un tintement qui s'accorde for bien avec les autres inſtrumens & même avec la voix. Mais les ouvriers excellent particulierement dans l'exécution des groteſques & dans la repréſentation des animaux. Ils font des canards & des tortues qui nâgent ſur l'eau. L'Auteur vit la figure d'un chat au naturel. On lui avoit mis dans la tête une lampe, dont la flamme formoit les deux yeux. Les rats en étoient effrayés pendant la nuit. On voit auſſi dans les manufactures de porcelaine quantité de

Groteſques & autres figures en porcelaine.

ſtatues, ſur-tout de la Déeſſe *Quanin*, qui eſt fort célébre à la Chine & que les femmes invoquent pour la fécondité. Elle eſt repréſentée avec un enfant dans ſes bras. L'Auteur la compare aux ſtatues antiques de Venus & de Diane, avec cette différence, que celles de Quanin ſont extrêmement modeſtes.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Si l'ancienne eſt préférable à la moderne.

Les opinions des Chinois ſont partagées ſur la préference de la porcelaine ancienne ou moderne. On s'eſt imaginé fauſſement en Europe, que la meilleure doit avoir été long-tems enſevelie dans la terre. A la verité, il arrive quelquefois qu'en creuſant de vieilles ruines ou nétoyant des puits, on y trouve d'excellentes pieces, qui y ont été miſes à couvert dans des tems orageux. Mais l'Auteur déclare qu'ayant vû dans pluſieurs endroits d'autres pieces, qui étoient probablement fort anciennes, il ne les trouva pas comparables aux ouvrages d'aujourd'hui; d'où il conclut, qu'autrefois comme à préſent il y avoit de la porcelaine à tout prix. Les Chinois achetent fort cher les moindres pieces du ſiecle de *Yun* & de *Chun*, deux de leurs premiers Empereurs, lorſqu'elles ont conſervé leur beauté, qui fait leur unique prix. Tout ce que la porcelaine

PORCELAINE DE LA CHINE.

gagne à demeurer long-tems en terre, est d'y prendre une couleur d'yvoire ou de marbre, qui devient une preuve de sa vieillesse.

Vieille porcelaine contrefaite.

Suivant les Annales de King-te-ching, certaines jarres coutoient anciennement jusqu'à cinquante huit ou cinquante neuf lyangs, qui reviennent à plus de quatre vingt écus. Les mêmes Annales ajoutent qu'on bâtissoit exprès une fournaise pour chaque jarre, & qu'on ne ménageoit pas la dépense. Le Mandarin de King-te-ching, ami de l'Auteur, fit présent aux protecteurs qu'il avoit à la Cour, d'un *Ku-tang* ou de plusieurs vieilles pieces de porcelaine, qu'il avoit eu l'art de faire lui-même, ou plutôt de contrefaire. Il y avoit employé un grand nombre d'ouvriers. La matiere de ces fausses antiquités est une terre jaunâtre, qui se trouve près de King-te-ching. Elles sont fort épaisses. Une seule piece, dont le Mandarin fit présent au Pere D'Entrecolles, pesoit autant que dix pieces communes. On ne remarque rien de particulier dans cette espece de porcelaine, à l'exception du vernis, qui est composé d'huile de pierre, & qui étant mêlé d'une grosse quantité d'huile commune, donne à la piece une couleur de

verd de mer. Lorſqu'elle eſt cuite, on la jette dans un bouillon fort gras, de quelques chapons & d'autres viandes. Enſuite l'ayant remiſe au feu, on la laiſſe repoſer l'eſpace d'un mois dans le plus ſale mélange qu'on puiſſe trouver. Après cette opération, elle paſſe pour vieille de trois ou quatre cens ans, ou du moins pour avoir été faite ſous la dynaſtie de Ming, pendant laquelle le goût de la Cour étoit pour la porcelaine de cette épaiſſeur. Le faux *Kutang* eſt ſi éloigné de reſſembler au véritable, qu'il ne rend pas le moindre ſon lorſqu'il eſt frappé, même en l'approchant de l'oreille.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Comparaiſon de la porcelaine & du verre.

Quoique la porcelaine ne ſoit pas ſi tranſparente que le verre, elle eſt moins ſujette à ſe briſer. La bonne n'eſt pas moins ſonore que le verre. Si le diamant coupe le verre, on s'en ſert auſſi pour raccommoder la porcelaine briſée, en y faiſant, comme avec une aiguille, de petits trous par leſquels ont fait paſſer un fil de leton très fin. A peine s'apperçoit-on qu'elle ait été caſſée. Cet art forme une profeſſion particuliere dans l'Empire de la Chine.

Uſage qu'on fait à King-te-ching des fragmens de porcelaine.

King-te-ching a tiré beaucoup d'avantage des fragmens de la porcelaine qui s'y briſe, & de la multitude de ſes

PORCELAINE DE LA CHINE.

Maniere dont les murs y sont construits.

fours. On y bâtit ſans ceſſe, & l'on n'y voit point une maiſon qui ne ſoit entourée de murs. Les briques, qui ſont longues & larges, ne ſe poſent point à plat, mais de côté. Elles ſont rangées alternativement avec leur face & leur côté en dehors, & liées par une legere couche de mortier. Le dos du mur eſt conſtruit de même. Ces murs deviennent plus étroits en s'élevant, de ſorte qu'au ſommet ils n'ont qu'une ſeule brique de largeur & de longueur, les éperons de briques traverſieres étant placés de maniere qu'ils ne rencontrent point ceux du côté oppoſé. Ainſi les murs de King-te-ching ſont creux & ſemblables à des caſes à deux faces. Comme ils s'élevent par dégrés, on remplit les cavités de pots caſſés, ſur leſquels on jette de la terre détrempée en mortier clair, qui lie tout dans une ſeule maſſe & qui contient les briques dans leur aſſiette. On croiroit, dans l'éloignement, que ces murs ſont compoſés de belle pierre, griſe & polie. Ce qu'il y a de ſurprenant, ſuivant le même récit, c'eſt qu'ils durent des ſiecles entiers lorſqu'ils ſont couverts de bonnes tuiles. Mais il faut obſerver auſſi qu'ils ne ſupportent jamais aucun ouvrage de charpente. L'uſage des Chi-

nois est d'employer des piliers de bois fort massifs pour soutenir ces constructions.

PORCELAINE DE LA CHINE.

Le reste des fragmens de la porcelaine & des cases se jette sur les bords de la riviere, au-dessous de King-teching. Il resserre insensiblement le canal (39) & forme à la fin un espace assez solide pour agrandir la Ville par les nouvelles maisons qu'on y bâtit.

(39) Chine du Pere Du-Halde, page 351 & suiv.

§ VIII.

Encre, Papier & Pinceaux des Chinois, & leur maniere d'imprimer & de relier les Livres.

PAPIER DE LA CHINE.

Ce qui servoit autrefois de papier à la Chine.

LES manufactures de papier sont si curieuses à la Chine, qu'elles ne méritent pas moins d'attention que la soie & la porcelaine. Dans les plus anciens tems de l'Empire, les Chinois n'avoient point de papier. Ils écrivoient sur des planches & sur de larges pieces de bambou. Au lieu de plume ou de pinceau, ils se servoient d'un style de fer, ou d'un poinçon. Ils écrivoient même sur le métal, & les curieux conservent encore d'anciennes plaques, sur lesquelles on lit des carac-

PAPIER DE LA CHINE.

teres fort nettement tracés. Cependant il y a long-tems qu'il ont fait la découverte du papier. Quelques Européens admirant ſa fineſſe, l'ont pris pour une compoſition de ſoie, ſans faire attention que la ſoie ne peut être réduite en pâte (40).

De quoi le papier Chinois eſt compoſé.

Les Chinois compoſent leur papier, qu'ils appellent *Chi*, de l'écorce du bambou & d'autres arbres; mais ils n'en prennent que la ſeconde peau, qui eſt fort douce & fort blanche. Ils la battent juſqu'à la rendre liquide. Les quadres qu'ils emploient pour donner ſa forme à la matiere, ſont longs & larges. Auſſi font-ils des feuilles de dix ou douze pieds de longueur & quelquefois plus. Ils trempent chaque feuille dans de l'eau où ils ont fait diſſoudre du *Fan*, c'eſt-à-dire, de l'alun; & de-là vient le nom de *Papier-fan*, qui eſt en uſage à la Chine. L'alun empêche que le papier ne boive l'encre, & lui donne un luſtre d'argent ou de vernis. Mais il le rend ſujet à ſe fendre. Le papier Chinois eſt plus blanc, plus doux & plus compact que celui de l'Europe. La ſurface en eſt ſi unie, qu'il ne s'y trouve rien qui puiſſe arrêter le pinceau, ni même en ſéparer les poils.

Ses qualités.

(40) Ceci paroît contredit dans la page ſuivante.

Cependant, comme il est composé d'écorce, il se moisit facilement. La poussiere s'y attache & les vers s'y mettent; ce qui ne manque point de corrompre les Livres, à moins qu'on ne prenne souvent la peine de les battre & de les exposer au soleil.

PAPIER DE LA CHINE.

Outre cette espece les Chinois font un papier de coton qui est encore plus blanc, plus fin & plus en usage. Il n'est pas sujet aux mêmes inconvéniens que l'autre. Il dure aussi long-tems & n'a pas moins de blancheur que celui de l'Europe. Les remarques suivantes sont tirées d'un Livre curieux, composé sous le regne présent, qui traite de l'invention du *Chi* ou du papier, de sa matiere, de ses qualités, de sa forme & de ses différentes especes. L'Auteur reconnoît qu'il n'y a rien de clair sur son origine, quoiqu'il la croie fort ancienne. » Les Chinois, dit-il, écrivoient » d'abord sur de petites planches de » bois de bambou, passées au feu & soi» gneusement polies, mais couvertes » de leur écorce ou de leur peau. C'est » ce qui paroît assez prouvé par les ter» mes de *Kyen* & de *Tse*, dont on se » servoit alors au lieu de *Chi*, pour ex» primer la matiere sur laquelle on » écrivoit. On tailloit les lettres avec

Autre espece de papier Chinois.

Remarques tirées d'un ouvrage Chinois sur cette matiere.

PAPIER DE LA CHINE.

» un cizeau, & de toutes ces petites » planches, pressées l'une sur l'autre, » on formoit un volume. Mais des Li- » vres de cette nature étoient d'un usa- » ge fort difficile. Depuis la dynastie » de Tsin, avant la naissance de Je- » sus-Christ, on écrivoit sur des pieces » de soie ou de toile, coupées de la » grandeur dont on vouloit faire un » Livre. De-là vient que la lettre *Chi* » est quelquefois composée du carac- » tere *Se*, qui signifie *soie*, & quel- » quefois du caractere *Kin*, qui signi- » fie *de la toile*.

» Enfin, l'an 95, sous le *Tong-han*, » ou le *Han* oriental, pendant le re- » gne de *Hoti*, un grand Mandarin » du Palais inventa une meilleure es- » pece de papier, qui fut nommée » *Tsay-heu-chi*, ou Papier du Sei- » gneur *Tsay*. Ce Physicien trouva le » secret de réduire en pâte fine l'écor- » ce de différens arbres, les vieilles » étoffes de soie & les vieilles toiles, » en les faisant bouillir à l'eau, & d'en » composer diverses sortes de papier. » Il en fit, avec les nœuds de soie, » une autre espece, qui porta le nom » de Papier de lin. Les Chinois por- » terent bien-tôt ces découvertes à leur » perfection, & trouverent l'art de po- » lir leur papier.

PAPIER DE LA CHINE.

On lit dans un Livre, intitulé *Su-i-kyen-chi-pu*, qui traite du même ſujet, » que dans la Province de Se-chuen le » papier ſe fait de chanvre; que *Kau-tſong*, troiſieme Empereur de la » grande dynaſtie de Tang, fit faire de » cette Plante un excellent papier, ſur » lequel tous ſes ordres ſecrets étoient » écrits; que dans la Province de *Fo-kyen*, le papier ſe fait de bambou; » dans les Provinces ſeptentrionales, » d'écorce de meurier, & dans celle de » *Che-kyang*, de paille de riz ou de » froment. Dans celle de Kyan-gnan, » on fait un parchemin de la petite peau » qui ſe trouve dans les coques de vers » à ſoie. Il ſe nomme *Lo-wen-chi*. Sa » fineſſe & ſa douceur le rendent pro- » pre aux inſcriptions. Enfin, dans la » Province de *Hu-quang*, l'arbre *Chu*, » ou le *Ku-chu*, fournit les principa- » les matieres pour le papier.

Feuilles d'une prodigieuſe grandeur.

A l'occaſion des diverſes ſortes de papier, le même Auteur en nomme une dont les feuilles ſont ordinairement longues de trois Changs (41) & quel-

(41) Un Chang eſt la meſure d'un pied. Pluſieurs Particuliers de Londres ont de ces feuilles, qui ſont longues de ſoixante dix pieds. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Chinois puiſſent ménager des quadres de cette grandeur & trouver d'aſſez grandes cuves pour les y tremper.

Papier de la Chine.

quefois de cinq. Il explique comment il est teint de différentes couleurs ; & même argenté sans qu'on y emploie d'argent ; invention qu'on attribue à l'Empereur *Kau-ti*, de la dynastie de Tsi. Il traite du papier des Coréens, qui se fait avec les coques des vers à soie. Enfin, il rapporte que depuis le septieme siecle ces Peuples payent à l'Empereur leur tribut en papier.

Excessive consommation de papier.

La consommation du papier est presqu'incroyable a la Chine. Outre les Lettrés, qui en emploient une quantité prodigieuse, on ne s'imagineroit jamais combien il s'en consomme dans les maisons particulieres. Chaque chambre n'a d'un côté que des fenêtres ou des jalousies, couvertes de papier. Sur les murs, qui sont ordinairement revêtus de plâtre, on applique une couche de papier, pour les conserver blancs & unis. Les platfonds sont à compartimens couverts de papier, sur lesquels on trace diverses sortes d'ornemens. En un mot, la plus grande partie des maisons n'offre que du papier, qu'on renouvelle tous les ans.

Préparation des matériaux qui servent au papier.

Quoiqu'on ne fasse servir à la composition du papier que l'intérieur de plusieurs especes d'arbres, on y emploie la substance entiere du bambou & de

PAPIER DE LA CHINE.

l'arbuſte qui porte le coton. On tire des plus groſſes cannes de bambou les rejettons d'une année qui ſont ordinairement de la groſſeur de la jambe. Après les avoir dépouillés de leur premiere peau verte, on les fend en pieces droites de ſix ou ſept pieds de long, pour les faire rouir l'eſpace d'environ quinze jours dans un étang bourbeux. On les tire enſuite de la boue, on les lave dans l'eau claire, & les étendant dans un grand foſſé ſec, on les y couvre de chaux. Peu de jours après on les tire encore pour les laver une ſeconde fois. On les réduit comme en fil, qu'on fait blanchir & ſecher au ſoleil, & qu'on jette enſuite dans de grandes chaudieres, où l'ayant fait bouillir, on le bat enfin dans des mortiers pour en faire une pâte fluide.

Plante de Hau-tong, qu'on emploie au même uſage.

On trouve ſur les montagnes & dans les lieux déſerts une Plante, qui produit des ſeps longs & minces comme ceux de la vigne, & dont la peau eſt extrêmement unie. Le nom de *Hau-tong*, que les Chinois lui donnent, exprime cette qualité. Elle ſe nomme auſſi *Ko-tong*, parce qu'elle produit de petits pois aigres, d'un verd blanchâtre, qui peuvent ſe manger. Ses branches, qui ſont à peu près de la groſſeur des ſeps

PAPIER DE LA CHINE.

de vigne, rampent sur la terre ou s'attachent aux arbres. Suivant la doctrine de l'Auteur Chinois, lorsque les branches du *Ko-tong* ont trempé quatre ou cinq jours dans l'eau, il en sort un jus onctueux (42) qu'on prendroit pour une espece de glue ou de gomme. On le mêle dans la pâte dont se fait le papier, avec beaucoup d'attention pour n'en mettre ni trop ni trop peu. L'experience en apprend la juste mesure. On bat ce mélange jusqu'à ce qu'il tourne en eau grasse & épaisse, qu'on jette dans de grands réservoirs, composés de quatre murs de trois ou quatre pieds de hauteur, dont les bords & le fond sont si bien cimentés, que la liqueur ne peut ni en sortir ni s'y imbiber. Alors les ouvriers se plaçant aux côtés des réservoirs, prennent dans leurs moules la surface de cette liqueur, qui devient papier presqu'à l'instant.

Réservoirs où l'on met la liqueur.

Moules & quadres.

Les moules, dont les quadres se démontent aisément & peuvent se resserrer ou s'élargir, sont faits de fils de bambou, tirés aussi fins que le fil d'archal par les trous d'une plaque d'acier. On les fait bouillir ensuite dans l'huile

(42) Si le *Ko-tong* manquoit, on pourroit peut-être se servir des grains de Misselto, qui sont naturellement visqueux, ou de l'écorce intérieur du *Holly*, qui étant pourri & broyé se réduit en glue.

jaſqu'à ce qu'ils en ſoient bien impregnés, afin qu'ils ne s'enfoncent pas plus qu'il n'eſt beſoin pour prendre la ſurface de la liqueur. PAPIER DE LA CHINE.

Si l'on veut faire des feuilles d'une grandeur extraordinaire, on ſoutient le quadre avec des cordons & une poulie. Au moment qu'on le tire du réſervoir, les ouvriers, qui ſont placés ſur les bords, aident à tirer promptement chaque feuille. Enſuite ils l'étendent dans l'intérieur d'un mur creux, dont les côtés ſont bien blanchis, & dans lequel on fait entrer, par un tuyau, la chaleur d'une fournaiſe voiſine, dont la fumée ſort à l'autre bout par un petit ſoupirail. Cette eſpece d'étuve ſert à ſécher les feuilles preſqu'auſſi vîte qu'elles ſe font. Compoſition des grandes feuilles de papier.

Entre les arbres dont ſe fait le papier, on préfere ceux qui ont le plus de ſeve, tels que le meurier, l'orme, le tronc du cotonier, la plante de chanvre, & diverſes autres plantes inconnues en Europe. On commence par gratter legerement la pellicule exterieure en longues courroies, & les ayant fait blanchir dans l'eau & au ſoleil, on acheve de les préparer comme le bambou. Arbres dont on fait auſſi le papier.

Mais le papier dont on fait le plus Papier qui

Papier de la Chine. se fait de Ku-chu. Description de cet arbre.

d'usage est celui qui est composé de la peau interieure du *Chu-ku*, nommé aussi *Ku-chu*. C'est de cet arbre qu'il tire son nom de *Ku-chi*. Lorsqu'on en casse les branches, l'écorce se pele facilement en longues courroies, comme autant de rubans. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles du meurier sauvage; mais le fruit a plus de ressemblance avec la figue. Il sort des branches sans aucune tige. S'il est arraché avant sa parfaite maturité, la place qu'il quitte rend un jus laiteux comme la figue. En un mot, cet arbre a tant d'autres rapports avec le figuier & le meurier, qu'il peut passer pour une espece de sycomore. Cependant il ressemble encore plus à *l'Adrachne*, qui est une sorte d'arboisier, de grandeur médiocre, dont l'écorce est douce, blanche & luisante, mais se fend en Eté, parce que l'humidité lui manque. Le *Ku-chu*, comme l'arboisier, croît sur les montagnes & dans les lieux pierreux (43).

Perfections qu'on donne au papier.

Pour endurcir le papier & le rendre propre à recevoir l'encre, les Chinois le font tremper dans de l'eau d'alun. Les Européens appellent cette opération *faner le papier*, parce qu'en Chinois, *Fan* signifie de l'alun. La mé-

(43) Chine du Pere Du-Halde, page 366 & suiv.

thode

thode en eſt fort ſimple. On hache fort menu ſix onces de colle commune, bien claire & bien nette, qu'on jette dans douze écuelles d'eau bouillante, en la remuant avec ſoin pour empêcher qu'elle ne tourne en grumeaux. Enſuite on la fait diſſoudre dans trois quarts de livre d'alun blanc & calciné. Ce mélange ſe met dans un grand baſſin, au travers duquel on paſſe une petite gaule, ronde & unie. Enſuite, attachant le bout de chaque feuille à un autre bâton qui eſt fendu d'un bout à l'autre, on le laiſſe tomber doucement dans la liqueur pour y tremper. Lorſqu'il eſt queſtion de la retirer, on la fait gliſſer par-deſſus la gaule ronde; après quoi, mettant le bout du bâton qui la tient, dans un trou du mur, elle y demeure ſuſpendue pour ſécher. C'eſt ainſi que les Chinois donnent à leur papier du corps, de la blancheur & du luſtre. Un de leurs Auteurs reconnoît que cet art leur vient du Japon.

PAPIER DE LA CHINE.

Ils ont auſſi le ſecret d'argenter le papier, avec peu de dépenſe & ſans y employer de feuilles d'argent. Ils prennent ſept Fuens ou deux ſcrupules de colle, compoſée de cuir de vaches, & trois Fuens d'alun blanc, qu'ils mêlent dans une demi-pinte d'eau claire, &

Maniere d'argenter le papier.

PAPIER DE LA CHINE.

qu'ils font bouillir ſur le feu juſqu'à ce que l'eau ſoit conſommée, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ne s'en éleve plus de vapeurs. Alors, étendant quelques feuilles de papier ſur une table fort unie, on paſſe deux ou trois fois deſſus un pinceau trempé dans la colle, en obſervant que l'enduit ſoit égal, & le recommençant lorſqu'il s'y trouve de l'inégalité. Enſuite, prenant du talc, préparé comme on va l'expliquer, on le ſaſſe au travers d'une gaze, pour le faire tomber également ſur les feuilles; après quoi on les fait ſecher à l'ombre. Il ne reſte, après cela, qu'à les étendre une ſeconde fois ſur la table, pour en ôter le talc ſuperflu en les frottant doucement avec du coton. La poudre qu'on ôte ainſi peut ſervir au même uſage pour d'autres feuilles. L'Auteur obſerve qu'avec cette poudre, délayée dans l'eau & mêlée de colle & d'alun, on peut deſſiner toutes ſortes de figures ſur le papier.

Préparation du talc pour cette opération.

Pour la préparation du talc (44) on le choiſit beau, tranſparent & blanc comme la nége. Le talc que les Ruſ-

(44) Les Chinois nomment ce mineral *Yun-mua-che*, qui ſignifie, *Pierre groſſe de nuées*, parce que chaque morceau qu'on en caſſe eſt une eſpece de nuée tranſparente.

ſiens apportent à la Chine, l'emporte ſur celui qu'on tire de la Province de *Se-chuen*. Après l'avoir fait bouillir environ quatre heures, on le laiſſe dans l'eau pendant un ou deux jours. On doit enſuite le laver ſoigneuſement & le battre avec un maillet, dans un ſac de toile, pour le mettre en pieces. Sur dix livres de talc on en met trois d'alun. On broie le tout enſemble dans un petit moulin à bras. Enſuite ayant ſaſſé la poudre dans un tamis de ſoie, on la jette dans de l'eau bouillante, qui doit être repandue lorſqu'elle eſt devenue claire. La matiere qui reſte au fond, & qu'on fait durcir au ſoleil, doit être auſſi-tôt reduite en poudre impalpable dans un mortier. Cette poudre, après avoir été ſaſſée une ſeconde fois, eſt telle qui faut pour l'uſage.

PAPIER DE LA CHINE.

Les Chinois ont l'art de renouveller le papier.

On voit, hors des fauxbourgs de Peking, vis-à-vis les cimetieres, un long Village dont les Habitans renouvellent le vieux papier & tirent un profit conſiderable de ce métier. Ils ont l'art de le rétablir dans ſa beauté, ſoit qu'il ait été employé à l'écriture, ou collé ſur les murailles, ou mis en carton, ou ſouillé par d'autres uſages. Les ouvriers l'achetent à fort vil prix dans les Provinces. Ils en font de gros amas dans

PAPIER DE LA CHINE.

leurs maiſons, qui ont toutes un enclos de murs fort unis, & blanchis ſoigneuſement pour cet uſage. S'il ſe trouve du papier fin dans leur amas, ils ont ſoin de le mettre à part. Leur premiere opération conſiſte à le laver dans un petit eſpace pavé en pente, près d'un puits, en le frottant de toutes leurs forces avec les mains & le foulant aux pieds pour en faire ſortir l'ordure. Ils font bouillir enſuite la maſſe qu'ils ont paîtrie, & l'ayant battue juſqu'à ce qu'elle ait repris la qualité de papier, ils la mettent dans un réſervoir ou dans une cuve. Lorſqu'ils en ont une groſſe quantité en réſerve, ils ſéparent les feuilles avec la pointe d'une aiguille, & les attachent aux murs de leur enclos pour y ſecher au ſoleil. Ce travail prenant peu de tems, ils les rejoignent enſemble avec la même propreté (45).

Prix du papier.

Navarette dit que que le papier eſt ſi commun à la Chine, que pour deux reaux & demie; c'eſt-à-dire pour quinze ſols, il en acheta cinq cens cinquante feuilles. Il ajoute qu'on en trouve de mille différentes ſortes, qu'on diſtingue par leur couleur ou par leur fineſſe, & qu'on en fait de curieuſes figu-

(45) Chine du Pere Du-Halde, page 369 & ſuivantes.

res pour les maisons & pour les Temples (46).

De quoi l'encre de la Chine est composée.

L'Encre de la Chine est composée de *Noir de lampe*, qui se fait en brûlant plusieurs sortes de matieres, mais particulierement du bois de pin, ou de l'huile (47), dont on corrige l'odeur en y mêlant des parfums. De tous ces ingrédiens on compose une sorte de pâte, qu'on met dans des moules de bois de différentes grandeurs, pour lui donner différentes formes. Les impressions qu'elle y reçoit sont des figures d'hommes, de dragons, d'oiseaux, d'arbres, de fleurs, &c. Mais la forme general est ordinairement celle d'un bâton (48), & d'un côté chaque bâton porte toujours quelques caracteres Chinois. La meilleure encre se fait à (49) *Whey-cheu*, Ville de la Province de Kyang-nan. C'est sa bonté qui est la regle du prix. Les Européens ont fait des efforts inutiles pour la contrefaire. Elle est fort utile pour le dessin, parce qu'on peut lui donner le dégré d'ombre qu'on (50)

(46) Description de la Chine par Navarette, page 49.

(47) Le-Comte, dit qu'on y emploie de la graisse de porc, mêlée avec de l'huile.

(48) La forme des bâtons qui viennent en Angleterre, qu'on appelle communément Encre du Japon, est un quarré oblong, de la longueur de trois pouces.

(49) Voyez ci-dessus.

(50) Du-Halde *ubi sup.* page 370, & Le-Comte, page 188.

PAPIER DE LA CHINE. juge à propos. Les Chinois ont aussi de l'encre rouge, qu'ils emploient principalement pour les titres des Livres. Tout ce qui se rapporte à l'écriture est si précieux à la Chine, que les ouvriers mêmes qui travaillent à la composition de l'encre, ne passent point pour des gens d'une condition méchanique & servile.

Remarques sur son origine. L'Auteur Chinois qu'on a cité dans l'article précédent, fournit les Remarques suivantes sur l'origine & la nature de cette encre. Il assure que son invention est d'un tems immémorial, mais qu'elle fut long-tems sans parvenir à sa perfection. On se servoit d'abord, pour écrire, d'une espece de terre noire, comme le caractere *Me*, qui signifie Encre, le prouve par sa composition. On exprimoit de cette terre, ou plutôt de cette pierre, un jus ou un suc noir. D'autres encore prétendent qu'après l'avoir humectée, on en tiroit une liqueur noire en la broyant sur le marbre. Enfin, cette terre ou cette pierre se trouve nommée dans une réflexion morale de l'Empereur Vu-vang, qui vivoit onze cens vingt avant l'Ere Chrétienne.

Sous les premiers Empereurs de la dynastie de Tong, vers l'année 620, le Roi de Corée offrit à l'Empereur de la

Chine quelques bâtons d'une encre composée de noir de lampe. Ce noir venoit de vieux bois de pin brûlé, & mêlé avec de la cendre de corne de cerf, pour lui donner de la consistence. Cette encre a tant de lustre qu'on la croiroit couverte d'un vernis. L'émulation des Chinois leur fit trouver, vers l'année 900, le moyen de la porter à sa perfection.

PAPIER DE LA CHINE.

En 1070 ils en inventerent une autre espece, qui se nomme *Yu-me*, c'est-à-dire, Encre Impériale, parce qu'elle est particulierement à l'usage du Palais. Elle est composée d'huile, dont on rassemble les vapeurs dans un vaisseau de cuivre concave, en y mêlant un peu de musc pour lui donner une odeur agréable.

Invention d'une autre encre.

La recette suivante (51), qui est tirée des Chinois, fait une encre d'un beau noir ; qualité qu'on regarde comme la plus essentille. Brulez du noir de lampe & d'inde (52) dans un creuset, jusqu'à ce qu'ils ayent tout-à-fait cessé de fumer. Faites dissoudre ensuite de la gomme adragante dans de l'eau, &

Recettes pour la composition de differentes encres de la Chine.

(51) Du-Halde donne une autre méthode d'après un Auteur Chinois ; mais on se dispense de la rapporter ici, parce que les noms des ingrédiens sont inconnus en Europe.

(52) C'est sans doute de l'inde en maron, ou le suc d'inde mis en pain, qui vient de Lyau-tong.

PAPIER DE LA CHINE.

lorſqu'elle eſt parvenue à ſa conſiſtence, ajoutez-y les autres ingrédiens & mêlez le tout enſemble avec une ſpatule, pour en faire une pâte qui puiſſe être miſe au moule. Une trop groſſe quantité rend la pâte d'un violet noir.

Recette du Pere Coutancin.

Le Pere Coutancin, Jéſuite, apprit une autre recette d'un Chinois auſſi éclairé qu'on peut l'être ſur cette matiere, dans un pays où les ouvriers cachent fort ſoigneuſement les ſecrets de leur art. On met cinq ou ſix meches allumées dans un vaſe plein d'huile, qu'on couvre d'un couvercle de fer en forme d'entonnoir, à la diſtance néceſſaire pour recevoir la fumée. Lorſqu'il s'y en eſt aſſez raſſemblé, on prend une plume d'oie, dont on ſe ſert pour néroyer le fond du couvercle, & l'on fait tomber cette ſuye ſur une feuille de papier ſec. C'eſt le noir dont on ſe ſert pour faire de l'encre fine & luiſante. La ſuye qui s'attache le plus au couvercle eſt la plus groſſiere & ne s'emploie que pour l'encre commune. Celle qu'on a receuillie ſur le papier doit être bien battue dans un mortier. On y mêle du muſc ou quelqu'eau parfumée, avec un peu de colle de cuir de vache, pour incorporer les ingrédiens. Lorſque cette compoſition a pris la conſiſtence de pâte,

on la met dans des moules, pour lui donner sa forme; après quoi l'usage est de graver dessus, avec un cachet, des caracteres ou des figures en bleu, en rouge ou en or. On fait ensuite secher les bâtons au soleil ou au vent.

PAPIER DE LA CHINE.

Usage des Marchands de Vhey-cheu-fu.

Dans la Ville de *Vhey-cheu-fu*, célebre, comme on l'a remarqué, par la beauté de son encre, les Marchands ont de petites chambres où ils entretiennent, jour & nuit, des lampes allumées. Chaque chambre est distinguée par l'huile qu'on y brûle & par l'espece d'encre qui s'y fait. L'encre de la Chine étant à très bon marché, toutes ses différentes especes ne peuvent être composées d'huile de *Sesamum* ou de gergelin, comme la plûpart des Chinois se l'imaginent.

Fournaises pour l'encre.

On rapporte que dans le district de la même Ville il y a des fournaises d'une forme singuliere, pour y brûler le vieux bois de pin & pour conduire la fumée par de longs tuyaux dans de petites chambres tendues de papier. Après avoir laissé aux vapeurs fuligineuses le tems de s'y attacher, on en tire beaucoup des murs & des platfonds. D'un autre côté, on tire la résine du bois par d'autres tuyaux, qui sont au niveau du terrain. Les chambres sont parfumées

PAPIER DE LA CHINE.

de musc & d'autres drogues, dont l'odeur mêlée avec la suye rend celle de l'encre fort agréable.

Observation sur le bois qu'on y brûle.

Les Missionnaires ont observé que la nature du bois qu'on fait brûler contribue beaucoup à la bonté de l'encre. Ils jugent que la suye qu'on tire des fournaises d'une verrerie & dont les Peintres font usage en Europe, seroit la meilleure pour contrefaire l'encre de la Chine.

Les remarques suivantes sont tirées du même Auteur Chinois qu'on a déja cité :

Regles pour distinguer la la bonne encre de la Chine.

1°; Pour distinguer les différens dégrés de bonté dans l'encre qui sort des mains de l'ouvrier, il faut tremper dans l'eau le bout des bâtons, pour en frotter un vase du plus beau vernis, qui se nomme *Tuan-quang-si*. Lorsque la place de l'encre est sechée, on leve le vase au soleil. Si la couleur de l'encre n'est pas différente de celle du vernis, on peut s'assurer qu'elle est de la plus fine espece. Si le noir est tourné en bleuâtre, elle est beaucoup moins bonne. Mais s'il est couleur de cendre c'est la plus imparfaite de toutes les especes.

2°; Pour garantir l'encre de toutes sortes d'altérations, il faut l'enfermer dans une boëte avec un peu d'armoise par-

faitement mûre. Si les bâtons demeurent exposés au soleil, ils ne manqueront point de se fendre & de tomber en pieces.

Encre de la Chine.

3°; Lorsqu'un bâton d'encre s'est brisé, il n'est question que d'en réduire une partie en pâte sur le marbre, d'y mêler les autres morceaux brisés & de presser le tout ensemble. Après l'avoir fait secher l'espace d'un jour, on le trouvera aussi ferme que jamais.

4°; Si vous voulez une espece d'encre fort délicate, ayez soin de bien laver le marbre avant que de la paîtrir dessus. Il suffit pour gâter la nouvelle qu'il y reste tant soit peu de celle qu'on a paîtrie la veille. Observez aussi que le marbre doit être lavé avec de l'eau qu'on ait fait bouillir & qu'on ait laissée refroidir. Les meilleures pierres pour la préparation de l'encre se nomment *Tuan-che.*

5°; L'encre, trop long-tems conservée, cesse d'être propre à l'écriture. Elle devient, si l'on en croit les Chinois, un remede excellent pour la dyssenterie & pour les convulsions des enfans. Ils prétendent que ses parties alkalines absorbent les humeurs acides & qu'elles adoucissent l'acrimonie du sang. La dose, pour les personnes formées, est

ENCRE DE LA CHINE.

de deux dragmes (53), dans un verre d'eau ou de vin.

Plumes de la Chine.

Les plumes Chinoises n'ont pas de ressemblance avec celles des Européens. Ce sont des pinceaux de poil, particulierement de poil de lapin, qui est le plus doux. Pour écrire, les Chinois ont une petite table de marbre poli, avec un trou à l'extrêmité pour y mettre de l'eau. Ils y trempent leur bâton d'encre, en frottant plus ou moins le côté le plus uni du trou, suivant le dégré de noirceur qu'ils veulent donner à leur écriture. Lorsqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement leur pinceau, comme les Peintres ; mais perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de droit à gauche & de haut en bas. Leurs Livres commencent comme nous finissons les nôtres ; c'est-à-dire, que notre derniere page est pour eux la premiere.

Maniere dont les Chinois écrivent.

Le marbre, le pinceau, le papier & l'encre, se nomme *Pau-tse* ; mot qui signifie *Les quatre choses précieuses*. Les Chinois Lettrés prennent autant de plaisir à les tenir propres & en bon ordre (54), que nos gens de guerre à

(53) Chine du Pere Du-Halde, page 370 & suiv.

(54) Chine du Pere Du-Halde, page 372, & Mémoires du Pere Le-Comte, page 184.

ranger & à nétoyer leurs armes.

IMPRIMERIE CHINOISE. Art de l'Imprimerie Chinoise. Son ancienneté.

L'art de l'Imprimerie, qui ne fait que de naître en Europe, est connu à la Chine depuis un tems immémorial (55). Mais la méthode des Chinois ne ressemble point à la nôtre. Comme nos caractères sont en petit nombre & qu'ils ne représentent que de simples sons, ou des lettres, de la combinaison desquelles nous formons des mots & des sentences, notre usage est de faire des types séparés, dont chacun à la forme d'une lettre. Ensuite, les joignant ensemble & les rangeant en lignes l'un après l'autre, nous en formons, pour ainsi dire, un corps solide de métal, dans une dimension bornée; & le renfermant dans un quadre ou un chassis, nous y imprimons les feuilles, par le moyen d'une presse instituée pour cet usage.

Ce qui rend leur méthode différente de la nôtre.

Au contraire, les Chinois ayant au lieu de lettres un caractere particulier pour chaque mot, tombent dans une espece d'infinité, qui leur a fait préferer à la méthode des types celle de tailler ou de graver leurs compositions en (56) bois. L'usage d'une multitude de types

(55) Trigaut & d'autres disent six cens ans avant Jesus-Christ.

(56) On sçait que nos premiers Livres furent gravés de même sur des planches de bois.

IMPRIMERIE CHINOISE.

ou de caracteres, qui répondroient à tous les mots de leur langue, seroit peut-être impratiquable à la Chine. Il est vrai que les Européens peuvent employer autant de types que les Chinois ont de caracteres ; mais ce nombre n'est composé que de lettres qui se ressemblent, & qui après avoir servi à la composition d'une page peuvent être séparées pour la page suivante, & servir ainsi d'une page à l'autre jusqu'à la fin du volume. Au lieu que les Chinois ont besoin de tailler autant de planches que leur Livre doit contenir de pages ; ce qui les met souvent dans la nécessité de se pourvoir d'une chambre fort spacieuse pour les matériaux d'un seul volume.

Leur maniere d'imprimer.

Un Ouvrage qu'on destine à l'impression, est transcrit par quelque bon Ecrivain sur un papier fin & transparent. Le Graveur colle chaque feuille sur une planche de pommier, ou de poirier (57), ou de quelqu'autre bois dur. Il grave les caracteres en coupant le reste du bois. Cette opération se fait avec tant d'exactitude, qu'on auroit peine à distinguer la copie de l'original, soit qu'il soit question de caracte-

(57) Suivant Navarette, c'est le poirier qui est le meilleur.

res Européens ou Chinois; car les nôtres se coupent & s'impriment de même à la Chine.

IMPRIMERIE CHINOISE.

Cette méthode a beaucoup de commodité, parce qu'elle épargne la peine de composer les caracteres & qu'on n'imprime les feuilles qu'à mesure qu'on les vend, sans être exposé, comme en Europe, au risque d'en vendre moins qu'on n'en imprime, ou de faire les frais d'une nouvelle impression (58).

Les Chinois ont aussi des types mobiles.

Cependant les Chinois n'ignorent point la maniere d'imprimer des Européens. Ils ont des caracteres mobiles en bois, pour s'assurer le pouvoir de corriger *l'Etat présent de la Chine*, qu'ils impriment à Pe-king tous les trois mois. On rapporte que dans les Villes de Nan king & de Su-cheu-fu ils impriment de même quelques petits Livres, avec beaucoup de netteté & de correction.

Comment ils impriment lorsqu'ils sont pressés.

Dans les affaires qui demandent de la diligence, telle qu'un ordre qui arrive de la Cour & qui doit être imprimé dans l'espace d'une nuit, ils ont une

(58) On croit reconnoître ici le penchant des Voyageurs à vanter tout ce qu'ils ont vû chez les Etrangers; car la préférence que l'Auteur donne à l'Imprimerie Chinoise est fort mal fondée. Aussi avons nous abandonné leur méthode, après en avoir usé d'abord.

IMPRIMERIE CHINOISE.

autre méthode. Ils couvrent la planche de cire jaune, ſur laquelle ils gravent les caracteres avec une promptitude ſurprenante.

Forme ordinaire de leur impreſſion.

Ils n'ont pas de preſſe comme en Europe. Leurs planches de bois & leur papier enduit d'alun s'en accommoderoient mal. Voici de quelle maniere ils s'y prennent. Après avoir mis leur planche de niveau & l'avoir bien affermie, ils trempent dans l'encre une broſſe dont ils la frottent, avec la précaution de ne pas l'humecter trop ni trop peu. Si la planche eſt trop humide, les caracteres ſe confondent ; & ſi elle ne l'eſt point aſſez, l'impreſſion manque de force & ne peut avoir beaucoup de durée. Ils paſſent enſuite ſur le papier une autre broſſe, douce & oblongue, en preſſant plus ou moins, ſuivant la quantité d'encre qu'il y a ſur la planche. Lorſque la préparation d'encre eſt bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles ſans tremper leur broſſe dans l'encre.

Pour faire cette encre, ils prennent du noir de lampe, le broient ſoigneuſement & l'expoſent au ſoleil. Enſuite l'ayant paſſé au ſas, le plus fin qu'il eſt poſſible, ils la temperent avec une liqueur ſpiritueuſe juſqu'à ce qu'elle ait

pris la consistence d'une bouillie épaisse, mais sans grumeaux. Ils la font dissoudre au feu, en y jettant, sur dix onces, une once de colle de cuir de vache; après quoi ils la démêlent dans l'eau, pour la rendre aussi claire qu'il convient (59).

IMPRIMERIE CHINOISE.

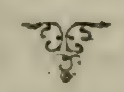
Couverture & reliûre de leurs livres.

Leur papier est si clair & si transparent, qu'il ne peut être imprimé que d'un côté. De-là vient que les Livres ont une double feuille, qui a son replis au dehors, & son ouverture du côté du dos du Livre, où elle est cousue. Ainsi les Livres Chinois se rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres se rognent sur la tranche. On tire sur le replis une ligne noire, qui sert de direction au Relieur.

Les Chinois couvrent leurs Livres de carton gris, ou de satin à fleurs. On en voit aussi de reliés en brocard, à fleurs d'or ou d'argent. Cette maniere de relier est également propre & commode, quoiqu'inferieure à la nôtre (60).

(59) Du-Halde, *ubi sup.* page 373.

(60) *Ibid.* Et Le-Comte, page 188.



INTRODUCTION.

CHAPITRE XIV.

Sciences des Chinois.

QUOIQUE les Chinois ayent le goût des Sciences & d'excellentes facultés pour réussir dans tous les genres de Littératures, ils n'ont jamais fait de progrès considerable dans les Sciences spéculatives, parce qu'elles ne sont pas du nombre de celles que le Gouvernement anime par des récompenses. Cependant, comme la pratique des affaires demande quelque connoissance de l'Arithmétique, de l'Astronomie, de la Géometrie, de la Géographie, de la Philosophie naturelle & de la Physique, ils cultivent assez soigneusement ces différentes parties du Sçavoir. Mais les études dont ils font leur principal objet & qui forment proprement leurs sciences, sont la Grammaire, la Rhétorique, l'Histoire & les Loix de leur Pays, avec la Morale & la Politique. Un sage discernement leur a fait donner la préference aux lumieres qu'ils ont jugées les plus utiles à la conduite de l'homme & au bien de la société. C'est dans cette double vûe que pour engager les jeunes gens à tourner

Quel est l'objet de l'étude des Chinois.

leur application de ce côté-là, ils leur ont proposé les honneurs & l'élevation pour récompense.

SCIENCES DES CHINOIS.

§ I.

Arithmétique. Géometrie. Astronomie.

ARITHMETIQUE.

L'HISTOIRE Chinoise rend témoignage que les Mathématiques ont été connues à la Chine dans les plus anciens tems. L'usage des quatre premieres Regles de l'Arithmétique y est établi; c'est-à-dire, qu'on y emploie *l'Addition*, la *Soustraction*, la *Multiplication* & la *Division*. Mais ce n'est point par la voie du calcul que les Chinois se servent de ces quatre Regles. Ils n'ont point comme nous, de caracteres arithmétiques, composés de neuf figures & du zero.

Ils ont l'usage des quatre premieres Regles de l'Arithmetique.

Pour faire leurs comptes, ils emploient un instrument nommé *Suan-pan*, qui consiste dans une petite planche, divisée du haut en bas en douze raies paralleles, marquées par autant de fils-d'archal, dans chacun desquels sont passées sept petites boules d'os ou d'yvoire, qui peuvent monter & descendre; mais qui sont tellement séparés par une partition au milieu de la planche, qu'il y en a deux d'un côté & cinq

Instrument dont ils se servent.

ARITHMÉTIQUE.

de l'autre. Les deux, qui font dans la superieure, valent chacun cinq, & les cinq, & les cinq de la partie basse ne sont qu'autant d'unités. En joignant ou séparant ces boules, les Chinois supputent comme on le fait en Europe avec des jettons. Leur promptitude & leur facilité paroissent surprenantes. Ils font leurs calculs aussi vîte que nous lirions un Livre de comptes, & les plus grosses sommes les arrêtent moins que nous avec nos chiffres.

Leur Géometrie.

Leur Géometrie est assez superficielle. Ils sont aussi peu versés dans la théorie que dans la pratique. S'ils entreprennent de résoudre un probleme, c'est moins par principes que par induction. Cependant ils ne manquent point d'habileté pour mesurer leur terre, ni d'exactitude pour en regler les bornes. Leur méthode est simple & précise (61).

Lumieres que les Chinois s'attribuent en Astronomie.

Ils se vantent d'avoir cultivé l'Astronomie depuis la fondation de leur Empire, & se regardent dans cette Science comme les plus grands maîtres de l'Univers. Mais leurs progrès n'ont pas trop bien répondu au tems qu'il y ont employé. Les Missionnaires avouent qu'il n'y a point de Nation qui ait ap-

(61) Le-Comte, page 213, & suivantes. Du Halde, Vol. II, page 125.

ARITHMETIQUE.

Rapport de leurs obſervations avec les nôtres.

porté des ſoins ſi conſtans aux obſervations Mathématiques. Dans tous les tems la Chine a eu, nuit & jour, des Mathématiciens attentifs aux mouvemens céleſtes. Telle a toujours été la principale occupation des Lettrés de l'Empire. Leur aſſiduité à cet office étoit regardée comme un devoir de ſi haute importance, que les Loix puniſſoient de mort la moindre négligence. Cet uſage eſt prouvé par un paſſage de *Chu-king* (62), un de leurs anciens Livres, à l'occaſion de *Hi* & de *Fo*, deux de leurs Aſtronomes, auſquels il échapa une Eclipſe du Soleil, deux mille cent cinquante cinq ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Pluſieurs Mathématiciens Jeſuites ont vérifié la réalité de cette Eclipſe, & prétendent qu'elle ne peut avoir été vûe qu'à la Chine.

De trente ſix Eclipſes de ſoleil, dont Confucius a parlé dans ſon Livre intitulé *Chun-tſyu*, il n'y en a que deux fauſſes & deux douteuſes. Toutes les autres ont été ſouvent vérifiées, non ſeulement par les Aſtronômes Chinois, ſous les dynaſties de Han, de Tang, de Hau & de *Yuen*, mais encore par quantité de Miſſionnaireres Européens.

(62) On le trouve auſſi dans le texte de la plus ancienne Hiſtoire de la Chine.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Les Peres *Adam*, *Schaal*, *Kegler* & *Slavisck*, en calculerent plusieurs, & le premier fit imprimer ses calculs en langue Chinoise. Le Pere Gaubil prit la peine de les examiner toutes; & si l'on en excepte quatre, il trouva que pour le tems & le jour elles s'accordoient avec son propre calcul, suivant les Tables astronomiques dont il fit usage (62).

L'Eclipse de l'année 776 avant Jesus-Christ, se trouve dans le *Chi-king* & dans l'Histoire de la Chine, comme dans l'Astronomie de Han. Les Eclipses marquées dans le *Chu-kin*, le *Chiking* & le *Chun-tsyu*, sont calculées dans les Recueils astronomiques des dynasties de *Tang* & de *Yuen*, qui furent compilés du tems même de ces familles. Les autres Observations, données par le Pere *Gaubil*, sont tirées de diverses Histoires, composées pendant le regne des dynasties sous lesquelles on fit ces Observations.

Recherches du Pere Gaubil sur leurs anciens progrès.

Le même Missionnaire, après s'être fait une étude particuliere de rechercher quels avoient été les progrès des anciens Chinois dans l'Astronomie,

(63) Les calculs du Pere Gaubil sur seize de ces Eclipses ont été publiées par le Pere Soucier, dans ses Observations mathématiques, astronomiques & géographiques, Vol. II, page 17.

Sciences des Chinois. Astronomie.

nous apprend (64) qu'ayant examiné *l'Etat du Ciel Chinois*, composé plus de cent vingt ans avant Jesus-Christ, il y trouva le nombre & l'étendue de leurs Constellations & quelles Etoiles répondoient alors aux Solstices & aux Equinoxes, avec la déclinaison des Etoiles, & leur distance des Tropiques & des deux Poles. Il ajoute que les Chinois connoissoient le mouvement du Soleil & de la Lune, de l'Ouest à l'Est, & celui des Planetes & des Etoiles fixes, quoiqu'ils n'eussent déterminé le mouvement des dernieres qu'environ quatre cens ans après Jesus-Christ. Ils avoient aussi une connoissance assez exacte des mois Solaires & Lunaires. Ils donnoient à peu près les mêmes révolutions que les Européens à Saturne, Jupiter, Mars, Venus & Mercure. A la vérité, ils n'avoient jamais eu de regles pour la Rétrogradation & les Stations. Cependant, à la Chine comme en Europe, quelques Philosophes ont attribué au Ciel & aux Planetes une revolution autour de la Terre, & d'autres l'ont supposée autour du Soleil. Mais les derniers sont en petit nombre. Il ne paroît même aucun rapport à ce systême dans leurs cal-

(64) Dans deux Lettres publiées par le Pere Souciet. *Ibid.*

Sciences des Chinois. Astronomie.

culs, & l'on n'en trouve des traces que dans quelques Ecrits particuliers. Ils ont exprimé en Nombres la qualité des Eclipses, leur durée, le lieu de leur apparence, &c. mais le Pere Gaubil ne put découvrir avec certitude la méthode qu'ils employent à ces opérations. La plûpart de leurs Observations furent rédigées plus de cent ans avant Jesus-Christ. On y trouve des calculs assez exacts des Eclipses de ce tems-là. Mais les Nombres paroissent obscurs, & ne sont même entendus aujourd'hui que de peu de Chinois.

Ancienne Carte Chinoise des Etoiles.

Le Pere Kegler, Président du Tribunal des Mathématiques, avoit une vieille Carte Chinoise des Etoiles, composée long-tems avant que les Jésuites fussent entrés à la Chine. On y avoit marqué les étoiles qui sont invisibles aux yeux seuls. Le telescope a fait reconnoître l'exactitude de ces positions.

Anciens Traités d'Astronomie & ce qu'on en peut conclure.

Depuis la dynastie de *Han*, qui regnoit avant la naissance de Jesus-Christ, on trouve à la Chine des Traités d'Astronomie, par lesquels on apprend que depuis plus de deux mille ans les Chinois ont connu la longueur de l'année solaire, composée de trois cens soixante cinq jours & d'environ six heures; qu'ils ont connu le mouvement

diurne

diurne du Soleil & de la Lune, & la maniere d'obſerver la hauteur méridienne du Soleil par l'ombre d'un *Gnomon* ; que la longueur de ces ombres leur ſervoit à calculer avec aſſez de juſteſſe l'élevation du Pole & la déclinaiſon du Soleil ; qu'ils connoiſſoient aſſez l'aſcenſion des Etoiles & le temps de leur paſſage par le méridien ; comment les mêmes Etoiles, dans la même année, ſe levent ou ſe couchent avec le Soleil, & comment elles paſſent quelquefois le méridien à leur lever & quelquefois à leur coucher ; qu'ils avoient donné des noms aux Etoiles, & diviſé le Ciel en diverſes Conſtellations ; qu'ils y avoient rapporté les places des Planetes ; qu'ils diſtinguoient les Etoiles fixes, & qu'ils avoient des figures particulieres pour cet uſage. Enfin, conclut le Pere Gaubil, on peut démontrer par l'Hiſtoire Chinoiſe, qu'ils ont toujours eu la connoiſſance d'un grand nombre de Principes qui appartiennent à l'Aſtronomie.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Le Pere Frigaut, qui étoit arrivé à la Chine en 1619 & qui avoit lû plus de cent volumes des Annales du Pays, aſſure que les obſervations céleſtes des Chinois commencerent bien-tôt après le déluge ; qu'ils ne les faiſoient pas

Remarques de Frigaut ſur l'Aſtronomie Chinoiſe.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

comme nous par heures & par minutes, mais par dégrés entiers ; qu'ils ont observé un grand nombre d'Eclipses, en marquant l'heure, le jour, le mois & l'année, mais sans égard pour la durée, ni pour la quantité des obscurations ; & qu'ils ont apporté plus d'attention que les Astronomes Européens aux Cometes & aux nouvelles Etoiles : Observations, ajoute le même Auteur (65), qui, joint à celles des Eclipses & des Cometes en conjonction, peuvent être d'une grande utilité pour vérifier leur Chronologie.

Année Chinoise.

L'année Chinoise commence à la conjonction du Soleil & de la Lune, ou à la nouvelle Lune la plus proche du quinzieme dégré de l'*Aquarius* : Signe où le Soleil, suivant les idées de l'Europe, entre vers la fin du mois de Janvier & demeure pendant le mois suivant presqu'entier. C'est de ce point qu'ils comptent leur Printems. Le quinzieme dégré du *Taurus* fait le commencement de leur Eté ; le quinzieme dégré du *Leo* celui de leur Automne, & le quinzieme dégré du Scorpion celui de leur Hyver.

Leurs mois Lunaires & leurs mois d'intercalation.

Ils ont douze mois Lunaires ; les uns de vingt neuf jours & les autres de tren-

(65) Chine du Pere Du-Halde, page 128 & suiv.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

te. Tous les cinq ans ils ont des mois intercalaires, pour ajuster les Lunaisons avec le cours du Soleil. Leur année consiste en trois cens soixante & cinq jours & quelque chose moins de six heures. Ils ont calculé les mouvemens des Planetes & tout ajusté par des Tables d'Equation, suivant une Epoque reglée au Solstice d'Hyver, qui est le point fixe de leurs observations comme le premier dégré d'*Aries* est le nôtre, en comptant de cent en cent dégrés. Quelques Ecrivains supposent que les Chinois ont reçu ces Tables des Arabes, qui s'introduisirent à la Chine avec les Tartares. Mais ils avoient long-tems auparavant la science des Nombres, sous laquelle ils déguisoient des secrets de politique dont on n'instruisoit que les Princes.

Leurs Tables d'Equation.

Il y a plus de quatre mille ans, si l'on s'en rapporte à leur Histoire, qu'ils ont l'usage d'un cycle ou d'une révolution solaire, assez semblable aux Olympiades Greques. Ce cycle est composé de soixante ans & leur sert de période ou d'âge pour regler leurs (66) Annales. Les années de ce cycle sont distinguées par les noms de leurs douze heures, diversement combinées avec dix

Cycle solaire de quatre mille ans.

(66) *Ibid.* page 130.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

autres termes de leur invention (67).

Semaines des Chinois.

Ils divisent les semaines, comme les Européens, suivant l'ordre des Planetes. Ils leur assignent à chacune quatre Constellations, dont ils accordent une à chaque jour du mois, comptant successivement les vingt huit jours sept par sept, pendant tout le cours de l'année.

Leurs jours & leurs heures.

Leur jour commence à minuit, comme le nôtre, & finit à minuit suivant; mais sa division n'est qu'en douze heures, dont chacune est égale à deux des nôtres. Ils ne les comptent point par des nombres, comme nous, mais par des noms particuliers & par des figures. Ils divisent d'ailleurs le jour naturel en cent parties, & chaque partie en cent minutes; de sorte que chaque jour contient dix mille minutes. Cette division s'observe avec d'autant plus d'exactitude, que dans l'opinion générale des Chinois il y a des minutes heureuses ou malheureuses, suivant la position du Ciel & les divers aspects des Planetes. Ils croient l'heure de minuit fort heureuse, parce qu'ils la prennent pour le tems de la Création. Ils sont persuadés aussi que la Terre fut créée à la secon-

(67) Mémoires du Pere Le-Comte, page 304.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE. Horloges Chinois.

de heure, & l'homme à la troisieme (68).

Les Chinois n'ont point d'horloges pour regler le tems ; mais ils se servent de quadrans solaires & d'autres mesures. Les Missionnaires trouverent à la Chine des quadrans fort anciens, qui étoient autrefois divisés en quatre grandes parties, chacune subdivisée en vingt quatre plus petites. Cet instrument parut fort irrégulier au Pere Le-Comte. A peine en put-il reconnoître l'usage. Mais depuis que les Chinois ont reçu le nouveau Calendrier des Missionnaires, ils ont reglé leurs quadrans par les jours. Le tems se compte aujourd'hui parmi eux comme en Europe, avec cette seule différence, que leur heure est plus longue du double (69)

Comment les veilles de la nuit sont reglées.

Toutes les Villes de la Chine ont deux Tours ; l'une, nommée *Tour du Tambour ;* l'autre *Tour de la Cloche*. Elles servent à distinguer les cinq veilles de la nuit, qui sont plus longues en Hyver qu'en Eté. La premiere veille commence par un coup de tambour, qu'on répete avec des intervalles reglés, jusqu'à la seconde. Celle-ci commence par deux coups, qui se répetent de même jusqu'à la troisieme ; & le

(68) Du-Halde, *ubi sup.* page 132 & suiv.

(69) Le-Comte, page 304.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

nombre augmente ainſi pour les veilles ſuivantes. Auſſi-tôt que le jour paroît, les coups redoublent comme au commencement de la nuit ; de ſorte qu'il n'y a point de tems où l'on ne puiſſe ſçavoir quelle heure il eſt (70). On fait de petites paſtilles parfumées, de forme conique, pour les allumer à chaque heure de la nuit. Elles portent une marque, qui fait reconnoître à quelle heure chacune doit brûler. *Magalhaens* obſerve que ces paſtilles ſont compoſées de bois de ſandal, ou de quelqu'autre bois odoriferant réduit en poudre, dont on fait une ſorte de pâte & qu'on forme dans des moules. Elles ſont rondes par le bas, & diminuent en cercle à meſure qu'elles s'élevent juſqu'à ce qu'elles ſe terminent en pointe. Mais leur baſe a quelquefois la largeur de deux ou trois paumes, & même d'avantage. Elles durent un, deux ou trois jours, ſuivant leur grandeur. On en fait pour les Temples, qui brûlent pendant vingt & trente jours. Toutes les paſtilles de cette nature portent cinq marques, qui ſervent à diſtinguer les cinq veilles de la nuit ; & cette maniere de meſurer le tems eſt ſi juſte, qu'el-

Paſtilles parfumées que l'uſage eſt de brûler.

(70) Relation de la Chine par Magalhaens, page 120, & Mémoires du Pere Le Comte, page 81.

le ne cause jamais d'erreur considerable. Ceux qui veulent se lever à certaine heure suspendent un petit poids à la marque. Lorsque le feu y est parvenu, le poids tombe dans un bassin de cuivre, placé au-dessous, & ne manque pas de les éveiller par le bruit (71).

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Tribunal de l'Astronomie & ses fonctions.

L'Astronomie a toujours été dans une si haute consideration à la Chine, qu'elle a donné naissance au Tribunal qui porte son nom & qui n'a point d'autre occupation que son service. Quoiqu'il soit un des plus considérables de l'Empire, il est subordonné à celui des Rites (72). Tous les quarante-cinq jours il est obligé d'offrir à l'Empereur une Carte qui représente l'état du Ciel, avec les altérations de l'air, suivant la différence des saisons; les prédictions qui concernent les maladies, la secheresse, la cherté des provisions, le vent, la pluie, la grêle, la neige, le tonnerre, &c. Il doit ressembler beaucoup à quelques-uns de nos Almanachs (73). Outre ces observations, le principal soin du Tribunal de l'Astronomie, ou des Mathématiques, est de calculer les

(71) Description de la Chine par Navarette, page 54.

(72) Les Missionnaires l'appellent aussi Tribunal des Mathématiques.

(73) Les Chinois sont livrés aux folies de l'Astrologie judiciaire.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Eclipſes, & de marquer à l'Empereur, dans un Mémoire qui doit lui être préſenté quelques mois auparavant, le jour, l'heure & la partie du Ciel où elles doivent arriver, leur durée & leurs dégrés d'obſcuration. Elles doivent être calculées par la longitude & la latitude des Capitales de chaque Province. Le Tribunal des Rites, & le *Ko-lau*, qui eſt le gardien des obſervations & des prédictions, en répandent des copies dans toutes les Provinces & les Villes de l'Empire, afin que les Eclipſes y puiſſent être obſervées comme à Pe-king, qui eſt la réſidence de la Cour. Les circonſtances de cette cérémonie méritent une deſcription.

Cérémonies en uſage pour l'obſervation des Eclipſes.

Peu de jours avant l'Eclipſe, le Tribunal des Rites fait afficher, dans une place publique, un Ecrit en gros caracteres, qui annonce ce phénomene. Les Mandarins de tous les rangs ſont avertis de ſe rendre, avec les habits de leur Ordre & les marques de leur dignité, dans la Cour du Tribunal aſtronomique, pour y attendre le commencement de l'Eclipſe. Ils ſe placent tous, près de diverſes grandes tables, ſur leſquelles l'Eclipſe eſt repréſentée. Ils la conſiderent. Ils raiſonnent entr'eux ſur ſa nature. Au moment que le Soleil ou

la Lune commencent à s'obſcurcir, ils tombent à genoux & frappent la terre du front. En même tems il s'éleve dans toute la Ville un bruit affreux de tambours & de tymbales, par l'effet d'une ridicule opinion qui prevaut encore, que ce bruit eſt néceſſaire pour le ſecours d'une Planete utile & pour la délivrer du Dragon céleſte qui eſt prêt à la dévorer. Quoique les Sçavans & les perſonnes de diſtinction regardent les Eclipſes comme des effets naturels, ils ont tant de reſpect pour les uſages de l'Empire, qu'ils n'abandonnent point leurs anciennes cérémonies.

Sciences des Chinois. Astronomie.

Pendant que les Mandarins ſont proſternés, d'autres ſe rendent à l'Obſervatoire, pour y examiner avec une ſcrupuleuſe attention le commencement, le milieu & la fin de l'Eclipſe. Ils comparent leurs obſervations avec la figure qu'on leur a donnée. Enſuite, ils les portent, ſignées & ſcellées de leur ſceau, à Sa Majeſté Impériale, qui obſerve l'Eclipſe avec le même ſoin dans ſon Palais. Cette pratique s'exécute de même dans toute les parties de l'Empire.

Calendrier Chinois.

Mais le principal objet du Tribunal eſt la compoſition du Calendrier, qui ſe répand chaque année dans toutes les

Sciences des Chinois. Astronomie.

Provinces. Il n'y a point de Livre au monde qui ſoit imprimé en plus gros caracteres, ni publié avec plus de ſolemnité. Il eſt toujours précedé d'un Edit de l'Empereur, qui défend, ſous peine de mort, de publier ou d'employer un autre Calendrier, où d'y faire la moindre altération ſous aucun prétexte. On eſt obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires, parceque tout le monde eſt impatient de s'en procurer un pour l'uſage.

Trois autres Tribunaux d'Aſtronomie.

Il y a trois autres Tribunaux à Pekin, qui doivent compoſer chacun leur Calendrier & le préſenter à l'Empereur. L'un eſt ſitué près de l'Obſervatoire. Le ſecond eſt une eſpece d'Ecole mathématique, où l'on explique la théorie des Planetes & la méthode des Calculs. Dans le troiſieme, qui eſt voiſin du Palais, on délibere ſur toutes les affaires & l'on compoſe tous les Actes qui ont quelque rapport à l'Aſtronomie. On diſtingue trois claſſes de Mathématiciens, comme trois Tribunaux; & juſqu'à ces derniers tems on en comptoit une quatrieme, qui étoit compoſée d'Aſtronomes Mahometans. C'eſt la premiere qui eſt chargée de la préparation du grand Calendrier, du calcul des Eclipſes & des autres ſupputations aſtronomiques,

Trois claſſes d'Aſtronomes

Les trois Calendriers se publient chaque année en langue Tartare & Chinoise. Dans le dernier des trois, qui est le Calendrier commun, on trouve la division de l'année en mois Lunaires, avec l'ordre des jours, l'heure & la minute du lever & du coucher du Soleil, la longueur des jours & des nuits, suivant la différente élevation du Pole dans chaque Province, l'heure & la minute des conjonctions & des oppositions du Soleil & de la Lune, c'est-à-dire, les Nouvelles & les Pleines Lunes; le premier & le dernier Quartier, que les Astronomes appellent les Quadratures de cette Planete; l'heure & la minute où le Soleil entre dans chaque Signe & dans chaque demi-Signe du Zodiaque.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.
Trois Calendriers, & ce qu'ils contiennent.

Le second Calendrier contient les mouvemens des Planetes pour chaque jour de l'année, & leurs places dans le Ciel, avec un calcul exact de leurs mouvemens à chaque heure & chaque minute. On y joint, en dégrés & en minutes, leur distance de la premiere Etoile de la plus proche de vingt huit Constellations Chinoises, avec le jour, l'heure & leur entrée dans chaque Signe. Mais on n'y parle point d'autres aspects que les conjonctions.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Le troisieme Calendrier, qui est présenté en Manuscrit à l'Empereur seul, contient toutes les conjonctions de la Lune avec les autres Planetes, leurs approches avec les Etoiles fixes, & l'étendue d'un dégré de latitude ; ce qui demande une exactitude singuliere de calcul & de supputations. Aussi trouve-t-on, jour & nuit, sur la Tour astronomique cinq Mathématiciens, qui observent continuellement le Ciel. L'un a les yeux fixés sur le Zenith, & chacun des quatre autres sur un des Points cardinaux, pour ne pas perdre un moment de vûe ce qui se passe dans les quatre différentes parties du Ciel. Ils sont obligés d'en tenir un compte exact, qu'ils remettent tous les jours, signé de leurs noms & de leurs sceaux aux Présidens du Tribunal des Mathématiques, qui le présentent à l'Empereur.

Comment les Calendriers se distribuent dans l'Empire.

C'est le premier jour du second mois, que l'Almanach de l'année suivante doit être présenté à Sa Majesté Impériale. Aussi-tôt qu'elle a pris la peine de le lire & de l'approuver, les Officiers subalternes du Tribunal joignent à chaque jour les Prédictions astrologiques & les Jugemens dont on a parlé. Ensuite, par l'ordre de l'Empereur, on en distribue des copies aux Princes, aux

Seigneurs & aux grands Officiers de Pe-king. On prend le même ſoin d'en envoyer aux Vicerois des Provinces, qui les remettent aux Tréſoriers généraux, pour les faire réimprimer. Le Tréſorier général de chaque Province doit en communiquer des Exemplaires à tous les Gouverneurs ſubordonnés, & garder la Planche qui a ſervi à l'impreſſion. A la tête du Calendrier, qui eſt imprimé en forme de Livre, on voit en rouge le grand Sceau du Tribunal de l'Aſtronomie, avec un Edit Impérial, qui défend ſous peine de mort d'en vendre & d'en imprimer d'autres.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Comment ſe fait la diſtribution du Calendrier à la Cour.

La diſtribution du Calendrier ſe fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là, tous les Mandarins de Pe-king & de la Cour ſe rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté, les Mandarins du Tribunal Aſtronomique, revêtus des habits de leur ordre & chacun avec la marque de ſon rang, s'aſſemblent à l'Obſervatoire, pour accompagner de la maniere ſuivante le Calendrier. On place les Exemplaires qui doivent être préſentés à l'Empereur, à l'Impératrice & aux Reines, ſur une grande machine dorée, compoſée de pluſieurs étages en forme de pyramide. Ils ſont en grand papier,

Marche des Porteurs.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

couverts de ſatin jaune & proprement renfermés dans des ſacs de drap d'or. La machine eſt portée par quarante hommes vêtus de jaune, & ſuivie de dix ou douze autres machines de moindre grandeur, mais dorées comme la premiere & fermées de rideaux rouges, où ſont les Calendriers deſtinés aux Princes du Sang, reliés en ſatin rouge & renfermés dans des ſacs de drap d'argent. Enſuite viennent pluſieurs tables, couvertes de tapis rouges, ſur leſquelles ſont les Calendriers des Grands, des Généraux d'armée & des autres Officiers de la Couronne, tous ſcellés des ſceaux du Tribunal Aſtronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table offre le nom du Mandarin ou du Tribunal d'où viennent les Calendriers.

Ordre de la diſtribution.

Les porteurs dépoſent leur fardeau à la derniere porte de la grande Salle; & rangeant les tables des deux côtés du paſſage qu'on nomme Impérial, ils ne laiſſent au milieu que la machine où ſont les Calendriers Impériaux. Enfin, les Mandarins de l'Académie Aſtronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & ceux des Reines, les placent ſur deux tables, couvertes de brocard jaune, qui ſont à l'entrée de la Salle Impériale, ſe mettent à genoux,

Sciences des Chinois. Astronomie.

& s'étant prosternés trois fois le front contre terre, délivrent leur présent aux Maîtres d'Hôtel de l'Empereur, qui forment aussi-tôt une autre procession pour aller présenter ce dépôt à Sa Majesté Impériale. Ce sont les Eunuques qui portent à l'Impératrice & aux Reines les Exemplaires qui leur sont destinés (74).

Ensuite les Mandarins du Tribunal Astronomique retournent dans la grande Salle, pour y distribuer le reste des Calendriers aux Mandarins de tous les Ordres. Ils trouvent d'abord, au passage Impérial, les premiers Officiers des Princes, qui reçoivent à genoux les Calendriers pour leurs Maîtres & pour les Mandarins de ces Cours inférieures. Les Exemplaires, pour chaque Cour, montent à douze ou treize cens. Après les Officiers des Princes, on voit paroître les Seigneurs, les Généraux d'armée & les Mandarins de tous les Tribunaux, qui viennent recevoir, à genoux, leurs Calendriers. Aussi-tôt que la distribution est finie, ils prennent leurs rangs dans la Salle; & se tournant vers la partie la plus intérieure du Palais, ils tombent à genoux, au premier signal qui leur est donné, & se proster-

(74) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, p. 131 & suiv.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

nent, ſuivant l'uſage, pour rendre graces à Sa Majeſté de la faveur qu'elle leur accorde.

Diſtribution du Calendrier dans les Provinces.

A l'exemple de la Cour, les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier, dans la Ville Capitale, avec les mêmes cérémonies. Le Peuple l'achete. Il n'y a point de famille ſi pauvre qu'elle ne s'en procure un Exemplaire. Auſſi n'en imprime-t-on pas moins de vingt cinq ou trente mille (75) dans chaque Province. En un mot, le Calendrier eſt ſi reſpecté & paſſe pour un Livre ſi important à l'Etat, que le recevoir c'eſt ſe déclarer ſujet & tributaire de l'Empire; comme le refuſer, c'eſt déployer ouvertement l'étendard de la révolte.

Diviſion aſtronomique du Ciel ſuivant les Chinois.

Les Aſtronomes Chinois diviſent les Cieux en vingt huit Conſtellations, dans leſquelles ils comprennent toutes les Etoiles fixes, c'eſt-à-dire, également celles qui ſont dans le Zodiaque & celles qui en ſont voiſines. On attribue cette diviſion à l'Empereur *Yu*, qui voulut diſtinguer les différentes manſions de la Lune; car les Chinois ſe conduiſent plus par les Lunaiſons que

(75) Ce nombre ſeroit fort éloigné de celui des familles Chinoiſes, du moins tel qu'on l'a repréſenté dans les articles précédens, où on le fait monter à quantité de millions.

par les Révolutions ſolaires. Les eſpaces qu'ils accordent à leurs Conſtellations ne ſont point égaux ; mais enſemble ils forment un cercle de trois cens ſoixante dégrés. C'eſt ſur ces principes qu'ils font des quadrans, dont le ſtyle marque par ſon ombre les révolutions de tous les corps céleſtes, avec l'heure & le quartier du jour & de la nuit où chaque Conſtellation arrive au méridien de Pe-king.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Ordre de leurs Signes, & Lunaiſons intercalaires.

Comme ils commencent l'année par la Nouvelle Lune la plus proche du mois de Février, les *Poiſſons* ſont leur premier Signe. Le Belier eſt le ſecond, & les autres continuent dans cet ordre. Douze Signes ſuffiſant pour les douze mois Solaires, & les Lunaiſons ne quadrant pas toujours avec ces Signes, ils ont des Lunaiſons intercalaires, auſquelles ils attribuent les mêmes Signes qu'aux precedentes; c'eſt-à-dire, qu'ils recommencent le cours des mois, ſuivant les Signes qu'ils leur attribuent. De-là vient que pluſieurs de leurs mois ſuivent l'ordre des Signes, & que d'autres ont des jours hors des ſignes, ou manquent de jours pour les remplir.

Réformations de leur Calendrier.

Il n'eſt pas ſurprenant, dans cette confuſion, que les Chinois ſoient quelquefois obligés de corriger leurs Tables

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

astronomiques. Il s'étoit glissé des erreurs si considerables dans les Calendriers qui suivirent ceux du Pere *Adam Schaal*, qu'ils se virent dans la nécessité de recourir encore aux Missionnaires, quoique renfermés alors dans les prisons publiques & chargés de neuf chaînes, sur les accusations d'un Astronome Arabe & d'un Médecin Chinois nommé *Yang-quang-syeu*, qui avoient représenté leur doctrine comme pernicieuse au Gouvernement. L'Empereur Kang-hi, qui étoit fort jeune & dans la septieme année de son regne, leur fit demander par un *Ko-lau*, c'est-à-dire, par un Ministre d'Etat, s'ils connoissoient quelques fautes dans le Calendrier de l'année présente & dans celui qui paroissoit déja pour l'année d'après. Un des Missionnaires, qui étoit le célebre Verbiest, répondit que le second étoit rempli d'erreurs. Il en fit particulierement remarquer une, qui consistoit à mettre treize mois dans l'année suivante. L'Empereur en fut si frappé, que dès le lendemain il se fit amener les Missionnaires au Palais.

On a recours aux Missionnaires Jésuites.

Verbiest y parut à l'heure marquée, avec les Peres Baglion & Magalhaens. On les conduisit dans la grande Salle, où tous les Mandarins du Tribunal

Le Pere Verbiest est appellé au Palais.

Sciences des Chinois, Astronomie.

Astronomique étoient assemblés. Verbiest y découvrit toutes les erreurs du Calendrier ; sur quoi l'Empereur, qui n'avoit jamais vû les trois Missionnaires, donna ordre qu'ils fussent introduits dans sa propre chambre, avec tous les Mandarins devant lesquels ils s'étoient expliqués. Ce prince fit placer Verbiest vis-à-vis de lui, & prenant un air gracieux : » Est-il vrai, lui dit-il, » que vous puissiez nous faire connoî- » tre évidemment si le Calendrier s'ac- » corde avec les Cieux ? Verbiest répondit modestement que la démonstration n'en étoit pas difficile ; que les Instrumens qu'il avoit fait faire à l'Observatoire étoient composés pour épargner l'embarras des longues méthodes aux personnes occupées des affaires d'Etat, qui n'ayant pas le loisir d'étudier les opérations astronomiques, pouvoient s'assurer en un instant de la justesse des calculs & reconnoître s'ils s'accordoient avec l'Etat du Ciel ; » Si Vo- » tre Majesté, continua le Missionnai- » re, desire d'en voir l'experience, » qu'il lui plaise de faire placer dans » une des cours du Palais, un style, » une chaise & une table, je calcule- » rai sur le champ la proportion de » l'ombre à toute heure proposée. Par

Offre qu'il fait à l'Empereur.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

» la longueur de l'ombre il me ſera fa-
» cile de déterminer la hauteur du So-
» leil, & de conclure de ſa hauteur
» quelle eſt ſa place dans le Zodiaque.
» Enſuite on jugera ſans peine ſi c'eſt
» ſa véritable place qui ſe trouve mar-
» quée pour chaque jour dans le Ca-
» lendrier.

Obſtacle de la part d'un Aſtronome Arabe.

Cette propoſition parut plaire à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils entendoient cette maniere de calculer, & s'ils étoient capables de former des pronoſtics ſur la ſeule longueur de l'ombre. Le Mahometan répondit avec beaucoup de hardieſſe, qu'il comprenoit cette méthode, & que c'étoit une regle ſûre pour diſtinguer la vérité. Mais il ajouta qu'on devoit ſe défier des Européens & de leurs ſciences, qui deviendroient funeſtes à l'Empire; & prenant droit de la patience avec laquelle il étoit écouté, il s'emporta ſans ménagement contre le Chriſtianiſme. L'Empereur changea de contenance, & lui dit:
» Je vous ai déclaré que le paſſé doit
» être oublié, & qu'il faut penſer uni-
» quement à regler l'Aſtronomie. Com-
» ment êtes-vous aſſez hardi pour te-
» nir ce langage en ma préſence? Ne
» m'avez-vous pas ſollicité vous même,
» par divers Placets, de faire chercher

» d'habiles Aſtronomes dans toutes les » parties de l'Empire ? On en cherche » depuis quatre ans, ſans en avoir pû » trouver. Ferdinand Verbieſt, qui en» tend parfaitement les Mathémati» ques, étoit ici, & vous ne m'avez ja» mais parlé de ſon ſçavoir. Je vois » que vous ne conſultez que vos pré» ventions & que vous n'en uſez pas » de bonne foi. Enſuite Sa Majeſté, reprenant un air riant, fit pluſieurs queſtions au Miſſionnaire ſur l'Aſtronomie, & donna ordre au Ko-lau & à d'autres Mandarins de déterminer la longueur du ſtyle pour le calcul de l'ombre.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Confuſion de l'Aſtronome Arabe.

Comme il s'agiſſoit de commencer l'opération dans le Palais même, l'Aſtronome Mahometan prit le parti d'avouer qu'il n'avoit jamais ſçu la méthode du Pere Verbieſt. L'Empereur en fut informé; & dans le reſſentiment qu'il eut de tant d'impudence, il auroit fait punir ſur le champ cet impoſteur, s'il n'eût jugé plus à propos de remettre ſon châtiment après l'expérience des Miſſionnaires, pour le convaincre aux yeux mêmes de ſes Protecteurs. Il ordonna aux Miſſionnaires de faire ſon opération à part pendant le reſte du jour, & aux Ko-laus de ſe rendre le lendemain à

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Opération astronomique du Pere Verbiest.

l'Obſervatoire, pour remarquer la longueur de l'ombre à l'heure préciſe de midi.

Il y avoit à l'Obſervatoire un pilier quarré de cuivre, de huit pieds & trois pouces de hauteur, élevé ſur une table de même métal, longue de dix-huit pieds & large de deux, ſur un pouce d'épaiſſeur. De la baſe du pilier, cette table étoit diviſée en dix ſept pieds, chaque pied en dix pouces, & chaque pouce en dix minutes. Au-tour des bords étoit un petit canal, creuſé dans le cuivre, large d'un demi-pouce ſur la même profondeur, & rempli d'eau, pour aſſurer la table dans une poſition parallele. On s'étoit ſervi anciennement de cette machine pour déterminer les ombres méridiennes; mais le pilier s'étoit courbé, & ſa poſition ne formoit plus d'angles droits avec la table.

La longueur du ſtyle ayant été fixé à huit pieds quatre pouces & neuf minutes, Verbieſt attacha au pilier une planche unie, parallele à l'Horiſon, préciſément à la hauteur déterminée; & par le moyen d'un perpendiculaire, qu'il laiſſa tomber de la planche ſur la table, il marqua le point d'où il devoit commencer à compter la longueur de l'ombre, qui, ſuivant ſon calcul, de-

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

voit être le jour ſuivant, à midi, de ſeize pieds ſix minutes & demie. Le Soleil approchoit alors du Solſtice d'Hyver, & par conſéquent les ombres étoient plus longues que dans aucun autre tems de l'année.

Le Soleil ne manqua point, à l'heure annoncée, de tomber ſur la ligne tranſverſale que le Miſſionnaire avoit tracée ſur la table pour marquer l'extrêmité de l'ombre. Tous les Mandarins en parurent extrêmement ſurpris.

L'Empereur la lui fait recommencer.

L'Empereur ayant pris beaucoup de plaiſir au récit qu'on lui fit de ce détail, ordonna que l'experience ſeroit recommencée le jour ſuivant, dans la grande cour du Palais. Il aſſigna deux pieds deux pouces, pour la longueur du ſtyle. Verbieſt ayant préparé deux planches, l'une plate & diviſée en pieds & en pouces, l'autre perpendiculaire, pour ſervir de ſtyle, porta le lendemain cette machine au Palais. Tous les Mandarins, qui s'y étoient aſſemblés, voyant que l'ombre dont la longueur avoit été marquée de quatre pieds trois pouces quatre minutes & demie ſur la planche horizontale, paroiſſoit fort longue, parce qu'elle n'avoit point encore atteint à la planche & qu'elle tomboit d'un côté ſur la planche, ſe mirent

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Succès du Missionnaires.

à rire en s'entretenant ensemble, dans l'opinion que le Missionnaire avoit commis quelqu'erreur. Mais un peu avant midi, l'ombre étant arrivée à la planche se racourcit tout d'un coup, & paroissant près de la ligne transversale tomba précisément sur l'heure. Alors il fut impossible aux Mandarins de cacher leur étonnement. Le Ko-lau Tartare s'écria ! » Quel étrange Maître avons-nous ici ? « Les autres ne prononcerent point un seul mot; mais depuis ce moment, dit l'Auteur, ils conçurent une jalousie implacable contre le Missionnaire. Cependant on informa l'Empereur du succès de l'Observation, en lui présentant la machine, qu'il reçut fort gracieusement. Comme une affaire de cette importance ne pouvoit être pesée avec trop de soin, il souhaita que l'expérience fût renouvellée pour la troisieme fois sur la Tour astronomique. Verbiest le satisfit avec tant de succès que ses ennemis mêmes, qui avoient assisté à toutes les opérations par l'ordre de l'Empereur, ne purent se dispenser de lui rendre justice & de louer la méthode Européenne.

L'expérience est recommencée une troisieme fois.

Ignorance du Mahométan Arabe.

L'Astronome Mahométan n'avoit pas d'autre connoissance du Ciel que celle qu'il avoit puisée dans quelques vieilles

Tables

Tables Arabes. Il les ſuivoit ſur divers points, & depuis plus d'un an il s'étoit employé à la correction du Calendrier, par commiſſion des Régens de l'Empire. Il avoit même composé, ſuivant ſa méthode, un Calendrier en deux volumes pour l'année ſuivante. Cet Ouvrage, qui avoit été préſenté à l'Empereur, fut remis au Pere Verbieſt, avec ordre de l'examiner. Il n'étoit pas difficile d'y découvrir un grand nombre de fautes. Outre le défaut d'ordre & quantité d'erreurs dans les caculs Verbieſt le trouva rempli de contradictions manifeſtes. C'étoit un mélange d'idées Chinoiſes & Arabes ; de ſorte qu'on pouvoit le nommer indifféremment Calendrier de la Chine ou d'Arabie. Le Miſſionnaire ayant fait un recueil des fautes les plus groſſieres de chaque mois, par rapport aux mouvemens des Planetes, les écrivit au bas d'un Placet, qu'il fit préſenter à l'Empereur. Auſſi-tôt ce Prince, comme s'il eût été queſtion du ſalut de l'Empire, convoqua l'aſſemblée générale de tous les Princes, des Mandarins de la premiere claſſe, & des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire. Il y envoya le Placet du Pere Verbieſt, afin que chacun pût donner ſon avis ſur

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

L'Empereur convoque une aſſemblée des Grands de l'Empire.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

le parti qu'il convenoit de prendre dans une ſi grande occaſion. Les Régens que l'Empereur ſon pere avoit nommés avant ſa mort, lui étoient odieux depuis long-tems. Ils avoient condamné l'Aſtronomie de l'Europe & protegé les Aſtronomes Chinois. Sa Majeſté, de de l'avis de quelques-uns de ſes principaux Confidens, vouloit prendre cette occaſion pour annuller tous les Actes des Régens; & c'étoit dans cette vûe qu'il avoit donné toute la ſolemnité poſſible à l'Aſſemblée.

Il ordonne que les Obſervations ſoient répetées publiquement.

On y lut le Placet du Pere Verbieſt. Après de juſtes délibérations ſur cette lecture, les Seigneurs & les principaux Membres du Conſeil déclarerent unanimement que la correction du Calendrier étant une affaire importante, & l'Aſtronomie une ſcience difficile, dont peu de perſonnes avoient connoiſſance, il étoit néceſſaire d'examiner publiquement, avec les inſtrumens de l'Obſervatoire, les fautes que l'Aſtronome Européen avoit relevées dans ſon Mémoire. Ce Décret ayant été confirmé par l'Empereur, Verbieſt & l'Aſtronome Mahometan reçurent ordre de ſe préparer ſans délai pour les obſervations du Soleil & des Planetes, & de mettre par écrit la méthode qu'ils emplo-

yeroient dans cette opération. Le Missionnaire obéit volontiers, & présenta ses explications aux Mandarins du Tribunal des Rites.

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

Maniere dont le Pere Verbiest exécute cet ordre.

La premiere observation devant se faire le jour que le Soleil entre au quinzieme dégré du Verseau, un grand quart de cercle que Verbiest avoit placé depuis dix huit jours, scellé de son sceau sur le méridien, montra la hauteur du Soleil pour ce jour, & la minute de l'Ecliptique, où il devoit arriver avant midi. En effet, le Soleil tomba précisément sur le lieu indiqué; tandis qu'un *Sextant*, de six pieds de rayon, placé à la hauteur de l'Equateur, fit voir la déclinaison de cet Astre. Quinze jours après, Verbiest eut le même succès en observant avec les mêmes instrumens l'entrée du Soleil dans le Signe des Poissons. Cette observation étoit nécessaire, pour déterminer si le mois intercalaire devoit être retranché du Calendrier. La hauteur méridienne du Soleil & sa hauteur pour ce jour en prouverent clairement la nécessité.

A l'égard des autres Planetes, dont les places devoient être observées pendant la nuit, Verbiest calcula leurs distances des Etoiles fixes, & marqua, plusieurs jours avant l'observation, sur

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

un planisphere, en présence de plusieurs Mandarins, ces distances, à l'heure fixée par l'Empereur. Le tems annoncé pour l'observation étant arrivé, il fit porter ses instrumens à l'Observatoire, où les Mandarins s'étoient assemblés en fort grand nombre. Là, tous les spectateurs furent convaincus, par la justesse de ses opérations, que les Calendriers de l'Astronome Arabe étoient remplis d'erreurs. L'Empereur, informé de ce résultat, voulut que l'affaire fût examinée dans son Conseil. Mais les Astronomes *Yang-quang-Syeu* & *U-ming-when*, dont les Calendriers avoient été censurés, obtinrent, contre l'usage, la permission d'y assister; & par leurs artifices ils trouverent le moyen de partager les suffrages de l'Assemblée.

Nouvel examen du Conseil.

Difficultés qu'on oppose au Pere Verbiest.

Les Mandarins qui étoient à la tête du Conseil ne purent supporter avec patience que l'Astronomie Chinoise fût abolie, pour faire place à celle de l'Europe. Ils soutinrent que la dignité de l'Empire ne permettoit pas des altérations de cette nature, & qu'il valoit mieux conserver les anciennes méthodes avec leurs défauts, que d'en introduire de nouvelles, sur-tout lorsqu'il falloit les recevoir des Etrangers. Ils firent honneur aux deux Astronomes

Sciences des Chinois. Astronomie.

Chinois du zele qu'ils témoignoient pour la gloire de leur Patrie, & les érigerent en défenseurs de leurs ancêtres. Mais les Mandarins Tartares embrasserent l'avis opposé & s'attacherent à celui de l'Empereur, qui étoit favorable au Pere Verbieſt. La chaleur fut extrême entre les deux Partis. Enfin l'Astronome *Yang-quang-ſyeu*, qui avoit gagné les Ministres d'Etat & qui se reposoit sur leur protection, eut la hardiesse de tenir ce discours aux Tartares : » Si vous » donnez l'avantage à Ferdinand, en » recevant l'Astronomie qu'il vous ap- » porte de l'Europe, soyez sûrs que » l'Empire des Tartares ne sera pas de » longue durée à la Chine. « Une déclaration si téméraire excita l'indignation de tous les Mandarins Tartares. Ils en informerent sur le champ l'Empereur, qui ordonna que le coupable fût chargé de fers & conduit à la prison publique.

Il l'emporte sur ses ennemis & devient Président du Tribunal des Mathématiques.

Cet évenement confirma le triomphe du Pere Verbieſt. Il fut établi Directeur du Tribunal des Mathématiques, avec ordre de réformer le Calendrier & toute l'Astronomie de la Chine. Pour commencer l'exercice de ses fonctions, il présenta un Mémoire à l'Empereur, dans lequel il expliqua la

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

néceſſité de retrancher du Calendrier le mois intercalaire, qui, ſuivant le calcul même des Aſtronomes Chinois, appartenoit à l'année d'après. Les Membres du Conſeil, auſquels ce Mémoire fut renvoyé, regarderent comme un triſte expedient l'obligation de ſupprimer un mois entier, après l'avoir reçu ſolemnellement. Mais n'oſant contredire le nouveau Directeur, ils prirent le parti de lui députer leur Préſident. Ce Mandarin aborda Verbieſt d'un air riant : » Prenez garde, lui » dit-il, à ce que vous allez faire. » Vous allez rendre notre Nation mé» priſable à tous nos voiſins, qui ſui» vent, & qui reſpectent le Calen» drier Chinois. Que penſeront-ils, » en apprenant que nous ſommes tom» bés dans des erreurs ſi groſſieres, » qu'il a fallu retrancher un mois en» tier de l'année pour les réparer ? Ne » pouvez-vous pas trouver quelqu'ex» pédient qui mette notre réputation à » couvert ? Vous nous rendriez un im» portant ſervice. « Verbieſt lui répondit qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de concilier l'ordre des Cieux avec le Calendrier Chinois, & que le retranchement d'un mois lui paroiſſoit une néceſſité indiſpenſable. On publia bien-

Remontrances qu'il reçoit de la part du Conſeil.

tôt dans toutes les parties de l'Empire un Edit Impérial, par lequel en déclaroit que suivant les calculs il avoit été nécessaire de supprimer le mois intercalaire, & l'on défendoit de le compter à l'avenir (76).

SCIENCES DES CHINOIS. ASTRONOMIE.

(76) Tout le récit précédent est tiré du Pere Du-Halde, page 136 & suivantes.

§ II.

Progrès des Chinois dans les autres parties des Mathématiques.

LA description qu'on a déja donnée (77) du Palais Impérial & des monumens publics de la Chine, doit avoir fait connoître que l'Architecture Chinoise, quoique fort différente de celle de l'Europe, n'est pas sans beauté, sans ordre & sans commodité. L'Atlas de *Martini*, les Cartes qu'il a publiées d'après les Auteurs Chinois, & nos observations précedentes sur les mesures generales & particulieres du Pays prouvent aussi qu'ils n'ont pas négligé la Géographie de leur Empire. Mais leurs lumieres étoient fort bornées sur celle des Pays étrangers. Ils réduisoient toutes les autres régions du monde à

SCIENCES DES CHINOIS. MATHÉMATIQUES.

Ignorance des Chinois sur la Géographie des Pays étrangers.

(77) Voyez ci-dessus plusieurs détails sur cette matiere.

SCIENCES DES CHINOIS. MATHÉMATIQUES.

ſoixante douze Royaumes, qu'ils plaçoient au hazard, comme autant de petites Iſles dont leur Mer étoit entourée, ſans les diſtinguer par les Longitudes & les Latitudes. Ils leur donnoient des noms mépriſans, & dans leurs deſcriptions ils en repréſentoient les Habitans comme des monſtres.

Fabuleuſe opinion qu'ils avoient des autres Nations.

Ils nommoient un de ces Royaumes *Syau - tin - que*, ou le pays des Nains. Il étoit habité, diſoient - ils, par des hommes de ſi petite taille, que dans la crainte d'être enlevés par les aigles & les éperviers, ils étoient obligés de ſe lier pluſieurs enſemble. Un autre Royaume portoit entre les Chinois le nom de *Nyu-jin que*, c'eſt - à - dire, de Pays habité par des femmes. Ils ſe figuroient que dans cette contrée les femmes devenoient groſſes en regardant leur images dans un puits ou dans une riviere, & qu'elles ne mettoient au monde que des filles. Ils ſuppoſoient un troiſiéme Royaume, dont les Habitans avoient l'eſtomac aſſez ouvert pour y mettre une piece de bois, ſur laquelle deux hommes en pouvoient porter un troiſiéme d'un lieu à l'autre. Le quatrieme Royaume étoit peuplé d'Habitans qui avoient des corps humains & des têtes de chien. Les Habitans du cinquieme

avoient les bras si longs, qu'ils touchoient à terre sans se baisser. Quoiqu'ils connussent mieux les Tartares, les Japonois, les Coréens & les autres Peuples qui bordent la Chine, ils ne les honoroient pas d'un autre nom que celui des *Quatre Nations barbares*.

SCIENCES DES CHINOIS. MATHEMATIQUES. Nom de mépris qu'ils donnoient à leurs voisins.

Dans les derniers tems, ayant reçu quelques informations sur l'existence de l'Europe, ils l'avoient ajoutée à leurs Cartes comme une Isle deserte. De-là vient qu'en 1668 le Viceroi de Canton, après avoir parlé de l'Ambassade Portugaise dans un Mémoire qu'il envoyoit à l'Empereur, ajoutoit cette remarque : » Nous avons vérifié que l'Europe consiste en deux petites Isles au » milieu de la mer (78). « Lorsque les Chinois virent pour la premiere fois des Européens, ils leur demanderent s'il y avoit en Europe des Villes, des Villages & des maisons. Mais ils sont revenus de toutes ces erreurs. Un jour que le Pere Chavagnac, Missionnaire Jésuite, montroit une Carte du Monde à quelques Lettrés, ils y chercherent long-tems la Chine. Enfin ils jugerent que ce devoit être l'Hemisphere oriental, parce que l'Amérique ne leur pa-

Autres effets de leur ignorance.

(78) Relation de la Chine par Magalhaens, page 61 & suivantes.

SCIENCES DES CHINOIS. MATHEMATIQUES.

roiſſoit que trop grande pour le reſte du Monde Le Miſſionnaire prit plaiſir à les laiſſer quelque - tems dans cette idée. Mais un d'entr'eux lui demandant l'explication des lettres & des noms : » L'Hemiſphere que vous regardez, » leur dit-il, contient l'Europe, l'A- » ſie & l'Afrique. Voici, dans l'Aſie, » la Perſe, les Indes & la Tartarie. » Où eſt donc la Chine ? s'écria un » des Lettrés. » C'eſt ce petit coin de » terre, lui répondit-on, & vous » en voyez les bornes. « Il parut extrêmement ſurpris de cette réponſe ; & regardant ſes compagnons, qui ne le paroiſſoient pas moins, il leur dit en Chinois ; » Que cela eſt petit ! « Magalhaens attribue cette ignorance au défaut de commerce avec les pays étrangers (79).

Avantages que les Miſſionnaires tirent de l'Optique.

Les autres parties des Mathématiques étoient entierement inconnues aux Chinois. Il n'y a pas plus d'un ſiecle qu'ils ont ouvert les yeux ſur ce qui manquoit à leurs connoiſſances. *Kang-hi*, leur dernier Empereur, dont la paſſion favorite étoit d'acquerir de nouvelles lumieres, ne ſe laſſoit pas de voir & d'entendre les Miſſionnaires Jeſui-

(79) Relation de la Chine par Magalhaens, page 61 & ſuivantes.

tes, tandis que de leur côté, jugeant combien ſa protection pouvoit être avantageuſe au Chriſtianiſme, ils ne négligeoient rien pour ſatisfaire ſa curioſité. Ils commencerent par lui donner quelques idées d'Optique, en lui préſentant un demi-cylindre d'un bois fort leger, dans l'axe duquel ils avoient placé un verre convexe, qui, étant tourné vers l'objet, repréſentoit en figure naturelle l'image qui étoit dans le tube. L'Empereur charmé d'une invention qu'il trouva fort nouvelle, demanda qu'on lui fît dans ſes jardins de Pe-king une machine de la même nature, qui pût lui faire découvrir, ſans être vû lui-même, tout ce qui ſe paſſoit dans les places voiſines. Les Miſſionnaires firent bâtir, près des murs du jardin, un grand cabinet (80) avec une fenêtre pyramidale, au ſommet de laquelle ils fixerent un grand œil de bœuf ou un verre, directement oppoſé à la place où le concours du Peuple étoit le plus nombreux. L'Empereur prenoit beaucoup de plaiſir à ce ſpectacle; & les Reines encore plus, parce que ne ſortant jamais du Palais elles n'avoient point d'autre moyen pour

SCIENCES DES CHINOIS. MATHÉMATIQUES.

Experiences de la chambre obſcure.

(80) C'eſt ce qu'on appelle communément *Camera obſcura.*

SCIENCES DES CHINOIS. MATHÉMATIQUES. Experiences du Cylindre.

voir tout ce qui ſe paſſoit au dehors.

Le Pere Grimaldi donna un autre exemple des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jeſuites de Pe-king. Il traça ſur les quatre murs diverſes figures, qui ne repréſentoient en face que des montagnes, des forêts, des chaiſes & d'autres objets de cette eſpece; mais, d'un certain point, on voyoit la figure d'un homme bien proportionné. L'Empereur honora la maiſon d'une viſite, & regarda long-tems ce prodige avec beaucoup d'admiration. Les Grands de ſa Cour & les principaux Mandarins, qui vinrent en foule, n'en parurent pas moins frappés. Ce qui leur cauſoit le plus d'étonnement, étoit de trouver tant de régularité & de proportion dans cette figure humaine, tandis que les murs étoient fort irréguliers, & percés même, en pluſieurs endroits, de portes & de fenêtres. Il ſeroit ennuyeux, ajoute l'Auteur, de nommer toutes les figures qui n'étant tracées que confuſément, repréſentoient d'un certain point des objets diſtincts, par le moyen des miroirs coniques, cylindriques & pyramidaux.

Experiences de Catoptrique.

Pour eſſai de Catoptrique, les Jeſuites préſenterent à l'Empereur toutes ſortes de verres & de teleſcopes, qui leur

servirent à faire des observations célestes & terrestres, à mesurer les grandes & les petites distances, à diminuer, à grossir, à multiplier ou réunir les objets. La premiere merveille de ce dernier genre fut un tube, de la grosseur d'un prisme octogone, qui étant placé parallelement avec l'horizon, représentoit huit différentes scenes, & d'une maniere si naturelle qu'on les prenoit pour les objets mêmes. Ce spectacle, relevé par la variété des peintures, amusa long-tems l'Empereur. Les Missionnaires lui firent ensuite présent d'un autre tube, dans lequel étoit un verre polygone, qui rassembloit par ses différentes faces plusieurs parties de différens objets, pour en former une seule image. Ainsi des bois, des troupeaux, & cent autre figures représentées dans un tableau, servoient à former distinctement un homme entier ou quelqu'autre objet. On ne manqua point de faire voir à Sa Majesté Impériale la lanterne-magique, avec toutes les merveilles qu'elle présente aux yeux des ignorans.

SCIENCES DES CHINOIS. DIFFERENTES PARTIES DES MATHEMATIQUES.

La perspective ne fut point oubliée. Le Pere Buglio offrit à l'Empereur trois desseins, exécutés suivant les regles de l'art. Il en exposa les copies à la vûe du Public, dans le jardin des Jésuites,

Experiences de Perspective.

SCIENCES DES CHINOIS. Différentes parties des Mathématiques.

où tous les Mandarins s'empresserent de les venir admirer. Ils ne comprenoient pas que sur une toile plate on eût pu représenter des salles, des galeries, des portiques, des routes & des avenues, aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, & si naturellement, que les spectateurs, y étoient trompés au premier coup-d'œil.

Experiences de Statique,

Les experiences de Statique eurent leur tour. On fit présent à l'Empereur d'une machine composée de quatre roues dentelées avec un manche de fer, par le moyen de laquelle un enfant pouvoit lever sans difficulté un poids de plusieurs milliers & résister aux efforts de vingt hommes robustes.

Et d'Hydrostatique.

A l'égard de l'Hydrostatique, les Missionnaires firent pour Sa Majesté, des pompes, des canaux, des roues & plusieurs autres machines propres à lever l'eau au-dessus du niveau de sa source. Ils en composerent une, qui servit à conduire l'eau d'une riviere, nommée *Les dix milles sources*, dans quelques terres du domaine Impérial. Le Pere Grimaldy offrit à l'Empereur une machine hydraulique de nouvelle invention, qui formoit un jet-d'eau continuel; une horloge, qui représentoit tous les mouvemens celestes avec beau-

coup de justesse, & une montre à répetition qui n'étoit pas moins juste.

SCIENCES DES CHINOIS. DIFFÉRENTES PARTIES DES MATHEMATIQUES. Machines pneumatiques.

Les machines Pneumatiques formerent un spectacle fort agréable pour la curiosité de l'Empereur. Après avoir fait faire, d'un bois leger, un petit chariot long de deux pieds, les Missionnaires placerent, au milieu, un vaisseau de cuivre rempli de charbons embrasés, sur lequel ils mirent un *Æolipile*, d'où l'air sortant par un petit tuyau, frappoit une sorte de roue semblable à la voile d'un moulin à vent. Cette roue en faisoit tourner une autre par le moyen d'un essieu; & le chariot, sans autre principe de mouvement, couroit ainsi pendant deux heures. Mais comme l'espace n'auroit pas suffi pour le faire courir en droite ligne, on se servit d'une autre invention pour lui donner un mouvement circulaire. On attacha une petite solive à l'essieu des deux roues; & du bout de cette solive on fit passer un autre essieu par le centre d'une autre roue qui étoit un peu plus grande que les deux autres. A mesure que cette roue étoit plus ou moins éloignée du chariot, il décrivoit un plus grand ou moindre cercle. On fit la même experience avec un petit vaisseau monté sur quatre roues. L'Æolipile étoit caché au milieu. Le

SCIENCES DES CHINOIS.

DIFFERENTES PARTIES DES MATHÉMATIQUES.

Ouvrages des Missionnaires sur les Phenomenes de la Nature.

Machines qui en facilitent l'explication.

vent sortant par deux petits tuyaux enfla fort bien les voiles & fit tourner assez long-tems la machine.

Lorsqu'il paroissoit quelque Phénomene, tel que la Parelie, l'Arc-en-ciel, ou quelque cercle au-tour du Soleil ou de la Lune, l'Empereur faisoit appeller aussi-tôt les Missionnaires, pour leur en demander l'explication. Ils publierent plusieurs Ouvrages sur ces merveilles de la Nature; & pour en faciliter l'intelligence, ils composerent une machine qui représentoit leurs apparences. C'étoit une sorte de tambour, bien fermé au dehors & blanchi dans l'interieur, dont la surface représentoit les Cieux. La lumiere du Soleil y entroit par un petit trou, & passant par un prisme de verre, tomboit sur un petit cylindre poli, qui la réflechissoit sur la concavité du tambour, où elle peignoit exactement toutes les couleurs de l'Arc-en-ciel. L'image du Soleil étoit réflechie par une partie du cylindre un peu applatie; & par d'autres réflexions & d'autres réfractions, suivant que le prisme étoit plus ou moins incliné vers le cylindre, on voyoit les cercles au tour du Soleil & de la Lune, & les autres Phénomenes des corps céléstes. Les Jesuites présenterent aussi à l'Empereur

SCIENCES DES CHINOIS.

DIFFERENTES PARTIES DES MATHEMATIQUES.

des Thermometres, pour lui faire connoître la diſtinction des divers dégrés du froid & du chaud. Ils y ajouterent un Hygrometre, pour les dégrés de ſechereſſe & d'humidité. C'étoit une machine en forme de tambour, d'un aſſez grand diametre, ſuſpendue par un cordon de boyaux de chat, d'une longueur convenable & parallele à l'horizon. Le moindre changement de l'air contractant ou relâchant le cordon, faiſoit tourner le tambour à droite ou à gauche. Il allongeoit ou racourciſſoit auſſi, au-tour du tambour, une autre petite corde, qui tiroit un petit pendule, par lequel les dégrés de ſechereſſe étoient marqués d'un côté, & de l'autre ceux d'humidité.

Effets des Sciences de l'Europe ſur les Chinois.

Toutes ces inventions, juſqu'alors inconnues aux Chinois, leur firent rabattre quelque choſe de leur orgueil naturel & prendre une idée plus favorable des Etrangers. Ils commencerent, dit l'Auteur, à regarder les Européens comme leurs Maîtres (81).

(81) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, page 126 & ſuivantes.



§ III.

Philosophie naturelle & Médecine des Chinois.

Lumieres des Chinois sur ces deux Sciences.

LA premiere de ces deux sciences est cultivée à la Chine. Elle a ses principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs (82) effets. Les Chinois ont divers Ouvrages qui traitent de ces matieres, & l'on y trouve des raisonnemens très rafinés sur la nature des choses. Leurs erreurs viennent moins d'un défaut de pénétration, que du peu de commerce qu'ils ont avec les Etrangers. Mais à quelque source qu'on les attribue, elles ont arrêté jusqu'à présent les progrès de la Médecine Chinoise. L'ignorance de l'Anatomie est un autre obstacle. A peine les Chinois connoissoient-ils l'usage des différentes parties du corps. Ils ont par conséquent peu de lumieres sur les causes des maladies. Leurs conjectures portent sur un systême fort incertain de la structure du corps humain (83).

Etude de la Médecine.

Cependant l'étude de la Médecine a toujours été fort en honneur dans cette

(82) Mémoires du Pere Le-Comte, page 213.
(83) Du-Halde, *ubi sup.* Vol. I, page 394, & Vol. II, page 183.

Nation, non ſeulement parce qu'elle eſt fort utile pour la conſervation de la vie, mais encore parce que les Chinois ſuppoſent beaucoup de liaiſon entre cette ſcience & les mouvemens du Ciel. Ils avoient anciennement des Ecoles Impériales pour l'inſtruction des Médecins. Aujourd'hui, les plus eſtimés ſont ceux dont les ancêtres ont exercé la même profeſſion, & qui ont reçu d'eux leurs lumieres comme une eſpece d'héritage.

SCIENCES DES CHINOIS. PHILOSOPHIE NATURELLE ET MEDECINE

Les Médecins Chinois reconnoiſſent deux principes naturels de la vie; le *Yang*, ou la chaleur vitale; & l'*In*, ou l'humide radical. Les eſprits & le ſang en ſont les vehicules. De ces deux noms & de leurs caracteres ils ont composé le nom & le caractere de l'homme, qu'ils appellent *Jin* dans leur langue. Suivant leur doctrine, ces deux principes de la vie ſont logés dans toutes les parties du corps, pour leur communiquer le mouvement & la force.

Doctrine des Médecins Chinois ſur les principes de la vie.

Ils font trois diviſions du corps humain. La premiere comprend la droite & la gauche; deux parties, à chacune deſquelles appartient un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe & un pied. La ſeconde contient trois parties; la ſuperieure, qui s'étend depuis

Trois diviſions du corps humain.

Sciences des Chinois. Philosophie naturelle et Médecine

le ſommet de la tête juſqu'à la poitrine; celle du milieu, depuis la poitrine juſqu'au nombril; & l'inférieure, depuis le nombril juſqu'à la plante des pieds. La troiſieme diviſion comprend les membres & les inteſtins.

Les principaux membres, où l'humide radical eſt logé, ſont au nombre de ſix : trois du côté gauche; le cœur, le foye & le rognon : trois du côté droit; le poulmon, la rate & l'autre rognon, qu'ils appellent dans leur langue *Porte de la vie.*

Diviſion des principaux membres & des inteſtins.

Les inteſtins ou les entrailles, dans leſquels ils placent la chaleur vitale, ſont de même au nombre de ſix : trois à gauche; les petits boyaux ou la *Pericarde*, la veſſie du fiel & les ureteres : trois à droite; les gros boyaux, l'eſtomac & la troiſieme partie du corps. Ils reconnoiſſent auſſi des relations mutuelles entre les membres & les inteſtins, comme entre les petits boyaux & le cœur, entre la veſſie du fiel & le foye, les ureteres & le rognon du côté gauche; & du côté droit, entre les gros boyaux & le poulmon, l'eſtomac & la rate, la troiſieme partie du corps & le rognon droit. C'eſt de ces parties qu'ils font paſſer la chaleur vitale & l'humide radicale dans toutes les autres parties

du corps, par le moyen des esprits & du sang; car il paroît que la circulation du sang est connue fort anciennement à la Chine. Ils supposent aussi que le corps, par ses nerfs, ses muscles, ses veines & ses arteres, est une espece de luth ou d'instrument musical, dont les parties rendent divers sons, ou plûtôt ont entr'elles une certaine harmonie qui vient de leur figure, de leur situation & de leurs divers usages; que les différentes pulsations de l'artere, qui sont comme les tons & les touches de cet instrument, doivent passer pour des signes infaillibles de sa disposition; comme la corde d'un instrument de musique rend différens sons, qui font connoître si l'instrument est d'accord & bien ou mal monté.

SCIENCES DES CHINOIS. PHILOSOPHIE NATURELLE ET MÉDECINE

Le corps est regardé comme un instrument de musique.

Après avoir établi ces douze sources de vie dans le corps humain, les Médecins Chinois ont travaillé à découvrir les signes exterieurs qui pouvoient leur faire connoître la disposition interieure de ces douze parties. Ils croient les avoir trouvés dans la tête, siege de tous les sens qui exécutent les opérations animales; & supposant des relations nécessaires entre ces sens & les sources de la vie, ils établissent un rapport entre la langue & le cœur, entre les na-

Signes exterieurs qui font connoître les dispositions interieures.

SCIENCES DES CHINOIS. PHILOSOPHIE NATURELLE ET MÉDECINE

rines & le poulmon, la bouche & la rate, les oreilles & les rognons, les yeux & le foye. Ils s'imaginent aussi que du teint, des yeux, des narines & des oreilles, du son de la voix & du goût actuel de la langue ou de celui qu'elle desire, ils peuvent tirer des conclusions certaines sur l'état du corps & sur la vie & la mort d'un Malade.

Canaux de communication pour la chaleur vitale &c.

Pour la communication de l'humide radical & de la chaleur vitale, ils ont établi douze routes ou douze canaux. Par l'un, qu'ils nomment *Chau-chun-in-kin*, l'humide radical passe du cœur aux mains. Les visceres qui sont unis au cœur conduisent la chaleur vitale par les mêmes voies ; & ce canal de chaleur s'appelle *Cheu-tay-yang-king*. Ces deux origines jointes ensemble, font une des sources de la vie. Le foye, disent-ils, envoie l'humide radical aux pieds par le canal *Se-kue-in-king ;* mais la chaleur naturelle se rend au même endroit, de la vessie du fiel par le canal *So-cheu-yang-king*. Les rognons envoient l'humide radical par un autre passage, & la chaleur vitale vient des ureteres. Ces canaux entretiennent la communication de la vie dans la partie gauche du corps. A l'égard du côté droit, le poulmon envoie l'humide ra-

lical aux reins, par le conduit *Cheu-tay-in-king* ; & les gros boyaux envoient a chaleur vitale, par le *Chang-yang-ning-king*. De la rate, l'humide radical ſe rend aux pieds par le *So-yang-ning-king* ; & la chaleur vitale à l'eſtomac, par le *Se-tay-in-king*. Du rognon droit, ou de la porte de la vie, l'humide radical paſſe aux mains par le *Cheu-kue-in-king* ; & la chaleur vitale de la troiſieme partie du corps aux pieds, par le *Cheu-chyau-yang-king*.

Corps exterieurs qui agiſſent ſur le corps.

Lorſqu'ils ont acquis cette connoiſſance de la ſtructure du corps, qui, toute conforme qu'elle eſt à l'ancienne Anatomie Chinoiſe, n'en eſt pas, comme on le voit, beaucoup plus exacte, ils cherchent à connoître les corps exterieurs qui peuvent cauſer des altérations dans le corps humain. Ces corps ſont les élemens. Ils en comptent cinq : la terre, les métaux, l'eau, l'air & le feu, qui s'uniſſent pour la compoſition du corps de l'homme, & dont le mélange eſt tel, qu'un élement prévaut ſur les autres dans quelque partie. Ainſi le feu prédomine dans le cœur & dans les viſceres voiſins ; & le Sud eſt le point du Ciel qui ſe rapporte principalement à ces parties comme réſidence principale de la chaleur naturelle. Auſſi ne

SCIENCES DES CHINOIS. MÉDECINE.

manquent-ils pas d'obſerver les affectations du cœur pendant l'Eté. Le foye & la veſſicule du fiel ſe rapportent à l'élément de l'air ; & tous deux ont une relation à l'Eſt, qui eſt le lieu d'où procedent les vents & les végetations. C'eſt au Printems que la diſpoſition de ces parties doit être obſervée. Les rognons & les ureteres appartiennent à l'eau & correſpondent au Nord. Ainſi c'eſt pendant l'Hyver qu'il faut obſerver leurs indications. Le foye & la troiſieme partie du corps ſont ſujets au feu & à l'eau, & reçoivent les impreſſions du cœur & des rognons, pour les communiquer à toutes les autres parties. Les Médecins Chinois raiſonnent à peu près comme les nôtres ſur les rapports & les oppoſitions de ces élémens avec le corps humain, pour rendre compte des maladies & de toutes les alterations de la ſanté.

Lumieres des Médecins Chinois ſur les battemens du poulx.

Ils prétendent connoître, par les différentes pulſations de l'artere, la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du corps ; & voici quels ſont leurs principes. C'eſt le mouvement, diſent-ils, qui fait le poulx ; & ce mouvement eſt cauſé par le flux & le reflux du ſang & des eſprits, qui ſont portés dans toute les parties du corps par les douze canaux dont

on

on a rapporté les noms. Tout ce qui ſe remue communique du mouvement à quelqu'autre corps mobile ; & tout ce qui eſt remué, cede ou réſiſte. Ainſi, comme le ſang & les eſprits, qui ſont dans un mouvement continuel, pouſſent & preſſent les vaiſſeaux qui leur ſervent de canal, il en doit naître néceſſairement un battement de poulx. La parfaite connoiſſance de ces battemens & de ces percuſſions, donne celle de la diſpoſition du corps & des affections qu'il reçoit des élémens. C'eſt par les battemens qu'on doit connoître la nature du ſang & des eſprits, & diſtinguer leurs défauts & leurs excès, comme le devoir d'un bon Médecin eſt de les régler, & d'y rétablir l'ordre s'il le trouve alteré.

SCIENCES DES CHINOIS. MÉDECINE.

L'uſage de la ſaignée eſt très rare à la Chine, quoiqu'il y ſoit connu. Celui des clyſteres eſt venu aux Chinois des Portugais de Macao ; mais ils l'appellent *Remedes des Barbares*, parce qu'ils l'ont reçu des Européens. En un mot, toute la ſcience de la Médecine conſiſte, parmi eux, dans la connoiſſance du poulx & dans l'uſage des Simples, qu'ils ont en grand nombre & qu'ils regardent comme de ſouverains ſpécifiques dans pluſieurs maladies. Ils pré-

Uſage de la ſaignée, rare à la Chine.

SCIENCES DES CHINOIS, MÉDECINE.

tendent que le battement du poulx leur fait découvrir, non ſeulement la cauſe d'une maladie, mais la partie même du corps où elle réſide. En effet, leurs Médecins leur prédiſent exactement tous les ſymptômes, & c'eſt à cette ſcience qu'ils doivent leur réputation. Ils obſervent deux choſes dans le mouvement du poulx, l'endroit où il ſe fait ſentir & ſa durée. De-là vient qu'ils ont aſſigné divers endroits du corps où le poulx doit être examiné, & qu'ils ſe ſont fait des regles pour meſurer le tems des pulſations.

Pratique des Médecins Chinois dans les maladies.

Lorſqu'ils ſont appellés près d'un Malade, ils mettent d'abord un oreiller ſous ſon bras ; & plaçant quatre doigts au long de l'artere, quelquefois doucement, quelquefois avec une preſſion plus forte, ils examinent long-tems les pulſations, en s'efforçant de diſtinguer les moindres différences. Le plus ou le moins de vîteſſe ou de lenteur, de foibleſſe ou de force, d'uniformité ou d'irrégularité, leur ſert à découvrir la cauſe de la maladie ; & ſans faire la moindre queſtion au Malade, ils lui diſent s'il a mal à la tête, à l'eſtomac, au ventre, & ſi c'eſt la rate ou le foye qui eſt affecté. Ils lui annoncent auſſi quand il peut eſperer du ſoulagement, quand

l'appétit lui viendra & quand il ſera tout-à-fait délivré de ſa maladie. L'Auteur en rapporte un exemple, d'un grand nombre d'autres, dit-il, qui ne doivent laiſſer aucun doute ſur la certitude & le ſuccès de cette méthode. Un Miſſionnaire étant dangereuſement malade dans la priſon de Nan-king, les Chrétiens, allarmés pour la vie de leur Paſteur, engagerent un des plus habiles Médecins à le viſiter. Cet Eſculape Chinois, après avoir tâté avec les cérémonies ordinaires le poulx du Malade, lui preſcrivit ſur le champ trois médecines, l'une pour le matin, l'autre pour l'après-midi & la troiſieme pour le ſoir. L'effet en parut ſi violent, que le Miſſionnaire ayant perdu la parole dans le cours de la nuit ſuivante, paſſa pour un homme mort. Mais le matin apporta un extrême changement à ſa ſituation. Le Médecin, après avoir tâté le poulx à ſon Malade, l'aſſura qu'il étoit gueri & qu'il ne lui reſtoit qu'à ſuivre un certain régime qui rétabliroit bien-tôt ſes forces. L'effet vérifia cette prédiction.

SCIENCES DES CHINOIS. MÉDECINE.

Guérison d'un Miſſionnaire.

Quelques Médecins Chinois, dans les viſites qu'ils rendent aux Malades, portent avec eux leur chaiſe, ou la font porter par un domeſtique qui les ſuit,

Viſites des Médecins Chinois & leurs remedes

SCIENCES DES CHINOIS. MÉDECINE.

avec plusieurs boëtes divisées en quarante petites cellules & remplies de drogues & de Simples, qu'ils administrent, suivant la qualité de la maladie. Ce sont des sudorifiques ou des purgatifs, propres à purifier le sang & les humeurs, à fortifier la tête, à dissiper les vapeurs, à nétoyer l'estomac, &c. D'autres n'ont point l'usage de porter leurs boëtes, mais prescrivent des médecines, en laissant au Malade la liberté de les recevoir d'eux ou de les acheter des Droguistes, qui ont leurs boutiques remplies d'excellens remedes. D'ailleurs chaque Ville a des Foires, où l'on ne vend que des drogues & des Simples.

Cordiaux pour achever la guerison.

Après avoir rendu la santé aux Malades par de simples décoctions, on emploie des cordiaux pour bannir tous les restes de la maladie & rétablir parfaitement les forces. Ils sont composés d'herbes, de feuilles, de racines, de fruits & de semences seches. Les Médecins Chinois permettent de boire de l'eau dans toutes sortes de maladies, mais ils ordonnent qu'elle soit bouillie. Ils deffendent ordinairement toute autre espece de nourriture. Dans un corps indisposé, l'estomac, disent-ils, n'est pas capable de faire ses fonctions na-

turelles, & les moindres alimens ne peuvent produire qu'une mauvaise digestion.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE. Usage & prix des visites.

Il se trouve à la Chine des Médecins qui regardent comme au-dessous d'eux de prescrire des remedes, & qui se bornent à déclarer la nature des maladies. Leurs visites se payent beaucoup plus cher que celles des autres. Mais ce qui fait ordinairement la fortune & la réputation d'un Médecin Chinois, c'est d'avoir gueri quelques Mandarins distingués, ou d'autres personnes riches, qui joignent au payement de chaque visite des gratifications considerables. Le prix commun des visites & des remedes est très médiocre. Un Médecin qu'on a fait appeller près d'un malade, n'y retourne point s'il n'est rappellé. Ainsi chacun a la liberté d'en prendre un autre lorsqu'il n'est pas content du premier. Les Charlatans ne sont pas plus rares à la Chine qu'en Europe. Ils prétendent guerir toutes les maladies par des recettes inconnues dans la Médecine, & mettent pour condition qu'ils ne seront payés qu'après l'effet du remede (84).

Chaque maladie a son poulx différent.

Suivant l'Auteur d'un Traité Chi-

(84) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, page 183 & suivantes.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

nois, qui porte pour titre *Le Secret du Poulx*, chaque maladie a ſon poulx différent. Dans celles du cœur, on doit conſulter le poulxdu poignet (85) gauche. On s'y prend de même dans celles du foye ; mais le poulx doit être examiné à la jointure du poignet avec l'os du coude. Dans les maladies de l'eſtomac, il faut s'adreſſer au poignet droit; & dans celles du poulmon, à la jointure de la même main. Dans les maladies des reins, le poulx doit être conſulté au-deſſus de la jointure, vers l'extrêmité du coude, du même côté que le rognon malade.

Divers indications du poulx, ſuivant un Auteur Chinois.

Le poulx eſt ſuſceptible d'une infinité de variations, ſuivant la différence du ſexe, de l'âge, de la ſtature & des ſaiſons. Chacun de ces états peut être diſtingué par la différence de ſon poulx. Le même Auteur, après avoir nommé pluſieurs ſortes de poulx, les diviſe en trois claſſes, dont la premiere en comprend ſept, la ſeconde, huit, & la troiſieme, neuf. Il explique leur nature. Il détermine leurs indications. Entr'autres, il obſerve que le *Poulx ſuperficiel* dénote des étourdiſſemens ; le *Poulx*

(85) Le Pere Du-Halde nous a donné dans ſa deſcription de la Chine une traduction de ce Traité du Poulx, Vol. II, page 184. Il l'avoit reçue du Pere Herevieu, Miſſionnaire de la même Compagnie.

creux, disette de sang; *le Poulx glissant*, abondance de phlegme; le *Poulx plein*, de la chaleur; le *Poulx à longs tremblemens*, lassitude; le *Poulx à tremblemens courts*, des douleurs aigues; le *Poulx trop abondant*, un excès de chaleur; le *Poulx petit*, un excès de froid; le *Poulx enfoncé*, un défaut de liberté dans la respiration, ou interruption d'esprits; le *Poulx lent*, une sorte de rhumatisme dans l'estomac; le *Poulx tranchant*, stérilité ou disposition à cet état; le *Poulx paresseux*, défaut de chaleur interne; le *Poulx bas*, des obstructions dans les vaisseaux sanguins; le *Poulx doux* ou *fluide*, des sueurs spontanées, & de la disposition à la pulmonie; le *Poulx foible*, un grand épuisement, & des douleurs sourdes, comme dans les os; le *Poulx long*, abondance & régularité d'esprits; le *Poulx court*, disette ou trouble d'esprits; le *Poulx mince comme un cheveu*, abattement d'esprits; le *Poulx variable*, désordre d'esprits; le *Poulx embarrassé & confiné*, chaleur excessive; le *Poulx vuide*, perte de sang, frayeurs & mouvemens convulsifs; le *Poulx précipité* ou *culbutant*, inquiétudes & délire; le *Poulx dur*, perte de semence dans les hommes, & de sang dans les femmes.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

Etranges comparaisons du poulx.

L'Auteur Chinois explique la nature de chaque poulx, par des comparaisons & des images qui paroîtront fort étranges aux Européens. Par exemple, il prétend que le poulx superficiel cause une sensation qui ressemble à celle d'une peau de petit oignon ; que le poulx glissant se fait sentir comme une perle sous les doigts ; que le poulx tranchant forme une sensation qui n'est gueres différente de celle d'un couteau avec lequel on grate une canne de bambou ; que le poulx variable représente des pierres ausquelles on touche (86) dans l'eau.

Sept indications de mort.

Mais il y a quelque chose encore de plus étrange dans l'explication que le même Auteur donne des sept poulx qui indique le danger de mort. 1° : Lorsque le poulx, consulté le matin, semble bouillir sous les doigts, comme de l'eau sur un grand feu ; c'est un signe infaillible qu'il reste peu de tems à vivre. 2° : C'est un grand signe de mort aussi prochaine, qu'un poulx semblable au poisson arrêté, qui ne peut se remuer, & qui va au fond par sa queue sans trop de régularité. 3° : Lorsque le poulx, après avoir battu précipitamment, devient tout-d'un-coup lent &

(86) *Ibidem.*

Sciences des Chinois. Medecine.

pareſſeux, c'eſt un ſigne de mort, mais non pas ſi prochaine. 4° : Si le poulx, par la dureté de ſes battemens, reſſemblé en quelque ſorte à une balle de pierre ou de terre ſeche, lancée par une arbalête, les poulmons & l'eſtomac ſont dans une grande diſette d'eſprits. 5° : Si le poulx reſſemble à des gouttes d'eau qui tombent dans une maiſon par quelque fente ou par quelque trou du toit, & que dans ſon retour il ſoit épars & en déſordre comme les fils d'une corde qui ſe deſſerre, c'eſt une marque que les os ſont ſechés juſqu'à la moële. 6° : Si les mouvemens du poulx, à l'extrêmité des deux coudes, reſſemblent au pas d'une grenouille embarraſſée dans des herbes, ou à ceux d'un crapaud, la mort eſt certaine. 7° : Si la pulſation reſſemble au bequetement redoublé d'un oiſeau, il y a diſette d'eſprits dans l'eſtomac, le cœur fait mal ſes fonctions & le ſang eſt en déſordre. On ſe borne ici à ces indications, quoique le Traducteur en rapporte un plus grand nombre.

Regles pour tâter le poulx.

Dans le même Traité on donne des regles pour tâter le poulx, avec les prognoſtics qu'on en peut tirer, ſuivant la différence des maladies. On examine auſſi les différens poulx, non ſeulement

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

des bras, mais encore du cœur, du foye, des poulmons, &c. Enfin l'on y donne les diagnoſtics & les prognoſtics tirés du viſage & des autres parties du corps. L'Auteur (87) eſt fort précis dans ſes déciſions, & juge en peu d'heures du ſort de ſes Malades. Il obſerve, par exemple, que ſi le battement d'un poulx dur, qui marque du déſordre dans les rognons, reſſemble au bequetement d'un oiſeau, le patient mourra le lendemain entre neuf & dix heures du matin, &c.

Autres obſervations ſur le même ſujet

Les Médecins Chinois ne s'attribuent pas moins d'exactitude dans les prédictions qu'ils fondent ſur un certain nombre de battemens ſans interruption. Suivant la doctrine d'un ancien Livre, ſi le poulx, après quarante pulſations ſucceſſives, en omet une, c'eſt un ſigne qu'une des parties nobles eſt deſtituée d'eſprits & que le Malade doit mourir quatre ans après, dans le cours du Primtems. Tous les Auteurs Chinois ſont perſuadés qu'une perſonne dont le poulx bat cinquante fois ſans s'arrêter, eſt en parfaite ſanté & d'une excellente conſtitution; mais que s'il s'arrête après cinquante pulſations, les eſ-

(87) Ou les Auteurs, car il paroît que c'eſt une Collection de pluſieurs Médecins.

prits manquent dans une partie noble & la mort est infaillible au bout de cinq ans. S'il s'arrête après trente battemens, il faut s'attendre à mourir trois ans après. Lorsque le poulx du poignet gauche s'enfonce, s'éleve & s'enfonce encore après dix neuf battemens, le foye est entierement ruiné & tous les remedes sont inutiles. On remarque la même chose sur le poulx de l'extrémité du coude droit; c'est-à-dire, qu'après sept pulsations égales, s'il s'enfonce & qu'il continue de s'enfoncer, sans se relever de long-tems, le Malade a peu d'heures à vivre. Si l'interruption arrive après deux battemens, il meurt ordinairement en deux ou trois jours. Si c'est après trois battemens, il peut vivre cinq ou six jours. Après quatre, il pourra vivre jusqu'à la fin de la semaine (88), &c.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

Ce détail suffit pour donner quelqu'idée de la doctrine des Chinois sur le poulx. L'exactitude avec laquelle ils s'attachent aux moindres circonstances, fait connoître qu'ils ont pris beaucoup de peine à perfectionner leur systême. Mais des explications & des jugemens si positifs semblent marquer aussi que

Jugement sur cette doctrine des Chinois.

(88) Chine du Pere Du-Halde page 190 & suivantes.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

c'eſt moins le fruit de l'experience qu'une invention des Médecins pour amuſer le Public. Revenons aux obſervations des Européens.

Le Pere Le-Comte remarque qu'en tâtant le poulx, les Médecins Chinois tiennent la main du Malade, l'eſpace au moins d'un quart-d'heure. Tantôt c'eſt la main droite, tantôt la gauche & quelquefois les deux mains enſemble. Enfin, prenant le ton prophétique, comme s'ils étoient éclairés par quelqu'inſpiration, ils vous diſent gravement : » Vous n'avez point de mal à la » tête ; c'eſt une peſanteur, qui n'a fait » que vous aſſoupir. Vous avez perdu l'appetit ; mais il vous reviendra » préciſément dans trois jours. Ce ſoir, » au Soleil couchant, vous aurez la tê- » te plus libre. Votre poulx marque de » l'embarras dans le ventre ; à moins » que vous n'ayez mangé de tel ou tel » aliment. Cette maladie durera cinq » jours ; après quoi vous jouirez d'une » parfaite ſanté. Ils ne ſe trompent gueres dans la connoiſſance des maladies & dans leurs prognoſtics, lorſqu'ils ont acquis un certain dégré d'expérience.

Ton prophétique de leurs Medecins.

Un Etranger, qui n'eſt point accoutumé à leur méthode, auroit peine à

Affectations dans leur méthode.

s'empêcher de rire en leur voyant tâter le poulx. Après avoir appuyé quatre doigts le long de l'artere, en pressant assez fort le poignet au Malade, ils le relâchent par dégrés, jusqu'à ce que le sang, qui étoit arrêté par la pression, ait repris librement son cours. Un moment après ils recommencent à presser le bras, & continuent assez long-tems. Ensuite, comme s'ils alloient toucher les cordes d'un instrument de musique, ils levent & laissent tomber successivement leurs doigts, pressant plus ou moins fort, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, jusqu'à ce que l'artere réponde aux touches du Médecin, & que sa force ou sa foiblesse, son désordre & ses autres symptômes, fassent connoître la nature de la maladie.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

Il paroît certain que les Médecins Chinois ont sur cet article des lumieres extraordinaires, que l'Auteur traite même de merveilleuses. Cependant on ne peut être trop sur ses gardes avec eux, parce qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'informer secretement, avant leurs visites, de la situation des Malades. Ils portent l'artifice jusqu'à leur supposer des maladies, qu'ils leur procurent eux-mêmes. L'Auteur apprit d'un Chinois, qu'ayant fait appeller

Artifices qu'ils mettent en usage.

Sciences des Chinois. Medecine.

(89) un Médecin & un Chirurgien pour le guerir d'une fluxion, l'un des deux lui déclara que le mal venoit d'un petit ver qui s'étoit engendré dans la chair, & qui causeroit infailliblement la gangrene s'il n'étoit chassé promptement. Il se venta d'être le seul qui possedât ce secret ; mais il ajouta qu'il demandoit un salaire considerable. Le Malade promit une grosse somme d'argent, dont il paya même une partie d'avance. Alors cet imposteur composa une emplâtre, dans laquelle il fit entrer un petit ver. Une heure après, l'ayant tiré d'un air triomphant, il se fit donner le reste de la somme. Son Compagnon, qui n'eut point autant de part qu'il se l'étoit promis au fruit de cette imposture, découvrit ensuite le complot ; mais il étoit trop tard pour sauver l'argent du Malade.

Principale cause des maladies, suivant les Chinois.

Les Chinois sont persuadés que la plûpart des maladies viennent de certains vents malins & corrompus, qui pénetrent dans les muscles & qui portent un dangereux désordre dans toutes les parties du corps. Le moyen qu'ils emploient pour les dissiper, est d'appliquer en divers endroits des aiguilles

(89) Mémoires de la Chine par le Pere Le-Comte, page 215 & suivantes.

brûlantes ou des boutons de feu. C'est leur remede ordinaire ; & l'Auteur en ayant un jour marqué de l'étonnement, un Chinois lui répondit : » On vous » traite en Europe avec le fer ; (Il » faisoit allusion à la saignée ;) ici nous » sommes martyrisés avec le feu. Il n'y » a point d'apparence que cette mode » passe jamais, parce que les Méde- » cins ne sentent point le mal qu'ils » font aux Malades, & qu'ils ne sont » pas moins payés pour nous tourmen- » ter que pour nous guerir.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE. Remede qu'ils y apportent.

Au lieu d'employer les Apoticaires pour la composition des remedes, la plûpart des Médecins Chinois se chargent eux mêmes de ce soin. Ils font prendre ordinairement des pillules, qui agissent plus souvent par les sueurs que par les selles ; dédaignant le secours des Apoticaires, ils s'étonnent que les Européens se reposent du principal point de leur santé sur des gens qui n'ont pas d'interêt à guerir un Malade, & qui s'embarrassent peu de la qualité de leurs drogues pourvû qu'ils trouvent du profit à les vendre. Mais un usage de très dangereuse conséquence à la Chine, c'est que tout le monde est libre d'exercer la Médecine, comme les Arts méchaniques, sans examen de doc-

Leur prévention contre les Apoticaires.

Raison qui rend les Charlatans communs à la Chine.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

trine & ſans avoir pris les dégrés. Cette licence multiplie beaucoup les Charlatans, d'autant plus que le Peuple, quoique ſouvent trompé par leur ignorance, ne ſe laſſe point de les employer. Cependant ceux qui croient avoir été duppés par ces impoſteurs, cherchent l'occaſion de ſe venger. L'Auteur ſe ſouvient qu'un Chinois de *Su-cheu-fu*, ayant perdu ſa fille par l'ignorance d'un Médecin, porta le reſſentiment juſqu'à faire imprimer un Mémoire où la mauvaiſe conduite de ſon Ennemi étoit expoſée, avec des réflexions capables de le décrier. Il en afficha quantité d'exemplaires dans les places publiques & diſtribua les autres dans les principales maiſons de la Ville. Cette vengeance, qu'il nommoit zele pour le bien public, produiſit l'effet auquel il s'étoit attendu. Le Médecin, perdu de réputation, fut réduit à la néceſſité d'abandonner ſa profeſſion (90).

Témoignage de Navarette.

Navarette rend témoignage que la Chine a d'excellens Médecins, qui n'ont pas recours aux Apoticaires pour les remedes qu'ils adminiſtrent à leurs propres Malades, & qui découvrent la nature des maladies par les indications

(90) Mémoires du Pere Le Comte, page 228 & ſuivantes.

du poulx. Il ajoute néanmoins que la plûpart sont fort ignorans ; parce que les Loix n'imposant aucun examen, toute le monde a la liberté d'exercer la Médecine (92).

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

Idée qu'il donne de la medecine Chinoise.

Suivant le même Voyageur, la saignée, les vomitifs, les clysteres & les purgations, ne sont point en usage à la Chine. On n'y connoît point les potions. La méthode commune des Chinois est une diete exacte ; d'accord là-dessus avec Galien, qui dit que les maladies mortelles viennent moins de défaut que d'excès. La premiere loi qu'ils imposent aux Malades est de se retrancher la chair, le poisson & les œufs. Ils permettent l'eau de riz, & le riz même cuit à l'eau, mais fort clair, avec quelques herbes salées. Dans la convalescence, ils accordent des œufs d'oye & du poisson salé, sec & rôti. La même méthode s'observe au Japon, dans les Royaumes du Tong-king & de la Cochinchine, & dans toutes les contrées de l'Inde jusqu'à l'Empire du Mogol. On se sert peu de rhubarbe à la Chine, quoiqu'elle y soit si commune qu'elle s'y donne à trois sols la livre. On y fait plus d'usage du *Fu-lin*, qui

(91) Description de la Chine par Navarette. page 54 & suivantes.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

porte en Europe le nom de *Racine Chinoise*.

Usage des ventouses à la Chine.

Les Chinois n'examinent jamais l'urine des Malades. Dans certaines indispositions ils emploient les ventouses, & l'Auteur préfere leur méthode à celle de l'Europe. Leurs coupes sont de cuivre. Elle ont au sommet une petite ouverture, qu'on bouche avec de la cire. Après avoir posé la petite bougie sur la partie malade, on la couvre de la coupe, qui tire fort bien. Ensuite on ôte la cire du trou avec une aiguille. L'air en sort, & la peau vient d'elle-même avec la coupe. L'Auteur ajoute qu'on trouve à la Chine quantité de bons Chirurgiens, qui exercent très bien leurs fonctions sans cette variété d'instrumens qui paroissent nécessaires en Europe (92).

Traduction d'un Catalogue Chinois des Plantes.

Le Pere Visdelou, un des six Jésuites qui furent envoyés à la Chine (93) en 1685, s'appliqua soigneusement à traduire l'*Herbier Chinois*, où toutes les vertus & les qualités des Plantes médicinales du Pays sont expliquées. Comme il avoit fait de grands progrès dans la connoissance des Livres, il se

(92) Navarette, *ubi sup.*

(93) Il fut ensuite créé Evêque titulaire de Claudiopolis.

SCIENCES DES CHINOIS. MEDECINE.

proposoit d'y joindre ses propres remarques (94). C'est apparemment le *Peu-tsau*, ou le Catalogue des Plantes, que le Pere Du-Halde nous a donné dans sa Description de la Chine (95). Il y a joint un Livre de Recettes Chinoises, ou de Remedes pour la guérison des maladies.

(94) Mémoires du Pere Le Comte, page 110.

(95) Au second Tome de son Ouvrage. *Voyez ci-dessus l'Histoire Naturelle de la Chine.*

§ IV.

Goût des Chinois pour la Musique, la Poësie & l'Histoire.

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

Idées des Chinois sur leur ancienne Musique.

LES Chinois s'attribuent la premiere invention de la Musique, & se vantent de l'avoir portée anciennement à sa plus haute perfection. Mais si leurs prétentions ne sont pas fabuleuses, ils ont souffert qu'elle ait étrangement dégéneré. Elle est aujourd'hui si imparfaite à la Chine, qu'elle en mérite à peine le nom. Il paroît certain qu'elle y étoit autrefois fort estimée. Confucius même entreprit d'en introduire les regles dans toutes les contrées dont on lui avoit confié le gouvernement. Les Histoires du Pays parlent beaucoup de l'excellence de l'ancienne Musique, &

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

* Etat de la Musique à la Chine.

les Chinois regrettent continuellement la perte des anciens Livres qui traitoient de cet Art. Quelqu'opinion qu'on en doive prendre, la Musique est aujourd'hui peu exercée à la Chine, excepté dans les fêtes, les comédies, les mariages & d'autres occasions de cette nature. Les Bonzes l'emploient aux funerailles. Les Musiciens de la Chine levent & baissent la voix, d'une tierce, d'une quinte & d'une octave ; mais ils ne chantent jamais par semi-tons. La beauté de leurs concerts ne consiste point dans la variété des voix ou dans la différence des parties. Ils chantent tous le même air, suivant l'usage des Asiatiques. La Musique de l'Europe leur plaît assez, pourvû qu'il n'y ait qu'une voix, accompagnée d'instrumens. Ils ne trouvent qu'un désordre confus dans le contraste de plusieurs voix différentes, & dans les sons graves & aigus, les diezes, les fugues, &c.

Ils n'ont point de notes, ni d'autres figures pour distinguer la diversité des tons, les élevations & les chutes de la voix, & les autres variations qui forment l'harmonie. Cependant ils e[illegible]ment leurs tons par certains caractères. Les airs Chinois, joués par un instrument ou chantés par une bonne voix,



Airs Chinois

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

ne ſont pas ſans agrément. Ils s'apprennent par routine ou par la juſteſſe de l'oreille. On ne laiſſe pas d'en compoſer quelquefois de nouveaux. *Kang-hi*, dernier Empereur de la Chine, en fit pluſieurs qui ſe chantent aujourd'hui. En 1679, ce Monarque s'étant fait jouer quelques airs de clavecin par les Peres Grimaldi & Pereira, parut prendre beaucoup de plaiſir aux airs Européens. Il donna ordre à ſes Muſiciens de jouer un air Chinois; & lui même, il toucha cet inſtrument avec beaucoup de grace. Le Pere Pereira prit ſes tablettes, ſur leſquelles il nota auſſi-tôt l'air que Sa Majeſté Impériale avoit joué, & l'executa enſuite auſſi parfaitement que s'il l'eût répeté pluſieurs fois. L'Empereur en fut ſi ſurpris, qu'il avoit peine à ſe le perſuader. Il ne comprenoit pas comment le Miſſionnaire pouvoit avoir appris, en ſi peu de tems, un air que lui & ſes Muſiciens n'étoient parvenus à jouer facilement qu'après quantité de répetitions & par le ſecours de certains caracteres. Il fallut, pour le convaincre, que Pereira fît pluſieurs eſſais ſur d'autres airs, qu'il nota de même & qu'il executa ſur le champ avec autant de facilité que d'exactitude. Kang-hi en prit occaſion

L'Empereur eſt étonné de voir noter un Air de muſique.

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

Académie de de Musique qu'il établit.

d'instituer une Académie de musique, composée des plus habiles Musiciens de la Chine. Il en donna la direction à son troisieme fils, qui étoit homme de Lettres & qui avoit lû beaucoup. Les Académiciens commencerent par un nouvel examen de tous les Auteurs qui avoient écrit sur cette matiere. Ils firent composer toutes sortes d'instrumens à l'ancienne mode, suivant les dimensions qu'ils tirerent de leurs Livres. Mais les ayant trouvés trop défectueux, ils les corrigerent par des regles plus modernes; après quoi ils formerent un Recueil de Musique en quatre Volumes, sous le titre de *Véritable doctrine du Li-ti*, composé par l'ordre de l'Empereur. Ils y joignirent ensuite un cinquieme Tome, qui contenoit les élemens de la Musique Européenne, rédigés par le Pere Pereira.

Instrumens de la Musique Chinoise.

Les Chinois ont inventé huit instrumens, ausquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine. Les uns sont de métal, comme nos cloches; d'autres, de pierre, entre lesquelles on en distingue un, qui a la forme de nos trompettes. D'autres sont de peaux, comme nos tambours. Entre plusieurs especes, il y en a de si pesans, que pour en faire usage on est obligé de les po-

ſer ſur un bloc de bois. Les inſtrumens à corde ſont en fort grand nombre; mais les cordes ſont ordinairement de ſoie, & rarement de boyaux, comme celles des vielles, que les aveugles portent dans les rues, & celles des violons. Ils n'ont que trois cordes, ſur leſquelles on joue avec un archet. Cependant on en voit un à ſept cordes, qui eſt fort eſtimé, & dont l'harmonie n'eſt pas déſagréable lorſqu'il eſt touché par une main habile. Il y en a d'autres encore, mais uniquement compoſés de bois. Ce ſont de grandes tablettes, qu'on frape l'une contre l'autre. Les Bonzes ſe ſervent d'une petite planche, qu'il touchent avec beaucoup d'art & de meſure. Enfin les Chinois ont des inſtrumens à vent, tels que des flutes, dont on diſtingue deux ou trois ſortes, & une machine compoſée de pluſieurs tuyaux, qui a quelque reſſemblance avec notre orgue & qui rend un ſon fort agréable; mais elle eſt ſi petite qu'elle ſe porte dans la main (96). On en avoit fait préſent d'une à l'Empereur, que le Pere Pereira trouva le moyen d'agrandir, & qui fut placée dans l'Egliſe des Jeſuites de Pe king. La nouveauté & l'harmonie de cet inſtrument charmerent les

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

Inſtrumens à vent.

(96) Du-Halde, *ubi ſup.* Vol. II, page 125.

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE.

Chinois. Mais ils furent encore plus ſurpris de lui voir jouer ſeul des airs Européens ou Chinois, & les mêler quelquefois enſemble avec beaucoup d'agrément.

A quoi les Jeſuites ont été redevables de leur entrée à la Chine.

On ſçait que le Pere Ricci, Miſſionnaire Jeſuite, fut redevable de l'accueil favorable qu'il reçut de l'Empereur, au préſent qu'il lui fit d'une horloge & d'une montre à répetition. Ce Prince en fut ſi ſatisfait, qu'il fit bâtir une Tour magnifique pour y placer l'horloge. L'Impératrice mere ayant paru deſirer la montre, ſur l'éloge qu'on lui en avoit fait, il eut recours à l'artifice pour la conſerver. Il donna ordre qu'on la lui fît voir, mais ſans être montée; de ſorte que cette Princeſſe ne la trouva point auſſi rare qu'elle ſe l'étoit figurée. Daus la ſuite, les Miſſionnaires ne manquerent pas de flatter le goût de l'Empereur, en lui offrant quantité d'ouvrages de cette nature. Les Princes Chrétiens, qui avoient fort à cœur la converſion de ce grand Empire, les aſſiſterent ſi liberalement, que bien-tôt le cabinet de l'Empereur ſe trouva rempli de toutes ſortes d'horloges & de montres.

Goût de l'Empereur pour les montres & les horloges.

Uſage que le Pere Pereira

Pereira, dont le talent étoit ſingulier pour la Muſique, plaça au ſommet de

de l'Eglise des Jesuites une grande & magnifique horloge. Il fit fondre un assortiment musical de petites cloches, qui furent suspendues dans une Tour construite exprès pour cet usage, & qui, à l'aide d'un grand tambour, formoient un carillon sur lequel on jouoit à chaque heure du jour les plus beaux airs du Pays. L'heure sonnoit ensuite, sur une cloche d'un ton plus grave. Ce fut un amusement nouveau pour la Cour & la Ville. Les Grands & le Peuple ne se lassoient pas de courir pour entendre cette gracieuse musique (97).

SCIENCES DES CHINOIS. MUSIQUE. fit de son talent pour la Musique.

La Poësie & l'Eloquence sont des Arts fort anciens à la Chine; & l'on a géneralement observé que dans tous les Pays du monde ils ont été long-tems cultivés avant qu'on y ait connu les autres Sciences. Les premieres Histoires de toutes les Nations furent composées en Vers, comme la meilleure voie pour transmettre la mémoire des évenemens, sur-tout avant l'invention de l'Ecriture.

Poësie & Eloquence Chinoises.

Sans parler des anciens Livres de la Chine, dont la plûpart sont autant d'ouvrages de Poesie, on admire la délicatesse & la douceur des Poëmes de *Kyu-i-wen.* La dynastie de *Tang* vit

Poëtes Chinois.

(97) *Ibid.* page 127.

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

fleurir *Li-tſau-pe* & *Tu-te-mwey*, deux Poëtes que l'Auteur met à côté d'Anacréon & d'Horace. En un mot, à la Chine comme en Europe, les Poëtes étoient autrefois Philoſophes ; & de tous les Ecrivains Chinois qui ont quelque réputation, *Tſong-nan-fong* eſt le ſeul qui n'ait point écrit en Vers. C'eſt ce qui le fait comparer à la fleur de *Hay-tang* (98), qui ſeroit parfaite ſi elle n'étoit pas inſipide.

Qualité de leur Poëſie.

Pour bien comprendre en quoi conſiſte l'excellence de la Poëſie Chinoiſe, il faut être verſé dans la langue du Pays. Les Compoſitions poëtiques des Chinois ont quelque reſſemblance avec les Sonnets, les Rondeaux, les Madrigaux & les Chanſons de l'Europe. Ils ont de longs Vers, ils en ont de courts ; c'eſt-à-dire, qu'il y entre plus ou moins de mots, & que leur beauté conſiſte dans la variété de leur cadence & de leur harmonie. Les Vers Chinois doivent avoir enſemble une relation de ſens & de rime, qui forme une variété auſſi agréable à l'eſprit qu'à l'oreille. On diſtingue à la Chine une autre ſorte de Poëſie, ſans rime, qui conſiſte dans l'antitheſe ou l'oppoſition des penſées. Si la premiere penſée regarde le Prim-

Poëſie ſans rime.

(98) *Ibid.* Vol. I, page 594.

tems, la ſeconde regardera l'Automne ; ou ſi la premiere a quelque rapport au feu, l'autre en doit avoir à l'eau. Cette Compoſition a ſes difficultés, qui demandent un certain art. L'enthouſiaſme ne manque point aux Poëtes Chinois. La plûpart de leurs expreſſions ſont allégoriques. Ils ſçavent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au ſtyle & aux penſées (99).

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

Au contraire, leur Rhétorique eſt fort naturelle. Ils connoiſſent peu de regles pour l'ornement du diſcours. Leur unique étude en ce genre eſt la lecture de leurs meilleurs écrivains, dans leſquels ils obſervent les tours les plus vifs & les plus propres à faire l'impreſſion qu'ils ſe propoſent.

Rhétorique Chinoiſe.

Leur Eloquence ne conſiſte point dans l'arrangement des périodes, mais dans la chaleur de l'expreſſion, dans la nobleſſe des métaphores, dans la hardieſſe des comparaiſons, & ſur-tout dans les maximes & les ſentences de leurs anciens Sages, qui étant exprimées d'une maniere conciſe, vive & myſterieuſe, contiennent beaucoup de ſens en peu de mots.

Eloquence.

La Logique n'a pas fait plus de pro-

Logique.

(99) *Ibid.* Vol. page 146.

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

grès à la Chine. Elle n'a point de regle pour la perfection du raisonnement, ni de méthodes pour definir ou diviser les idées, & pour en tirer les conséquences. Les Chinois ne suivent que les lumieres naturelles de la raison, qui leur sert à comparer plusieurs idées ensemble sans le secours de l'art, & qui les conduit à la conclusion (1). Cependant ces qualités leur ont suffi pour composer un grand nombre de Livres sur toutes sortes de sujets, tels que l'Agriculture, la Botanique, les Arts libéraux, militaires & méchaniques, la Philosophie & l'Astronomie. Mais la fécondité de leur esprit éclate particulierement dans leurs Histoires, leurs Comédies, leurs Livres de Chevalerie errante, leurs Romans & leurs Nouvelles. Les Romans Chinois ressemblent assez à ceux de l'Europe; avec cette différence, que la plûpart des nôtres ne contiennent que des avantures d'amour & d'ingénieuses fictions, qui corrompent souvent le cœur en amusant l'imagination : au lieu que dans ceux des Chinois, l'instruction se trouve jointe à l'amusement, avec des maximes utiles à la réformation des mœurs, & des exhortations mêmes à la vertu. Les ré-

(1) *Ibid.* page 124.

cits y ſont quelquefois mêlés de Vers, pour animer la narration. Du-Halde a donné, pour exemple, trois ou quatre pieces de ce genre, que les Miſſionnaires de ſa Compagnie n'ont pas dédaigné de traduire.

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

Comédies Chinoiſes.

Les Comédies doivent être en grand nombre à la Chine, puiſqu'il n'y a point de fête un peu diſtinguée où l'on ne ſe faſſe un amuſement de ces Repréſentations. Mais il n'y faut pas chercher les trois unités, d'action, de tems & de lieu, ni les autres regles auſquelles on s'attache en Europe pour donner autant de régularité que de grace à cette ſorte de compoſition. L'unique deſſein des Auteurs étant de réjouir une aſſemblée ou d'émouvoir les paſſions, & d'inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice, ils ſe croient parvenus à la perfection lorſque le ſuccès répond à leurs vûes. Ils ne mettent point de diſtinction entre leurs Tragédies & leurs Nouvelles, excepté que les premieres ſe prononcent ſur un théâtre. Dans l'impreſſion, les Acteurs ſont rarement nommés, parce qu'en repréſentant une piece, on commence par annoncer aux ſpectateurs les Acteurs qui doivent paroître & le rôle qu'ils ont à jouer.

Compagnies de Comediens.

Une Compagnie de Comédiens eſt

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

composée de huit ou neuf Acteurs, dont chacun est quelquefois chargé de différens rôles. Autrement, comme les moindres circonstances sont représentées en dialogues, cette multitude de rôles demanderoit une troupe trop nombreuse. On conçoit que le spectateur est exposé à beaucoup d'embarras. Un masque y pourroit remedier; mais les Chinois n'en font gueres usage que dans les intermedes. En général, ce déguisement à la Chine est le partage des brigands & des voleurs.

Melange de chants dans les Pieces de Theatres.

Les Tragédies Chinoises sont entremêlées de chansons, comme le chant est quelquefois interrompu pour faire place à deux ou trois lignes de récitation. Il est choquant, pour un Européen, d'entendre un Acteur qui se met à chanter au milieu d'un dialogue. Mais on doit considérer que parmi les Chinois, le chant exprime toujours quelque vive émotion de l'ame, telle que la joie, la colere, la douleur ou le desespoir. Un Chinois chante, pour déclarer son indignation. Il chante pour s'animer à la vengeance. Il chante même, lorsqu'il est prêt à se donner le coup mortel.

Les chansons des Comédies ne sont pas fort intelligibles, sur-tout pour les

COMEDIENS CHINOIS
tirés de Nieuhof

T. VI. N.° XXIX.



Européens, parce qu'elles ſont remplies d'alluſions à des évenemens qui leur ſont inconnus, & d'expreſſions figurées qui ne leur ſont pas familieres. Dans les Tragédies, les airs ſont en petit nombre ; & lorſqu'on les imprime, ils ſont placés à la tête des chanſons, qui ſont imprimées en gros caracteres pour les diſtinguer de la Proſe.

SCIENCES DES CHINOIS. POESIE.

Les Tragédies ſont diviſées en pluſieurs parties, qui peuvent porter le nom d'Actes. La premiere partie, qui ſe nomme *Sye-tſe*, eſt une eſpece de Prologue ou d'Introduction. Les Actes ſe nomment *Chis*, & ſont diviſés en Scenes, ſi l'on veut, par l'entrée & la ſortie des Acteurs.

Diviſion des Tragédies.

L'Auteur nous donne pour eſſai du Théâtre Chinois, une tragédie nommée *Chau-chi-kou-coul* ; c'eſt-à-dire : Le petit Orphelin de la maiſon de *Chau*. On doit la traduction de cette piece au Pe. *De-Prémare*, Miſſionnaire Jeſuite, qui l'avoit tirée d'une Collection en cent Volumes (2), de cent des meilleures Tragédies Chinoiſes, composée ſous la dynaſtie de *Ywen*.

(2) Diviſés, dit L'Auteur, en quatre *Taus*. Cette piece eſt la quatre vingt cinquieme, commence le trente cinquieme Tome. Elle n'a que cinq Acteurs, quoiqu'en y comprenant les Gardes & les Soldats il y en ait une douzaine qui parlent.

SCIENCES DES CHINOIS. HISTOIRE. Hiſtoire Chinoiſe, & ſes qualités.

A l'égard de l'Hiſtoire, on ne connoît pas de Nation qui ait apporté plus de ſoin à écrire & conſerver les Annales de ſon Empire. Ces Livres reſpectés contiennent tout ce qui s'eſt paſſé ſous le regne des premiers Empereurs qui ont gouverné la Chine. On y trouve l'Hiſtoire & les Loix de l'Empereur *Yau*, avec toutes les meſures qu'il prit pour établir un ordre de Gouvernement dans ſes Etats ; les Réglemens de *Chun* & de *Yu*, ſes Succeſſeurs, pour hâter les progrès de la Morale & l'établiſſement du repos public ; les uſages des petits Rois qui gouvernoient les Provinces ſous la dépendance de l'Empereur ; leurs vertus, leurs vices, leurs maximes de Gouvernement, leurs guerres mutuelles, les grands Hommes qui floriſſoient de leur tems, & tous les autres évenemens qui ont paru dignes d'être tranſmis à la Poſterité.

Méthode ſinguliere des Chinois pour éviter la flaterie dans leurs Hiſtoires.

Les Hiſtoriens de chaque Regne ont ſuivi la même méthode. Mais ce qui diſtingue beaucoup les Chinois, c'eſt l'attention qu'ils ont apportée à garantir leurs Hiſtoires de cette partialité que la flatterie n'auroit pas manqué d'y introduire. Une de leurs précautions conſiſte à choiſir un certain nombre de Docteurs déſintéreſſés, dont l'office eſt

SCIENCES DES CHINOIS. HISTOIRE.

d'obſerver tous les diſcours & toutes les actions de l'Empereur, de les écrire, chacun en particulier, ſans aucune communication l'un avec l'autre, & de mettre leurs remarques dans une eſpece de tronc deſtiné à cet uſage. Ils rapportent avec ſincerité tout ce que leur Maître a fait ou dit de bien & de mal. Par exemple; Tel jour l'Empereur oublia ſa dignité; il ne fut pas maître de lui-même & ſe laiſſa vaincre par la colere : Tel jour il n'écouta que ſon reſſentiment pour faire une injuſte punition, ou pour caſſer ſans raiſons une Sentence du Tribunal : Tel jour de telle année, il donna telle marque de ſon affection paternelle pour ſes Sujets : Il entreprit une guerre pour la défenſe de ſon Peuple & pour l'honneur de l'Empire : Tel jour, au milieu des applaudiſſemens de ſa Cour, qui le félicitoit d'une action utile à l'Etat, il parut avec un air humble & modeſte, comme s'il n'eût point été ſenſible à des éloges ſi juſtes.

Le tronc dans lequel ces Mémoires ſont dépoſés, n'eſt jamais ouvert pendant la vie du Monarque, ni même tandis que ſa famille eſt ſur le Trône. Mais lorſque la Couronne paſſe dans une autre Maiſon, on recueille les Remarques d'une longue ſuite d'années,

SCIENCES DES CHINOIS. HISTOIRE.

on les compare ſoigneuſement, pour verifier les faits, & l'on en compoſe les Annales de chaque Regne.

Relations particulieres de chaque Ville.

Les Relations que chaque Ville imprime de tout ce qui arrive d'important dans ſa juriſdiction, ne contribuent pas peu à l'enrichiſſement de l'Hiſtoire nationale. Dans ces Hiſtoires particulieres, on n'oublie pas les évenemens extraordinaires, tels que les prodiges & les monſtres. C'eſt ainſi que dans les Annales de la Ville de *Fu-cheu-fu* on lit qu'une femme accoucha d'un ſerpent, & qu'on trouve dans celle de *King-te-ching*, qu'une truye mit au monde un petit élephant avec ſa trompe, quoiqu'il n'y ait point d'élephant à la (3) Chine.

(3) Mémoires du Pere Le-Comte, page 261, & Chine du Pere Du-Halde, page 146 & ſuivantes.

§ V.

Sciences particulieres aux Chinois,

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

IL eſt tems de paſſer à cette partie du Sçavoir, qu'on peut nommer proprement la Science des Chinois, & qui conſiſte dans leur langage & leur ſtyle, dans leur Hiſtoire, & leurs Loix, dans leur Morale & leur Politique. On a déja pris ſoin d'expliquer pourquoi ils donnent la préference à ces Scien-

ces pratiques sur les speculatives. Comme ils ont rapporté, depuis une longue suite de siecles, toute leur attention à les cultiver, il n'est pas surprenant qu'ils les ayent portées à leur perfection.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

Principes des Chinois sur l'interêt de la société.

Dans la juste persuasion que la paix & le bon ordre sont les principaux objets d'une société, les Chinois se sont attachés particulierement aux Etudes dont on peut esperer ces deux fruits. Après avoir établi une bonne forme de Gouvernement, ils penserent aux moyens de la soutenir & de la conserver. Les lumieres de la raison leur en offrirent deux : 1° De regler en général les usages & les mœurs de la Nation, & d'introduire des regles de civilité & de bienséance dans les différens Ordres du Peuple : 2° D'encourager l'étude de la Morale, des Loix, de l'Histoire & du Langage. Ils établirent que tous les Postes & les Emplois du Gouvernement civil & militaire ne seroient conferés qu'à ceux qui se distingueroient dans ces Etudes. D'un autre côté, pour les faciliter à toutes sortes de personnes, autant que pour distinguer leurs progrès, ils instituerent dans toutes les Villes de l'Empire des Ecoles & des Salles, qui peuvent porter proprement le nom d'Universités, où la Jeunesse, élevée aux

Conclusions qu'ils en ont tirées.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

frais publics, ſubit de rigoureux examens pour obtenir les trois dégrés de Littérature qui donnent droit aux honneurs & à l'élevation (4).

Cinq devoirs de leur Morale.

Les Philoſophes Chinois réduiſent toute la ſcience de leur Morale à cinq principaux devoirs. Ceux des Peres & des Enfans, du Prince & des Sujets, du Mari & de la Femme, de l'aîné des enfans, & de ſes freres, & ceux de l'Amitié. Tous leurs Livres moraux roulent preſqu'uniquement ſur ces cinq points.

Devoir des enfans à l'égard des peres

A l'égard du premier, il n'y a point d'âge, de rang, ni de mécontentement juſte ou ſuppoſé, qui puiſſe diſpenſer un fils du reſpect, de la complaiſance & de l'affection qu'il doit à ſes parens. Ce ſentiment eſt pouſſé ſi loin parmi les Chinois, que les Loix accordent aux peres une autorité abſolue ſur leur famille, & juſqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux Etrangers lorſqu'ils ont à ſe plaindre de leur conduite. Un pere qui accuſe ſon fils, devant un Mandarin, de lui avoir manqué de reſpect, n'eſt point obligé d'en apporter de preuves. Le fils paſſe néceſſairement pour coupable, & l'accuſation du pere eſt toujours juſte. Au contraire,

(4) Voyez ci-deſſus le détail des Etudes & tout ce qui a rapport à l'éducation de la Jeuneſſe.

un fils seroit regardé comme un monstre s'il se plaignoit de son pere. Il y a même une Loi qui défend aux Mandarins de recevoir des plaintes de cette nature. Cependant elles peuvent être écoutées, lorsqu'elles sont signées par le grand pere ; mais s'il se trouve quelque fausseté dans le moindre article, la vie du fils est fort en danger. » C'est » le devoir d'un fils, disent les Chi- » nois, d'obéir & de prendre patien- » ce. De qui souffrira-t-il s'il ne peut » rien souffrir de son pere ?

Punition des enfans qui manquent de respect pour leur pere.

S'il arrivoit qu'un fils maltraitât son pere, soit par des paroles injurieuses, soit par des coups, ou, ce qui est également rare & horrible, que dans un transport de fureur il devînt parricide ; l'allarme se répandroit dans toute la Province, la punition s'étendroit jusques sur ses parens, & les Gouverneurs mêmes courroient risque d'être deposés ; parce qu'on présumeroit toujours qu'un misérable fils n'auroit pû parvenir que par dégrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devoient veiller sur sa conduite auroient prévenu le scandale, s'ils eussent apporté une juste rigueur à le punir de ses premiers crimes. Mais alors il n'y a point de châtiment trop sévere pour le Coupable.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

Il eſt coupé en mille pieces, ſa maiſon eſt détruite, & l'on éleve quelque monument pour éterniſer l'horreur d'une ſi déteſtable action.

Effet des quatre autres devoirs.

On a déja vû quelques exemples de la véneration des enfans pour leurs peres, dans l'article du deuil pour les Morts. Ce reſpect & cette ſoumiſſion pour les auteurs de leur naiſſance, qui ſont les premiers ſentimens qu'on leur inſpire, les diſpoſent à l'obſervation du ſecond devoir; c'eſt-à-dire, à l'obéiſſance qu'ils doivent au Princes & aux Gouverneurs; & ces deux principes ſont comme la baſe de toute la Morale & la Politique Chinoiſes.

Les deux devoirs ſuivans, qui regardent le mari & la femme, & les enfans d'un même pere entr'eux, ſervent beaucoup au ſoutien des deux premiers. On en reconnoît les avantages dans l'harmonie & le bon ordre qui regnent généralement dans les familles. La même influence que ces deux devoirs ont dans la vie privée, ſe répand dans la ſociété publique par l'effet des deux derniers. Sous le nom d'amitié, on comprend auſſi ce ſentimen d'affection qu'on doit à tous les hommes, proches ou éloignés, étrangers comme voiſins. Le devoir conſiſte dans la modeſtie &

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

la circonspection à laquelle chacun est obligé personnellement, & dans les civilités & les complimens qu'on se doit l'un à l'autre, suivant l'âge, le rang & le mérite.

Remarque sur la politesse des Chinois.

Les regles de la bienséance ont introduit dans l'air & dans les manieres des Chinois une réserve, une complaisance, une habitude de douceur & de politesse, qui les disposent toujours à se prévenir mutuellement par toutes sortes d'égards, & qui les rend capables d'étouffer, ou du moins de dissimuler les plus vifs ressentimens. Rien ne contribue tant, disent-ils, au repos & au bon ordre de la société. La férocité naturelle de certaines Nations, augmentée par une éducation brutale, rend le Peuple intraitable, le dispose à la revolte, & produit dans l'état des convulsions dangereuses (5).

Ancienneté de leurs principes.

Au reste les principes de la Morale des Chinois ne sont pas moins anciens que leur Monarchie. Ils les tirent des Livres de leurs premiers Sages dont toutes les maximes & les exhortations portent sur ces fondemens. Ils ont servi de regle à la Nation entiere depuis le tems

(5) Navarette, Le-Comte & Du-Halde s'accordent parfaitement sur tous ces détails, & les confirment par des exemples.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

de ſon origine. On en trouve la preuve dans deux Traités que le Pere Du-Halde a recueillis dans ſa Deſcription de la Chine. La traduction du plus ancien eſt du Pere Hervieu, ſous le titre de *Recueil de Maximes, de Réflexions & d'Exemples qui regardent les Mœurs.* L'autre, qui eſt une compoſition moderne, a été traduit par le Pere D'Entrecolles. Il paroît par la ſeconde de ces deux pieces, qui eſt fort eſtimée à la Chine, que la Philoſophie morale des Chinois eſt d'une nature populaire, & qu'elle a plutôt pour but la réformation du genre humain que l'augmentation du nombre de ſes diſciples (6).

Fondement des Loix Chinoiſes.

Les Loix Chinoiſes ſont toutes fondées ſur les mêmes principes de morale & de ſaine raiſon. Leur but eſt de ſoutenir la forme du Gouvernement telle qu'elle eſt établie depuis ſon origine. Elles ſe trouve dans *les anciens Livres Claſſiques*, dont on traitera bien-tôt; dans les Edits, les Déclarations, les Ordonnances & les inſtructions des Empereurs. Du-Halde en a donné un Recueil fort curieux, auquel il a joint les remontrances & les diſcours des plus habiles Miniſtres, ſur les bonnes & mauvaiſes qualités du Gouvernement.

(6) Chine du Pere Du-Halde, Tome II, page 37.

Ce Recueil, qui porte le titre de Collection Impériale, eſt l'ouvrage de Kang-hi, dernier Empereur de la Chine, qui a joint ſes propres remarques à la plus grande partie des Loix.

Nombreux Volumes de l'Hiſtoire de la Chine.

L'Hiſtoire de la Chine forme un très grand nombre de volumes, comme on doit ſe le figurer d'une ſucceſſion d'Empereurs qui dure depuis quatre mille ans, & du détail des circonſtances où les Auteurs ſont entrés ſur chaque évenement. Les Chinois ont auſſi des Hiſtoires particulieres, ou des Annales, de tous les petis Rois qui regnoient autrefois dans les Provinces, écrites avec la même impartialité & le même détail que celle des Empereurs. On voit dans la Bibliothéque du Roi de Pruſſe un de ces ouvrages, en cent volumes *in-folio*. Enfin, quantité d'Auteurs Chinois ont écrit l'Hiſtoire de leur tems & celle des révolutions de leur Empire, ou d'autres évenemens extraordinaires. Auſſi l'étude de l'Hiſtoire eſt-elle devenue parmi eux une occupation aſſez pénible, qui demande beaucoup de mémoire & de conſtance pour démêler une ſi grande variété d'évenemens, & ſe mettre en état d'en faire l'application aux nouveaux incidens qui peuvent ſurvenir, ſoit qu'il ſoit queſtion

L'étude en eſt difficile.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE. Livres Classiques ou Canoniques des Chinois.

seulement d'en juger, soit qu'il s'agisse de soutenir une opinion particuliere sur quelque point de Gouvernement.

Les *Livres Classiques* de la Chine contiennent la Morale, les Loix & l'Histoire de l'Empire depuis sa fondation. Ils se réduisent au nombre de cinq, qui portent par cette raison le nom d'*U-king*, c'est-à-dire, *Les cinq Volumes*.

U-king, premier Livre

C'est proprement l'Ecriture-Sainte des Chinois, pour laquelle ils n'ont pas moins de respect que les Juifs pour l'Ancien-Testament, les Chrétiens pour le Nouveau, & les Turcs pour l'Alcoran. Tous les autres Livres de la Chine ne sont que des Commentaires ou des Explications de l'*U-king*. On regarde comme la principale partie de cet ouvrage, celle qui a été composée en quatre Livres par Confucius & *Mong-tse* son disciple.

En quoi consiste l'I-king de Fo-hi.

L'U-king renferme les Livres Classiques ou Canoniques du premier ordre. Les Commentaires tiennent le second rang. *King* signifie une doctrine sublime, solide & invariable, parce qu'elle est fondée sur des principes. Le premier des Livres Canoniques se nomme *I-king*, ou *Livre de Transmutations*. Il est purement symbolique; c'est-à-dire, qu'il consiste dans une Table de soi-

xante quatre figures doubles, composées chacune de trois lignes, les unes entieres, d'autres doubles ou divisées en deux & dans une position parallele. Par exemple, une figure consiste en trois lignes entieres; une autre est composée de trois lignes brisées, une troisieme de deux lignes entieres & d'une ligne brisée en deux, une quatrieme de deux lignes brisées & d'une seule ligne. Il en est de même de toutes les autres, qui expriment, par leur ordre & leurs différentes combinaisons, différentes choses ou différentes idées, que *Fo-hi*, leur inventeur & Fondateur de la Monarchie Chinoise, a jugé à propos d'y attacher. Ce sont moins des hieroglifiques que des signes arbitraires de choses. On les regarde comme l'origine des caracteres Chinois, qui, en augmentant le nombre des traits & leur donnant une plus grande variété de formes & de positions, sont capables de représenter une infinité de choses; au lieu que la méthode de *Fo-hi*, beaucoup plus bornée, n'en pouvoit représenter qu'un petit nombre.

SCIENCES DES CHINOIS. MORALE.

On raconte que ce mysterieux ouvrage exerça les plus habiles gens de la Nation jusqu'à l'arrivée de Confucius. L'Empereur *Ven-vang*, qui entreprit

Commentaires sur cet Ouvrage.

Sciences des Chinois. Livres Canoniques

de l'expliquer, vivoit environ huit cens ans après Fo-hi. *Cheu-keug*, ſon fils, forma le même deſſein ; mais les Ouvrages de ces deux Princes ne firent qu'augmenter le myſtere par de nouvelles obſcurités. L'explication de ces lignes enigmatiques étoit réſervée au Philoſophe Confucius, qui leva non ſeulement les voiles du Texte, mais ceux de l'interprétation non moins obſcure des deux Empereurs. Il découvrit dans les lignes une profonde doctrine, qui regarde en partie la nature des Etres, ſur-tout les Elémens & leurs propriétés ; en partie la Morale & le Gouvernement du genre humain : en un mot, il y crut reconnoître des myſteres d'une extrême importance pour le ſoutien des Etats.

Jugement des critiques.

D'habiles Critiques regardent ces Commentaires comme les ſeuls Ouvrages qui aient été compoſés par Confucius ; & ſes Diſciples aſſurent qu'il en fut ſi peu ſatisfait, qu'étant parvenu à la vieilleſſe il ſouhaita de vivre quelques années de plus, pour donner une nouvelle forme à ſon travail. Après tout, les Interpretes de *Fo-hi*, méritent plutôt le nom d'Auteurs que de ſimples Interpretes ; car l'*I-king* eſt demeuré rempli d'obſcurités impénetrables. Dans

la ſuite des tems, ces ténebres devinrent l'occaſion d'une infinité d'erreurs & d'opinions ſuperſtitieuſes. Les Docteurs de divers ſiecles corrompus altérerent ou falſifierent le Texte, pour en réduire le ſens à de vains prognoſtics, à la divination & même à la magie. De-là vient qu'il fut nommé *le Livre des Sots*.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

Eſtime des Chinois Lettrés pour l'I-king.

Cependant les Chinois Lettrés ont la plus haute eſtime pour ce Livre. Quantité d'anciens Auteurs ont regretté d'en avoir perdu le véritable ſens, & que celui qui reſte ne ſoit qu'imaginaire ou ſurperficiel. *Fo-hi* s'eſt acquis par cet Ouvrage le titre de Pere des Sciences & du bon Gouvernement. Pour donner plus de réputation à ſes figures, il prétendit les avoir vûes ſur le dos d'un dragon qui s'éleva d'un Lac. Depuis ce tems-là, les Empereurs ont pris un dragon pour armes. Mais rien n'a tant contribué à la réputation de l'*I-king*, que la tradition établie qu'il fut ſauvé du feu, dans la deſtruction générale de tous les monumens litteraires qui arriva par l'ordre de l'Empereur *Tſia-chi-wang-ti*, environ deux cens ans après Confucius & avant Jeſus-Chriſt. Cette réputation n'a fait qu'augmenter par les éloges des Ecrivains de tous les ſie-

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

cles, qui ont ſuppoſé l'I-king rempli d'excellentes maximes de Politique & Morale, quoiqu'en effet ils ne connoiſſent point ce qu'il contient, & que ce ne ſoit peut-être qu'un eſſai fait au hazard, pour ranger deux ſortes de lignes dans toutes les combinaiſons qu'elles peuvent recevoir.

Chu-king, ſecond Livre Canonique.

Le ſecond des cinq principaux Livres Canoniques ſe nomme *Chu-king*, ou *Chang-chu*; c'eſt-à-dire, *Livre qui parle des anciens tems.* Il eſt diviſé en ſix parties, dont les deux premieres contiennent les plus mémorables évenemens du regne des anciens Empereurs *Yau*, *Chun* & *Yu*, qui paſſent pour les Légiſlateurs & les Héros de la Nation Chinoiſe. Yu fut Fondateur de la famille de *Hya*, premiere dynaſtie Impériale, qui commença deux mille deux cens ſept ans avant Jeſus-Chriſt, & qui dura quatre cens cinquante huit ans. Dans la troiſieme partie du ſecond Livre Canonique on trouve l'Hiſtoire de la ſeconde famille Impériale, qui commença dans la perſonne de *Ching-tong*, dix ſept cens ſoixante ſeize ans avant l'Ere Chrétienne & qui dura ſix cens ans. On y a conſervé les ſages Ordonnances de cet Empereur, avec les belles inſtructions du Miniſtre *Yſong-wey*,

Ce qu'il contient.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

& quelques Reglemens d'un autre Ministre, nommé *Fuyou*, que l'Empereur *Kau-tsong* fit chercher, après l'avoir vû en songe, & qui fut trouvé dans une troupe de maçons. Les trois dernieres parties du *Chu-king* renferment l'Histoire de la troisieme race, fondée par *Vu-vang*, onze cens vingt deux ans avant Jesus-Christ, & continué l'espace de huit cens soixante treize ans. Cette Histoire est entremêlée d'excellentes Maximes, & de Reglemens pour l'utilité publique. Le Pere Du Halde a donné quelques Extraits de la Traduction du Pere De-Prémare, Missionnaire Jesuite (7).

Chi king, troisieme Livre Canonique.

Le troisieme Livre Canonique du premier ordre, contient, sous le nom de *Chi-king* (8), des Odes, des Chansons & d'autres pieces de Poësie, composées sous la troisieme race. C'est la description des manieres, des usages & des maximes d'un grand nombre de petits Rois subordonnés aux Empereurs. Confucius accorde de grands éloges à ce Livre, & déclare que la doctrine qu'il renferme est pure & sainte. Mais comme il s'y trouve quelques pieces impies & extravagantes, plusieurs Interpretes

(7) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, page 399 & 408.

(8) *Chi* signifie *Vers*.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES Sujet de ce Livre.

ſoupçonnent qu'elles peuvent y avoir été inſerées dans des tems poſterieurs. Ces compoſitions poëtiques, dont le ſtyle eſt fort laconique & chargé de vieux Proverbes qui le rendent fort obſcur, peuvent être diviſées en cinq différentes claſſes. La premiere comprend l'éloge des Hommes illuſtres par leurs vertus & leurs talens, avec quantité d'inſtructions ou de Maximes, qui ſe chantent dans les grandes ſolemnités, telles que les ſacrifices, les funerailles & les cérémonies inſtituées à l'honneur des ancêtres. La ſeconde renferme les uſages de l'Empire, dans une eſpece de Romances compoſées par divers Particuliers. Elles ne ſe chantent point, mais elles ſe récitent devant l'Empereur & ſes Miniſtres, dont on ne cenſure pas moins les défauts que ceux du Peuple. La troiſieme porte le titre de *Comparaiſon*, parce que cette figure y eſt employée continuellement. L'expreſſion du quatrieme s'éleve au-deſſus du ſublime, parce que les Odes dont il eſt rempli commencent par quelques grands traits, qui diſpoſent l'eſprit du Lecteur à l'attention. Le cinquieme contient des Vers qui parurent ſuſpects à Confucius & qu'il regarda comme apocryphes. Du-Halde nous a donné quelques

ques Odes de ce Livre, traduites par le Missionnaire qu'on a nommé.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES. *Chun-tsyu*, quatrieme Livre Canonique.

Le *Chun-tsyu*, ou le quatrieme Livre Canonique du premier ordre, ne fut point admis avant le regne de la race de *Han*. Il avoit été composé du tems de Confucius; c'est-à-dire, long-tems après les trois autres. Quelques-uns l'attribuent même à ce Philosophe; mais cette opinion est rejettée du plus grand nombre. Les uns croient qu'il contient l'Histoire du Royaume de *Lu*, où Confucius naquit, & qui porte aujourd'hui le nom de Chan-tong. D'autres le regardent comme un Abregé de ce qui qui s'étoit passé dans les différens Royaumes dont la Chine étoit composée avant qu'ils fussent réunis par *Tsin-chi-whang-ti*. C'est par cette raison que d'habiles gens auroient souhaité qu'il fût rangé dans la seconde classe des Livres Canoniques. Cependant les Chinois lui portent beaucoup de respect & d'affection. On y trouve le récit des actions de plusieurs Princes, avec la peinture de leurs vices & de leurs vertus. Cette Histoire commence par *In-kong* (9), qui regna dans le Pays de *Lu*, &

Origine de ce Livre & ce qu'il contient.

(9) Ce tems répond à la quarante neuvieme année de Ping-wang, treizieme Empereur de la race de Cheu.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

finit par *Ngay-king*, douzieme Roi du même Pays. Elle contient ainsi l'espace de deux cens cinquante un ans, sous le regne de dix Rois. Son titre est *le Primtems & l'Automne*, par allusion à l'état florissant de l'Empire sous un Prince vertueux, & à sa décadence sous un mauvais Prince. *Ko-chi*, disciple de Confucius, composa sur ce Livre un sçavant Commentaire nommée *Que-yu*, c'est-à-dire, Maximes de Gouvernement.

Li-ki, cinquieme Livre Canonique.

Le *Li-ki*, ou le Recueil des Loix, des devoirs & des cérémonies de la vie civile, forme le cinquieme Livre Canonique, en douze livres, composé de divers ouvrages des anciens. Quoiqu'il soit attribué à Confucius, on croit que le principal Auteur fut *Cheu-chong*, frere de l'Empereur Vu-vang. Il renferme aussi les ouvrages de plusieurs disciples de Confucius, & de divers autres Ecrivains moins considerés parce qu'ils sont plus modernes. On y traite des usages & des cérémonies, tant sacrées que profanes, sur-tout pendant les trois dynasties de Hya, Chang & Cheu; du devoir des enfans à l'égard des auteurs de leurs naissance, & des femmes envers leurs maris; des regles de la véritable amitié; de la civilité

De quoi il traite.

dans les fêtes ; de l'hospitalité, des honneurs funebres, de guerre, de musique, & de plusieurs autres sujets qui ont rapport aux interêts de la société. Mais, comme trois cens ans après l'origine de cette Compilation, tous les Exemplaires en furent brûlés par l'ordre de *Tsin-chi-whang*, & qu'on n'en put sauver qu'un petit nombre de feuilles échapées aux flammes, avec ce que les vieillards avoient retenu par cœur, on soupçonne qu'il s'y est mêlé quantité de choses étrangeres ; sans compter qu'on y trouve grand nombre d'usages qui ne sont pas reçus aujourd'hui. Aussi les Chinois confessent-ils qu'ils ne doit être lû qu'avec beaucoup de précaution.

Sciences des Chinois. Livres Canoniques

Livres Canoniques du second ordre.

Les Livres Canoniques du second ordre sont au nombre de quatre, tous composés par Confucius ou par ses disciples. On y en joint deux autres, qui sont presqu'aussi considerés que les quatre premiers. Le Pere Noel, Missionnaire Jésuite, celebre par ses observations astronomiques & par d'autres remarques sur la Chine & les Indes, a publié une traduction de ces Livres en Latin (10), dont le Pere Du-Halde nous a donné des extraits (11).

(10) A Prague en 1711.

(11) Ils paroîtront ici

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES Tay-hya, premier Livre

Le premier Livre du second ordre porte le nom de *Tay-hya*, ou de *Grande Science*, parce qu'il est destiné à l'instruction des Princes & des Seigneurs dans toutes les parties du Gouvernement, & qu'il traite du la perséverance dans le souverain bien, qui consiste, suivant la doctrine de cet ouvrage, dans la conformité des actions avec la droite raison. Pour y parvenir, Confucius enseigne qu'il est nécessaire de bien examiner la nature des choses, & de s'élever à la connoissance du bien & du mal; de se fixer dans l'amour de l'un & dans la haine de l'autre; de joindre, à l'innocence du cœur, de l'ordre dans les manieres; qu'un homme ainsi renouvellé ne trouvera point de peine à renouveller les autres, & fera bien-tôt regner la paix dans l'Empire & dans le sein particulier des familles. Le Docteur *Tseng*, pour expliquer la doctrine de son Maître avec toute la perfection qu'elle peut recevoir, y a joint un Commentaire en dix Chapitres.

Chong-yong, second Livre du second ordre.

Le second Livre se nomme *Chong-yong*, ou le *Medium immuable*. C'est un ouvrage de Confucius, où ce Philo-

dans le lieu qui leur convient. *Voyez les Articles suivans.*

sophe traite du *Medium* qui doit être observé dans toutes choses & que tout le monde doit suivre, sur-tout ceux sont chargés du gouvernement des Nations; parce que c'est dans ce *Medium* ou ce tempérament que la vertu consiste. L'ouvrage est divisé en trente-trois articles, où Confucius établit que la Loi du Ciel est gravée dans la nature de l'homme, & que la lumiere de la raison est un guide qu'on doit suivre. Il déplore le misérable état du genre humain, qui s'attache si peu au *Medium*. Il explique en quoi consiste le *Medium* de plusieurs vertus. Il fait voir que si cette science est difficile dans la spéculation, elle est aisée dans la pratique & qu'elle s'étend aux actions les plus communes de la vie. Il confirme cette doctrine par l'exemple des Princes qui ont observé le *Medium*, & par les grands avantages qui en résultent. Enfin, pour atteindre à cette perfection, il n'est pas besoin de s'assujettir à des choses austeres, ni d'en entreprendre de difficiles; il suffit de s'attacher simplement à la pratique de la vertu.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES.

Le *Lun-yu*, ou le Livre des Sentences, troisieme Livre du second ordre, est divisé en vingt articles, dix desquels sont employés en recits que les

Lun-yu, troisieme Livre du second ordre.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

disciples de Confucius font de leur Maître; & les dix autres, en questions, en réponses, & en maximes de ce Philosophe ou de ses disciples, sur les vertus, les bonnes œuvres & l'art de bien gouverner. Cette Collection est remplie de maximes & de sentences morales, qui ne cedent rien à celles des sept Sages de la Grece. Confucius déclare, » qu'il est impossible qu'un flateur ait de la vertu; que le Sage ne s'afflige point d'être peu connu des hommes, mais qu'il regrete de ne les pas connoître assez; que celui qui approuve les mauvaises sectes, comme celles de *Ha-chang* & des Bonzes de *Fau-tse* (12) se fait tort à lui-même & fait injure à l'Empire; que la véritable doctrine est celle des anciens Sages, de qui les hommes ont appris à suivre la droite raison; que que l'homme sage ne se propose que la beauté de la vertu, & que l'insensé ne pense qu'aux plaisirs & aux commodités de la vie. « Du-Halde nous donne plusieurs extraits de ce Volume.

Maximes de Confucius.

Meng-tse, quatrieme Livre du second ordre.

Le quatrieme Livre se nomme *Meng-tse*, ou *Livre du Docteur Meng*, que les

(12) Ces Sectes n'ont existé que plusieurs siecles après Confucius. Ainsi ce ne peut être lui qui les ait citées, & l'on doit supposer que ces exemples ont été ajoutés au Texte pour servir d'explication.

Européens appellent *Moncius*. Il regarde les Rois de *Lu*, & le Disciple de *Te-tse*, petit-fils de Confucius, dont il a mieux rendu le sens & l'énergie qu'aucun autre Philosophe de son Ecole. Ses Ouvrages sont divisés en deux parties, dont la premiere contient six Chapitres, & la seconde, huit. Ils traitent presqu'uniquement de la bonne administration dans le Gouvernement. Comme l'Empire étoit alors troublé par des guerres civiles, l'Auteur prouve que ce n'est pas de la force des armes, mais des exemples de vertu, qu'il faut attendre la paix & la tranquillité de l'Etat. Ces discours sont liés en forme de dialogues, ou de conversations qu'il avoit avec ses disciples ou avec les Princes; & pour donner plus de poids à sa doctrine, il emploie des comparaisons à l'exemple des anciens. Du-Halde en donne l'extrait.

SCIENCES DES CHINOIS. Livres Canoniques

Le cinquieme Livre intitulé *Hyau-king*, ou *du Respect filial*, est un petit Volume qui contient seulement les réponses de Confucius aux questions de son disciple *Tsong*, sur le devoir des enfans à l'égard de leurs peres, qu'il fait regarder comme le base d'un sage gouvernement. Le respect filial est porté fort loin dans ce traité. Il n'y a point

Hyau-king, cinquieme Livre.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES Obéissance filiale.

de vertu si nécessaire & si sublime que l'obéissance d'un fils, ni de crime si énorme que sa désobéissance. Cette obligation ne regarde pas moins les Princes que les plus vils Sujets, & l'on propose comme des modeles de vertu, ceux qui ont servi par leurs exemples à mettre en honneur la tendresse & le respect filial. Cependant on reconnoît que les enfans ne doivent point obéir à leur pere, ni les Ministres aux Princes, s'ils en reçoivent des ordres qui blesse la justice ou la civilité.

Syau-hya, sixieme & dernier Livre.

Le sixieme & le dernier Livre Canonique porte le titre de *Syau-hya*, ou d'*Ecole des Enfans*. Il fut composé vers vers l'an de Notre-Seigneur 1150, par le Docteur *Cheu-hi*, sous le regne de la race de *Song*. C'est une collection de maximes & d'exemples, tant anciens que modernes, divisée en Chapitres & en Paragraphes. Elle traite particulierement des Ecoles publiques, des honneurs dûs aux parens, aux Rois, aux Magistrats & aux personnes âgées; des devoirs du mari & de la femme; de la maniere de regler le cœur, les gestes du corps, la nourriture & l'habillement. En un mot, le but de l'Auteur est d'instruire la Jeunesse & de réformer les manieres. Du-Halde donne

un extrait des maximes que le Compilateur a jointes aux principes des anciens Livres.

SCIENCES DES CHINOIS. LIVRES CANONIQUES

Vie de CONFUCIUS *ou* KONG-FU-TSE, *grand Philosophe Chinois.*

Contemporains de Confucius.

CONFUCIUS (13) naquit dans une Ville (14) du Royaume de *Lu*, qui est aujourd'hui la Province de Chang-tong, la vingtieme année de *Ling-wang*, troisieme Empereur de la race de *Cheu*, cinq cens cinquante un ans avant Jesus-Christ, & deux ans avant la mort de *Thalès*, un des sept Sages de la Grece. Il fut contemporain du fameux Pythagore (15), & supérieur de quelques années à Socrates. Mais il eut cet avantage sur eux, que sa gloire n'a fait qu'augmenter avec le nombre des années, & qu'elle subsiste encore dans le plus grand Empire du Monde, qui croit lui être redevable de sa durée & de sa splendeur.

Objets de ses études & de sa doctrine.

Ce sage Philosophe, sans tourner son attention, comme Thalès, sur les

(13) C'est une corruption de *Kong fu tse*, qu'il faut attribuer aux premiers Européens.

(14) Nommée *Kyo-feu-hyen*. *Voyez ci-dessus la Géographie de la Chine.*

(15) L'Auteur pouvoit ajouter contemporain de Solon.

VIE DE CONFUCIUS.

ſecrets impénétrables de la nature & l'origine du Monde, ſans vouloir approfondir, comme Pythagore, l'eſſence des punitions & des recompenſes futures, ſe borna uniquement à parler du principe de tous les Etres, à inſpirer pour lui du reſpect, de la crainte & de la reconnoiſſance, à perſuader aux hommes qu'il connoît tout, juſqu'à nos plus ſecretes penſées, qu'il ne laiſſe jamais la vertu ſans recompenſe ni le crime ſans châtiment, quel qu'ait été dans cette vie le ſort de l'une ou de l'autre. Telles ſont les maximes qui ſe trouvent répandues dans tous ſes ouvrages, & par leſquelles il entreprit de réformer les mœurs du genre humain.

Son pere & ſa mere.

Il n'avoit que trois ans lorſqu'il perdit *Che-lyang-he*, ſon pere, qui mourut à l'âge de ſoixante treize ans. Quoique ce Vieillard eût occupé les plus grands emplois du Royaume de *Song*, il ne laiſſa point d'autre heritage à ſon fils que l'honneur d'être deſcendu de *Ty-hyé*, vingt-ſeptieme Empereur de la ſeconde race de *Chang*. La mere de Confucius, qui ſe nommoit *Ching*, & qui tiroit ſon origine de l'illuſtre famille de *Yen*, ſurvécut de vingt un ans à la mort de ſon mari.

Dans l'âge le plus tendre, il fit éclater toute la ſageſſe, qui n'eſt ordinairement que le fruit de la maturité. Il dédaigna les jeux & les amuſemens de l'enfance. Un air grave, modeſte & ſérieux, lui attiroit la veneration de ceux qui le connoiſſoient. A peine fut-il parvenu à l'âge de quinze ans, qu'il s'appliqua ſerieuſement à l'étude des anciens Livres. Il prit une femme à dix neuf ans & n'en eut jamais d'autre. Elle lui donna un fils nommé *Pe-yu*, qui mourut à l'âge de cinquante ans, & qui laiſſa un héritier, nommé *Tſu tu* digne rejetton de ſon grand-pere, & d'un mérite ſi diſtingué qu'il fut élevé aux premieres dignités de l'Empire.

VIE DE CONFUCIUS. Enfance de Confucius.

Il ſe marie & devient pere d'un fils.

Confucius ayant fait des progrès conſiderables dans l'étude de l'Antiquité à meſure qu'il avançoit en âge, propoſa de rétablir la forme du Gouvernement ſur de ſages principes, & de réformer par cette voie les mœurs & les uſages dans les divers petits Royaumes dont l'Empire étoit compoſé. Les Provinces de la Chine étoient alors des Royaumes diſtingués, qui avoient leurs Loix particulieres & leurs propres Princes, à qui appartenoit le droit de lever des taxes, d'impoſer un tribut, de conferer les dignités & les emplois,

Ses projets de réformation.

VIE DE CONFUCIUS.

de faire la guerre ou la paix avec leurs voiſins ; enfin, qui étoient dépendans de l'Empereur, mais qui lui devenoient quelquefois redoutables par l'excès de leur pouvoir. Comme l'ambition, l'incontinence & la corruption des mœurs regnoient ouvertement dans toutes ces petites Cours, Confucius entreprit par ſes exhortations & ſes exemples, d'y introduire les vertus oppoſées.

Conduite qu'il tient dans cette vûe

Son intégrité, l'étendue de ſes lumieres & la ſplendeur de ſes vertus l'ayant bien-tôt fait connoître, on lui offrit pluſieurs Offices diſtingués dans la Magiſtrature. Il les accepta, mais dans la ſeule vûe de répandre ſa doctrine & de travailler à la réformation des hommes. Lorſque le ſuccès répondoit mal à ſon attente, il abandonnoit ſes emplois pour chercher des Peuples plus traitables. Vers la cinquante cinquieme année de ſon âge, ayant été rappellé dans le Royaume de *Lu*, ſa patrie, pour y remplir les premiers poſtes, il y recueillit de ſi heureux fruits de ſes ſoins, que dans l'eſpace d'environ trois mois, le Roi, les Grands & le Peuple changerent entierement de conduite. Une réſolution ſi prompte allarma les Princes voiſins, juſqu'à leur faire conclure que le Roi de Lu devien-

droit trop puiſſant avec les conſeils d'un tel Miniſtre. Le Roi de Tſi prit une voie fort étrange pour arrêter les progrès de cette réformation. Sous le voile d'une ambaſſade, il envoya au Roi de Lu & aux principaux Seigneurs de ſa Cour un grand nombre de belles filles, qui avoient été élevées dans l'exercice de la danſe & du chant, & qui étoient capables d'amollir les cœurs par le pouvoir de leurs charmes. Ce ſtratagême ne réuſſit que trop heureuſement. L'interêt des mœurs & du bien public ne réſiſta point à l'attrait du plaiſir. En vain Confucius s'efforça par ſes remontrances de ramener le Prince & ſes Sujets à la raiſon. Dans le chagrin de ne pouvoir ſe faire écouter, il abandonna cette Cour, & des emplois dont il n'avoit plus d'utilité à tirer pour ſes vûes.

VIE DE CONFUCIUS. Comment ſon ouvrage eſt ruiné dans le Royaume de Lu.

De la Cour de Lu il paſſa dans les Royaumes de *Tſy*, de *Ghey* & de *Tſu*, mais il n'y trouva pas moins de réſiſtance à ſes principes. L'auſterité de ſa Morale faiſoit redouter ſa Politique, & les Miniſtres d'Etat n'étoient pas diſpoſés à recevoir un Rival qui leur faiſoit appréhender la ruine de leur autorité. Après avoir erré de Province en Province, il s'arrêta dans le Royaume

Ses courſes dans pluſieurs Royaumes.

VIE DE CONFUCIUS. Il s'arrête dans le Royaume de Ching.

de Ching, où il ſe vit réduit à la derniere indigence, ſans rien perdre de ſa grandeur d'ame & de ſa conſtance ordinaire. Il ſe rappelloit les maximes & les exemples de *Yau*, de *Chun*, de *Yu*, de *Ching-tang* & de *Ven-vang*. Ces Héros de l'antiquité ſembloient revivre en lui. Enfin, l'éclat de ſes vertus ſurmonta tous les obſtacles. Il ſe fit un grand nombre de diſciples, qui lui furent inviolablement attachés. On en compta trois mille, dont cinq cens étoient revêtus des plus hautes dignités dans divers Royaumes & les exerçoient ſans reproche. Mais on en diſtinguoit ſoixante douze, plus célebres que tous les autres par la perfection de leur vertu. Son zele, qui croiſſoit de jour en jour, lui inſpira le deſir de paſſer la mer, pour communiquer ſa doctrine aux Nations étrangeres & la répandre dans les climats les plus éloignés.

Il ſe fait un grand nombre de diſciples.

Leur diviſion en quatre claſſes, chacun a ſon objet.

Il diviſa ſes diſciples en quatre claſſes. La premiere fut compoſée de ceux qui devoient ſe cultiver l'eſprit par la méditation, & purifier leur cœur par la pratique des vertus. *Meng-tſe-kyen*, *Jen-pe-myeu*, *Chun-kong* & *Yen-yeuen*, tinrent le premier rang dans cette claſſe; mais la mort de *Yen-yeuen*, qui arriva dans ſa trente-uniéme année,

causa une sensible affliction à Confucius. La seconde classe contenoit ceux qui étoient capables de raisonner juste, & de composer des discours élegans & persuasifs. *Tsay-ngo* & *Tsu-kong* furent les plus distingués de cet ordre. L'objet de la troisieme classe étoit d'étudier les regles du bon gouvernement, d'en faire prendre une juste idée aux Mandarins, & de leur apprendre à s'acquitter dignement des offices publics. Les plus éminens dans ce genre furent *Jen-yeu* & *Ki-lu*. Enfin, ceux qui étoient capables d'écrire avec autant de précision que d'élegance sur les principes de la Morale, formoient la troisieme classe, dans laquelle *Tsu hyeu* & *Tsu-hya* se distinguerent beaucoup. Ces dix éleves choisis furent comme la fleur de l'école de Confucius.

Fond de la doctrine de Confucius.

Toute la doctrine de ce Philosophe tendoit à rétablir la nature humaine dans cet ancien lustre & cette beauté primitive dont le Ciel fit son partage, mais qui se trouvent défigurées par les tenebres de l'ignorance & par la contagion du vice. Les moyens qu'il proposoit pour atteindre à ce but, étoient l'obéissance & le respect pour le Seigneur du Ciel; d'aimer son prochain comme soi-même; de vaincre ses in-

VIE DE CONFUCIUS.

clinations dereglées; de ne jamais prendre les passions pour regle de sa conduite; de consulter toujours la raison & de n'écouter qu'elle, c'est-à-dire, de ne jamais rien penser ni rien faire volontairement qui la blesse.

Vertus de Confucius.

Comme les actions de Confucius ne contredisoient jamais ses maximes, & que par sa gravité, sa modestie, sa douceur & sa frugalité, par son mépris pour les plaisirs terrestres & par une vigilance continuelle sur sa conduite, il étoit lui-même un exemple des préceptes qu'il donnoit dans ses écrits & dans ses discours, il n'y eut point de Princes qui ne souhaitassent enfin de l'attirer dans ses Etats. Le Roi de *Cheu* fut un de ses plus zelés admirateurs. Mais après la mort de ce Prince, l'envie de ses Courtisans exposa Confucius à devenir le jouet d'une populace insensée, par quelques chansons satyriques qu'elle leur fit composer contre lui. Il parut insensible à cette injure.

Sa fermeté.

Sa fermeté fut encore plus éclatante lorsqu'un des principaux Officiers de l'armée, qui le haïssoit sans en avoir jamais reçu d'offense, leva son épée pour le frapper mortellement. Loin d'en paroître ému, il rassembla ses disciples, que la crainte avoit dispersés; & ceux qui avoient le

plus d'affection pour lui le pressant de prendre la fuite, pour éviter la fureur du Mandarin : » Si le Ciel, leur dit-» il, nous accorde sa protection, com-» me il vient de le déclarer par des mar-» ques certaines, quel mal Whan-ti » peut-il nous faire avec toute sa puis-» sance ? « Cette réponse ne permet pas de douter qu'il ne connût une Providence particuliere, ou l'interposition du Ciel dans les affaires du Monde.

VIE DE CONFUCIUS.

Sa modestie.

Les vertus du Philosohe Chinois tiroient un nouveau lustre des charmes de sa modestie. On ne l'entendit jamais parler avantageusement de lui-même. Il n'écoutoit pas volontiers les louanges qu'il recevoit de la bouche d'autrui. S'il y faisoit quelque réponse, c'étoit par des reproches qu'il se faisoit à lui-même, de veiller avec trop peu de soin sur ses actions & de négliger la pratique du bien. Lorsqu'on marquoit de l'admiration pour sa vertu & pour la sublimité de sa Morale, il se hâtoit de reconnoître qu'elle lui étoit venue de ces grands Législateurs Yau & Chun, qui vivoient quinze cens ans avant lui.

Tradition singuliere sur la prédiction d'un Saint futur.

Si l'on en croit une tradition, qui est universellement reçue à la Chine, on lui entendoit souvent repeter ces quatre mots : *Si fang yeu ching Jin* ;

VIE DE CONFUCIUS.

c'eſt-à-dire, *Le véritable Saint doit être cherché du côté de l'Oueſt.* On ignore quel eſt le Saint dont il parloit; mais il eſt certain que quarante cinq ans après la naiſſance de Jeſus-Chriſt, *Ming-ti*, quinzieme Empereur de la race de *Han*, également frappé des paroles de Confucius & de la figure d'un homme qu'il vit en ſonge, & qui lui parut arriver du côté de l'Oueſt, envoya vers cette partie du Monde *Tſay* & *Tſing-king*, deux Grands de l'Empire, avec ordre de ne pas revenir ſans avoir trouvé le Saint-Homme que le Ciel lui avoit fait voir, & ſans s'être inſtruit de ſa doctrine. Les Députés, effrayés des périls & de la fatigue du voyage, s'arrêterent aux Indes, dans un lieu dont le nom eſt incertain, où ils trouverent la ſtatue d'un Impoſteur nommé *Fo*, qui avoit infecté cette Région d'une monſtrueuſe doctrine, environ cinq cens ans avant la naiſſance de Confucius; & s'étant fait inſtruire des ſuperſtitions du Pays, ils ne manquerent point à leur retour de répandre cette idolatrie dans l'Empire de la Chine.

Derniers momens de Confucius.

Confucius, après avoir heureuſement fini ſes travaux philoſophiques, & particulierement ſon ouvrage hiſtorique de *Chun-tſyu*, mourut dans le

Royaume de *Lu*, sa patrie, âgé de soixante treize ans, dans la quarante-unieme année du regne de King-vang, vingt-cinquieme Empereur de la race de Cheu. Peu de jours avant sa derniere maladie, il dit à ses disciples, les larmes aux yeux, » qu'il étoit pénetré de douleur à la vûe des désordres qui regnoient dans l'Empire. Il » ajouta; que la montagne étoit tombée, la grande machine détruite, & » qu'on ne verroit plus paroître de Sages. « Il vouloit faire entendre que l'édifice de la perfection, auquel il avoit travaillé toute sa vie, étoit presqu'entierement ruiné. Depuis ce jour, on le vit dans une langueur qui ne l'abandonna plus. Enfin, s'étant tourné vers ses disciples : » Le Roi, leur dit-» il, refuse de suivre mes maximes; » puisque je ne suis plus utile à rien à » la terre, il est tems pour moi de la » quitter. « A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans une léthargie qui dura sept jours; à la fin desquels il expira dans les bras de ses disciples. C'étoit *Ngay-kong* qui regnoit alors dans le Pays de Lu. Ce Prince ne put retenir ses larmes en apprenant la mort du Philosophe. » Le Ciel n'est pas » content de moi, s'écria-t-il, puis-

VIE DE CONFUCIUS.

Son discours à ses disciples.

Il meurt en léthargie.

VIE DE CONFUCIUS.

» qu'il m'enleve Confucius. « En effet, les Sages sont le plus précieux don qu'il puisse accorder à la terre, & l'on ne commence à sentir ce qu'ils valoient qu'après les avoir perdus.

Honneurs qui lui furent rendus après sa mort.

Les disciples de Confucius lui bâtirent un tombeau près de *Kyo-feu*, Ville de sa naissance, sur le bord de la riviere de *Su*, dans un lieu où il étoit accoutumé de les assembler. Comme on a pris soin, dans la suite, de l'environner de murs, il a l'air aujourd'hui d'une petite Ville. Le Philosophe Chinois fut pleuré de tout l'Empire (16), mais particulierement de ses Disciples, qui prirent le deuil avec autant d'éclat que pour la mort d'un pere. Ces sentimens de veneration n'ayant fait qu'augmenter avec le tems, il est aujourd'hui regardé comme le grand Maître & le premier Docteur de l'Empire.

Son portrait.

Confucius étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Il avoit la poitrine & les épaules fort larges, l'air grave & majestueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue & noire, le nez un peu plat, & la voix forte & perçante. On lui voyoit au milieu du front une petite tumeur, ou une es-

(16) Le Pere Le-Comte dit nettement qu'il fut honoré comme un Saint.

pece de veine, qui le défiguroit un peu & qui lui avoit fait donner par son pere le nom de *Kyeu*, ou de petite montagne. Il se le donnoit souvent lui-même par un sentiment de modestie & d'humilité.

VIE DE CONFUCIUS.

Autres circonstances de sa vie.

Les Mémoires du Pere Le-Comte, d'où le Pere Du-Halde a tiré presqu'entierement ce récit ajoutent quelques autres circonstances de la vie de Confucius, particulierement une conference entre son grand-pere & lui pendant son enfance, & ce qu'il dit, à l'âge de seize ans, pour défendre les Livres Canoniques de la Chine, contre un grand Mandarin qui les accusoit d'être obscurs & sans utilité. Ce jeune Philosophe fit une leçon si severe à son superieur, qu'elle le jetta dans quelque danger pour sa vie. Mais comme l'Historien lui fait dire que le sens des Livres de doctrine ne doit être entendu que des Sçavans, & qu'il seroit à craindre que le Peuple n'en abusât s'il étoit capable de le pénetrer, les Compilateurs Anglois s'imaginent plaisamment que cette reflexion est supposée, pour confirmer, disent-ils, la doctrine de l'Eglise Romaine par l'autorité de Confucius.

Remarque des Auteurs Anglois.

Il semble, suivant le même Auteur, que le zele de ce Philosophe & la pu-

Remarque du Pere Le-Comte.

VIE DE CONFUCIUS.

reté de sa Morale étoient d'une perfection à laquelle il auroit été difficile de rien ajouter. Quelquefois, dit-il, il parle moins en homme souillé par la corruption de la nature, qu'en Docteur de la Loi nouvelle ; & ce qui doit persuader que l'hypocrisie n'y avoit point de part, c'est que ses maximes ne furent jamais démenties par ses actions. En un mot, la gravité & la douceur de son caractere, sa rigoureuse abstinence, son mépris pour tout ce que le monde estime, l'attention continuelle qu'il apportoit à toutes ses actions, son humilité & sa modestie, qui sont des vertus sans exemple parmi les Sages de l'antiquité, portent à juger que c'étoit moins un Philosophe formé par la raison, qu'un homme inspiré de Dieu pour la réformation du genre humain (17).

Combien Confucius est respecté à la Chine.

Depuis sa mort, tout l'Empire Chinois n'a pas cessé d'honorer sa mémoire ; & vraisemblablement cette vénération, qui s'est communiquée si fidellement à la postérité, n'aura point d'autre fin que celle du Monde. Les Empereurs lui ont fait bâtir, dans toutes les

(17) Le-Comte observe qu'il ne mangeoit jamais rien sans s'être prosterné à terre pour offrir sa nourriture au Seigneur du Ciel.

VIE DE CONFUCIUS.

Provinces, des Palais ou des Temples où les Sçavans s'assemblent pour lui rendre certains honneurs. On y lit dans plusieurs endroits, en gros caractéres : *Au grand Maître. Au premier Docteur. Au Saint. A celui qui a donné des instructions aux Empereurs & aux Rois.* Cependant les Chinois ne l'ont jamais déifié, quoiqu'ils ayent accordé la qualité de Dieu, ou suivant leurs expressions, celle d'Esprit pur, à quantité de Mandarins qui ne peuvent lui être comparés ; comme si le Ciel, remarque le Pere Le-Comte, n'avoit pas voulu souffrir qu'un homme employé par sa Providence à la réformation des mœurs, devînt après sa mort un objet de superstition & d'idolâtrie (18).

Palais d'assemblée pour les Sçavans.

Chaque Ville entretient un Palais pour les assemblées des Gens de Lettres, sous divers titres, tels que *Puan-king*, ou Salle royale ; *Ta-ching-kyen*, ou Salle de la Perfection ; *Ta-hyo*, ou grand College ; *Qua-hyo*, ou College de l'Empire. On y voit, sur les murs, quantité de petites planches dorées & vernies, qui portent les noms des plus fameux Philosophes & de ceux qui se sont distingués dans les Sciences. Mais

(18) Mémoires du Pere Le-Comte, page 199 & suivantes.

VIE DE CONFUCIUS.

Circonstances & formalités de la fête.

Confucius paroît toujours à leur tête.

Chaque année, les Docteurs & les Lettrés de la Chine célebrent, par l'ordre des Empereurs, une fête, dont toutes les circonstances sont reglées dans le grand Livre du cérémonial. Tous les préparatifs doivent être achevés la veille. Un Boucher vient tuer un porc, & tous les domestiques du Tribunal apportent du vin, des fruits, des fleurs & des légumes, qu'ils placent sur une table ornée de flambeaux de cire & de cassolettes parfumées. Le matin du jour même, les Gouverneurs, les Docteurs & les Bacheliers se rendent, au son des instrumens de musique, dans la Salle d'assemblée, où le Maître des cérémonies leur ordonne, tantôt de s'incliner, tantôt de se mettre à genoux, ou de baisser le front jusqu'à terre, & tantôt de se tenir debout. Ensuite le principal Mandarin ouvre la fête, en prenant successivement du vin & des légumes, qu'il présente sur les tables de Confucius. On chante, à l'honneur de ce grand Philosophe, des Vers, qui sont accompagnés du son des instrumens. On prononce son éloge, c'est-à-dire, un discours de sept ou huit lignes, dont le sujet roule sur son sçavoir, sur sa sagesse & sur l'excellence de sa Morale,

Panégyrique de Confucius.

&

& dont la formule eſt la même dans toutes les Villes de l'Empire. Ces honneurs, qui ſont rendus en effet aux Sciences & aux Sçavans, dans la perſonne de Confucius, inſpirent beaucoup d'émulation. La cérémonie ſe termine par quantité de nouvelles inclinations & de réverences, au ſon des flutes & des hautbois, & par des complimens mutuels entre les Mandarins. Pour derniere ſcene, on enterre le poil & le ſang de l'animal qui a ſervi de victime, & l'on brûle, en témoignage de joie, une grande piece d'étoffe qui eſt attachée au bout d'une pique & qui pend juſqu'à terre. De la premiere Salle on paſſe dans une autre, où l'on rend auſſi des honneurs conſacrés par l'uſage, aux anciens Gouverneurs des Villes & des Provinces, qui ont acquis de la réputation dans l'exercice de leurs Emplois. Enfin l'on paſſe dans une troiſieme Salle, où ſont expoſés les noms des Citoyens diſtingués par leurs vertus & leurs talens, & l'on y fait quelques autres cérémonies.

VIE DE CONFUCIUS.

Les Chinois racontent que *Kya-tſing*, un de leurs Empereurs, ſe rendit au Palais de Confucius avant que de commencer ſes études, pour y offrir l'hommage de ſes louanges & de ſes préſens,

Reſpect de l'Empereur Kya-tſing pour ce Philoſophe.

Vie de Confucius.

comme un témoignage de ſon reſpect pour tous les anciens Docteurs de la Nation, ſur-tout pour le Prince Cheu-kong & pour le Philoſophe Confucius. Il y prononça un diſcours, dans lequel il s'engagea ſolemnellement à faire une étude aſſidue des Ouvrages de ces grands Hommes & de ces ſages Maîtres de l'antiquité, dont les maximes ne doivent jamais ceſſer de ſervir de règle à leurs deſcendans (19).

(19) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, page 295 & ſuivantes.

§ VI.

Langue Chinoiſe.

LA connoiſſance du Langage & l'art de l'Ecriture, font, comme on l'a déja fait obſerver, une partie de l'érudition Chinoiſe; & la carriere des Emplois étant ouverte à tout le monde, le dernier homme du Peuple apprend à lire & à écrire.

Idée de la Langue Chinoiſe.

La Langue Chinoiſe n'a aucune reſſemblance avec les autres Langues, mortes ou vivantes. Toutes les autres ont un alphabet, composé d'un certain nombre de lettres, qui, par leurs diverſes combinaiſons, forment des ſyllabes & des mots; au lieu que dans celle

des Chinois il y a autant de caracteres & de différentes figures que de mots & de changemens ; ce qui en rend le nombre si grand, que Magalhaens en compte cinquante quatre mille quatre cens neuf, & d'autres jusqu'à quatre vingt mille. Cependant le nombre de leurs mots ne surpasse pas trois cens trente. Ce sont autant de monosyllabes indéclinables, qui finissent presque toutes par une voyelle, ou par la consonante *n* ou *ng*.

LANGUE CHINOISE.

Variété des accens, des tons & des aspirations.

Cette petite quantité de syllabes ne laisse pas de suffire pour traiter toutes sortes de sujets, parce que sans multiplier les mots, le sens est varié presqu'à l'infini par la différence des accens (20), des inflexions, des tons, des aspirations & des autres changemens de la voix. A la vérité, pour ceux qui ne sont pas fort versés dans la Langue, cette variété de prononciation devient une occasion continuelle d'erreurs. Par exemple, le mot *Chu*, prononcé en traînant sur *u* & levant la voix, signifie *Seigneur & Maître ;* d'un ton uni & allongé, il signifie *Pourceaux ;* d'un ton bref, il si-

Diverses significations d'un même mot.

(20) Les Missionnaires ont marqué ces accens sur les mots, pour faciliter l'étude de cette Langue aux Sçavans. Magalhaens donne les mots accentués avec onze marques inventées par le Pere Lazaro Cataneo, Missionnaire Jesuite.

LANGUE CHINOISE.

gnifie *Cuisine* ; & d'un ton fort & mâle, qui s'adoucit sur la fin, il signifie *Colomne.* De même, la syllabe *Po*, suivant ses divers accens & ses différentes prononciations, n'a pas moins d'onze différens sens. Elle signifie *Verre, Bouillir, Vanner du riz, Prudent, Liberal, Préparer, Vieille femme, Casser* ou *fendre, Incliné, Fort peu, Arroser, Esclave* ou *Captif.* On en doit conclure que cette Langue, quoique stérile en apparence & bornée à peu de monosyllabes, est néanmoins très abondante & très expressive.

Mots composés.

D'un autre côté, le même mot différemment composé, dénote une infinité de choses différentes. *Mu*, par exemple, signifie Seul, un Arbre, ou du Bois. Composé, il a quantité d'autres sens. *Mu-lyau*, signifie du bois préparé pour bâtir. *Mu-lan*, des barreaux ou une porte de bois ; *Mu-hya*, une caisse ; *Mu-syang*, une armoire ; *Mu-tsyang*, un Charpentier ; *Mu-ul*, un mousseron ; *Mu-nu*, une espece de petite orange ; *Mu-sing*, la Planete de Jupiter ; *Mu-myen*, du coton, &c. Enfin, ce mot peut être joint à quantité d'autres, & forme autant de sens que de combinaisons. Ainsi les Chinois, par un simple changement d'ordre dans leurs mono-

fyllabes, font des difcours fuivis, dans lefquels ils s'expriment avec beaucoup de grace & de clarté. L'habitude leur fait diftinguer fi bien les différens tons des mêmes monofyllabes, qu'ils comprennent leurs différentes fignifications fans faire la moindre attention aux accens qui les déterminent.

LANGUE CHINOISE.

Délicateffe de la prononciation.

Il ne faut pas s'imaginer, comme plufieurs Auteurs le racontent, qu'ils chantent en parlant & qu'ils faffent une efpece de mufique, qui ne pourroit pas être fort agréable à l'oreille. Au contraire, ces différens tons font fi délicats, que les Etrangers n'en fentent pas facilement la différence, fur-tout dans la Province de *Kyang-nan*, où l'accent paffe pour le plus parfait. On peut s'en former une idée par la prononciation gutturale de la Langue Efpagnole, & par les différens tons du François & de l'Italien, qui fignifient différentes chofes quoiqu'on ait peine à les trouver différens; ce qui a donné naiffance au Proverbe, *Le ton fait tout.*

Variété des figures & des caracteres.

Comme les Chinois n'ont point d'accens écrits pour varier les fons, ils font obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons par lefquels fon fens eft varié. Ils ont avec cela des caracteres qui expriment deux

LANGUE CHINOISE.

ou trois mots (21) & quelquefois des phrafes entieres. Par exemple, pour écrire ces deux mots, *Bon jour Monfieur*; au lieu de joindre le caractere de *Bon jour* avec celui de *Monfieur*, ils en employent un différent, qui exprime par lui-même ces deux, ou, fi l'on veut, ces trois mots. Mais on conçoit auffi que cet ufage multiplie extrêmement les caracteres Chinois & rend l'art de joindre les monofyllabes très difficile. Après tout, cette jonction fimple, quoique fuffifante pour fe faire entendre par écrit, eft un art médiocre, & borné au vulgaire. Dans la compofition, les mots font à la vérité les mêmes; mais le ftyle poli eft fi différent de celui du difcours, qu'un homme de Lettres ne pourroit les confondre fans paroître ridicule. Il eft aifé de s'imaginer combien l'étude d'un fi grand nombre de caracteres demande d'années, non feulement pour les diftinguer dans leur compofition, mais pour fe fouvenir même de leur fignification & de leur forme. Cependant lorfqu'on en fçait parfaitement dix mille, on peut fort bien s'exprimer dans cette Langue & lire quantité de Livres.

(21) Cette maniere de combiner donne la facilité de former à toute occafion de nouveaux caracteres pour exprimer de nouvelles paroles & de nouvelles idées.

Celui qui en ſçait le plus paſſe pour le plus habile. Mais la plûpart des Chinois n'en ſçavent pas plus de quinze ou vingt mille ; & parmi les Docteurs mêmes, il s'en trouve peu qui en ſçachent plus de quarante mille. LANGUE CHINOISE.

Ce prodigieux nombre de caracteres eſt recueilli dans une eſpece de Vocabulaire qui ſe nomme *Hay-pyen.* Comme l'Hebreu a ſes lettres radicales, qui font connoître l'origine des mots & la maniere de trouver leurs dérivés dans les Dictionnaires, la Langue Chinoiſe a de même ſes caracteres radicaux, tels que ceux des montagnes, des arbres, de l'homme, de la terre, du cheval, &c. On apprend même à diſtinguer dans chaque mot les traits ou les figures qui ſont placées au-deſſus, au-deſſous, à côté ou dans le corps de la figure radicale. Le dernier Empereur fit compoſer un Dictionnaire, qui contenoit, dans la premiere compilation, quatre vingt quinze volumes (22), la plûpart fort épais & d'un petit caractere. Cependant il étoit bien éloigné de renfermer toute la Langue, puiſqu'on jugea néceſſaire d'y joindre un ſupplément de vingt quatre volumes. S'il n'y a point de Langues dans le Monde qui ayent Caracteres radicaux. Dictionnaire Chinois, en cent dix neuf volumes.

(22) C'eſt peut-être le *Hay-pyen.*

LANGUE CHINOISE.

tant d'étendue (23), on doit conclure que celle de la Chine est la plus riche & la plus abondante.

Autre Dictionnaire.

Outre ce grand Vocabulaire, les Chinois en ont un autre qui ne contient que huit ou dix mille caracteres, & dont les Sçavans font usage pour lire ou écrire, & pour entendre ou composer leurs Livres. Ils ont recours au grand, lorsque le petit ne leur suffit pas. C'est ainsi que les Missionnaires ont recueilli tous les termes qui peuvent servir à l'instruction du Peuple, pour se faciliter les moyens d'exercer leur ministere.

Comparaison des caracteres Egyptiens avec ceux de la Chine.

Clément d'Alexandrie attribue trois sortes de caracteres aux Egyptiens. Le premier, qu'il appelle *Epistolaire*, ressemble, dit-il, aux lettres de notre alphabet. Le second est le *Sacerdotal*, qui sert pour les Ecrits sacrés, comme les notes pour la musique. Le troisiéme, qui est le *Hieroglyphique*, n'est employé que pour les Inscriptions publiques sur les monumens. Il y a deux méthodes pour le dernier; l'une, par des images exactes, qui représentent ou l'objet même, ou quelque chose qui en approche beaucoup; c'est ainsi qu'on employe le

(23) On n'en peut douter, s'il est vrai, comme le racontent les Auteurs Arabes, qu'un Dictionnaire composé pour un Roi d'Arabie, ne pouvoit être porté sur un chariot traîné par quarante chevaux.

Croissant pour exprimer la Lune : l'autre, par des symboles & des figures énigmatiques, telles qu'un serpent en forme de cercle, avec sa queue dans sa bouche, pour signifier l'année ou l'éternité. Les Chinois ont toujours eu, comme les Egyptiens, une certaine variété de caracteres. Au commencement de leur Monarchie, ils se communiquoient leurs idées en traçant sur le papier les images naturelles de ce qu'ils vouloient exprimer : par exemple, un oiseau, une montagne, un arbre, pour signifier exactement les mêmes choses (24). Cette méthode étoit fort imparfaite & demandoit des volumes entiers pour l'expression des pensées les plus courtes. D'ailleurs, combien d'objets ne pouvoient être représentés par le crayon ou le pinceau, tels que l'ame, les réflexions, les passions, la beauté, les vertus, les vices, les actions des hommes & des animaux ; enfin, tout ce qui est sans corps & sans forme ! Ce fut cette raison qui fit changer insensiblement l'ancienne maniere d'écrire & composer des figures plus simples pour exprimer les choses qui ne tombent pas sous les sens.

LANGUE CHINOISE.

Ancien usage des Chinois pour l'écriture.

Cependant ces caracteres modernes

Nature de leur caracteres modernes.

(24) Du-Halde Vol. I, p. 363, Magalhaens, p. 69 & suivantes.

LANGUE CHINOISE.

ſont véritablement (25) hieroglyphiques ; 1°, parce qu'ils conſiſtent dans des figures ſimples, qui conſervent la ſignification des caracteres primitifs. Autrefois, par exemple, on repréſentoit le Soleil, qui s'appelle *Je*, par le cercle ſuivant ⊙. Aujourd'hui l'on employe deux lignes droites & trois lignes tranſverſales : 2° parce que l'inſtitution humaine attache à ces figures les mêmes idées qui étoient naturellement repréſentées par les ſymboles, & que chaque caractere Chinois a ſa propre ſignification, qu'il conſerve toujours, quoique joint avec d'autres. *Tſay*, par exemple, qui ſignifie *Infortune & calamité*, eſt composé du caractere *Myau*, maiſon, & du caractere *Ho*, feu ; parce que la plus grande infortune qui puiſſe arriver eſt de voir ſa maiſon en feu. Au reſte, les caracteres de la Cochinchine, du Tong-king & du Japon, ſont les mêmes qu'à la Chine & ſignifient les mêmes choſes. Quoique les Peuples de ces quatre régions ayent un langage ſi différent qu'ils ne peuvent s'entendre

Mêmes caracteres au Japon, &c. quoique la langue ſoit différente.

(25) Les Auteurs Anglois font ici une longue reflexion, que je me diſpenſe de traduire ; parce que leurs idées particulieres n'ajoutent ou ne diminuent rien à la verité du Texte. C'eſt au Lecteur à juger ſur l'expoſition du Pere Du-Halde, ſi ces caracteres ſont hieroglyfiques.

dans le diſcours, ils s'entendent parfaitement par écrit, & leurs Livres ſont communs entr'eux. Ainſi leurs Caracteres peuvent être comparés aux figures des Nombres (26), qui portent différens noms en divers Pays, mais dont le ſens eſt par-tout le même.

LANGUE CHINOISE.

A l'égard des caracteres originaux de la Chine, avant le commencement de la Monarchie, c'étoient de petites cordes, avec des nœuds coulans, qui avoient chacun leur ſignification. Les Chinois en conſervent la repréſentation ſur deux tables, qu'ils appellent *Lo-tu* & *Lo-chu*. Ils prétendent que les premieres Colonies qui habiterent la Province de *Se-chuen*, n'avoient pour toute littérature qu'un petit nombre d'inſtrumens arithmétiques, compoſés de petites cordes nouées, en forme de chapelets, avec leſquelles ils faiſoient leurs ſupputations dans les comptes de commerce. Ils les portoient ſans ceſſe avec eux; & ſouvent ils les faiſoient ſervir comme de ceintures, pour ajuſter leurs habits. En un mot, c'eſt faute de véritables caracteres d'écriture, qu'il ne reſte aucun récit de ce qui s'eſt paſſé

Remarques ſur l'ancienne maniere de compter à la Chine.

(26) C'eſt en effet un *Caractere univerſel*, tel que celui de *Wilkins*, Evêque Anglois, qui l'a publié dans un Livre ſous ce titre.

LANGUE CHINOISE.

Premiers caracteres inventés par l'Empereur Fo-hi.

dans ces anciens tems, du moins par la voie des Annales ou des traditions écrites. *Fo-hi*, premier Empereur de la Chine, fut l'inventeur des lignes, pour exprimer les idées de certaines choses naturelles. Ensuite, ayant appris l'art des combinaisons, par le moyen des deux anciennes tables *Lo-tu* & *Lo-chu*, il forma, pour premier essai, sa Table linéaire. Mais ces lignes n'étant pas suffisantes pour tout exprimer, il entreprit d'inventer des caracteres plus étendus. *Chin-nong* & *Whang-ti*, ses Successeurs, en augmenterent le nombre; & lorsqu'ils en eurent formé successivement une quantité suffisante, on commença bien-tôt à composer des Livres (27).

Style des Livres Chinois.

Le style des Chinois, dans leurs compositions, est concis, allégorique, & quelquefois obscur pour ceux qui ne sont pas bien versés dans l'usage de leurs caracteres. Il demande beaucoup d'attention, & même d'habileté, pour ne tomber dans aucune méprise. Il exprime quantité de choses en peu de mots. Les expressions sont vives, animées, entremêlées de comparaisons hardies & de nobles métaphores. Du-Halde en donne un exemple. Pour expri-

(27) Du-Halde, *ubi sup.* page 309.

mer que personne ne doit penser à détruire le Christianisme, parce que l'Empereur l'a favorisé par un Edit, les Chinois écriront : » L'encre qui a tracé l'Edit Impérial en faveur de la Religion Chrétienne, n'est point encore seche ; & vous entreprenez de la détruire ! « Ils affectent singulierement d'inserer dans leurs Ecrits des sentences & des passages tirés des cinq Livres canoniques ; & comme ils comparent la composition à la peinture, ils comparent aussi ces sentences aux cinq principales couleurs qu'ils employent pour peindre. Enfin, ils attachent beaucoup de prix à l'habileté de la main pour la justesse & la netteté des caracteres. C'est à quoi l'on apporte une extrême attention dans l'examen de ceux qui se présentent pour les Degrés. Les Chinois préferent un beau caractere d'écriture, au tableau le plus fini ; & souvent une page de quelque vieil écrit, bien exécuté, se vendra fort cher. Ils rendent une espece d'honneur à leurs caracteres, jusques dans les Livres les plus communs ; & si le hazard leur fait rencontrer quelques feuilles imprimées, ils ne manquent point de les ramasser avec respect. Celui qui marcheroit dessus, ou qui les jetteroit négligemment, pas-

LANGUE CHINOISE.

Exemples des figures Chinoises.

Combien le beau caractere d'écriture est estimé à la Chine.

LANGUE CHINOISE.

feroit pour un homme fans éducation. La plupart des Menuifiers & des Maçons fe croiroient coupables, s'ils déchiroient une feuille imprimée, lorfqu'ils la trouvent collée fur un mur ou contre une fenêtre.

Diftinction de trois Langages à la Chine.

Il réfulte de toutes ces obfervations, qu'on peut diftinguer trois fortes de Langages (28) Chinois : celui du peuple, celui des perfonnes polies, & celui qu'on employe dans les Livres. Le premier, quoique moins élegant que les deux autres, n'eft pas fi inférieur qu'on le pourroit penfer, aux Langues de l'Europe. Il n'a pas les défauts qu'on lui a quelquefois attribués. Les Miffionnaires, qui arrivent à la Chine & qui ne le fçavent point encore dans une certaine perfection, y trouvent équivoques un grand nombre de mots, qui font fort éloignés de l'être. Comme ils n'ont pas pris d'abord affez de peine pour prononcer les mots Chinois avec les afpirations & les accens, ils fe font entendre difficilement, & n'entendent pas mieux ceux qui leur parlent. Mais

(28) Cette diftinction n'eft pas fort exacte, car ce n'eft ici que la même Langue avec différentes modifications. Mais il y a réellement à la Chine deux Langues, que l'Auteur ne diftingue pas ; le Chinois, & la Langue du Pays de Fu kyen. La différence en eft fi certaine, que la derniere a la lettre *r*, qui n'eft pas dans la vraie Langue Chinoife.

LANGUE CHINOISE.

la faute vient moins de la Langue que d'eux-mêmes. On lit dans quelques Relations, que les Sçavans de la Chine, en conversant ensemble, tracent souvent les caracteres avec le doigt ou avec leur éventail (29), sur leurs genoux ou dans l'air. S'ils ont cet usage, c'est par toute autre raison que la nécessité. C'est que leur Langue, par exemple, a divers mots qui ne doivent être employés que rarement dans une conversation polie, tels que nos termes de Navigation & de Chirurgie.

Langage Mandarin & son origine.

Après le langage vulgaire, qui varie dans les différentes Provinces, sur-tout pour la prononciation, & qui n'est employé que dans les compositions des basses classes, les Chinois ont un dialecte poli & rafiné, qu'on appelle *Langage Mandarin*, & qui est à peu près pour eux, ce que le Latin est en Europe pour les Ecclésiastiques & les Sçavans. Ce langage étoit autrefois celui de la Cour, dans la Province de Kyang-nan, d'où il s'est répandu par dégrés, dans toutes les parties de l'Empire. Mais c'est toujours dans les Provinces voisines de la Cour, qu'il s'est conservé le plus pur. On trouve un grand nombre d'Histoi-

(29) C'est le Pere Le-Comte qui nous apprend cet usage.

res & de Nouvelles écrites dans ce langage, avec toute l'élegance possible, & comparables pour le style à nos meilleurs Ecrits de l'Europe.

Langage employé dans les Livres.

La troisiéme espece est celle des Livres, qui est fort différente du langage familier. Elle ne s'employe jamais que pour écrire, & ne peut être entendue sans le secours des lettres. Mais ceux à qui l'étude facilite l'intelligence de ce style, y trouvent beaucoup de netteté & d'agrément. Chaque pensée est ordinairement exprimée par cinq ou six caracteres : l'oreille la plus délicate n'y rencontre rien de choquant ; & la variété des accens en rend le son fort doux

Ses difficultés.

& fort harmonieux. La différence entre les Livres qu'on publie dans ce dialecte, & ceux qui portent le nom de *King*, consiste dans le sujet, qui n'est pas si relevé, & dans le style, qui n'a pas la même grandeur & la même précision. Il faut passer par quantité de degrés, avant que d'arriver à la sublime & majestueuse brieveté qu'on admire dans ces compo-

Ponctuation.

sitions. On n'employe point de ponctuation pour les sujets sublimes. On laisse aux Sçavans, pour qui ces ouvrages sont destinés, le soin de juger où le sens se termine ; & les habiles gens ne s'y trompent jamais.

LANGUE CHINOISE.

Les Chinois ont encore une autre ſorte de langage, & un autre caractere, qui a ſervi à la compoſition de quelques Livres, que les Sçavans doivent entendre; mais qui ne ſert plus à préſent que pour les titres, les inſcriptions, les ſceaux & les deviſes. Ils ont auſſi une écriture courante, qu'ils employent dans les contrats, les obligations & les actes de Juſtice, comme les Européens ont un caractere particulier pour les procédures. Enfin, ils ont une eſpece de notes ou de caracteres d'abbréviations, qui demande une étude particuliere, à cauſe de la variété de ſes traits, & qui ſert à recueillir promptement tout ce qu'on veut écrire (30).

Notes, ou caracteres d'abreviations.

Quoique toutes ces obſervations préſentent beaucoup de difficultés dans le langage Chinois, & que pluſieurs Miſſionnaires en jugent effectivement l'étude ennuyeuſe, pénible, & d'une longueur infinie, d'autres en ont parlé fort différemment. Magalhaens, par exemple, aſſure qu'il s'apprend avec plus de facilité que le Grec, le Latin, & toutes les Langues de l'Europe; plus facilement, dit-il encore, que les Langues des autres Pays, où les Jéſuites ſont

Si la Langue Chinoiſe eſt difficile pour les Européens.

(30) Chine du Pere Du-Halde, *ubi ſup.* page 365 & ſuivantes.

LANGUE CHINOISE.

employés dans les Miſſions. Il prétend qu'avec une bonne Méthode, & un travail aſſidu, on peut, dans l'eſpace d'un an, entendre, & parler fort bien la Langue Chinoiſe. Les Miſſionnaires, ajoute le même Auteur, y firent tant de progrès, dans l'eſpace de deux ans, qu'ils ſe rendirent capables de confeſſer, de catéchiſer, de prêcher, & de compoſer auſſi facilement que dans leur Langue naturelle, quoique la plupart fuſſent d'un âge avancé (31). Enfin, Magalhaens doute qu'ils euſſent jamais pû s'élever à la même perfection dans les Langues de l'Europe, quoiqu'elles ayent preſque toutes une certaine dépendance les unes des autres. Pour confirmer ce récit, il obſerve, que l'étude des Langues dépendant beaucoup de la mémoire, celle de la Langue Chinoiſe, qui n'en demande que pour retenir les accens, parce qu'elle contient fort peu de mots, doit être plus facile que l'étude des nôtres, dont il n'y en a pas une qui ne contienne pluſieurs milliers de termes différens. Si dans les Langues Greque ou Latine, on conſidere chaque mot, ſimple ou compoſé, comme un caractere, qui conſiſte dans la com-

(31) Relation de la Chine par Magalhaens, page 77 & ſuivantes.

binaiſon de pluſieurs lettres, de même que les caracteres Chinois conſiſtent en traits ou en lignes, on trouvera peut-être qu'elles contiennent autant de caracteres différens que la Langue Chinoiſe, & que l'étude par conſéquent n'en doit pas être moins difficile.

LANGUE CHINOISE.

Unique reſſemblance entre les caracteres Chinois & ceux de l'Europe.

On a fait ſentir, dans l'article de l'Imprimerie, la grande différence qui eſt entre les caracteres Chinois & ceux de l'Europe. Ils n'ont entr'eux qu'une ſeule reſſemblance ; c'eſt que comme notre alphabet eſt compoſé de vingt-quatre lettres, formées de ſept traits, (32) tous les caracteres Chinois ſont formés de ſix (33). La Langue Chinoiſe eſt le contrepied de toutes les autres, parce qu'elle a, ſi on oſe ainſi parler, infiniment plus de lettres que de mots, & qu'elle n'a pas beaucoup plus de mots que d'autres Langues n'ont de lettres. Quoiqu'on ne compte qu'environ vingt quatre lettres dans les alphabets Européens, il eſt vrai qu'il y en a beaucoup plus, ſi l'on conſidere; 1°, qu'elles ſont diverſifiées en Capitales, en Romaines, en Italiques, &c. 2°, que dans l'écriture manuelle, on y a mis une autre va-

(32) Ou plutôt de quatre différens traits ; car deux ou trois des ſept ne ſont que les mêmes, placés dans différentes poſitions.

(33) C'eſt plutôt quatre, ou cinq au plus.

LANGUE CHINOISE.

riété; 3°, qu'il y a différentes sortes de ponctuations; 4°, que l'Arithmétique a ses chiffres ou ses figures; & que l'Astronomie, la Géométrie, la Musique ont aussi leurs signes & leurs caracteres; enfin, qu'il y a peu d'Arts ou de Sciences qui n'ayent quelques figures caracteristiques qui leur sont propres, & qui servent à exprimer plus nettement certaines idées (34), que des mots d'une certaine longueur. Mais tous ces signes réunis ensemble, n'approchent pas de la multitude des caracteres Chinois.

Remarque sur l'un & l'autre usage.

Tandis qu'elle nous paroît surprenante, on nous assure que les Chinois n'admirent pas moins qu'avec si peu de lettres, les Européens puissent exprimer toutes leurs paroles. Mais l'étonnement cesseroit de part & d'autre, si l'on faisoit réflexion, que les mots sont composés de la combinaison d'un petit nombre de sons simples, formés par les organes de la parole, & que les caracteres Européens sont inventés pour exprimer des sons; au lieu que les caracteres Chinois expriment des mots, & doivent être par conséquent beaucoup plus nombreux. Il n'est pas aisé de juger comment cette méthode leur est venue à l'esprit plutôt que l'autre, ou pour-

(34) Chine du Pere Du-Halde, page 365.

quoi ils ont préferé l'une à l'autre, si elles s'y sont présentées toutes deux. Nous sçavons seulement qu'il n'y a pas d'autre exemple de cette préference dans toutes les parties du Monde connu. A la vérité, les Egyptiens, les Méxiquains, & d'autres Peuples, ont eu des caracteres de la même (35) nature; mais il en reste fort peu; & l'on ne voit pas que l'invention en ait été si judicieuse & si uniforme, ni qu'elle ait été capable d'exprimer une aussi grande variété d'idées simples & composées, que la méthode Chinoise.

LANGUE CHINOISE.

Difficulté d'exprimer les mots Chinois en caracteres Européens, & réciproquement.

Il est difficile d'exprimer les mots Chinois en caracteres Européens; mais il est impossible d'exprimer les mots Européens en caracteres Chinois. La raison en est sensible. C'est non seulement parce que la Langue Chinoise manque de certains sons, qui se trouvent dans d'autres Langues, mais encore parce que les caracteres Chinois expriment des paroles, au lieu d'exprimer de simples sons, ou si l'on veut, parce qu'ils expriment le son de plusieurs lettres ensemble. Cependant il en faut excepter les voyelles, dont chacune a son

(35) Cela ne prouve-t-il pas que la pensée d'exprimer les mots par des caracteres s'est présentée plus naturellement que celle d'exprimer des sons?

LANGUE CHINOISE.

caractere particulier. Comme tous les mots de cette Langue sont de simples syllabes, & que leur nombre n'est que de cent trente, il est clair que les caracteres Chinois ne peuvent exprimer un plus grand nombre de syllabes, en aucune autre Langue, & qu'un quart de ces caracteres, étant d'une nature qui n'a rien de semblable en aucun autre lieu, ils ne peuvent exprimer par conséquent plus de deux cens cinquante syllabes étrangeres. Ainsi, quoique les Chinois pûssent écrire, en caracteres de leur Langue, les mots Anglois, *sing-song*, & *New-king*, ils ne pourroient pas écrire de même *fine-wool*, & *old-count*, parce qu'ils n'ont pas ces deux derniers mots dans leur Langue (36), lorsqu'ils veulent écrire ou prononcer quelque mot Européen, dont les syllabes ne se trouvent pas dans les trois cens trente mots de leur Langue, ils employent ceux qui en approchent le plus. Par exemple, au lieu de *Hollande*, ils prononcent *Go-lan-ki*. Ils prononcent *Ho-cul-se-te-in*, au lieu d'*Holstein*; *Se-tuyau-ko-culma*, au lieu de *Stockolm*; & *O-li-che-ye-si-che*, au lieu d'*Alexowitz*.

Lettres Européennes

La difficulté devient d'autant plus

(36) On en donnera ci-après la Table.

grande qu'ils n'ont pas les lettres *b*, *d*, *r*, *x*, & *z*, qui reviennent ſouvent dans les Langues de l'Europe. Ils expriment ordinairement le *d*, comme le *t*, par *ki*. Ils employent *p*, pour *b*. Cependant le *d* & le *z* paroiſſent fondus dans les mots *j-tſe*, que pluſieurs Chinois prononcent *j-dſe*. Mais ceux qui peuvent prononcer diſtinctement *j-dſe*, ne pourroient prononcer *da*, *de*, *di*, *do*, *du*, ni *za*, *ze*, *zi*, *zo*, *zu*. Au lieu de notre *r*, ils employent *l*, ou plutôt un mot qui commence par *l*. Ainſi, pour *France*, ils diſent *Fu-lan tſu-ſe*. Ils employent *che*, au lieu de notre *x*, comme on l'a vû dans *Alexowitz*.

LANGUE CHINOISE. qui manquent aux Chinois.

On ne tenteroit pas moins inutilement de rendre les mots Chinois en caracteres de l'Europe. Non ſeulement la plûpart ſeroient mal exprimés ; mais lorſqu'on ſeroit au bas de la page, on n'entendroit plus ce qu'on auroit pris la peine d'écrire. C'eſt une propriété, qui n'eſt pas particuliere à la Langue Chinoiſe. Chaque Langue a quelques ſons qui n'appartiennent qu'à elle, & qui ne peuvent être exprimés par les lettres ou les caracteres des autres Nations. Ainſi, les Anglois n'ont pas de ſon qui réponde à la conſonante (37) Françoiſe *j*,

Autres remarques ſur la difficulté de rendre les mots d'une Langue à l'autre.

(37) L'Auteur ſe trompe ici, car les Anglois ex-

LANGUE CHINOISE.

comme les François n'en ont pas qui réponde à celle des Anglois. Cependant il y a peu de ſons ou de mots, ſoit Chinois, ſoit de toute autre Langue, qui ne puiſſent être exprimés en lettres Angloiſes, ſimples ou compoſées. Mais il n'en eſt pas de même du François, parce que l'alphabet de cette Langue eſt le plus imparfait & le plus pauvre de tous ceux de l'Europe. Outre la conſonante *d*, il n'a point le *ch*, le *k*, le *q*, & le *w* des Anglois, ſont communs à la plûpart des autres Langues, particuliérement à celles qu'on nomme Orientales. La jonction même de deux ou trois lettres n'y ſupplée pas dans la bouche des François. Et c'eſt plutôt cette raiſon, qui les empêche de bien prononcer & de bien écrire quantité de mots, que celle dont le Pere Du-Halde s'eſt aviſé pour expliquer ce défaut. Il dit que les Chinois ont les dents placées fort différemment des nôtres. La rangée ſuperieure s'écarte en dehors & tombe quelquefois ſur la levre inférieure, ou du moins ſur la gencive de la ſeconde rangée, qui eſt plus en arriere; de ſorte que les deux rangées ne ſe rencontrent preſque jamais, comme dans la bouche des Européens.

priment fort bien notre *j* par *zh*.

Tous

Tous les mots Chinois, écrits en lettres Européennes, se terminent, ou par une de nos cinq voyelles (38), ou par la lettre *n*, qui est quelquefois simple, ne produisant point d'autre son qu'*an*, *en*, *in*, *onn*, *unn*, & quelquefois suivie d'un *g* (39), comme *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung* (40). Les voyelles Chinoises ont aussi différens sons, comme celles de l'Europe; ou plutôt nous n'avons pas assez de lettres, pour exprimer tous les sons & toutes les divisions de celles que nous nommons Voyelles, soit dans la Langue Chinoise, soit dans les nôtres.

LANGUE CHINOISE. Terminaison des mots Chinois écrits à l'Européenne.

A l'égard de la Table suivante, on doit faire trois observations : 1°, Que les mots contenus sous les différentes lettres, sont formés sur une regle commune de la Langue Chinoise, quoique le nombre n'en soit pas égal sous chaque lettre. 2°, Que suivant la maniere d'écrire des François & des Portugais, plusieurs paroissent de deux ou trois syllabes, & doivent être prononcés de mê-

Observations sur la Table suivante.

(38) On y peut ajouter *l*, *vv* & *y*, comme dans les mots, *ul*, *cheu*, *may*, &c.

(39) Il n'y a point de mots Chinois qui ne se terminent véritablement en *n*. Ce sont les François & les Espagnols qui ont ajouté le *g*, pour distinguer l'*n* ouverte de la muette. Les Portugais emploient l'*m*.

(40) Le Pere Du-Halde a pris dans Magalhaens & dans Le-Comte presque tout ce qu'il dit ici du Langage.

LANGUE CHINOISE.

me, si l'on s'attache à la maniere commune de lire; au lieu que suivant la maniere d'écrire des Anglois, ce sont autant de monosyllabes, conformément au génie de la Langue Chinoise. 3°, Que le changement d'orthographe, du Portugais & du François à l'Anglois, est naturel & nécessaire. La principale difficulté, pour les Anglois, consiste à prononcer certains caracteres, composés d'une double cosonante, dont la prononciation n'est point en usage dans leur Langue. Cependant, comme ils en ont aussi de doubles, & même de triples, un peu d'exercice leur facilite cette prononciation. Par exemple, un Anglois, qui est accoutumé à prononcer *bran*, *sting*, *prong*, *swing*, *strong*, &c. ne sçauroit trouver beaucoup de peine à prononcer, dans un seul son, *swen*, *ywen*, *syang*, *kyang*, *suen*, *lwi*, *tsyen*; il n'a qu'à suivre, pour prononcer ensemble *sw*, *yw*, *sy*, &c. la même regle qu'il observe en prononçant *br*, *st*, *pr*, &c. c'est-à-dire, qu'il les doit prononcer, comme s'ils ne faisoient qu'une seule lettre. Il y parviendra, par dégrés, en mettant entre les deux lettres une voyelle, qu'il n'a qu'à prononcer fort vîte, jusqu'à ce qu'il ne la fasse plus sentir.

Difficulté pour les Anglois.

LANGUE CHINOISE.

TABLE ALPHABETIQUE

de tous les mots qui composent la Langue Chinoise, suivant la prononciation Françoise, Angloise & Portugaise.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
TSC	CH	CH
TCHA,	Cha,	Cha.
Tchan,	Chan,	Cham.
Tchang,	Chang,	Cham.
Tchao,	Chau,	Chao.
Tchai,	Chay,	Chai.
Tche,	Ché,	Che.
Tchen,	Cheu,	Chen.
	Cheng,	Chem.
Tcheu,	Chew,	Cheu.
Tchi,	Chi,	Chi.
Tchin,	Chin,	Chin.
Tching,	Ching,	Chim.
Tcho,	Cho,	Cho.
Tchun,	Chun,	Chun.
Tchung,	Chung,	Chum.
Tchua,	Chwa,	Chua.
Tchuang,	Chwang,	Chuam.
Tchue,	Chwe,	Chue.
Tchuen,	Chwen,	Chueu.
	Chwi,	Chui.
	Chyau,	Chiao.

LANGUE CHINOISE.

François.	Anglois.	Portugais.
	Chyen,	Chien.
F	F	F
Fa,	Fa,	Fa.
Fan,	Fau,	Fan.
Fang,	Fang,	Fam.
Feu,	Feu,	Feu.
Fi,	Fi,	Fi.
Fo,	Fo,	Fo.
	Foy,	
Fu,	Fu,	Fu.
Fung,	Fung,	Fum.
Fuen,	Fwen,	Fuen.
G	G	G
	Gan,	Gan.
	Gang,	Gam.
	Gau,	Gau.
	Gay,	Gai.
	Gho,	Guo.
Guei,	Ghey, *ou* Gwey,	Goei, *ou* Guei.
	Go,	Go.
	Gu,	Gu.
H	H	G
Hang,	Han,	Ham.
Han,	Hang,	Han.
Heo,	Hau,	Hao.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*	LANGUE CHINOISE.
Hai,	Hay,	Hay.	
He,	He,	He.	
Heng,	Heng,	Hem.	
Heu,	Hew,	Hew.	
Hi,	Hi,	Hi.	
Hing,	Hing,	Him.	
Ho,	Ho,	Ho.	
Hu,	Hu,	Hu.	
Hun,	Hun,	Hun.	
Hung,	Hung,	Hum.	
Hive,	Hve (41),	Hiue.	
Hiven,	Hven,	Hiuen.	
Hia,	Hya,	Hia.	
Hiang,	Hyang,	Hiam.	
Hiao,	Hyau,	Hiao.	
Hiai,	Hyay,	Hiai.	
Hie,	Hye,	Hie,	
Hien,	Hyen,	Hien.	
Hieu,	Hyew,	Hieu.	
Hio,	Hyo,	Hio.	
Hiu,	Hyu,	Hiu.	
Hiun,	Hyun,	Hiun.	
Hiung,	Hyung,	Hiuen.	
I *voyelle.*	I	Y	
In,	In,	Yn,	
Ing,	Ing,	Ym.	

(41) Ce mot & le suivant peuvent être prononcés aussi *Hie*, *Hion*, par les Anglois.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
J *consonne.*	J	G
	Je,	Ge.
	Jen,	Gen.
	Jeng,	Gem.
	Jew,	Geu.
	Jin,	Gin.
C	K	C
Ca,	Ka,	C.
Can,	Kan,	Cau.
Cang,	Kang,	Cam.
Cau,	Kau,	
Cai,	Kai,	Kai.
Ke,	Ke,	Ke.
Ken,	Ken,	Ken.
Keng,	Keng,	Kem.
Keu,	Kew,	Kew.
Ki,	Ki,	Ki.
Kin,	Kin,	Kin.
King,	King,	Kim.
Co,	Ko,	Co.
Cu,	Ku,	Cu.
Cung,	Kung (42),	Cum.
Kicue,	Kwe,	Kive.
Kieven,	Kwen,	Kiven.
Kya,	Kya,	Kia.

(42) Ce mot est écrit aussi *Kong*, & le même doute naît à tous les mots de cette forme, que les Missionnaires écrivent indifferemment par *u* ou par *o*.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Kiang,	Kyang,	Kiam.
Kiao,	Kiau,	Kiao.
Kiai,	Kyay,	Kiai.
Kie,	Kye,	Kie.
Kien,	Kyen,	Kyen.
Kieu,	Kyew,	Kieu.
Kio,	Kyo,	Kio.
Kiu,	Kyu,	Kiu.
Kiun,	Kyun,	Kiun.
Kiung,	Kiung,	Kium.
L	L	L
La,	La,	La.
Lan,	Lan,	Lan.
Lang,	Lang,	Lam.
Lao,	Lau,	Lao.
Lai,	Lay,	Lai.
Le,	Le,	Le.
Leng,	Leng,	Lem.
Leu,	Lew,	Leu.
Li,	Li,	Li.
Lin,	Lin,	Lin.
Ling,	Ling,	Lim.
Lo,	Lo,	Lo.
Lu,	Lu,	Lu.
Lun,	Lun,	Lun.
Lung,	Lung,	Lum.
Liven,	Lven,	Liven.
Loan,	Lwan,	Loan.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Lui,	Lwi,	Lui.
Luon,	Lwon,	Luon.
Leang,	Lyang,	Leam.
Leao,	Lyau,	Leao.
Lie,	Lye,	Lie.
Lien,	Lyen.	Lien.
Lieu,	Lyew,	Lieu.
Lio,	Lyo,	Lio.
Liu,	Lyu,	Liu.
M	M	M
Ma,	Ma,	Ma.
Man,	Man,	Man.
Mang,	Mang,	Mam.
Mao,	Mau,	Mao.
Mai,	May,	Mai.
Me,	Me,	Me.
Men,	Men,	Men.
Meng,	Meng,	Mem.
Mu,	Mew,	Meu.
Mi,	Mi,	Mi.
Min,	Min,	Min.
Ming,	Ming,	Mim.
Mo,	Mo,	Mo.
Mu,	Mu,	Mu.
Mung,	Mung,	Mum.
Muen,	Mwen,	Muen.
Mui,	Mwi,	Mui.
	Mwey,	Moai.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*	LANGUE CHINOISE.
Muon,	Mwon,	Muon.	
Miao,	Myau,	Miao.	
Mie,	Mye,	Mie.	
Mien,	Myen,	Mien.	
	Myeu,	Mieu.	
N & N G.	N	N	
Na,	Na,	Na.	
Nan,	Nan,	Nan.	
Nang,	Nang,	Nam.	
Nao,	Nau,	Nao.	
Nai,	Nai,	Nai.	
	Ne,	Ne.	
Neng,	Neng,	Nem.	
	New,	Neu.	
Ngao,	Ngau,	Ngao.	
Ngai,	Ngay,	Ngai.	
Ngue,	Nghe,	Nge.	
Nguen,	Nghen,	Ngen.	
Ngueu,	Nghew,	Ngeù.	
Ngo,	Ngo,	Ngo.	
Ni,	Ni,	Ni.	
	Nin,	Nin.	
Ning,	Ning,	Nim.	
No,	No,	No,	
Nu,	Nu,	Nu.	
Nunn,	Nun,	Nun.	
Nung,	Nung,	Num.	
Nui,	Nwi,	Nui.	

LANGUE CHINOISE.

François.	Anglois.	Portugais.
Nuon,	Nwon,	Nuon.
Niang,	Nyang,	Niam.
Niao,	Nyau,	Niao.
Nie,	Nye,	Nie.
Nien,	Nyen,	Nien.
Nieu,	Nyeu,	Nieu.
Nio,	Nyo,	Nio,
Niu,	Nyu,	Niu.
O	O	O
o	o	o
P	P	P
Pa,	Pa,	Pa.
Pan,	Pan,	Pan.
Pang,	Pang,	Pam.
Pao,	Pau,	Pao.
Pai,	Pau,	Pai.
Pe,	Pe,	Pe.
	Peng,	Pem.
Peu,	Pew,	Peu.
Pi,	Pi,	Pi,
Pin,	Pin,	Pin.
Ping,	Ping,	Pim.
Po,	Po,	Po.
Pu,	Pu,	Pu.
Pung,	Pung,	Pum.
Puen,	Pwen,	Puen.
Poei,	Pwey,	Poei.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Puon,	Pwon,	Puon.
Piao,	Pyau,	Piao.
Pie,	Pye,	Pie.
Pien,	Pyen,	Pien.
Pieu,	Pyew,	Pieu.
Q	Q	K
Qua,	Qua,	Kua.
	Quan,	Kuan.
Quouang,	Quang,	Kuam.
Quoai,	Quay,	Kuai.
Quoue,	Que,	Kue.
Quouei,	Quey,	Kuei.
Quouen,	Quen,	Kuen.
	Queng,	Kuem.
Qouo,	Quo,	Kuo.
Quovou,	Quou,	Kuou.
S	S	S
Sa,	Sa,	Sa.
San,	San,	San.
Sang,	Sang,	Sam.
Sao,	Sau,	Sao.
Sai,	Say,	Sai.
Se,	Se,	Se.
Sen,	Sen,	Sen.
Seng,	Seng,	Sem.
Seu,	Sew,	Seu.
Si,	Si,	Si.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Sin,	Sin,	Sin.
Sing,	Sing,	Sim.
So,	So,	So.
Sou,	Su,	Su.
Sun,	Sun,	Sun.
Sung,	Sung,	Sum.
Siue,	Soe,	Siuer.
Siuen,	Swen,	Siuen.
Sui,	Swi,	Sui.
Suon,	Swon,	Suon.
Siang,	Syang,	Siam.
Siao,	Syau,	Siao.
Sie,	Sye,	Sie.
Sien,	Syen,	Sien.
Sieu,	Syew,	Sieu.
Sio,	Syo,	Sio.
Siu,	Syu,	Siu.
Siun,	Syun,	Siun.
Ch.	Sh.	X.
Cha,	Sha,	Xa.
Chan,	Shan,	Xan.
Chang,	Shang,	Xam.
Chao,	Shau,	Xao.
Chai,	Shay,	Xai.
Che,	She,	Xe.
Chen,	Shen,	Xen.
Cheu,	Shew,	Xeu.
Chi,	Shi,	Xi.

Chin,

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Chin,	Shin,	Xin.
Ching,	Shing,	Xim.
Cho,	Sho,	Xo.
Chu,	Shu,	Xu.
Chun,	Shun,	Xun.
Chung,	Shung,	Xum.
Choua,	Shwa,	Xoa.
Chouang,	Shwang,	Xoam.
Chua,		Shwa.
Chue,		Shwe.
Chuen,		Shwen.
	Shwi,	Xui.
	Shyau,	Xiao.
	Shyew,	Xieu.
T	T	T
Ta,	Ta,	Ta.
Tan,	Tan,	Tan.
Tang,	Tang,	Tam.
Tao,	Tau,	Tao.
Tai,	Tay,	Tai.
Te,	Te,	Te.
Teng,	Teng,	Tem.
Teu,	Tew,	Teu.
Ti,	Ti,	Ti.
Ting,	Ting,	Tim.
To,	To,	To.
Tu,	Tu,	Tu.
Tun,	Tun,	Tùn.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Tung,	Tung,	Tum.
Tui,	Twy,	Tui.
Tuon,	Twon,	Tuon.
Tiao,	Tyau,	Tiao.
Tie,	Tye,	Tie.
Tien,	Tyen,	Tien.
Tieu,	Tyeu,	Tieu.
Tſ. *ou* Dſ.	Tſ.	C
Tſa,	Tſa,	Ca.
Tſan,	Tſan,	Çan.
Tſang,	Tſang,	Çam.
Tſao,	Tſau,	Çao.
Tſai,	Tſay,	Çai.
Tſe,	Tſe,	Çe.
Tſeng,	Tſeng,	Çem.
Tſeu,	Tſeu,	Çeu.
Tſi,	Tſi,	Çi.
Tſin,	Tſin,	Çin.
Tſing,	Tſing,	Çim.
Tſu,	Tſu,	Çu.
Tſun,	Tſun,	Çun.
Tſung,	Tſung,	Çum.
Tſive,	Tſve,	Çive.
Tſiun,	Tſven,	Çiven.
	Tſwe,	Çoe *ou* Çue.
Tſui,	Tſwi,	Çui.
Tſuon,	Tſwon,	Çuon.
Tſiang,	Tſyang,	Çiam.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Tſiao,	Tſyau,	Çiao.
Tſie,	Tſye,	Çie.
Tſien,	Tſyen,	Çien.
Tſieu,	Tſyeu,	Çieu.
Tſio,	Tſyo,	Çio.
Tſiu,	Tſyu,	Çiu.
Tſiung,	Tſyung,	Çium.
U *voyelle.*	U	U
Ou,	U,	
Ul,	Ul *ou* Eul,	Lh.
Oum,	Ung,	Um.
V *conſone.*	V	V
Va,	Va,	Va.
Van,	Van,	Van.
Vang,	Vang,	Vam.
Vai,	Vay,	Vai.
Ve,	Vey,	Ve.
Ven,	Ven,	Ven.
Vi,	Vi,	Vi.
	Vin,	Vin.
Vo,	Vo,	Vo.
Von,	Von,	Von.
Vu,	Vu,	Vu.
Vung,	Vung,	Vum.
Ho.	W	Ho.
Hoa,	Wha,	Hoa.

LANGUE CHINOISE.

François.	*Anglois.*	*Portugais.*
Hoan,	Whan,	Aoan.
Hoang,	Whang,	Hoam.
Hoai,	Whay,	Hoai.
Hoe,	Whe,	Hoe.
Hoei,	Whey,	Hoei.
Hue,	Whe,	Hue.
Hoen,	When,	Hoen.
Huon,	Whon,	Huon.
Y & I.	Y	Y
Ya,	Ya,	Ya.
Yang,	Yang,	Yam.
Iao,	Yau,	Yao.
Yai,	Yay,	Yai,
Ie,	Ye,	Ye.
Ien,	Yen,	Yen,
	Yeng,	Yem.
Ieu,	Yew,	Yeu.
	Yin,	Yn.
Io,	Yo,	Yo.
Iu,	Yu,	Yu.
Iun,	Yun,	Yun.
Iung,	Yung,	
Ive,	Ywe,	Yue.
Iven,	Ywen,	Yven.
	Ywei,	Yui.
	Ywin,	Yuin.

Fin du XXIIe Volume.





